



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

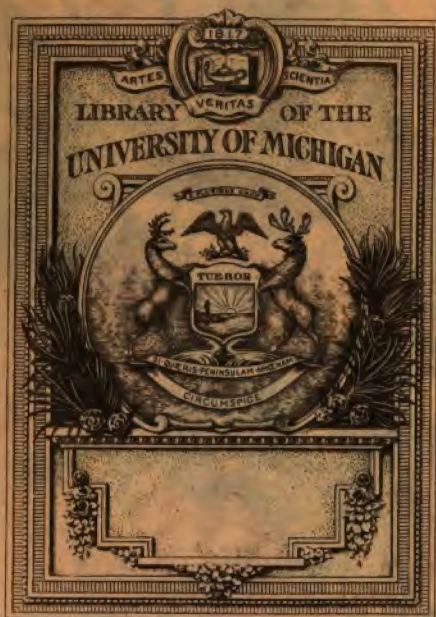
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

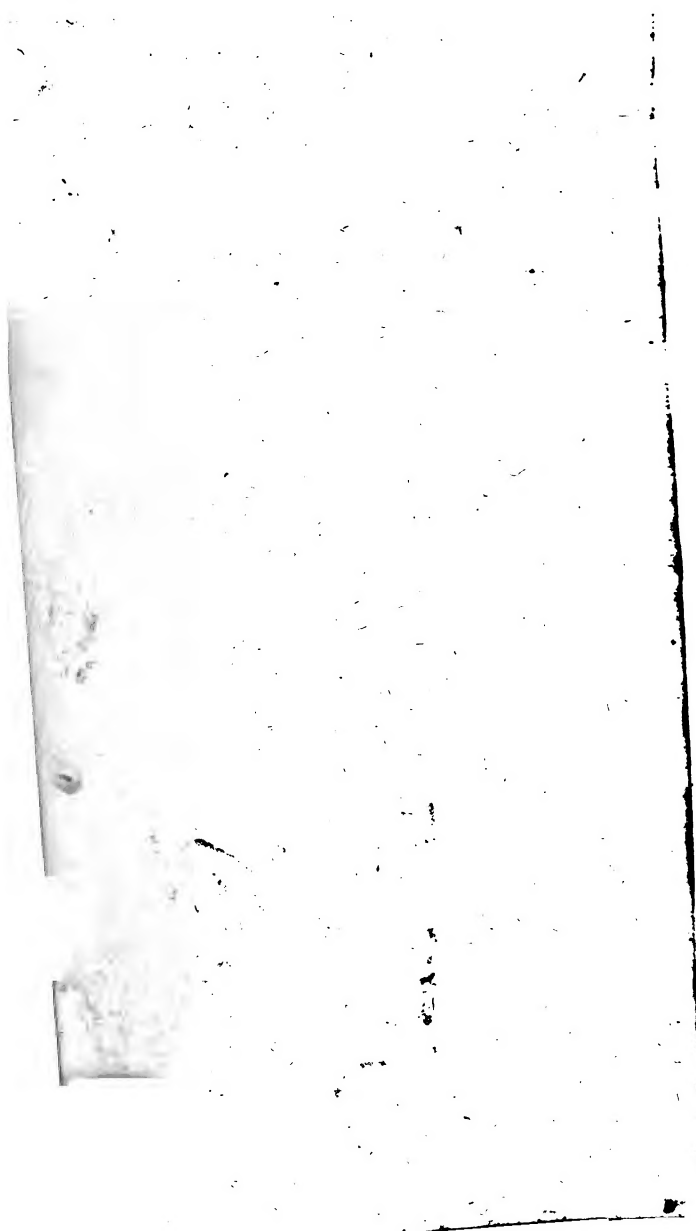
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







848

L613r

N^o 356. R. Tab. 9.
B. Tab. 9.

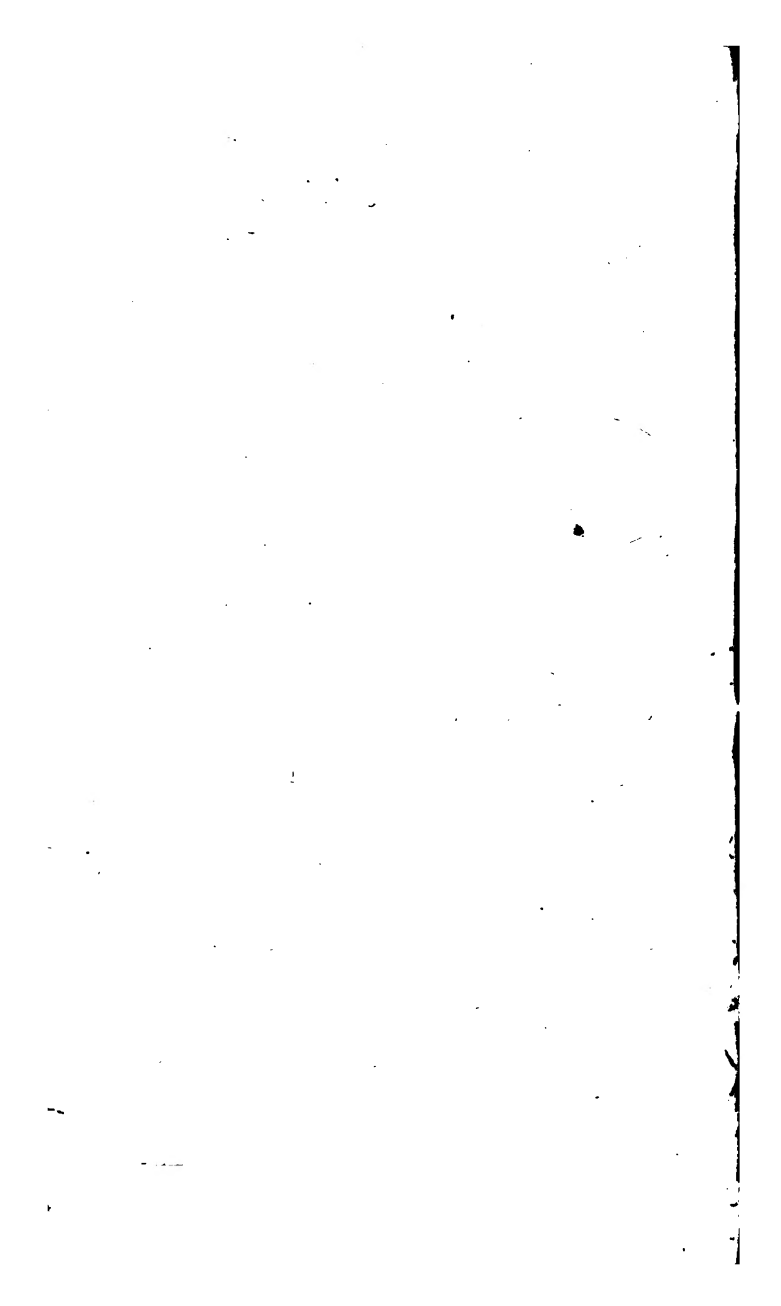
par fr. Le Keroul ? Exmes

de la Roche et sa. (Voir Grimm. lorr. t. II. p. 93.)

**LA REVUE
DES FEUILLES**

DE M^R. FRERON.

PREMIERE PARTIE.



Le Prévost d'Exmes, François

**LA REVUE
DES FEUILLES
DE M^R. FRERON,**

*Des Académies d'Angers, de Montauban
& de Nancy.*

LETTRES A MADAME DE ***

Par Fr. Le Prévost d'Exmes etc.

Quam maledicendo voluntatem cepisti, eam vera
audiendo amittas. *Sallust.*

PREMIERE PARTIE.



A L O N D R E S.

M. DCC. LVI.

Je ne pensois pas qu'un petit commerce littéraire dût m'attirer les regards de l'envie : j'apprends qu'on a fait jouer des ressorts honteux pour intercepter nos Lettres , & pour les communiquer à ceux qui pouvoient y être intéressés. On donnera à cette action le nom qui lui convient. En attendant voici pour les Curieux : ils veulent pénétrer dans nos sentimens ; je le veux : on imprime , qu'ils lisent ; mais le Public lira avec eux. Un lourdaut qui épie de trop près le travail des abeilles , en est piqué : c'est sa faute , & le Spectateur en rit.

Bonn. Lang.
Vrin
3-1-37
33577

P A R A D O X E.

AFIN que le Public n'y soit pas trompé, & que les différentes classes de lecteurs ne soient pas dupes de leur curiosité ; voici ce que c'est que cette brochure.

Un homme qui n'est pas Auteur ; & qui n'ambitionne pas la gloire de l'être , trop avilie aujourd'hui , a lû les Feuilles de M. F. , a marqué ses fautes , a porté son jugement sur ses ouvrages , & l'a communiqué à une personne éloignée de la capitale , qui paroïssoit le desirer : il a fait plus ; il s'est mis à la place du Périodiste ; pour essayer s'il étoit possible de tomber dans un aussi grand nombre d'absurdités , en rendant compte de quelques bons ouvrages qui ont paru dans le cours des deux dernières années. Il résultera de-là , ou une plus grande

*

6-9-37 m F

indulgence pour le critique , si l'art est trop difficile ; ou une plus grande sévérité , si l'art est à la portée du commun des lecteurs. C'est juger d'après une expérience qui est dans les mains de tout le monde.

Si ce projet ne plaît pas , on doit bien se garder de lire ces Lettres ; s'il plaît , reste à sçavoir quelle en est l'exécution : je ne surferai pas.

Les deux parties de cette brochure sont d'un genre bien différent. La première n'est qu'un tissu de critique & d'ironie combiné avec les règles les plus sûres , c'est-à-dire avec la raison & la décence. On a exposé (qu'on me passe cette expression) l'ouvrage du Périodiste au jour réfléchi de ces trois principes ; le goût , le sçavoir & l'impartialité : le goût a fourni trois branches essentielles , goût dans le choix des ouvrages , goût dans le jugement qu'on en porte , goût dans la

PARADOXE. V

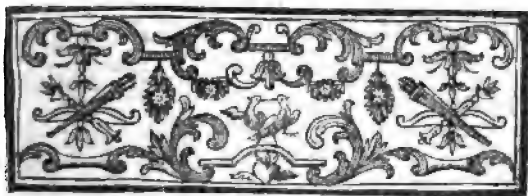
maniere de porter ce jugement , c'est-à-dire dans le stile. Que dirai-je de plus de l'exécution ? Il y a peut-être de la justesse ; il y a peut-être de l'excès : le stile en est quelquefois exact & serré, & quelquefois inexact & diffus. Plus de travail feroit tort à notre Observateur , qui ne s'en est fait qu'un amusement passager. Ceux qui aiment la raillerie peuvent jeter les yeux sur cette premiere Partie ; n'y eussent-ils d'autre plaisir que celui de penser , qu'ils auroient manié l'ironie avec plus de légèreté & plus de finesse.

La seconde Partie n'est que philosophie , politique & raisonnement : le stile en est moins prolix , peut-être aussi moins clair , & par conséquent ennuyeux pour certains lecteurs. En un mot à vingt ans on preferera la premiere partie , à trente la seconde.

Il n'est pas besoin d'avertir qu'il y a Peu de gens qui ayent 30 ans.

Il est très-possible que les deux Parties ne soient goûtées de personne; mais il est impossible qu'elles soient également goûtées de tout le monde. On verra dans la Table ce qui convient aux differents esprits & aux differents goûts ; chacun pourra choisir ce qui lui est propre , ou plutôt rejeter le tout sans l'examiner.





LA REVUE DES FEUILLES.

LETTRE PREMIERE

A MADAME DE ***



ADAME,

Je ne reviens pas de mon étonnement. Quoi ! lorsque Paris enfante chaque jour mille brillantes bagatelles, qu'on voit naître à chaque heure dans son sein des modes toutes bizarres & toutes charmantes, que la coquetterie

A iij

4 L A R E V U E

& le bel esprit réunissent leurs efforts pour étendre l'empire de la frivolité & du persiflage ; vous faites paroître dans la saison des grâces un goût décidé pour les Nouvelles Littéraires ! J'admire la force de votre raison. A la vérité ce sentiment d'admiration est un peu affoibli par les questions suivantes. Vous demandez s'il existe des Feuilles Périodiques depuis l'Abbé Desfontaines ? Quel est le nom du Périodiste, & comment il s'acquitte de son emploi ? Mais vous-même, Madame, quel pays habitez-vous, avec quelle espèce d'êtres vivez-vous ? est-il personne dans l'Europe qui ne connoisse l'illustre Mr, F. des Académies d'Ang., de Mont. & de Nanc. ? En bonne foi est-ce vivre que d'ignorer ces choses-là ? Pardonnez-moi le terme ; mais votre ignorance me fait pitié. Vous ne sçavez donc pas que Sa Majesté Portugaise a recouvré le sommeil & la santé, par la sage ordonnance de D. Ant. Pedro Sebast. Lacerda d'Alcajaco son premier Médecin : cet habile homme après avoir inutilement employé tous les secrets de son art,

DES FEUILLES. 5

essaya de faire chanter tous les soirs cette délicieuse ariette: *Dormez, Prince, dormez, l'illustre Académicien d'Ang. de Mont. & de Nanci travaille à votre Histoire immortelle?* Vous ignorez sans doute aussi que le plaisir que prend le Roi de *** à lire ces feuilles charmantes a fait crever de jalousie un nain, deux singes & trois perroquets. Au lieu de ces grandes nouvelles peut-être ne parle-t'on chez vous, que du Chapitre d'Orléans, & de l'attention des Parlemens à maintenir la paix; si cela étoit, ne m'en faites pas l'aveu: vous avez eu jusqu'ici toute mon estime; mais je ne serois plus le maître de vous la conserver. Votre état me touche: hâtons-nous de tirer le rideau sur le passé. Vous n'avez qu'à vous laisser conduire, vous allez entrer dans un nouveau monde, des idées toutes neuves vont briller à votre esprit.

Vous me parlez de l'Abbé Desfontaines: ah! vraiment le beau critique comparé à Mr. F. Le bonhomme fit bien de mourir, il s'épargna la honte d'être enterré dès son vivant: le jeune

Elève n'a eu qu'à se montrer , pour effacer le maître.

Vous êtes heureuse , Madame , d'avoir eu quelque relation à Paris avant que d'y venir. Vous vous seriez perdue de réputation : vous auriez peut-être fait comme une jeune Angloise , qui donna l'autre jour une scène à se couvrir d'un ridicule éternel : elle parla librement de cet habile Critique. Je vais vous faire-part de cette conversation , cet exemple vous fera trembler.

J'allai Mercredi dernier chez Made. de * * * : le cercle étoit déjà formé , la jeune Angloise y tenoit bien sa place : je remarquai un grand Parleur qui éprouvoit pour la première fois du plaisir à écouter. Au reste , elle étoit belle & les moindres choses prenoient dans sa bouche cet intérêt dont on ne peut se défendre : que ne pouvez-vous l'entendre elle-même ? je puis bien vous rendre tout ce qu'elle a dit ; mais je ne vous le rendrai pas comme elle. Afin que votre société s'en forme une idée , il suffit d'ajouter , que je n'ai vu personne qui approche d'avantage pour la vivacité de l'esprit & la finesse du

DES FEUILLES. 7

sentiment, de celle à qui je vais tâcher d'en rendre compte.

Paris & Londres furent d'abord mis en parallèle pour le progrès des Sciences, des Arts & des Lettres : on faisoit au mieux le point où les mœurs des deux Nations se réunissent, & celui où elles s'éloignent d'avantage : on parla peu du Gouvernement ; mais on en toucha des principes que des volumes immenses nous laissent ignorer. Tout étoit Anglois, tout étoit François, quand il falloit apprécier le mérite de l'Angleterre & de la France ; falloit-il convenir des défauts respectifs, l'Anglois & le François dispa- roissoient, c'étoit une impartialité dont je n'avois jamais vû d'exemple. La Dame sçavoit beaucoup, & au lieu d'en rougir, elle étoit humiliée de ne sçavoir pas d'avantage, non pour fournir plus d'aliment à la vanité, mais pour entretenir l'activité de son esprit. Elle se plaignoit surtout d'ignorer l'état actuel des lettres : je n'ose, ajoûtoit-elle, me dire d'un siècle que je ne connois pas : une nuée d'Auteurs vient confondre l'idée que je cherche à m'en

8. LA REVUE

faire : je voudrois en trouver un dont le goût sûr me guidât à travers cette foule. En causant ainsi , il lui tomba par hazard sous la main une brochure intitulée *l'Année Littéraire* : à ce titre nous vîmes briller la joye dans ses yeux. Que cet Ouvrage , dit-elle , s'il est tel qu'il s'annonce , va m'épargner de tems , de peine & d'ennui ! Je ne puis m'empêcher de faire accueil à un Auteur qui sert à la fois ma curiosité & ma paresse. Il va sans doute m'offrir la fleur de la belle Littérature. cet Auteur - ci prend le ton magistral, presque pédant ; j'en suis étonnée : n'importe. Il est sans doute consommé : il est permis de sentir ce qu'on vaut , quelquefois même de l'annoncer ; la vérité en a plus de poids sur l'esprit du peuple. Mais qu'est-ce donc ? à quoi bon le détail d'un ouvrage misérable ? Seroit-ce quelque Seigneur , qui sans autre titre que sa naissance ou sa fortune enleve de force une place dans ce Journal , à - peu - près comme on enleve une place d'Académie ? C'est cela sans doute : l'Auteur est malheureux , il devoit au moins

DES FEUILLES. 9

avoir l'adresse de glisser sa protestation quelque part, comme ces deux Sénateurs Suédois la glissèrent sous leur cachet lors du massacre de Stockholm. Pour suivons.... C'en est trop, s'écria-t'elle, indignée, onze mortelles pages sur une pièce telle que le soupé!

Un Abbé de la Compagnie, qui sembloit brûler d'envie de faire assaut d'esprit, quoique sa physionomie ne nous promet pas un grand succès, trouva cette exclamation trop rigoureuse & la répéta d'un ton railleur. J'ai tort sans doute, reprit la Dame d'un air plus doux & plus fin encore, une Pièce qui n'a eu qu'à paroître pour mettre les sifflets & les mouchoirs à l'unisson, est assurément une Pièce admirable : si l'Auteur a négligé le stile, s'il a employé quelquefois du bas & du rampant ; c'est afin qu'on n'attribue pas son succès à un mérite accidentel : s'il s'est interdit la saillie, c'est qu'il étoit assuré du fond des choses ; s'il s'est écarté de la décence & de la bonne foi, qui doivent toujours former le rôle intéressant ; c'est pour marquer la supériorité du génie qui saisit

Av

son but en violant toutes les règles : mais s'il trace des caractères sans force, sans délicatesse, sans vérité ; s'il noue & dénoue son intrigue sans invention & sans art, quelque méchant dira peut-être, c'est pour ne sçavoir ni faire une pièce ni en rendre compte. Madame, replique l'Abbé avec un souris plein de minauderie, si ce discours partoît d'une Françoisë, je dirois voilà un Auteur perdu : le défendre, c'est l'achever ; mais vous êtes d'un pays sur qui la raison a des droits trop réels, pour craindre de dire un mot en faveur de l'Accusé. On avoit donné à cette Pièce trois peres différens, le Périodiste, M. le Comte de Tressan, & M. le Marquis de Sennecterre. Le voilà bien malheureux, interrompit l'Angloise, de se trouver en si bonne compagnie : il sent combien il est déplacé à tous égards ; quoiqu'il ait osé donner ces Mrs. pour ses amis, pour ses admirateurs, (& assurément sans leur aveu) ; il est bien naturel qu'il rompe ce Trio. Il fut bientôt rompu, répond l'Abbé, M. de Tressan & de Sennecterre furent hors de

DES FEUILLES. II

soupçon dès qu'on crut voir la Pièce sans beautés ; tant ses ennemis sont acharnés... à ce mot d'ennemis, la Dame ne put s'empêcher d'éclater. Ses ennemis ! dit-elle, quelle folie, en pleine paix de crier à l'ennemi ! de croire en voir partout où l'on ne voit point d'admirateurs ! ces gens - là ne feroient pas mal de regarder le goût & la raison comme leurs grands & leurs irréconciliables ennemis. On a dit qu'il suffisoit d'avoir du mérite pour réveiller la jalousie & la haine : c'en est assez, la vanité renverse la proposition ; on fait sonner tout haut qu'on est haï, pour insinuer adroitement qu'on a un mérite extraordinaire. Faites attention d'ailleurs, que c'est insulter M.de Senneckerre & de Treffan- si l'on a ces Messieurs pour amis, peut-on avoir beaucoup d'ennemis ? Vous êtes donc résolue, reprit l'Abbé un peu déconcerté d'attribuer cette Pièce au Périodiste, & cela sans doute parce- qu'elle est mauvaise ; en ce cas je n'ai plus rien à dire.

Bien loin de-là, dit-elle, je ne le connois pas, j'ai d'abord bien auguré

de son titre , vous l'avez vû ; l'augure lui seroit encore favorable , s'il ne le démentoit lui-même. Quand on voudroit fermer les yeux , ajoûta-t'elle , ne crie-t'il pas de toutes ses forces qu'il est l'Auteur du Soupé ? Lisez ; il perce à chaque ligne : se seroit-il étendu si fort , se seroit-il oublié sur un sujet si stérile & si ennuyeux , si ses entrailles de Pere n'eussent été émues ? Auroit-il parlé des défauts de la Pièce comme on parle de ceux d'un fils. Je veux dire , ne relevant que ceux qui sont le plus connus du Public , déguisant habilement les autres , & cherchant à compenser les premiers par quelque beauté ? Qui auroit osé mettre cette Pièce en comparaison de toute autre qui a réussi , ou réussira. (Ce sont ses termes ,) lui donner la préférence sur le passé & même sur l'avenir , si ce n'est l'Auteur ? mais surtout , est-il un homme doué de sens commun , qui désirât tout 'haut d'en être pere , si ce n'est celui qui est désespéré tout bas de sa malheureuse fécondité , & qui veut ainsi cacher sa honte & son désespoir ? Ces vraisemblances se changent en

DES FEUILLES. 13

certitude pour toute personne qui réfléchit, & je m'assure qu'il ne vous reste aucun doute là-dessus ; mais voulez-vous des preuves de surerogation, l'Auteur vous offre en ce genre plus que vous ne désirez. Que de contradictions ! Je voulois dire, que de preuves dans une seule page (depuis 121. jusqu'à 122.) Le Périodiste ne connoit pas l'Auteur, il ne connoit que l'ouvrage, qu'il corrige, qu'il retouche, qu'il présente, qu'il voit jouer dans une répétition à la main, ce qui occasionne plusieurs corrections sur les rôles mêmes.

Vous vous attendez de-là à voir une Pièce au moins passable, point du tout : la magie s'en mêle. Cet Auteur que personne ne connoit, vient (de nuit sans doute comme un lutin) rétablit les endroits corrigés ; & la Pièce, après tant de soin & de travail, est aussi mauvaise qu'auparavant. Auriez-vous soupçonné l'Auteur d'avoir commerce avec les esprits ? C'est un fait cependant, car vous ne soupçonneriez pas les Comédiens, qui n'avoient eu à faire qu'au seul Périodiste, d'avoir

14 LA - REVUE

permis au premier venu de refondre à son gré les rôles qu'ils avoient entre les mains. Comment donc cela s'est-il fait ? Ah ! ah ! ne vous l'ai - je pas dit. Le lutin. Le lutin ? Oui, demandez à Pasquin.

Cette feuille est remplie de preuves de cette espèce : relisez-la si vous avez le courage de braver l'ennui : pour moi je me retire ; vous sçavez combien il est contraire aux tempéramens Anglois. N'oubliez cependant pas qu'il est certaine modestie qui sert de gaze à une vanité extraordinaire. Rien de plus commode qu'un nom étranger : si la Pièce est admirée on quitte le masque : si elle est sifflée, on s'enveloppe. D'ailleurs y a-t'il rien de plus flatteur que d'être à portée de donner soi-même à son Ouvrage les premiers éloges ? c'est le premier sourire de la mere qui la guérit des douleurs de l'enfantement.

Je n'attribue pas cette adresse à l'Auteur , je souhaite de tout mon cœur qu'il soit sincèrement modeste , cette vertu lui conviendrait. Je veux faire un dernier effort en faveur de

DES FEUILLES. 15

M. l'Abbé & du Périodiste ;) car il me paroît que leurs intérêts sont liés ensemble). Oublions tout ce que nous avons dit de lui ; passons à quelque autre article sans prévention , à l'ouverture. . . . Faut-il que le hazard seconde si mal ma bonne volonté , & que je tombe précisément sur ce Poème , newtonien , qu'on a galamment intitulé Chef-d'œuvre de l'Amour ? & le recueil où un pareil ouvrage a droit de se placer , est intitulé l'*Année Littéraire* ! n'allons pas plus avant , nous y trouverions sans doute quelque chanson du Pont-neuf. Vous me dispenserez de vous dire comment j'ai connu cet ouvrage. Non, Madame, répondimes-nous aussitôt , ou vous vous exposez à être soupçonnée d'en avoir reçu la dédicace , le titre seul conduit assez à ce soupçon. Voici en deux mots de quoi le prévenir , dit-elle. Un jeune Lord fraîchement débarqué , dans cette première fureur d'apprendre la langue , se chargeoit volontiers d'ouvrages nouveaux. Qu'il pût entendre le titre d'une brochure c'en étoit assez pour l'acheter. Vous jugez bien que celle-ci

par son intitulé eut la préférence sur bien d'autres. Comme il venoit tous les jours chez moi, on crut, ou l'on feignit de croire que mon goût avoit décidé son choix. De là mille plaisanteries ; fautes contre la langue, fautes contre la Poésie, fautes contre la Fable, fautes contre la Philosophie, tout étoit sur mon compte. Quoiqu'un peu déconcertée, je les reçus de bonne grace : raconter simplement le fait, eut passé pour un faux fuyant dans ma bouche : défendre l'ouvrage étoit chose impossible : il fallut créer quelque chose de rien, & ce n'est pas mon talent ; aussi j'aurois été ce jour-là une victime immolée à la Compagnie, si le jeune Anglois ne fût venu fort à propos me tirer d'embarras par un aveu qui ne laissoit aucun doute. Crainte de pareille méprise, que je n'oublie pas entre mes mains cette *Année Littéraire*, elle donneroit occasion à quelqu'autre raillerie. Au reste, ajouta-t-elle, en s'adressant à toute l'assemblée, je vous demande le secret : vous avez eu la méchanceté de me faire tenir le bureau,

DES FEUILLES. 17

que ceci n'aille pas plus loin , je vous en prie : il y a déjà une Comédie des Femmes Sçavantes ; mais il n'y a plus de Molière : je suis d'un pays où l'on craint peu le ridicule ; je craindrois cependant beaucoup l'Auteur du Soupé : si je dois être jouée , je veux l'être avec succès.

Nous écoutions encore en silence , lorsque la Dame arrivoit déjà à son carrosse : nous étions dans une surprise qui tenoit quelque chose de l'enchantement. Revenus de cette première impression nous vîmes à découvert le péril où elle s'étoit exposée. Fronder ainsi un Auteur qui en est à sa 258^{me} feuille ; * c'est un attentat horrible. Tout le monde aura droit à présent de l'attaquer dès que la première pierre est jetée. Elle ne le connoissoit pas, dira-t'on, belle raison ! Ne doit-on pas sçavoir que dans tout pays la personne d'un Critique est sacrée , que sa voix a la même autorité que celle de Chalchas , qu'il désigne la victime & l'immole à son gré sans qu'on ait droit de murmurer ? Quoiqu'il en arrive

* 86. Cahiers à trois feuilles chacun.

18 LA REVUE

dans la suite, il est toujours certain que la jeune Angloise en porte déjà la peine ; car l'Abbé a recueilli les voix pour la faire exclure du cercle où elle a fait cette belle incartade : les jeunes femmes l'ont condamnée pour sa beauté, les Vieilles pour sa raison, les Abbés pour son esprit & pour son teint. Comme le nombre des femmes laides, des vieilles & des Abbés minaudiers domine infiniment dans Paris, il est à craindre qu'on ne prononce contre elle dans toute la ville. Je vois son tort & je tremble pour vous.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE II.

VOUS voilà donc, Madame, engagée de la jeune Angloise : vous l'admirez, vous faites plus, vous l'aimez. En attendant votre arrivée à Paris, j'ai un moyen sûr de lui donner pour vous, plus d'empressement enco-

DES FEUILLES. 19

re que vous n'en avez pour elle. Je n'ai qu'à lui communiquer votre lettre: cette raillerie fine, cet esprit délié, cet air enjoué & judicieux vous gagneront avec son estime un cœur qu'elle ne donne pas légèrement. Puisque vous avez le courage d'être ridicule comme elle, c'est-à-dire d'avoir un sentiment à vous, je laisse là le masque & vais penser tout haut. Je suis dans cette position si heureuse pour la vérité, aussi exempt d'animosité que de prévention: je ne crains ni ne désire; je ne suis Auteur ni ne le deviendrai; j'aime à être ignoré du Public; bien plus j'aime à penser que je n'ai point d'effort à faire pour l'être. Assis dans un coin de l'amphitéâtre, je vois avec plaisir & sans passion les combats qu'on livre sur l'arène. Je n'applaudis pas toutes les fois que la Cabale applaudit, il m'est arrivé même d'applaudir lorsqu'elle sifle: la seule impression de plaisir ou de peine me sert de guide: le sentiment & la raison me décident toujours; je me livre même plus souvent au premier, il m'a paru ordinairement plus sûr. Je voudrois que

tous les Critiques gravassent bien avant dans leur esprit ce précepte essentiel, qu'un grand Philosophe de ce siècle laisse échapper en badinant. Si un ouvrage contre les regles vient à plaire, il faut croire que le cœur ne nous a pas dicté toutes les regles. Que diriez-vous, Madame, d'un homme qui n'ayant ni ce tact, ni ces regles auroit la fureur de décider de tout & de juger les Auteurs souverainement ? Vous ne croyez pas à un être si chimérique : c'est pourtant ce même Critique qui a succédé à l'Abbé Desfontaines. Voici comme il se peint lui-même au commencement de sa première feuille. *J'ai vû, dit-il, la critique en songe environnée de Poëtes, d'Orateurs, d'Historiens & de Romanciers, tenant des faisceaux de dards dans une main, dans l'autre quelque branche de laurier. Il s'avance, pourquoi ? Parceque son aspect, dit-il, loin d'imprimer la crainte, inspireroit la confiance aux plus ignares amans des sçavantes sœurs.* Convenons en ce cas que personne n'avoit plus de droit que lui. Il précipite la Déesse de son trône, saisit ses

DES FEUILLES. 21

dards, prend sa place : imaginez le ravage dont l'empire des lettres est menacé : ce n'est pas un songe, c'est un vrai délire. La Critique plus inquiète que ce pere infortuné, lié par son serment, à qui un jeune téméraire enleva les rênes des mains, crie envain : va par - là , reviens , détourne , arrête. Tout est inutile , il faut un coup de foudre pour arrêter ce forcené. Entrons dans quelque détail pour vous en convaincre,

Vous regardez, Madame, * le goût, le sçavoir & l'impartialité comme les parties essentielles de la Critique. j'adopte volontiers l'idée que vous vous êtes faite du goût : c'est, dites vous, ce sentiment du beau que nous devons en partie à la nature, en partie à l'art : cet art n'est autre chose qu'une étude assidue des chefs - d'œuvres : voir, réfléchir, comparer ; voilà tout le mystère. Cet art est au cœur ce que le printems est à la terre : ni l'un ni l'autre n'engendrent, ils ont seulement la faculté de développer le germe qui n'est pas le même partout. Il y a des climats heureux, il en est d'ingrats. La

* La saine Critique.

semence sans culture ne produit guères que des fruits sauvages , la culture est entièrement inutile où le germe manque : de-là naissent les différentes nuances de goût qui sont toujours en proportion de la nature & de l'art.

* 1. Le goût
dans le choix.

Un Critique montre son goût dans le choix des Ouvrages * , dans le jugement qu'il en porte & dans la manière de rendre ce jugement qui n'est autre chose que le stile. Si cette idée est juste, que deviendra Mr. F.? Je n'ai point parlé de l'art d'analyser ; il abandonne cette partie essentielle, il feint de la mépriser, sans doute parce qu'elle exige du sçavoir. Pour couvrir ce défaut il répète plusieurs fois qu'il craint de s'ennuyer & d'ennuyer les autres : sa raison est bonne ; mais que n'a-t'il toujours cette crainte ? Ces feuilles ne se multiplieroient pas si prodigieusement. Ne le chicanons cependant point sur l'analyse ; l'aveu qu'un homme fait de sa foiblesse doit désarmer. Voyons seulement ce goût dans lequel il se retranche , & qui doit lui faire pardonner tout le reste. Dabord le choix des ouvrages lui pa-

DES FEUILLES. 23

roît indifférent : *il n'en est pas de si mauvais*, dit-il, *duquel l'art de la critique ne puisse faire sortir quelque réflexion utile & amusante*. En admettant ce principe il sera toujours vrai qu'un bon ouvrage fera naître de meilleures réflexions, & sera d'un tout autre avantage, puisqu'il joint l'exemple au précepte. On ne peut donc à la rigueur se servir d'un méchant livre pour faire de bonnes réflexions, qu'au défaut des bons. Encore même la plus saine partie des Littérateurs mettroit au rang de faux principes de Collège cette fureur de nous mettre sous les yeux les exemples à éviter, au lieu de nous présenter ceux qu'il faut suivre ? Qu'on nous donne des modèles du bien, & qu'on nous laisse ignorer qu'on ait jamais mal fait.

Ouvrez les feuilles de Mr. F. vous verrez qu'il ne nous fait pas grace d'une misère, qu'il la détaille, qu'il l'amplifie comme un jeune Ecolier, tandis qu'il ne fait souvent aucune mention des Auteurs qui sont faits pour remplir tous nos loisirs. Que direz-vous de voir employer moins de pages à ren-

dre compte d'un bon in-4°. qu'à nous détailler une pièce honteuse qui n'osera jamais former la plus petite brochure. Entre mille, on vous a déjà parlé de la Comédie du 'soupé & du Chef-d'œuvre de l'Amour : comparez-les à l'Introduction, à l'Histoire Moderne de l'univers. De tant de bons Ouvrages sur le Commerce il n'a guères parlé que des derniers, & cela six mois après qu'ils ont été connus de tout le monde & traduits en plusieurs langues ; encore n'en rend-t'il compte que pour l'intérêt de son métier. L'Auteur politique attaqua cette foule de genre sans aveu qui n'ayant d'autre profession que celle de se dire Littérateurs surchargent la société & comme des frélons en pillent le miel. Le Périodiste prend cela assez heureusement pour lui, & dresse quelque sophisme contre cette vérité, qui comme vous jugez n'en est point ébranlée. Pensez-vous qu'il ait rendu compte de cet Ouvrage fameux par le choix des matériaux qu'une société de Londres rassemble à grands frais sur l'histoire universelle. C'est un fonds trop solide
pour

DES FEUILLES. 25

pour la légèreté de ses feuilles qui sont destinées à être le jouet des vents.

S'il garde le silence sur cet ouvrage intitulé *mélange de Litterature & d'Histoire*, on dit pour excuser le Périodiste, que l'Auteur est trop connu pour avoir besoin d'être annoncé surtout pour un inconnu. En revanche il fait la découverte d'un Chimiste ignoré dans le fonds de son laboratoire, * parle de son Traité sur les Maladies Veneriennes : il convient que cet ouvrage est mauvais, qu'il renverse les principes des grands Maîtres. Pourquoi donc en entretenir le Public ? Est-ce pour faire quelque réflexion utile ou amusante ? Non assurément, à moins qu'il n'appelle ainsi une équivoque indécente & grossière qu'il veut faire remarquer dans une recette du Charlatan. Quelle espèce d'avantage nous fera-t'il recueillir des songes physiques de Mr. l'Abbé M... ? Veut-il par-là déranger l'imagination de ses Lecteurs, éteindre leur raison & les faire songer dans un goût aussi bizarre ?

Qu'a-t-il prétendu à la fin de son second volume lorsqu'il a étourdi le Public de 60 pages de Critique sur une seule Tragédie qui lui paroît un chef-d'œuvre d'absurdité, d'extravagance ? si le jugement qu'il en porte est vrai, c'est faire assaut d'absurdité & d'extravagance avec l'Auteur que d'entreprendre contre lui 60 pages d'*Analyse* ; si le jugement est faux, c'est délirer tout seul. Un Janséniste ajouteroit que dans l'un & dans l'autre cas c'est voler le Public, puisque l'extrait de la meilleure Pièce est toujours renfermé dans moins de quinze pages. Mais voici Madame, quelque chose de délicieux pour l'amusement du beau sexe, un Dictionnaire élégant sur la pratique : à cela nous joindrons un factum énorme des moines de St. Bertin : cette pièce-là pourroit cependant devenir essentielle, on y apprend que les cloches de cette Abbaye d'accord avec les orgues font taire le Prédicateur le plus intrépide : si nos Artistes pouvoient imiter cette espèce d'orgues, & le son de ces cloches, s'ils pouvoient les placer à côté du cabinet de M. F. ce

DES FEUILLES. 27

feroit un service important à rendre au Public. J'oublois ce qu'il y a de plus galant. Notre Censeur veut composer votre Bibliothèque d'un excellent Traité sur la Muologie, de principes sur la Phlebotomie, d'un nouveau traité sur l'osteographie, d'élémens d'Odontologie, d'instructions anatomiques, le tout dégagé des principes solides qui pourroient rendre le stile pesant. Je prévois Made. que vous vous déroberez souvent à la compagnie la plus délicieuse, pour aller méditer furtivement sur ces agréables brochures ; peut-être même les admettrez-vous à votre toilette avec le galant Périodiste, qui vous entretiendra du Pôt-de-Chambre cassé, de Diabotanus, &c.

Fermons cette marche qui deviendroit ennuyeuse malgré sa variété, par une anecdote toute neuve sur la vie de Henry le Grand. Je ne sçais à quel recueil de contes il la dérobee ; elle est si insipide qu'on ne la pardonneroit pas à un payfan de Nérac * : ajoutons qu'elle est racontée on ne peut pas plus pesamment ; des fromages de bœuf, au lieu des fromages de vache en font

C'est le lieu
de la scène.

toute la pointe. S'il n'y a que la belle nature qui invite le pinceau, il ne doit y avoir aussi que des anecdotes intéressantes, qui puissent tenter un Ecrivain. Celui-ci seroit peut-être pardonnable en ce que tout est bon pour remplir des feuilles dont la perfection consiste dans le nombre de 72 pag. S'il avoit choisi dans un regne moins fertile en grands événemens & en traits rares. Enfin si quelque main charitable venoit à lever le rideau, & que mille petits ressorts honteux parussent au grand jour, vous seriez d'un étonnement à n'en pas croire vos yeux : je n'entrerais pas dans le détail, je ne vous rapporterais ici que ce qui est connu de tout le monde. Mr. F. s'est fait trois principes qui le dirigent dans le choix des livres. 1°. La méchanceté lui dénonce les ouvrages de ceux qu'il regarde comme ses ennemis : il n'a pas besoin de délateur étranger, soit qu'il ait dans le cœur comme un sixième sens destiné à cela, soit qu'étant toujours sur la voye il ne peut y avoir de trace si légère dont il n'ait bientôt le vent. 2°. Un livre imprimé chez le

*Chap. de l'homme
1. l'homme
2. l'homme
3. l'homme*

DES FEUILLES. 29

Libraire qui débite ses feuilles est privilégié né. Combien d'ouvrages inconnus au *Parnasse François* se flattoient de jouir de cette obscurité, de ce silence qui les avoient jusqu'ici sauvés du mépris, & qui ont passé en revue depuis le commencement de l'année, comme ces malheureux condamnés à la chaîne ? Envain Mr. F. fait effort de déguiser leur misère, on apperçoit aisément la marque des fers qu'ils ont porté. Ces Auteurs ignorés se joignent au Public pour apostropher ainsi leur cruel Libérateur. » Quelle rage vous » fait pénétrer ainsi dans les coins les » plus secrets de ce magasin ? Est-ce » pour troubler la cendre des morts ? » ou bien voulez-vous d'avance recon- » noître les lieux que vous habiterez » sans doute, & lier avec ceux que votre genie a égalés & qu'un même » destin réunira bientôt ? Vous voulez, » dites-vous, nous rappeler à la vie ; » & le peu d'instans que nous avons » vécu a été pour nous le plus cruel » supplice. Laissez-nous en paix : votre » zèle inhumain est le démon le plus » terrible qui nous ait tourmenté ici.

Bas. En troisième lieu un ouvrage bien furdoré est de toutes les causes la plus puissante pour attirer les regards amoureux de Mr. F. Il ne se lasse pas de le lire & de l'admirer, pourvû toute fois que la dorure ne s'use pas & qu'on ait soin de la rafraîchir. Je n'en dirai pas d'avantage, j'ajouterai seulement que l'avantage & la satisfaction du Public n'y entrent pour rien. Vous verrez plus bas qu'il ne regarde cet amour de la patrie que comme un amour déguisé de soi-même.

Le Goût dans
le jugement
des Auteurs.

Voilà Made. ce qui le détermine dans le choix de ces ouvrages; voyons s'il vous dédommage par le jugement qu'il en porte. L'Auteur m'ouvre ici un champ bien vaste, je suis obligé de me borner à quelques traits, & pour montrer combien je désire qu'il puisse soutenir cet examen: j'en veux l'attaquer que par les endroits qui seront le mieux défendus. Ces amis publient souvent que pour juger des talents de M. F. il ne faut pas s'arrêter aux Lettres d'aujourd'hui; abandonnées à de vils ma-

DES FEUILLES. 31

œuvres , on n'y reconnoit pas la main du Maître. Les premières sont ses enfans chéris , il les a travaillées avec tout l'art dont il est capable. J'ouvre donc ce premier volume , il débute par le méchant , Comédie de M. Gresset. Après avoir donné beaucoup d'éloges à cet Auteur qui en mérite de plus sincères & de plus éclairés, voici sa remarque. D'abord le titre de la Pièce lui paroît trop vague. *Que penseroit-on , ajoute-t'il , d'un Poète qui nous donneroit une Comédie intitulée le Vicieux ?* Quelle comparaison je vous prie entre le Vicieux & le Méchant ! l'un renferme tous les vices, l'autre n'en renferme qu'un : la différence est du genre à l'espèce. Pour prouver son idée le Journaliste arrange sous le nom de Méchant une foule de vices presque synonymes , *qui ne sont , dit-il , que les ruisseaux qui coulent d'une même source ; c'est-à-dire , l'ingrat , le satyrique , le fourbe , le médisant , le calomniateur & l'imposteur.* C'est ainsi qu'il élève les matériaux de sa critique , le plus petit fopfle renverse ce frêle édifice sur son Architecte. Il ne faut pas être grand

32 LA REVUE

Métaphysicien pour voir qu'il n'y a pas d'espèce si simple qui ne renferme quelque subdivision. Que deviendrait le Poète si son caractère principal n'avait qu'un trait ? ou il est impossible de faire une Pièce de caractère, ou il est faux qu'il ne soit pas permis d'en choisir un qui renferme quelques vices de la même classe dont l'ensemble forme l'espèce. L'avare n'est pas seulement l'homme qui enfouit son argent, c'est celui qui se refuse le nécessaire, qui laisse déperir sa maison, mourir ses chevaux, c'est un Usurier qui prête sur gage même à son fils ; c'est un homme qui dans sa passion ne sera effrayé ni du vol ni de l'assassinat.

Le Glorieux est non-seulement enflé de son mérite & de sa naissance, il est encore menteur, dédaigneux, fat, impertinent. C'est bien dommage que notre Critique soit venu si tard ; aidé de ses leçons Molière ne se seroit pas égaré à tracer le Misanthrope, l'Avare ; il auroit donné l'Ingrat, le Satyrique, le Médisant, le Fourbe, le Calomniateur & l'Impositeur. Notre Aristarque lui auroit montré de cha-

DES FEUILLES. 33

eune de ses nuances légères , à en faire une couleur propre & déterminée.

Le Périodiste ne s'abuse jamais tant que lorsqu'il veut frapper le dernier coup. C'est dans la comparaison des deux titres du Méchant & du Médifant. M. Destouches pour tracer ce dernier caractère a été obligé d'emprunter quelques traits du Fourbe , du Satyrique , de l'Ingrat , du Calomniateur , d'où il suit que si un de ces Auteurs étoit repréhensible sur le titre de sa Comédie , ce seroit l'Auteur du Médifant , pour en avoir pris un , qui ne prête pas assez à son pinceau : pour s'être trop resserré , il est forcé de sortir de son sujet , au lieu que M. Greffet trouve dans le sien toutes les nuances qui forment le Méchant. Au reste il n'est personne qui ne voit que ce mot est ici dégagé de tous les sens vagues qu'on lui donne dans la conversation. Un railleur , un plaisant n'entre pas plus dans le caractère que M. Greffet a choisi , qu'un voleur , qu'un incendiaire , qu'un Parricide ; quoiqu'on donne quelque fois aux uns & aux autres le titre de Méchant : dans la société c'est sou-

B.v.

vent un terme indéterminé ; à la tête d'une pièce , il est très - déterminé &c M. Gresset l'a bien fait. La Fontaine dit que tous les vices sont freres , c'est à dire qu'ils empruntent quelques traits des vices voisins ; mais dèsque ces traits ne sont peints que dans le rapport avec le vice dominant , ce n'est point sortir du caractère , c'est l'achever.

La seconde remarque de M. F. pourroit vous faire rire. On ne conçoit pas, dit-il, qu'une suivante adroite soupconneuse, clairvoyante, ait démêlé les trames d'un méchant qu'elle est intéressée à démasquer, plutôt que sa Maîtresse qui en est amoureuse, &c dont il sert la vengeance. Il s'étonne que Valere jeune-homme qui fait le premier pas dans le monde n'aye pas appris que Cléon est un homme horrible ; il est en effet fort singulier que tout le monde ne soit pas venu au devant pour lui en faire la confidence ; il faut qu'il aille à la Campagne pour en être désabusé par un Ariste qui ne fréquente point le monde ; mais qui voit clairement plusieurs traits d'une méchanceté noire.

DES FEUILLES. 35

Ce qui est surtout, ajoute-t-il, hors de vraisemblance, c'est qu'un homme qui a brouillé en ville plusieurs maisons, tourné en ridicule plusieurs cercles, décrié quelques assemblées, soit obligé de s'absenter quelques tems & de s'enterrer chez des gens qu'il méprise.

Dans quel monde vit donc M. F..... qu'il ignore, qu'un Valet, qu'une Suivante sont plus instruits de ce qui se passe, que leurs Maîtres ; (a) un jeune-homme en entrant dans le monde ne voit qu'une apparence séduisante & trompeuse que personne ne s'empresse de percer à ses yeux : ce n'est qu'à ses dépens que chacun s'y instruit ; & enfin que les caractères méchans n'aiment personne, méprisent tout le monde & sont obligés de varier le lieu de leurs Scènes.

Si ces quatre remarques sont peu d'honneur à l'esprit de M. F....., la cinquième en fait bien moins à son cœur. *Ce qu'il y a de singulier*, dit-il,

[a] D'ailleurs les Valets & les Suivantes de Théâtre sont toujours sentés plus rusés. La Comédie ancienne les a chargés de toute l'intrigue.

C'est que ce personnage si noir ne le paroît guères dans le cours de la Pièce : à l'exception des lettres anonymes, & du projet de faire interdire un honnête-homme qui lui a donné sa confiance, ce n'est qu'un tracassier & un-médisant : perdre une maison entière d'honneur, armer des parens les uns contre les autres, faire naître la source de mille procès, rompre une alliance arrêtée, c'est une tracasserie. Il faut être bien familiarisé avec ces traits pour les traiter de pecadilles Pour les lettres anonymes & l'interdiction, je connois des gens qui sont bien loin du sentiment de M. F. . . . ils trouvent ces faits trop noirs pour être exposés au ridicule. Tout ce qui mérite le dernier supplice ne peut pas être le sujet d'une Comédie. Quant à cette espèce d'intérêt, dont il désire que la Pièce soit animée, M. F. . . . est le seul qui n'ait pas vû que Cléon est aussi amoureux de Cloé, qu'un Méchant peut l'être; & qu'étant selon son caractère plus intéressé qu'amoureux, son but est, d'épouser, de Cloé, ou de Florise, celle qui recueillera la succession de Geronte.

DES FEUILLES. 37

la fausse tranquillité avec laquelle il paroît se retirer ne peut cacher son désespoir. N'admirez-vous pas Made. le jugement de notre Aristarque ? Il y a sans doute quelque défaut dans la Pièce ? (quelle est celle qui n'en a pas.) Notre Censeur s'agite , se bat les flancs , va , revient , n'en rencontre aucun : dans cette agitation , que ne fait-il comme l'Avare qui se saisit lui-même , & crie au voleur ?

Au reste, Made. vous ne soupçonnez pas , pourquoi M. F. a fait tant de complimens à l'Auteur du Méchant ; ce n'étoit qu'un voile sous lequel il préparoit fourdement le coup sanglant qu'il frappe à la fin : on croit reconnoître la ruse d'une Dévoté , lorsqu'il n'ose pas dire , mais dit très-clairement que le Méchant est copié d'après le Médisant. Cette grave accusation est fondée sur ce que dans plus de 1500 vers, il s'en trouve dix , dans les traits les plus généraux , qui ont quelque air de ressemblance. A ses yeux Lebrun ne sera qu'un foible Copiste de l'Artiste Romain , parce qu'il aura tracé dans ses fameuses batailles des hommes , des

armes & des chevaux. Croyez-vous, Madame, qu'une Critique pareille empêche la voix publique de s'élever jusqu'à M. Gresset pour lui dire avec un Académicien plein d'esprit,

Le Méchant te demande un frere,
Et Paris empressé l'attend.

Je trouve à la suite dans ce premier volume, travaillé avec tant de soin, une Tragédie qui développe encore mieux le discernement de M. F. Il s'agit d'un jeune Poète qui débute ; quoiqu'il le fasse avec un succès prodigieux, vous pensez bien qu'il n'est pas sans défaut ; mais son Censeur est plus jeune encor, je veux dire moins habile à analyser, que l'Auteur ne l'a été à composer. Il commence par une histoire de six pages faite avec si peu d'art qu'il en résulte précisément le contraire de ce qu'il veut faire entendre. Son but est de prouver que le Poète a eu tort de peindre Denis sous les traits d'un Tyran. Pourquoi n'avoir pas tronqué tous les faits historiques qui prouvent la tyrannie ? En laisser un seul, c'est acquiescer à pure perte le titre d'Historien in-

DES FEUILLES. 39

fidèle, puisque l'Auteur est assez autorisé par ces mots. Sa craintive défiance (de Denis) lui suggeroit des précautions singulières, la chambre où il couchait étoit entourée d'un fossé large & profond, avec un pont - levis qu'il avoit soin de lever lui-même, afin de pouvoir dormir en sûreté. D'ailleurs si peu de penchant qu'un Usurpateur ait à la tyrannie, le premier soupçon de conspiration l'y jette. C'est le point que le Poète saisit, il a donc droit de peindre un Tyran, droit confirmé par Plutarque, d'après qui, je ne dis pas un Poète, puisqu'il est maître de sa fable; mais l'Historien même le plus scrupuleux, peut peindre avec confiance. Cependant le grand grief aux yeux de M. F. est de nous avoir donné Denis, pour un Tyran. Une Critique peut-elle être plus mal fondée? Vous ne le pensez pas; cependant la seconde remarque encherit dans ce genre-là sur la première: il s'agit de l'amour de la Patrie qui est un des ressorts de cette Pièce. M. F. a la bonté de citer Justelipse, pour prouver que l'amour de la Patrie est une chimère que

*à ne s'en
la patrie*

Juste
cache l'amour de soi-même. Quand vous aurez, Madame, quelque paradoxe à soutenir en badinant, souvenez-vous qu'en citant Justelipse, tout adversaire doit se rendre; à moins que le nom de M. F. n'ait encore plus de poids. Il ajoute qu'une telle passion qui conviendrait à une Romaine, est étrangère à une Grecque. Vous êtes peut-être tentée de prendre la défense d'Arétie, à qui on interdit les grands sentimens: un moment je vous prie, vous aurez à combattre pour vos propres foyers. *En France nous n'avons pas de Patrie*, dit-il, *cet amour est contraire à nos mœurs*. Nos Héros étoient bien dupes d'encourager leurs troupes par ce motif-là: Henry le Grand s'y connoissoit bien peu lorsqu'il disoit à ses Soldats, *vous êtes François, voilà l'ennemi*; & nos Peres, qui à ce nom, marchaient au combat comme des lions furieux, ignoroient que ce nom ne devoit faire aucune impression sur eux. Je me hâte d'ôter de dessous vos yeux ces traits révoltans pour des François.

La troisième remarque est au moins digne des précédentes. Vous sçavez

DES FEUILLES. 41

que quoique le Poëte ait la permission d'altérer l'histoire pour arranger sa fable , il y a cependant plus de gloire à n'en pas user. M. M... acquiert cette gloire. (a) Le Censeur lui en fait un crime : *il n'appartient pas, dit-il, à Dion de punir l'usurpateur, cela contredit le caractère de probité & l'amour de la patrie qu'il fait paroître dans toute la pièce.* Combien de fois M. F. a-t'il enseigné ou dû enseigner que la vertu d'un Républicain tire son lustre de ce qui seroit crime dans une Monarchie ? Rome n'admiroit ses Brutus , ses Cassius , ses Manlius , que pour avoir sacrifié ce qu'ils avoient de plus cher à la patrie : la grandeur du péril , & la barbarie du sacrifice étoient la mesure de la gloire du Citoyen. Après des réflexions pareilles vous pensez que M. F. va détailler la Pièce , non Madame , je vous ai dit qu'il renonçoit à ce talent : en revanche il voltigera : ici il reprend un vers , là un mot , plus loin une syllabe :

[a] Quoique Dion ne punisse l'usurpation que sous le regne suivant , ce n'est pas moins une vérité historique , parce qu'il ne s'agit pas ici des tems , mais qu'il est question des faits.

dans une scène il s'applaudit de reconnoître une pensée de la Rochefoucault :
 * dans un autre il ne veut pas que Grand Prince, contraste avec Tyran ; dans celle-ci , il examine si le mur est assez épais , & si l'on ne pourroit pas entendre les projets des Conjurés : ailleurs , il prétend tourner en ridicule la grande ame d'Arétie ; il s'étonne qu'une fille du rang à peu près de nos Princesses en Europe , réponde au Tyran qui lui offre son trône ,

Un cœur juste , est le trône où j'aspire à régner.*

En bonne foi est-ce là la Critique d'une Tragédie ? des remarques fausses & puériles, quelques syllabes épluchées , voilà assurément de quoi tenir lieu au Public , des réflexions profondes sur l'art du Théâtre, sur l'invention , sur l'enchaînement des Scènes , sur l'action & sur la versification. Que diroit un Etranger , qui parcourant les environs de Paris se rendroit à Marly pour examiner cette fameuse Machine. Si après quelques anecdotes, dont il

* Tome premier page 45.

* Tome première, pag. 47.

DES FEUILLES. 43

verroit lui-même évidemment la fausseté & le ridicule, on le renvoyoit sans lui laisser voir le jeu admirable des ressorts, sans lui montrer ce qui s'est dérangé depuis le commencement, ce qu'on y a changé ou ajouté ; croyez-vous, Madame, qu'il rapportât chez lui un grand fond d'admiration pour la France ? Je crois que s'il estimoit encor les inventeurs par le succès qu'ils ont eu, les Démonstrateurs lui paroîtroient des êtres au dessous de l'instinct.

On voit clairement par ce que je viens de dire qu'il est impossible de se faire une idée des ouvrages par le compte qu'en rend M. F.... C'est un Gazetier infidèle qui vous peint le Mogol en feu, qui vous marque le détail & les circonstances de sa ruine, lorsque cet empire est le plus florissant. S'il touche à une pièce qui vous est inconnue & que vous désiriez vous en former une idée juste, il faut la lire ; c'est ce que j'ai été obligé de faire pour la Tragédie de Mérope par M. Clément. Séduit par le jugement favorable de notre Critique je m'y promettois du plaisir, j'y ai été trompé. Cet-

Handwritten notes:
C'est un Gazetier infidèle
qui vous peint le Mogol en feu
qui vous marque le détail
des circonstances de sa ruine
lorsque cet empire est le plus florissant
S'il touche à une pièce qui vous est inconnue
& que vous désiriez vous en former une idée juste
il faut la lire
c'est ce que j'ai été obligé de faire
pour la Tragédie de Mérope par M. Clément
Séduit par le jugement favorable de notre Critique
je m'y promettois du plaisir
j'y ai été trompé

re Pièce qu'il dit hardiment supérieure à celle de Voltaire, n'égale pas celle de nos jeunes Commençans : avec une longue episode d'amour, elle intéresse bien moins que celle de l'Auteur de la Henriade, sans le secours de cette passion. J'ai cru voir, permettez-moi la comparaison, j'ai cru voir un homme à cheval courir la carrière avec un homme à pied, celui-ci d'un pas fier & rapide franchir l'espace, atteint la borne ; tandis que son foible rival qui ne connoît pas ses avantages se laisse emporter çà & là, & fatigue l'attention du Spectateur. Non M. le Critique, ce n'est pas seulement le coloris, c'est le génie, c'est le sentiment heureusement manié qui manque dans la Mérope de M. Clement.

Peut-être qu'une Pièce en cinq actes est trop étendue pour la vûe du Périodiste, qui ne peut l'embrasser d'un coup d'œil. Je trouve à la suite un ouvrage moins considérable : voyons le jugement qu'il en porte. C'est une ode sur la chasse : ce titre annonce naturellement la chasse bruyante & la chasse du vol. Là-dessus notre Censeur trou-

DES FEUILLES. 45

ve occasion de dire un bon mot. Le Sanglier furieux qui déchire tout ce qui s'oppose à sa fuite ; le Cerf qui met d'abord les chiens en défaut par un instinct admirable que les Naturalistes ont remarqué ; la Perdrix , & surtout les Tourterelles saisies par l'oiseau jusques sous les yeux de Venus dont elles traînent le char , ne présentent à sa brillante imagination que le tableau stupide d'une ménagerie. Il est difficile , Madame , de n'être pas indigné d'une idée si petite & si misérable : les grands objets ne présentent à un esprit borné que de petits traits , que des allusions basses , ainsi que ce Villageois qui voyant une armée rangée en bataille ne sçut la comparer qu'à ses troupeaux. Je vais vous rapporter une strophe de cette Ode avec les remarques du Censeur.

A la nature rendez graces
 Vous legers habitans de l'air ,
 Dont le vol plus prompt que l'éclair ,
 Confond l'œil fixé sur vos traces...
 Mais où vous frayer des chemins
 Inaccessibles aux humains ?
 L'épervier leur prête ses aîles ,
 Et des Cieux perçant les lambris ,
 Il va saisir les Tourterelles
 Jusques sur le char de Cipris.

Cette Stance que le grand Rousseau n'eût pas défavouée semble adoucir un instant l'œil farouche du Critique ; mais l'humeur reprend bientôt le dessus. *On voit assez clairement, dit-il, la contradiction qui est au commencement de cette Strophe, l'Auteur dit que les oiseaux ne peuvent échapper aux humains : ce n'étoit pas la peine de rendre grâces à la nature de leur faculté de voler.* On dit vulgairement que les oreilles cornent quand on croit entendre un bruit qui n'est point, ou qui n'est que dans l'organe : ici c'est sans doute l'esprit du Censeur qui est en contradiction : si ce défaut n'est pas dans sa tête je ne le vois pas ailleurs. Rien n'est plus conforme à la marche de l'Ode que de se rejouir d'abord d'une chose qui le moment d'après cause notre malheur ou notre effroi ; ce sont de ces surprises que l'épopée, le drame, la prose même, employent très-heureusement ; sans aller chercher des exemples si loin, la perdrix de Lafontaine qui raille le lièvre de sa légèreté, & se félicite de sa faculté de voler, au moment que le vautour fond sur elle,

DES FEUILLES. 47

offre une de ces surprises ménagées qui doit choquer beaucoup l'esprit juste de M. F.

Un petit quatrain que tout le monde sçait par cœur va faire admirer encore le jugement du Périodiste. C'est l'éloge de Mde. du Chatelet, si connue par ses talens & par ses relations avec les plus beaux esprits du siècle M. de Voltaire fait ainsi son épitaphe.

L'univers a perdu la sublime Emilie :
Elle aimait les plaisirs, les arts, la vérité.
Les Dieux en lui donnant leur ame & leur génie,
N'avoient gardé pour eux que l'immortalité.

Vous ne devineriez assurément pas la première remarque du Censeur. *Il n'est pas possible, dit-il, que les Dieux donnent leur ame & leur génie sans donner l'immortalité.* Quelle est donc cette Philosophie ? si M. F. avoit lû seulement celle de Moïse, il sçauroit que notre corps est animé par un souffle de la divinité, il est cependant mortel. On a regardé ce souffle comme un écoulement de l'ame divine. La 2^{me} remarque est que si les Dieux gardent

pour eux l'immortalité, il n'en reste point pour Mde. Du Châtelet. Quelle triste équivoque du corps à l'ame, de l'ame aux ouvrages. Les faiseurs d'épithaphes ont assez souvent le malheur de rencontrer des pointes en cherchant de l'esprit ; mais il étoit réservé à M. F... de changer en pointe, l'esprit naturel qu'il trouve dans une Pièce.

Si l'on jette les yeux sur l'extrait que fait notre Censeur de l'abbregé de l'*Histoire d'Angleterre* par M. Duterre, on se convaincra ou que le Périodiste ne se donne pas la peine de lire les ouvrages, ou qu'il n'est pas heureux à discerner le bon du mauvais. Le commencement de cette *Histoire* est écrit d'un stile mâle. (a) M. F. ne s'en est pas apperçu ; tout le reste est infiniment négligé & indigne des bonnes sources où l'Auteur a dû puiser ; le Périodiste ne voit, ne sent rien de tout cela. On s'étonne qu'il n'ait pas encore rendu compte de l'*Histoire des Conjurations*. A ce projet de Collège

(a) Ce n'est pas surprenant, tout le monde sçait que le P. d'Orléans étoit une excellente plume.

DES FEUILLES. 49

Il ne manque que l'approbation de M. F. il la lui doit. On croit voir ce recueil puéril des harangues de Tite-Live & des autres Historiens , que la pédanterie a prescrit aux écoliers:,, ra-
,, meaux flétris depuis qu'on les'a sepa-
,, rés du tronc qui leur donnoit la vie. ,,
M. Dutertre prétend nous détacher ainsi toutes les Conjurations depuis Adam jusqu'à l'Antechrist : Heureux de n'avoir pas connu le sentiment des Préadamites & celui des Millenaires. L'ennui & le dégoût entrent nécessairement dans ce plan , quand ils ne seroient pas amenés par le contraste frappant d'un pinceau foible & tremblant avec celui de Saluste, de S. Réal & de Vertot. C'est surtout dans les Conjurations qu'il faut être peintre. Alexandre ne permit qu'au seul Apelle de tirer son portrait , il enchaîna par un Edit la témérité de tout foible Artiste. M. Dutertre seroit-il un Apelle , ou seroit-ce une nouvelle conspiration contre Alexandre , & les Héros les plus fameux?

S'il étoit possible que cet ouvrage tombât jamais entre vos mains , lisez par curiosité la *Conjuraton des Suif-*

50 LA REVUE

ses contre la maison d'Autriche, & vous
 pourrez vous vanter d'avoir lû la nar-
 ration la plus prolixè, la plus lâche, &
 la plus mal liée. Quel meurtre qu'un
 si beau morceau d'histoire soit tombé
 en de pareilles mains ! Tout le reste
 vous offrira une bigarure de stile bien
 indigente ; tout y est pêle-mêle ; l'or
 est confondu avec le métal le plus vil,
 Voltaire avec Freron, St. Réal avec
 Dutertre. Si l'on trouve à propos d'or-
 ner cet ouvrage d'une épigraphe, Sar-
 rasin vous en offre une qui seroit assez
 parlante :

Plus de pièces retient ,
 Et entretient en *discorde* parfaite
 Qu'un Capucin n'en coût à la jacquette.

Rien ne fait mieux connoître M. F.
 rien ne dévoile mieux son jugement ,
 que les contradictions dans lesquelles
 il tombe fréquemment à l'occasion
 d'un même Auteur & d'un même ou-
 vrage : tantôt il déchire avec fureur
 ce qu'il a loué en aveugle : Mrs d'Ar-
 naud , Remond de S. Mard , La Beau-
 melle & mille autres ont eu la satisfac-

DES FEUILLES. 51

tion de voir ainsi retracter le Périodiste sur leur compte : tantôt il donne des louanges vénales à un Auteur , dont il avoit fait une satire marquée au même coin peu de jours auparavant. L'Auteur d'un triste Poëme intitulé la *Christiade* en est la preuve : son entreprise étoit ridicule lorsque l'Imprimeur de cet Ouvrage n'avoit pas le privilège des feuilles ; dèsque le *Parnasse François* * a réuni l'un & l'autre , la *Christiade* est devenue une œuvre de génie. Comme de ces deux partis contraires il faut que l'un ou l'autre soit le bon , vous remarquerez que la proposition vraie est celle qu'il avance la première , & comme s'il avoit honte d'avoir rencontré par hazard la vérité , il se hâte de jeter en avant la contradictoire , à laquelle il s'en tient courageusement : c'est son dernier mot.

Je ne sache que M. Le Franc premier Président de la Cour des Aides qui ait eu le malheur d'essuyer un procédé contraire : le Périodiste l'avoit d'abord critiqué avec cette injustice

* Enseigne du Libraire de M. F.

52 LA REVUE

qui annonce également l'ignorance & la méchanceté : peu de tems après , la nouvelle édition des œuvres de l'Auteur de Didon tombe entre les mains de M. F. S'il eût été dans ses momens d'humeur , M. Le Franc étoit trop heureux ; mais cet illustre Auteur eut la fatalité de plaire à son Censeur , & celui-ci la mal-adresse de prodiguer ces éloges outrés , que tout homme sensé craint plus que la satire & le libelle. Ce n'est pas tout , le désordre s'empare de son ame , il délire en prose , & crie à son Lecteur plus épouvanté que touché ; *Deus, ecce Deus* : il broche son *Analyse* tout hors d'haleine , cite de bons morceaux , mais sans choix , & finit par élever l'Auteur au dessus de Rousseau & d'Horace à côté de Pindare : le Public en rit , M. Le Franc en est humilié , & le Périodiste à qui la vanité tient le bandeau sur les yeux triomphe de l'un & de l'autre.

Quoique les douze volumes sur quelques *Ecrits du tems* présentent à peu près à chaque Lettre des contradictions de cette espèce ; on peut dire cependant qu'ils sont très-sensés au prix

DES FEUILLES. 53

de l'*Année Littéraire* : si je ne m'étois prescrit des bornes en commençant , je pourrois vous amuser par un extrait comique : vous verriez que ce n'est pas seulement à chaque lettre ; mais à chaque pag. qu'on rencontre des tours inconnus aux autres Ecrivains. Je voudrois, Madam., pouvoir vous faire lire le *Prospectus* de cette *Année Littéraire*. Quel contraste avec le *Prospectus* de l'*Encyclopédie* ! Quel Auteur , & quel Auteur ! Je ne parle pas du changement de titre , ni de celui de Libraire , c'est un mystère où le Public ne voit que trop clair. Je m'en tiens au *Prospectus* en lui-même : c'est une pièce curieuse, non par l'esprit & le goût, qu'il auroit dû y répandre ; mais par l'étalage d'une vanité si puérile, qu'elle peut passer pour nouvelle. Il s'annonce d'abord comme despotique dans ces feuilles : c'est son bien ; qu'on ne trouve pas mauvais qu'il en dispose à son gré. Il veut y représenter comme dans une galerie l'esprit des différens Auteurs du siècle. Quel Peintre pour un tel ouvrage ! Qu'attendez-vous de cette montagne en travail ? Il me semble voir mon

Fermier qui me dit ; vous voulez semer du grain dans cette plaine , planter la vigne sur ce coteau , sur celui-ci le chêne , le long de ce ruisseau le tilleul ; je n'en veux rien faire : sachez qu'entrant chez vous je deviens maître. Je couvrirai tout ce fol de mirthe & d'autres arbrisseaux pareils que je taillerai , l'un représentera Cérès , l'autre Bacchus , un troisième Pomone , au milieu je placerai le Dieu des jardins , & vous aurez ainsi en hiéroglyphe tous ces biens dont vous vouliez retirer un intérêt fordide. Vous aurez..... ! Je perds patience. Mon ami , lui dis-je , tes projets sont beaux sans doute , mais va les exécuter ailleurs. Si j'avois quelque ennemi , je t'adresserois à lui , je ne pourrois pas lui nuire plus sûrement que de te mettre à la tête de ses affaires. C'est ainsi que le Public , qui donne 18. mille livres par an à son Périodiste , se voyant enfin la dupe d'un charlatan fera un nouveau bail. Tout le monde jette les yeux sur un Littérateur connu depuis long-tems par son sçavoir & sa politesse , par son goût & sa probité. Si l'on pouvoit vaincre sa

DES FEUILLES. 55

modestie : quel avantage ne seroit-ce pas pour la jeunesse de Paris & de tout le Royaume de marcher sur les pas d'un guide sûr & infailible. Les lettres prendroient un nouveau lustre, les grands génies renaîtroient sous sa main.

Ces fautes de jugement vous paroissent énormes ; vous dirai-je qu'elles ont éteint en moi le goût de la raillerie ? l'Auteur me donne trop beau jeu, il se méprend trop visiblement pour faire rire : on éclate volontiers lorsqu'un petit Maître qui éfleure à peine la terre, fait un faux pas, & se relève par un entrechât ou par un jetté battu : mais un homme qui y va de tout son cœur & qui mesure le ruisseau de toute sa longueur excite ma compassion, je lui tends la main. Je m'assure que vous avez regardé notre Censeur du même œil. Pour faire diversion, je vais promener vos regards sur son fi-
Le goût dans le style.
 le qui est aussi du ressort du goût. Ses amis le vantent beaucoup dans cette

C iv.

partie. Je joindrai volontiers mes éloges aux leurs, dès que j'en trouverai l'occasion, car je vous avouerai que je suis las de cette uniformité ; toujours desaprouver, toujours blâmer cela ennuye. Mais voici un objet moins sérieux. Rappelez-vous, Madame, que vous demandiez il y a quelque tems une idée du stile & de sa legereté : votre lettre même auroit pû servir de réponse ; des idées vives, nobles, faillantes, sans enflure, sans faste, presque sans art, dégagées de ces liaisons qui les préparent & les enchaînent : voilà la marche du beau stile & de la legereté. Je dis cela en deux mots ; si j'étois Professeur, je serois obligé pour la dignité de la robbe d'y employer cinquante pages, & vous n'en seriez pas plus sçavante. Cette idée toute abrégée qu'elle est nous suffira pour reconnoître ce milieu, qui est entre le stile bas & le Phébus.

J'ouvre le livre, je tombe sur un morceau d'un goût exquis. Voyez, Madame, comme il parle des changemens qui dégradent l'Académie de Musique : *Le caprice accredité devenoit*

DES FEUILLES. 57

la loi du goût. On s'accoutumoit à voir danser des bergers sur les airs de démons : on sonffroit une déclaration d'amour précédée & soutenue de préludes & d'accompagnemens effrayans. La Musique n'étoit plus faite pour le Cœur, on la réduisoit au seul mérite d'étonner les oreilles ; les Acteurs ne chantoient plus, ils étoient forcés de glapir, on cessoit de prononcer & d'articuler, davantage pour les mauvais rimeurs. Après avoir parlé ensuite des qualités de la Poësie pour échauffer le Musicien, il ajoute, l'Italian heureux en simphonies brave tout cela : son récitatif est une psalmodie, ses ariètes sont les sauts périlleux de la voix : je ne conteste pas les droits des nations, je réclame seulement les nôtres : je me flatte qu'ils ne sont point anéantis par une éclipse passagere..... & qu'on ne dise pas la Musique d'une moleste incapable d'atteindre à la plus forte poësie, elle a des couleurs pour tous les objets, des teintes douces & fières selon le besoin. Je conviens qu'elle est repoussée par des vers boursoufflés & racailleux, par le choc des syllabes qui se heurtent, par des phrases louches, in-

verses , mal construites ; mais il y a des moyens de la mettre à son aise : l'assortiment des mots sonores , le redoublement des rimes qui encadre un sentiment & épargne à l'oreille des chûtes qui la dérangent , la croisure des grands & petits vers , les repos ménagés aux recitatifs & aux airs mesurés [heureuse mécanique qu'on développe dans Quinault.] L'invention & la conduite de l'action , la texture de la pièce , la combinaison des scènes , la gradation du sentiment , la magie des situations sont l'objet d'une étude plus épineuse. Point de règle écrite là-dessus. Que faire ? il faut arracher à Quinault son secret par l'analyse de son théâtre , décomposer ses opéra , en examiner les ressorts , en développer le jeu , comparer les secours & les obstacles que son sujet lui a prêtés , échauffer notre imagination jusqu'à tracer un plan , & lui opposer ensuite celui du grand Maître , apprécier l'adresse de ses expositions toujours tournées en actions , toujours serrées , sentir les liaisons des divertissemens à l'intrigue , & l'habileté singulière de tirer d'une décoration une situation intéressante ,

DES FEUILLES. 59

zelle qu'en produit le tableau d'Alceste mourante aux yeux des Peuples & de son époux, lui apprenant qu'elle s'est immolée pour lui racheter la vie, en changeant en désespoir la joye universelle.

Madame, je ne sçais pas m'arrêter quand je tombe sur des traits excellents. Je trouve ici le sçavoir, le goût, le stile, le précepte, & l'exemple : il me prend envie de retracter tout ce que j'ai dit contre M. F., les beautés de ces deux pages rachètent tous ses défauts.... mais quelle est mon erreur ? c'est une lettre de M. Roi sur l'opéra ; en effet peut-on y méconnoître la main du Maître, M. F. a eu l'adresse de l'enchaîner si bien qu'on n'apperçoit ni le commencement ni la fin ; il a eu raison de s'en rapporter à la différence prodigieuse du stile : cette lettre est un diamant monté sur le plus vil métal. Que n'a-t'il l'art d'arracher de tems en tems à M. Roi, & à des esprits de ce rang des lettres sur divers sujets, pourvu qu'il n'eût pas la fureur de leur répondre, & la mal-adresse de placer ses lettres à côté des leurs. Quel jour pour

M. F. ! Il répond tom. 1. page 183. au digne successeur de Quinault , mais d'un stile à panir celui-ci d'avoir osé lier un tel commerce ; jugez-en , Madame , par ce début... *Ce ne sera donc pas , Monsieur , le sabre à la main comme Mahomet que je remplirai ma mission : je prêcherai avec douceur dans le temple des Muses , & je me flatte par ce moyen de gagner des esprits au Dieu du Goût.* Je crois que notre Périodiste auroit bonne bonne grace le sabre à la main ; il faut se contenter cependant de le voir armé de la plume.

Quel Phébus ! si c'est là son Dieu du goût , malheur à ceux qui suivront ses inspirations. Ecoutez , Madame , je vous prie ce qui suit. Vous serez étonnée de la grosse satire qu'il lance contre M. Roi. *Je prêcherai avec douceur dans le Temple des Muses , & je me flatte par ce moyen de gagner des esprits au Dieu du goût.* Ce n'est pas là votre compte , & vous vous accomoderiez peut-être mieux du zèle amer. Il faut être furieux ou imbécile pour insulter un galant homme au moment qu'on vient

DES FEUILLES. 66

d'en recevoir un service signalé. Dirait-on pas à l'entendre, que M. Roi s'est fait toute sa vie un cruel plaisir des jeux sanglants de la satire, que son cœur n'est abreuvé que de fiel, que sa langue & sa plume le distillent ? Sçavez-vous ce qui a attiré ce beau compliment à M. Roi ? C'est l'avis le plus sage & le plus sensé : il faut, M. lui dit-il, *qu'un Censeur remontre avec mille égards, corrige sans scandale : c'en seroit un de faire rire un moment aux dépens d'un Ecrivain qui nous auroit annuyé 10. ans.* Peut-on s'énoncer plus poliment & avec plus d'esprit ? Si l'on veut cependant justifier cette noirceur aux dépens de la pénétration du Critique, on pourroit dire (& je crois qu'il nous en sçaura gré) qu'il n'a pas entendu M. Roi lorsqu'il dit, *si le voile de la Satire est impénétrable, on croira que vous louez de bonne foi des sottises : ce n'est pas là votre compte ; s'il est assez mince pour laisser du jour à vos sentimens, vous vous attirez une populace d'Auteurs.* Ces mots, ce n'est pas là votre compte, ont étonné son esprit peu lumineux dans ce

moment, résolu d'en faire son profit, il les applique à tort & à travers sans voir l'effet qu'ils peuvent produire. Je vous fais grace du reste de la lettre, elle est sans but, sans suite, sans stile : ils s'égare ; tantôt il veut donner des leçons à son Mentor, tantôt il promet humblement de ne choquer personne, & de recevoir avec plaisir les avis de tout le monde : toujours empoulé il dit ** que le Palais des Lecteurs rebute la critique, si les épices y dominent ; il y a même de la mal-adresse, permettez-moi de vous le dire, à décocher des dards trempés dans le fiel & le Rival qu'on veut blesser n'en est pas seulement effleuré : les flambeaux de la haine & de l'envie éclairent son triomphe. Quelles idées disparates ? Quel galimatias, c'est un faisceau des métaphores rompues, & ajoutées les unes aux autres. Ces épices, ces dards, trempés dans le fiel qui n'effleurent pas, ces flambeaux de la haine & de l'envie heurlent d'effroi de se voir aecoupler (a). Mais surtout que*

* Tome premier, pag. 184.

[a] Que diroit ici le P. Bosphours, lui qui étoit si choqué du passage d'une métaphore à l'autre.

DES FEUILLES. 63

signifie ce , permettez - moi de vous le dire ? Est-ce une nouvelle insulte , ou un nouveau défaut de pénétration ? quoiqu'il en soit , je défie de trouver dans la poussière des classes un stile pareil. A tout cela M. Roi répond avec une douceur & une patience héroïque. *Je vous répète , Mr. , que nourri du lait de Quinault je ne digère pas aisément le fiel de Boileau : ces deux alimens ne s'impatifent pas.*

J'avois cru jusqu'ici, Madame, qu'un jeune Eleve marchoit plus sûrement à côté de son Maître. Un danseur en va mieux , vis-à-vis d'un bon danseur. Un foible violon fuit le mouvement des grands violons. Il en est tout au contraire de Mr. F. lorsqu'il marche à côté des bons modèles , il perd entièrement la tête. Voulez - vous le voir, Madame , à côté de l'aimable Auteur des Lettres Péruviennes ? Je dirai en passant que le Périodiste a un magasin de lieux communs , où il puise au hasard pour emmancher ses Critiques. Voici comme il débute , pour en venir au galant Ouvrage de Madame * de

* Tome premier , page 73.

Graffini, » le ridicule est devenu un *fleau* » redoutable dont *peu de gens* ont le bonheur de se garantir. Ce qu'il y a de » cruel, est la nécessité de le supporter » patiemment : en s'efforçant de le combattre, on ne fait qu'augmenter le *tribut* qu'on lui payoit déjà : chaque jour » on cite devant lui d'innombrables *sujets* » sur lesquels il prononce sans ménagement & sans appel : les *Juges* qui composent son *tribunal*, se dédommagent » ainsi des *qualités* qu'ils n'ont pas : c'est » une vengeance adroite qu'ils tirent de » ceux qui ont la hardiesse de les surpasser en mérite : ce n'est pas que la *raison* ne plaide souvent pour les actions » qu'elle a guidées ; mais le ridicule a toujours un *carquois* plein d'épigrammes, & de plaisanteries qu'il décoche contre elle.

Quelle foule de personnages moraux dans ce peu de lignes ! le ridicule est d'abord un *fleau* redoutable, bientôt c'est un *joug* qu'il faut supporter patiemment, ensuite c'est un vainqueur qui nous impose des *tributs*, un moment, & ce sera un *Juge* devant qui on vous cite, l'instant d'après las de

DES FEUILLES. 65

tenir le siège il appelle des Juges ignorans, qui se dédommagent sur nous des qualités qu'ils n'ont pas. La raison a beau venir en robe d'Avocat plaider devant ce tribunal, le ridicule la voyant paroître ne s'en rapporte plus à ses Juges, il revient lui-même son Carquois sur l'épaule ; il ne se trouve par bonheur rempli que d'épigrammes, il décoche ces traits moraux, qui recueillis par les greffiers deviennent sur ses registres des arrêts burlesques & irrévocables, ce sont ses termes. M. F. entrant dans un si grand détail auroit dû nous dire quelle place il occupe dans ce tribunal : est-il juge, est-il Greffier, est-il huissier ?

Quelle imagination, quelle variété ? Ce ridicule est, comme le Sr. Prévile, qui dans le *Mercur Galant* joue sept rôles différens, ou pour faire une comparaison dans le genre moral, M. F. est cette Magicienne du Tasse qui d'un coup de baguette change la forêt, tantôt en Monstres, tantôt en Nymphes. Pour moi je vous avoue qu'il m'a paru si habile à animer tout, que j'ai craint que son livre ne s'animât en-

tre mes mains , & ne m'étonnât en prenant soudain une figure grotesque. Il n'est pas besoin , Madame , de vous faire remarquer le froid , l'entortillé , le Phébus , le faux qui regnent dans ce morceau là : on peut le regarder comme un de ses heureux exemples qui seul rappelle toutes les regles. La première ligne présente une contradiction brillante. Si c'est la science qui rend les femmes ridicules , comme il le dit ensuite , si en conséquence nos Françaises n'osent pas devenir Sçavantes : les voilà en si grand nombre garanties de ce fleau redoutable , que sur tout un peuple , on ne sçauroit en compter dix qui y soient exposés. La fausseté des lignes suivantes est une suite de cette contradiction. Croyez - vous sérieusement avec notre Censeur que plus on combattra le ridicule , plus on en deviendra tributaire ? pour moi je connois des gens qui l'ont si bien combattu , lui & ses Juges , qu'ils demandent grace à genoux. Mais admirez surtout cette foule de pronoms *i/s* , *les son* , *lui* , *ils* , *ses*. Ils sont là pour représenter & pour personnifier le ridicu-

DES FEUILLES. 67

le, qui n'étant qu'un être moral ne peut soutenir tous ces rapports. Cela est merveilleux ; poursuivons. *Cet agréable tiran a surtout en aversion l'étude & le sçavoir dans les personnes du grand monde.* Avouez, Madame, qu'il y a de bien bonnes gens : ils sont accablés, écrasés du ridicule, & le nomment encore un *tiran agréable*. Je soupçonne qu'il entre là un peu de l'Héroïsme Chrétien. On le conjecture surtout lorsque l'Auteur s'attendrit sur le malheur (a) des femmes qui sont condamnées à une ignorance perpétuelle : il leur est défendu d'orner leur esprit & de perfectionner leur raison : c'est sans doute quelque nouvel édit, car Labruyere leur avoit déclaré formellement, que sans prendre de grade, elles pourroient ouvrir les livres, en rendre compte dans les conversations & par écrit.

Vous tremblez, Madame ; mais ce

(a) Contradiction avec la page 242. l'étroite & obscure prison dans laquelle nos pères imbeciles renfermoient le beau sexe est heureusement rompue : leurs indignes chaînes sont brisées : elles cueillent aujourd'hui autant de Lauriers que de Mirthes.

n'est pas tout : vous ignorez encore qui est ce qui a imaginé *cette loi insensée*. C'est notre orgueil , & pourquoi , dites-vous ? le voici. Comme les femmes l'emportent sur notre sexe par leurs attraits, nous avons craint qu'elles n'eussent encore sur nous la supériorité des lumières & des talens. Oui , Madame , cela est évident. Ce vieillard éloigne sa fille des sciences ; dans la juste appréhension qu'elle ne l'emportât autant par l'étendue de ses connoissances , que par la fraîcheur de son teint. Ce dernier triomphe est sans doute assez humiliant pour lui , sans en préparer un nouveau. Je m'étonne qu'un père ne se soit pas encore avisé d'affoiblir la vue à ses enfans , crainte qu'ils ne vissent bien-tôt plus loin que lui ; cela seroit-il plus cruel que cette attention que M. F. a aperçu en eux d'affoiblir leur esprit ? Mais favez-vous ce qu'on gagne par une telle injustice ? Ce n'est pas seulement ce tourment imaginaire , que Molière a peint dans la tête des vieux maris ; c'est la réalité qui fait leur juste , mais terrible punition. L'Auteur en est G

DES FEUILLES. 69

touché, si consterné, qu'il emploie vingt périodes quarrées, émaillées des figures les plus frappantes, pour déplorer le sort des pères & des maris. S'ils n'eussent pas porté cet édit contre les Dames, leurs maisons deviendroient autant d'écoles où les Muses seroient en liaison avec les graces, où l'on prendroit des leçons de délicatesse & d'urbanité. N'allez pas croire, Madame, que l'Auteur gémissé sous le froc, à cause des termes d'école & de leçon; il est en double raison avec les Graces, puisqu'il est marié, & que d'ailleurs il tâche de s'introduire tous les jours dans des cercles galans, quoiqu'il n'y trouve ni délicatesse, ni urbanité. J'invite toutes les Dames de sa connoissance à lire & relire ce plaidoyer merveilleux, qui commence à la page 73 jusqu'à la 81^{me}; elles seront tentées de faire infidélité à leur sexe, en saisissant le mérite des hommes. Qu'elles se hâtent donc de devenir Muses; l'Apollon est tout trouvé. C'est sans doute notre Périodiste qui veut diriger ce sçavant troupeau.

Après les grands traits d'éloquence répandus dans sa Préface à l'extrait

des Lettres d'une Péruvienne, nous serions injustes de blâmer les pointes & les vétilles qui remplissent la critique. Les mines les plus riches s'épuisent. Il falloit toutes les ressources de l'Auteur pour fournir cette nouvelle carrière. Il n'y a que quelques idées un peu trop métaphysiques à relever dans l'ouvrage de Madame de Graffigny; il falloit cependant remplir une quinzaine de pages; il a travaillé d'imagination sur tout le reste.

A propos d'imagination, Madame; vous habitez un Pays chaud; je gage cependant qu'on n'y a pas encore vu les bluettes de l'esprit*, ni entendu tonner l'artillerie légère d'une imagination embrasée**, on n'y connoît seulement pas cet esprit sans corps qui s'évapore dans le creuset du bon sens***. Vous me parlez d'un de vos amis qui vient de donner une Pièce de Théâtre; je le plains; car il ne connoît pas sans doute les ordres de l'architecture théâtra-

* Tom. 1. pag. 7. lig. 7.

** Page 8.

*** Page 9.

DES FEUILLES. 71

te. D'ailleurs (1) réussit-il par hasard, par cabale, ou par la supériorité (2) des Acteurs à la représentation, il tomberoit également dans le cabinet: il est impossible d'avoir en Province l'heureux talent de communiquer au papier cette matière si mince & si froide, toute la chaleur & la solidité qu'il faut (3) si cela manque, vous ne doutez pas que le Public ne se vange d'un côté, & le ridicule du sien. (4) Car après l'analyse il ne reste plus que la froide imagination d'un adolescent qui n'a pas encore secoué la poussière scholastique (5) De grace, Madame, s'il en est encore temps, dites-lui de ne pas s'embarquer sur la mer orageuse du Théâtre, crainte de se noyer dans les flots du parterre (5); faites-le

1 Page 9.

(2) M. F. se plaint dans son premier Volume que les talens supérieurs de nos Acteurs font réussir des Pièces qui sont des chefs-d'œuvres d'absurdité & d'extravagance. Ont-ils fait réussir le Soupé?

2 Page 9.

3 Tome 1. pag. 102.

4 Pag. 185.

4 Pag. 186.

5 Pag. 189.

frémir au tableau que je vous offre des écueils (1) Qu'il sçache que nous sommes inondés de réméraires aspirans , qui veulent prendre d'assaut la Citadelle d'Apollon (2) , sur qui M. F. Géolier vigilant déchaîne les orages de la critique pour les purifier (3) : Je m'arrête ; car j'ai sans doute épuisé déjà toute votre admiration. Vous devez être éblouie des traits lumineux que je viens de répandre avec une profusion qui ne me coûte rien , puisque je puise dans une source inépuisable. Il n'y a pas de Lettre chez notre brillant Périodiste qui ne pût seule colorier l'*in-folio* le plus opaque. On y trouve par-tout cette artillerie légère d'une imagination embrasée , & cet esprit sans corps qui s'évapore dans le creuset du bon sens.

On m'a assuré qu'une petite Maîtresse n'avoit pû s'empêcher de voler à lui les bras ouverts. Elle avoit recueilli dans deux de ses pages de quoi remplir tout son Livret d'expressions

(1) Pag. 191.

(2) Pag. 195.

(3) Pag. 59.

DES FEUILLES. 73

miraculeuses, divines, étincelantes. Encore une embrassade, (a) dit-elle en se retirant, pour nous avoir créé un *nouvel ordre dans l'architecture des conversations*. Vous voyez, ajouta-t-elle en cachant à demi de son éventail un sourire précieux, vous voyez qu'en employant vos métaphores divines on fait leur donner à son tour un air de création.

Il y a, Madame, à la page 306 un trait qui m'a paru d'un sublime si nouveau, que je ne sçais si j'aurai assez d'adresse pour vous le rendre sensible. Il faut d'abord vous montrer la pensée en style simple, avant que de vous exposer aux figures escarpées de M. F. Le voici.

Les jeunes Auteurs pendant quelques années avoient paru découragés; ils n'osoient pas exposer leurs ouvrages au jugement de l'Académie; aujourd'hui il s'en présente en si grand nombre, que les Juges peuvent à peine y suffire. Je ne sçais cependant si ces Messieurs ne préféreroient pas à un

(a) Molière dans les femmes sçavantes.

concours si extraordinaire le repos dont ils jouissoient. De tant de Pièces il n'y en a que deux qui ayent paru dignes de l'attention du public.

Cette idée que j'ai été obligé de vous traduire en Langue vulgaire, M. F. la présente avec toute la pompe asiatique. L'hypocrène qui semblait tarir pour elle, (pour l'Académie) s'est heureusement remplie de nouvelles eaux qu'elle ne peut même contenir : je ne sais cependant si cet illustre tribunal ne préféreroit pas la sécheresse au débordement dont il vient d'être inondé. Beaucoup de Pièces ont eu le malheur de périr dans ce déluge, deux Odes se sont sauvées du naufrage, &c. Vous ne sauriez deviner, Madame, quelle est cette hypocrène dont M. F. parle ici ; c'est la boutique de Brunet Imprimeur, qui reçoit les Pièces pour l'Académie. Ces eaux sont les Pièces même. Dans ce cas il faudra les diviser en eaux poétiques, & en eaux profanes. Qu'elle ne peut même contenir, ceci désigne le tort que Brunet a eu de ne pas acheter une boîte assez grande. Beaucoup de Pièces ont eu le malheur de faire naufrage. S'il étoit ja-

DES FEUILLES. 75

mais permis d'employer le galimatias, on diroit que le sens périt ici dans un déluge de figures puériles, & que la raison de l'Auteur ne peut se sauver du naufrage.

Voulez-vous, Madame, vous arrêter un instant à considérer comment les métaphores s'entassent dans un esprit qui manque de goût & de jugement ? On dit bien l'Académie a été inondée de Pièces. Ce terme *inondée* réveille l'idée des eaux. Les eaux rappellent l'idée de fontaine : voilà déjà l'*hypochrene*. Ces eaux sont-elles abondantes ? Ce n'est plus une fontaine, c'est un fleuve, c'est une mer, c'est une mer enflée, c'est un déluge. Je m'étonne que par la même analogie il n'y ait pas fait construire une arche pour sauver les deux Odes qui ont été conservées. Rien ne coûte à une imagination déréglée ; elle emploie plus de machines pour dire un tel a remporté le prix, que le Poète Latin n'en a employé pour sauver son héros des flammes de Troye, & pour jeter les fondemens de l'Empire Romain.

Ce ridicule Phebus régné dans tout l'ouvrage. J'ouvre par hazard le quatrième Volume, à la page 4 ; voici comme il débute sur le comique larmoyant. *Une voix s'est faite entendre du fond des Provinces ; c'est la voix d'un judicieux adorateur des traces de nos pères : il ose regarder d'un œil fixe la divinité nouvelle placée sur les Autels de Thalio ; ni la réputation des Dieux de la Littérature qui l'ont mise en vogue , ni les foudres qu'ils peuvent lancer contre lui , ni les cris tumultueux du Harterre , n'ont pu l'ébranler ; il n'en est que plus animé à pénétrer dans le sanctuaire de la nature ; &c.* Quelque hardiesse qu'eût ce Provincial, si on lui eût parlé à la porte du sanctuaire un jargon aussi extraordinaire, je ne doute pas qu'il n'eût reculé. Mais M. F. sur-tout est à plaindre si le sanctuaire de la nature est pour lui d'une architecture si gothique. Il poursuit ainsi ; *le comique larmoyant est à ses yeux un monstre prêt à dévorer Thalio ; nouveau Persée , il entreprend de la délivrer : & qui est-ce qui nous délivrera d'un style monstrueux , diroit un Lecteur impatient ?* Je vais vous

DES FEUILLES. 77

Donner une idée des armes qu'il emploie. *Son arsenal a pour inscription, Réflexions sur le comique larmoyant.* C'est ici qu'on sent la supériorité de M. F. sur l'Abbé Desfontaines. Celui-ci assemble dans un Dictionnaire toutes les expressions néologues. En cela il n'eut que le mérite de foible compilateur, au lieu que celui-là est vraiment créateur d'une espèce dont personne n'auroit pû se former une idée avant lui. *Son arsenal a pour inscription ... ah ! c'est du merveilleux.*

Quand on est versé dans la Littérature, on connoît les Ecrivains au style ; En effet, chacun a son coin. Vous en avez assez vû, Madame, pour distinguer M. F. au Phèbus le plus extravagant, & à l'enflure la plus ridicule ; son style a le privilège unique de pouvoir se mesurer à la toise. J'apprends cependant que cette pesanteur ne diminue rien de ses prétentions au beau style, & qu'il a sur-tout la fureur de passer pour une plume légère. On ajoute qu'il a séduit quelques jeunes gens faits pour jurer toute leur vie sur la parole d'un Maître, & qu'il les distribue dans

les différens Cafés de Paris pour avancer ce paradoxe. C'est à peu-près le son des Campagnards de Boileau.

Morblen, dit l'un, F... est un charmant
Auteur,
Ses vers sont d'un beau stile, & sa Prose
est coulante.
Son histoire, dit l'autre, est une œuvre
galante,
Et je ne sçais pourquoi je bâille en la lisant.
Son discours de Nancy fut de dernier plaisir:
Enfin il fait tomber le célèbre Voltaire, &c.

C'est ainsi Madame qu'ont été loués
les Lasserre, & ces Auteurs fameux
par leur galimathias: l'Éloge devient
par-là digne de M. F.

En reste Madame sçavez-vous qu'il
a fait tomber à plat des jolis Romans
de M. Crébillon fils! il a démontré
que ce charmant Ecrivain n'entendoit
pas le François & ne sçavoit pas faire
une phrase sans la charger de *qui* &
de que. Notre étonnement a été d'au-
tant plus grand que toute l'Europe l'a-
voit admiré de bonne foi. Pour bien
juger du triomphe du Périodiste voyez
comme il sçait joindre l'exemple au pré-

DES FEUILLES. 79

cepte. Tom. 1. p. 242. [Une femme de condition faire des livres, quelle horreur ! quel scandale ! quelle infamie ! Croiriez-vous qu'elle retira de chez un Libraire, en payant le prix qu'il voulut, un ouvrage qu'on lui avoit derobé : ce qui prouve l'excès de sa sensibilité, qui ne lui permettoit pas de voir que cette précaution qui coûtoit beaucoup d'argent étoit inutile.] Il y a là plus de *qui* & de *que* qu'il n'en a rassemblée dans Crebillon : peut-être regarde-t-il l'usage de ces pronoms comme un privilège exclusif. Dans ce cas je ne saurois le blâmer : il veut que les fautes & les négligences répandues dans cent & cent volumes soient réunies dans un seul, pour servir d'exemple à tous les Ecrivains, qui ne s'approcheront de la perfection qu'autant qu'ils s'éloigneront du stile du Périodiste. Il est beau de se sacrifier ainsi pour la patrie ! Sous ce point de vûe que le vulgaire n'apperçoit pas, M. F. devient le rival des Codrus. Venez Madame lui prodiguer votre admiration ; si les siècles à venir ont d'excellens Ecrivains, ce sera parce que

notre âge a fourni le plus mauvais & le plus ridicule de tous. Le Public pour entrer dans ses vûes ne sçauroit trop le huer, puisqu'il ne remplit son objet qu'en devenant la terreur de la postérité. Ce fera l'épouvantail littéraire.

Vous voyez Madame comme je m'empresse à le faire valoir. Que ne puis-je donner un tour heureux à tous ses défauts : si j'étois aussi habile à les déguiser qu'il l'est à les prodiguer ; je satisferois le penchant naturel que j'ai à dire du bien. Vous me connoissez Madame, & me rendez justice.

J'ai l'honneur d'être



LETTRE III.

QUAND j'ai dit en général que le goût, le sçavoir & l'impartialité étoient les parties essentielles d'un bon Critique, je ne pensois pas tracer un plan, qui dût m'asservir à l'ordre & au détail : non que je veuille faire le renchéri ; mais je crains de m'enchaîner dans un ordre trop méthodique : ainsi si ma liberté vous a plu, je pourrai suivre sur le même ton.

Le sçavoir
dans les Arts
dans les Scien
ces, & dans les
Lettres.

Vous pensez, Madame, que la Critique suppose une supériorité de lumière généralement reconnue. Vous aimez à voir Cloris s'étonner qu'un simple berger veuille prendre le ton décisif.

Comment en fais-tu tant, toi qui n'es
qu'un Berger,
..... A quel droit prétends-tu nous juger.

Ce M. F. ajoutez-vous, a-t'il fait
ses preuves ? mais, Madame, lèzes.

D. v.

vous bien difficile ? seize volumes de lettres affranchies des loix du goût & du jugement ne suffisent-ils pas ? de la prose en vers, des vers en prose n'acquiescent-ils pas des droits ? Vous riez ! le Périodiste ne rit pas ; il est seulement étonné de mon embarras à vous produire les titres. Quand on se voit au niveau du plus beau génie de Rome, ne peut-on pas dire avec lui (a) *sans être Ecrivain*, j'ose donner des loix aux Ecrivains, leur découvrir les sources du beau, & ramener les Auteurs qui s'égarent. Cette raison très-modereste est suivie d'une autre très-lumineuse. J'ai les mêmes droits, dit-il, pour critiquer, que le parterre pour applaudir : * son suffrage ne lui impose pas la nécessité de faire une bonne Tragédie, non plus que ma Critique : auriez-vous imaginé, Mad., qu'il y eût tant de

(a) M F s'attribue sans façon les droits qu'Horace s'étoit acquis par des chefs d'œuvres : ses Odes, ses Satyres, ses Epîtres étoient faites lorsqu'il dit *minus ob officium nil scribens ipse docebo*, &c. Quelle justesse dans l'application & quelle modestie !

* Tome 2. p. 355.

DES FEUILLES. 83

subtilité à Quimper ? * Je veux conserver cet heureux tour dans mon porte-feuille pour désabuser le genre humain, qui croit bonnement que pour applaudir, le sentiment général du beau suffit, au lieu que pour critiquer, il faut un sentiment déterminé, réfléchi, développé par le raisonnement, fondé sur des règles sûres ; & ces règles ne peuvent jamais nous devenir familières que par une expérience réitérée. Quelles erreurs, Madame, suçons-nous avec le lait !

Si l'on peut être critique sans faire ses preuves, ne pourroit-on pas l'être sans rien sçavoir ? M. F. ne seroit pas mal de s'appliquer dans ses paradoxes à établir ce principe, il lui seroit avantageux presque à chaque page : la paresse & le plaisir sont ses dieux favoris ; ce seroit là un bel hommage à leur rendre. Ne pensez pas, Madame, que ce soit une raillerie ; l'ignorance & des charmes pour ces êtres légers qui visent à se faire un nom dans le monde par leurs bons mots ; l'esprit en a plus

* Bannie de M. F.

beau jeu, & brille d'avantage : il est créateur de toutes ses faillies, il n'en partage la gloire ni avec les anciens ni avec les modernes.

Je n'y vois qu'un obstacle : comment accorder ce fonds de légèreté avec le plan qu'il s'est tracé dans ses travaux périodiques ? S'il n'étendoit son ressort qu'au détail des Romans, il pourroit écarter la science comme inutile ; mais la moitié de ses feuilles roule sur les Arts & sur les Sciences ; la Médecine & la Chirurgie occupent la plus grande partie de cette subdivision.

Les Arts.

Sur quoi l'on pourroit faire cette question. M. F. veut-il avoir des Lecteurs ? Sans doute, puisqu'il écrit : on doit supposer aussi qu'il ne prétend ni les voler ni les assassiner ; cependant le voilà par la nature de son plan dans la nécessité de faire l'un ou l'autre : s'il n'entre pas dans le détail de la Médecine & de la Chirurgie ; c'est voler tous ces jeunes gens qui achètent son livre, trompés par une table fastueuse : (a) s'il entre dans le détail, il fait pis,

(.) Nous pourrions citer des exemples de l'un & de l'autre ; mais un homme d'esprit

DES FEUILLES. 85

il les assassine : on ne détaille pas impunément un art aussi essentiel dont on ne sçait pas l'abécè. Je ne lui fais pas un crime de son ignorance ; un homme de bon sens ne rougira jamais d'ignorer ce qu'il n'a point appris : il rougiroit de faire le Charlatan , d'enseigner ce qu'il ne sçait pas. C'est à la lettre la fable du Cordonnier devenu Médecin.

Vous prenez la chose au tragique , me dira-t'on , M. F. ne prétend qu'annoncer ces ouvrages. Annoncer ? fort bien. Vous retombez dans le premier inconvenient , puisque l'ouvrage le plus long peut être indiqué par le titre, par le nom de l'Auteur , & par une notice de ses talens dans dix lignes : à à quoi bon une quinzaine de pages qu'il ajoute ? D'ailleurs faut-il toujours annoncer un ouvrage de Médecine & de Chirurgie ? S'il est mauvais ? S'il donne de faux principes ? S'il n'est que l'ennuyeuse répétition de tout ce qui a été dit ? Et comment M. F. discernera-t'il tout cela ?

a déjà tourné en ridicule sa définition de l'œil qu'il appelle *un épanouissement du nerf optique*.

Les Arts en général ne peuvent être détaillés que par des Artistes ou des Amateurs ; encore ne faut-il pas abuser de ce terme. On se croit amateur pour être admis une fois la semaine à la table d'un Chirurgien , c'est bien un titre ; mais non d'Amateur. Rendre compte d'un ouvrage sur les Arts, c'est donner ses principes , annoncer ses découvertes , indiquer ses vûes , & surtout l'utilité que la société peut en retirer. Pour cela il faut connoître exactement leur naissance , être parfaitement instruit des progrès qu'ils ont fait en différens tems , être en état d'apprécier le mérite des Inventeurs , & sçavoir les inviter par une louange sage-ment distribuée à épier la nature de plus près , & à lui dérober quelque nouveau secret. Dans les Arts comme dans les Lettres nous sommes surchargés d'ouvrages ; le Public paye un homme pour faire le choix ; si cet homme le fait sans discernement , s'il s'en rapporte à un Artiste (a) intéressé

(a.) M. F. fait faire quelquefois l'extrait d'un livre de Chirurgie par l'Auteur lui-même.

DES FEUILLES. 87

à pallier les fautes, il augmente lui-même la confusion & le nombre des mauvais ouvrages ; c'est un fleau public.

M. F. nous parle aussi beaucoup de peinture. J'ai vu des gens choqués de l'air de confiance avec lequel il se donne pour connaisseur, tandis qu'il confond les termes de l'Art ; qu'on commence à juger par-là de son intelligence. Les huit Lettres qu'il nous donne sur l'exposition des tableaux, prouvent évidemment qu'il ne s'y connoît pas. Un Connaisseur auroit choisi la meilleure ou les deux meilleures, & par les réflexions judicieuses qu'il y auroit ajoutées à propos, eût ouvert aux Dames l'entrée de l'Art le plus aimable. Au lieu de cela M. F. a la complaisance de nous détailler toutes les brochures qui inondent la porte du salon. (a) Il prodigue surtout

me. C'est demander à un Marchand pressé de vendre si sa marchandise est de bonne qualité.

(a) Je me trompe & M. F. est fondé en raison, sans ces ennuyeux détails ; comment remplir trois feuilles par mois ; & gagner 200 liv.

les éloges à celle qui a pour titre *sentimens d'un Amateur sur l'exposition des tableaux du Louvre, & la Critique qui en a été faite*, elle mérite en effet l'attention de M. F. : un homme qui ne voit aucune beauté dans le fameux Hermite de M. Vien, dont tous les Connoisseurs ont été enchantés; un homme qui se déclare l'ennemi de ceux dont le sentiment sûr & délicat a souvent éclairé le sien, a trop de rapport avec le Périodiste pour n'être pas son Héros. Des lieux communs semés à chaque page, des dissertations éternelles sans propos, sans jugement, placés à l'entrée de chaque Lettre, des transitions dans le goût le plus burlesque & le plus monacal; voilà ce qui enchante M. F. & qui fait couler les éloges de sa plume.

La Musique a été le plus grand cueil de son jugement & de sa politesse. On dirait que M. Rousseau de Genève s'est amusé à tendre un piège à la témérité du Périodiste par la structure de sa Lettre. Si M. F. y mord, le voilà imprudemment engagé dans un pays inconnu, où chaque pas sera marqué.

DES FEUILLES. 89

par quelque chute honteuse. Ce que l'habile Musicien de Genève avoit conjecturé est arrivé à la lettre : le Périodiste donne dans le panneau de la meilleure foi du monde , il ne garde plus de mesure , il franchit les bornes que les bienséances devoient lui prescrire ; & nos oreilles indignées sont rebattues de ces grosses injures que depuis longtemps on ne se permet pas même en Latin. Si nos voisins nous entendoient (mais la légèreté de ses feuilles nous dérobe à leur connoissance) ; ils nous croiroient replongés dans la barbarie. La déraison enchérit encore sur l'impolitesse , il y a des gens qui sans principe ont un goût exquis pour la Musique : c'est un don de la nature ; M. F. n'en a pas été favorisé. *Eh qu'alloit-il donc faire dans cette galère ?* (a) M. Rousseau avoit feint d'outrer ses sentimens afin de mieux attirer son adver-

(a) On ne parle pas-ici du principe de M. Rameau sur l'harmonie. Le Public est trop juste pour exiger que M. F. entende quelque chose à un système aussi profond que subtil : les génies ont des vûes sur leur art qui ne sont pas à la portée des yeux vulgaires.

faire : c'est une ruse de guerre, elle lui a réussi parfaitement. M. F. s'est précipité avec tant de fureur qu'il fait pitié à ses amis; peut-être se fait-il pitié à lui-même, car à quoi attribuer l'attention qu'il a eu de ramasser toutes les misères qui ont inondé les Cafés, & de se faire un rempart de vingt-quatre brochures pour la plupart pitoyables, si ce n'est au sentiment de sa faiblesse, ou à l'avidité sordide d'augmenter un revenu qui devient honteux dès qu'il n'est plus en proportion du travail de l'Auteur & de l'utilité publique? M. F. n'a qu'à opter.

Quelle utilité retirons-nous de l'historioire naturelle qui tient une partie considérable dans son ouvrage? Peut-on écouter avec empressement un homme sur une science dont il n'a aucun principe, un homme qui prend les systèmes qu'on lui donne comme un enfant prend les contes, sans sçavoir s'ils sont anciens, s'ils sont nouveaux, s'ils ont quelque fondement; à qui on feroit croire aisément que le système de M. Buffon est tiré de la Genèse? M. F. a-t'il hésité à nous dire, que

DES FEUILLES. 91

cet illustre Académicien avoit imaginé le premier les parties organiques ; tandis que le Docteur Baumanu a développé cette opinion d'une manière bien plus générale & plus systématique que M. Buffon ; tandis que l'harmonie des Philosophes Grecs n'étoit autre chose que ces parties organiques qui par une inquiétude automate cherchoient à s'unir. Vous pensez bien, Madame, que M. Buffon n'a pas été flatté de cet éloge, il n'a paru à personne si ridicule qu'à cet habile Naturaliste ; & il est le premier à détromper ceux qui lui en parlent. M. Desmahis a dit quelque part ,

La bêtise nuit plus que ne fait la malice.

Des Arts suivons notre Auteur dans les Sciences : c'est dans l'astronomie qu'il va nous paroître lumineux. Un Sçavant s'annonce sans le vouloir dans les plus petites choses ; M. F. traduit en vers blancs la troisième ode d'Anacréon , & cela lui fournit l'occasion de faire montre de son érudition. Voici le commencement de cette pièce lyrique.

Dans le silence de la nuit,
Alors que tourne déjà l'ourse
Entre les mains du bootés, &c.

Vous ne vous appercevrez pas, Madame, de l'inversion effroyable du second vers, qui ne peut être justifiée par aucune raison, puisque les vers blancs ne gênent en rien. Vous ne vous appercevrez pas non plus de cette *ourse qui tourne entre les mains*, quoiqu'Anacréon dise sous la main, (a) vous ne vous arrêterez pas à d'autres petites bagatelles de cette espèce que M. F. regarde comme des négligences heureuses. Une note judicieuse & savante va vous dédommager de tout.

Anacréon, dit-il, ne pouvoit mieux marquer minuit qu'en disant que l'ourse tourne déjà autour du pôle arctique, parceque effectivement elle ne commence à tourner au tour de ce pôle qu'à minuit. (b) qu'il est difficile de faire de gran-

(a) Il faut n'avoir jamais vu de globe ou de plani-sphère céleste pour dire que l'ourse tourne entre les mains.

(b) Année Littéraire, feuille 10. p. 322.

DES FEUILLES. 93

des découvertes & de conserver sa modestie ! Ne trouvez pas mauvais que M. F. insulte aux Traducteurs qui n'ont pas rendu ce petit trait astronomique : ils ont sans doute crain^t qu'il n'eût l'air trop scientifique, tandis qu'il n'est que gracieux & poétique. Par malheur ce trait poétique, n'est pas assez scientifique dans la note de notre élégant Traducteur : ou pour mieux dire, il est entièrement contraire aux principes les plus connus. Il ne faut pas être Astronôme pour sçavoir que le mouvement apparent des étoiles devance celui du soleil d'environ 4 minutes par jour, & que par conséquent le lever d'un astre arrive successivement dans un an à chaque heure du jour. On a sans doute fait appercevoir M. F. de cette erreur ; mais n'en foyez pas en peine, Madame, il la corrigera sans compromettre sa réputation : il évoquera Madame d'Acier & Longepierre, & les chargera de cette bêtise : en effet les morts ne sont-ils pas faits pour porter les fautes des vivans ?

Enfin l'erreur est connue, voyons comme il la corrige ; c'est ici le beau

de l'histoire. D'abord on ne peut s'en-
 pêcher de rire à l'entendre parler du
 lever *anachronique* des astres : ensuite à
 supposer qu'anachronique tient lieu
 d'achronique : A quoi bon ces termes
achronique, *héliaque* ? Jargon de la
 vieille astronomie qu'on n'emploie
 plus aujourd'hui, & qui ne sert
 qu'à embrouiller un homme qui n'a-
 voit pas besoin de ce secours, pour
 n'être pas entendu & pour ne pas s'en-
 tendre. Est-ce par ce moyen qu'il veut
 trouver le lever d'*Arcturus* ? Première-
 ment il ne s'agit pas ici de cette
 étoile, qui est très-éloignée de la main
 du bouvier & plus encore de l'ourse
 dont parle Anaéréon. En second lieu
 il est faux qu'*Arcturus* à la fin d'Avril
 arrive à notre Méridien à minuit. La
 connoissance des tems est entre les
 mains de tout le monde, on y voit
 que cette étoile le 30 d'Avril prochain
 passera par notre Méridien à onze heu-
 res du matin 33 minutes 19 secondes,
 ce qui est diamétralement opposé au
 calcul de M. F. Enfin où a-t'il pris
 qu'il n'y a qu'un mois de différence
 entre le lever des astres aujourd'hui, &

DES FEUILLES. 95

ce même lever du tems d'Anacréon, c'est-à-dire dans l'espace de 2287 ans. Jamais on n'a rassemblé plus d'erreurs en moins de lignes & des erreurs plus grossières. On peut conclure de cette manière de corriger ses bévues, que le Périodiste a reçues les avis de quelque Astronome, & qu'il a tout brouillé, tout confondu, pour n'avoir pas su rendre ce qu'on a eû la patience de lui expliquer, ou peut-être pour avoir voulu ajouter à la leçon & se donner un air de science qui comme vous voyez ne lui sied pas.

Vous souhaitez peut-être, Madame, que je détermine à présent la faïson qu'Anacréon a désignée, je le veux bien; mais à condition que vous garderez le secret: que diroit-on que je vinssé vous entretenir des astres?

Eh, quoi! n'avoit-il rien de plus doux à lui dire?

Il n'y a que l'inimitable Fontenelle qui ait sçu en parler galamment. Tâchons de le suivre de loin, & d'abord renvoyons à l'observatoire des

Anciens ces grands mots héliaque, cosmique, achronique, réservant toujours à M. F. son terme ingénieux d'*anachronique*.

On observe un astre dans deux points différens, lorsqu'il commence à paroître sur l'horison ou lorsqu'il est dans sa plus grande élévation. Les étoiles qui sont toujours sur l'horison ne sont observées que dans les deux points de leur passage au Méridien. Du tems d'Anacréon la dernière étoile de la grande ourse passoit à minuit au point le plus bas de son cercle & effleuroit l'horison vers l'équinoxe d'Automne. (a) Son retour devoit être très-sensible pour toute la Grece parce qu'il annonçoit & le tems des vendanges & celui de préparer les terres, car les Grecs d'après les Egyptiens dont ils étoient issus, appliquoient

(a) J'ajouterai pour ceux qui seront curieux d'en voir la preuve, que cette étoile qui touche à la main du bouvier avoit 179 degrés 40 min. d'ascension droite & 62 deg 55 min. de déclinaison du tems d'Anacréon; ce calcul a été vérifié par un des premiers Astronomes de l'Europe.

tout

DES FEUILLES. 97

tout ce qu'ils favoient d'Astronomie aux travaux de la terre ; ce qui faisoit que les Laboureurs étoient les premiers Astronomes de ce tems là , & qu'en désignant une saison par le lever des astres , on étoit entendu aisément du plus bas peuple. Ce détail inutile pour certaines Dames ne l'est pas pour vous ; je fais que la Géographie vous est familiere , & on ne peut la posséder parfaitement qu'autant qu'on la connoît par le moyen de la Sphere. Je n'ai employé que les termes d'horison & de Méridien , termes connus aujourd'hui des enfans , & que M. F. entendra sans doute.

Peut-être , me direz-vous , que les erreurs astronomiques ne tirent pas à conséquence pour un homme qui n'en fait pas profession. Je conviens , Madame , qu'on peut être honnête homme & ignorer que la dernière étoile de l'ourse se levoit il y a 2287 ans vers le premier d'Octobre à minuit : mais il y a de la honte à se mêler de ce qu'on n'entend pas.

Pardonneriez-vous aussi aisément

E.

les erreurs en fait de Jurisprudence & de Théologie ; car il n'y a ni art , ni science sur qui M. F. n'ait porté une main téméraire & prophane.

M. Denifard donne un ouvrage sur la Jurisprudence , où , pour n'en pas dire davantage , il n'y a rien de nouveau , si vous en exceptés une douzaine d'arrêts , qui ne font aucune autorité n'étant ni circonstanciés , ni motivés. En revanche on y trouve quelques articles qu'on peut regarder comme faux dans un sens général. Tel est celui du concubinage indiqué par M. F. comme parfait : il en a jugé ainsi ; seroit-il permis au Public d'en juger autrement , & d'appercevoir un tems considérable sous l'Empire de la Religion , où les Loix Ecclésiastiques & civiles n'étoient pas à beaucoup près si dures contre les bâtards ? Il est donc faux qu'il n'y ait que deux tems à distinguer dans ce point de Jurisprudence , l'un dans le Paganisme , l'autre dans la Religion.

Je ne range pas dans l'article du nouveau tant de mots que M. F. a estropiés ; peut-on faire autrement

DES FEUILLES. 99

quand on n'entend rien à la matiere qu'on traite ? on ne lui pardonne cependant pas d'avoir dit *un conjoint* au lieu d'un des conjoints ; sans être Jurisconsulte le plus petit Grammairien lui auroit appris que ce mot de sa nature n'a point de singulier. Je ne citerai ni d'autre article mal énoncé par M. Denisard , ni d'autres bévues faites par M. F. La matiere est trop aride pour y arrêter long-tems les yeux d'une jeune Dame ; il suffit d'ajouter que le Périodiste a vanté infiniment cet Ouvrage , & en a conseillé l'achat à toutes sortes de personnes. Là dessus il se présente naturellement un doute.

M. F. nous dit que si un Avocat , par mauvaise foi ou par ignorance , fait gagner un procès , il est obligé à dédommager la partie lésée : & si un Périodiste par mauvaise foi ou par ignorance fait acheter des livres absolument mauvais , à quoi sera-t-il obligé ? Peut-on faire saisir le revenu de ses Feuilles ? Si cela est , quelle grêle va tomber sur son patrimoine !

Je vous parlerois ici des attentats

100 LA REVUE

de M. F. sur la Genèse , sur l'examen du Matérialisme , sur les démonstrations de la Religion révélée contre les Déistes , si je n'avois remarqué en vous une attention scrupuleuse à éviter toute dispute de Religion. Vous ne voulez pas que votre sexe porte la main à l'encensoir. Je connois à ce sujet bon nombre d'hommes qui sont au-dessous des femmes ordinaires , par leur ignorance & par leur témérité.

Laissons-là , Madame , les Arts & les Sciences : vous n'êtes que trop convaincue que la Médecine , la Chirurgie , la Peinture & la Musique , l'Histoire Naturelle , l'Astronomie , la Jurisprudence & la Théologie sont des pays inconnus au Périodiste , on pourroit même dire inaccessibles.

Aussi l'illustre protecteur des Sciences a borné expressément M. F. à la simple Littérature , & je puis dire avec certitude , que toutes les fois qu'il s'en écarte , c'est une infraction au Traité. Voilà donc de plein droit plus de la moitié de ses feuilles retranchée. Il y auroit peut-être de l'injustice , Ma-

DES FEUILLES. 107

dame , après avoir vû plusieurs de ses erreurs dans une partie qui lui est étrangere , à refuser de le suivre & de l'admirer dans la partie qui lui est propre. Nous serions coupables nous même de cette partialité que nous avons regardée comme indigne de tout Critique.

Nous pourrions ici l'observer de plus près & le juger d'après ses principes. *C'est envain* , dit-il , T. I. p. 4. *qu'on a devant les yeux , les chefs - d'œuvres , si on ne connoît les principes qui ont guidé les grands Maîtres.* Sa tâche fera donc de les développer. Le genre dramatique s'offre d'abord à nous. Si M. F. ne nous met pas sur la voye que les grands Maîtres ont suivie ; s'il nous égare dans des sentiers contraires , nous ne pourrions nous déguiser son ignorance , même dans sa partie. Pour nous faire connoître le Médecin* par occasion , Comédie en cinq Actes de M. de Boissi , il n'employe que quatre pages : son principe fera étrange-

Les Lettres.

* T. I. p. 141.

ment resserré. Voyons : après avoir lû , vous savez le titre de la Pièce , le nom des Personnages & celui de l'Auteur. On diroit que le Periodiste s'est contenté de copier l'affiche , à laquelle il ajoute une trentaine de vers. Est-ce là la peine de faire des feuilles , & de nous promettre les secrets de l'art ? Il y a cependant dans cette Pièce de bons morceaux à extraire , il y en a d'autres à critiquer , soit dans l'ensemble , soit dans le détail : en donnant à l'Auteur les éloges qu'il mérite , on pouvoit avertir ceux qui veulent courir la même carrière que tel & tel trait n'étoient pas faits pour servir de modèle. Voyez , Madame , comme ce Précepteur du Théâtre franchit lestement le cercle dans lequel il s'étoit renfermé. Cependant , vous le dirai-je : en blâmant son peu de savoir , j'admire ici son jugement. Ne vaut-il pas mieux se taire que de faire des bévues énormes ? Triste sujet d'admiration , dites-vous dans un homme qui se donne hardiment pour maître : quelque triste qu'il soit , Madame , vous ne l'aurez pas longtemps.

DES FEUILLES. 103

Il rend compte des Amazones *
Tragédie de Madame du Bocage ;
il trouve ce sujet trop simple , aussi
bien que la maniere de le traiter.

*Madame du Bocage pouvoit aisément ,
dit-il , se sauver de ce reproche ; mais
elle a crainc qu'on ne la blâmât d'a-
voir amené des événemens inatten-
dus , des incidens singuliers , des situa-
tions embarrassantes. Y a-t-il rien , je
vous prie , de plus romanesque , que
de voir Thésée pris dans un combat
par les Amazones , dévoué à la mort ,
devenir amoureux d'Antiope , em-
braiser sans le vouloir le cœur de la
Reine , mépriser son amour , qui seul
pouvoit le sauver , être conduit au
bûcher ? De voir ses Athéniens ca-
chés dans les bois fondre sur les Ama-
zones , cette Bataille sanglante , ce
coup de hache de Ménalippe à Thé-
sée , la nouvelle de la mort de ce
Héros répandue , la méprise qui a
fait tuer Idas pour le Roi : Thésée
profitant de la joie indiscrete que le
bruit de sa mort avoir inspirée , leur*

* Tom. 1. p. 328.

enleve la victoire , le Vainqueur paroît aux yeux des Spectateurs surpris avec raison , épouse Antiope tandis que sa rivale se tue. N'est-ce pas là le jeu des ressorts romanesques , *de ces événemens inattendus , de ces incidens singuliers , de ces situations embarrassantes , qu'il croit nécessaires aujourd'hui pour réveiller le gout usé ?*

Elle est trop simple , dit-il : nos Tragédies les plus admirées sont d'une tout autre simplicité ; dans Phedre on fait courir le bruit de la mort de Thésée au commencement de la Pièce , ce qui donne des espérances à la marâtre pour sa funeste passion : Thésée paroît au quatrième Acte ce qui réduit cette passion au désespoir : voilà tous les événemens inattendus. Merope est encore plus simple. Voyez la conduite de Rodogune , cette Piece admirable qu'on va toujours voir comme nouvelle ; voyez sa simplicité ; tout consiste à nommer un aîné , à faire un Roi de l'un des deux freres. J'en citerois trente ; mais qu'est-il besoin ?

Remarquez seulement les regles que donne ici notre Aristarque. II

DES FEUILLES. 105

*faut aujourd'hui du Romanesque pour nous remuer, du neuf, du merveilleux, même du bizarre. Tandis qu'il nous dira plus bas. * Il faut en effet beaucoup de génie pour faire une Tragédie simple; la médiocrité s'appuie sur la multiplicité des Fables & des événemens, témoins Thomas Corneille, Quinault & la Grange. Madame du Bocage est donc malheureuse d'avoir eu trop de génie, & de n'avoir pu s'abaisser à la médiocrité de l'Amasis de M. la Grange. Le Périodiste ajoute : l'Œdipe & la Mérope de M. de Voltaire sont presque aussi simples que les Tragédies Grecques, & ont beaucoup réussi. Arlequin dit dans le Misanthrope : parle-donc butor, il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée. Je n'ai garde d'adopter les injures d'Arlequin, quelque raisonnables qu'elles soient ; ni de tenter de concilier notre Censeur avec lui-même ; les contradictions sont l'effet ordinaire de la présomptueuse ignorance. Les préceptes sont dangereux en de pareilles mains.*

* Tom. 1. p. 330.

Voulez-vous voir, Madame, l'application qu'il fait de celui-ci ? la simplicité & l'unité doivent regner partout. Le Périodiste (1) en conclut que si vous peignez un tyran , l'unité & la simplicité exigent que vous éloigniez de son caractère toute crainte , toute idée de repentir. *On doit éviter ces alternatives de crimes & de remords , quoiqu'elles soient dans l'Histoire & dans la nature : copier d'après ces modèles c'est justement ce qui me paroît répréhensible.* Que cet étrange principe soit contraire à ceux d'Aristote , vous n'en ferez pas étonnée , cela est naturel ; mais que ce soit le Périodiste lui-même (2) qui nous fournisse le sentiment d'Aristote, & qui le comble d'éloges ; voilà qui n'est pas conséquent. On croiroit qu'il a voulu nous embarrasser sur le choix, s'il ne s'étoit souvent opposé lui-même à lui-même. Il avoit avancé quelques pages au-dessus que *la nature & le goût observent les mêmes*

(1) T. 1. p. 121. *Simplex dumtaxat & unum.*

(2) T. 3. p. 230.

DES FEUILLES. 107

règles. (1) Ici il se retracte formellement : la nature fait ses caractères trop variés à son gré, l'unité n'y feroit plus. Euripide connoissoit bien peu le cœur humain , il ne savoit peindre les hommes que tels qu'ils étoient. Les rôles de Phédre , de Didon doivent être bien ridicules ; ils ont ces couleurs variées de la nature , leur tendresse n'est qu'un tissu de frayeurs , de remords , de fureurs. Boileau nous a trompés aussi lorsqu'il a dit :

Et que l'amour souvent de remords combattu

Paroisse une foiblesse & non une vertu.

Notre Périodiste veut donc qu'un scélérat soit purement scélérat ; mais il défend en même-tems qu'un Héros soit purement Héros , & parfaitement vertueux ; *cela* , ajoute-t-il (2) *est chimérique & ridicule.* S'il est vrai qu'un Ecrivain se peigne dans ses propres ouvrages ; que direz-vous de voir

(1) T. 2. p. 21.

(2) T. 3. p. 230.

celui-ci traiter un homme purement vertueux ; de chimérique & de ridicule , tandis qu'un franc scélérat n'est ni l'un ni l'autre ? Mais n'insistons point sur cette conséquence ; le cœur peut être droit , quoique l'esprit s'égare dans les propositions les plus absurdes , faute de Logique , & de connoissances acquises.

Je ne puis quitter cet article sans vous montrer avec quel art M. F. emploie les mêmes exemples pour appuyer les règles les plus contraires. Dans le premier Volume, veut-il prouver que les scélérats doivent être sans crainte & sans remords , pour soutenir la grandeur de leur caractère ; il cite le Néron de Racine & le Phocas de Corneille. Dans le troisième Volume, veut-il prouver qu'un personnage purement vicieux révolteroit ; il se sert admirablement des mêmes exemples. *Néron * dans Racine n'est pas purement scélérat : la vertu conserve encore quelque empire sur son cœur ; il éprouve des remords : il se laisse flé-*

* T. 3. P. 237.

DES FEUILLES. 109

chir par Burrhus. En un mot c'est un monstre naissant , & non un monstre décidé. Racine sentoît bien que s'il eut peint Néron aussi méchant qu'il l'a été, il auroit blessé tous les Spectateurs. (a) De même dans Corneille, Phocas , dit-il, est agité par la crainte de perdre la Couronne & son fils: l'ambition de regner est sans cesse combattue dans son cœur par l'amour paternel. Que seroit cette Tragédie sans l'extrême sensibilité du Pere & les frayeurs extrêmes du Tyran ?

C'est par les contradictions les plus étonnantes que M. F. explique dans le même Volume les règles d'Aristote, & qu'il s'érige en *Solon dramatique*. Est-ce là ce qu'il avoit promis en commençant ?

Avouons que les intérêts de l'antiquité sont bien mal entre les mains d'un homme qui ne la connoît pas. Homere , le divin Homere perdrait sa

(a) Ces différentes citations sont censées puisées dans la même feuille , puisque dans l'une & dans l'autre c'est contre le même Auteur qu'il déclame , & sur le même genre de Littérature.

cause avec un tel défenseur. S'agit-il de faire voir que les Anciens entendoient l'art de faire contraster les caractères ? Il vous cite aussi-tôt Virgile , celui des Anciens qui a le moins connu cet art ; de l'aveu des connoisseurs , les personnages de l'Eneide sont presque tous les mêmes ; on le pardonne à Virgile , il a tant d'autres parties excellentes , qui rachètent celle-là. On en conclura seulement que si M. F. qui par état a long-tems pâli sur ce Poëte , qui a dû en donner des leçons publiques , se méprend à ses beautés & à ses défauts , à quoi doit-on s'attendre ? Le consultera-t-on sur ce qu'il n'a jamais vû , lui qui se trompe si visiblement dans ce qu'il a uniquement étudié ?

Je ne fais ; mais dans la réflexion je serois porté à pardonner la paresse de notre Périodiste. Son esprit est tel que l'étude semble jeter un nouveau bandeau sur ses yeux. On l'a vû attaché à lire , à méditer l'Esprit des Loix : à chaque feuille il annonçoit non ses progrès , mais son travail assidu : son refrain étoit *en attendant l'Exa-*

DES FEUILLES. III

men de l'Esprit des Loix. Pouvoit-il donner de plus grandes preuves de sa bonne volonté ? Ce ne sont pas seulement des paroles : je fais positivement qu'il a employé quatre mois entiers à méditer cet Ouvrage ; quatre mois , qui épuisèrent tellement ce qu'il avoit de génie , qu'il se trouva sans ressource lorsqu'il parut à l'Académie de Nancy. Je saisis l'occasion de lui rendre justice , & de l'excuser auprès de ses nouveaux Confrères.

Je me suis engagé , Madame , dans cette anecdote ; je ne fais pas trop si je dois la finir , elle n'est pas peut-être du ressort de la critique. N'importe, y a-t-il à hésiter contre un homme qui n'a jamais connu de ménagement ?

Ces quatre mois de travail auroient été perdus pour le Périodiste , si un esprit philosophe , connu par plusieurs bons ouvrages sur le commerce , n'eût travaillé à cette analyse. Cet Auteur est si différent de M. F. que dans le peu de momens que lui laissoient des voyages entrepris pour le bien public , il réussit à décomposer avec beaucoup de précision ce chef-

d'œuvre que l'antiquité & la postérité doivent envier à notre siècle. Le Périodiste eut occasion de voir cette analyse ; l'Auteur daigna bien la lui confier , se réservant d'y mettre la dernière main après ses Voyages. M. F. ne regarda pas cela comme un dépôt , ou peut-être ne croit-il pas que les loix du dépôt s'étendent sur les productions de l'esprit. Je ne vous dirai pas comme bien des gens , qu'il l'ait fait imprimer , qu'il en ait retiré de quoi faire son voyage de Nancy , de quoi paroître aux yeux des Académiciens du moins avec l'éclat (a) des habits : je n'ai été présent à aucune de ses affaires : je sais seulement que le Périodiste avoit cette analyse dans son cabinet : je sçais qu'il avoit aussi quelques Ouvrages de M. de la Baumelle , & que ce Recueil en trois volumes a paru peu de jours après son départ pour Nancy. Vous imaginés bien , Madame , que le nouvel Académicien de retour à Paris pousse

(a) Car l'ingratitude la plus noire a éteint pour jamais la générosité d'un Musicien estimable.

DES FEUILLES. 113

quelque feinte Jérémiade sur cet événement ; qu'il joue l'étonné , le confondu , afin d'appaiser les vrais Auteurs.

Vous remarquerez cependant , que le chagrin ne le saisit pas au point de lui faire oublier , ou abrégér le détail fastueux & puérile de sa brillante réception. Il la circonstancie avec une satisfaction qui n'est pas assurément reciproque de la part de ses lecteurs : en effet l'homme le plus indulgent peut-il soutenir la vanité la plus mal fondée , personnifiée à chaque page ? C'est une glace à facettes , qui en multipliant la figure de l'Auteur , multiplie ses ridicules. Dans le cours de son enthousiasme orgueilleux , il dit que M. Rousseau craindrait d'en faire autant. Il a bien raison ; il n'y a que M. F. au monde , qui puisse heurter de front les loix générales & indispensables de la pudeur & de la décence. Au reste j'ai une Lettre d'une de v^{os} amies , que je vous réserve depuis long-tems. Je l'avois oubliée dans mon bureau ; mais elle vient si à propos que je me fais presque gré de ma négligence. La voici.

Lettre de Madame de.... à Monsieur de.... sur l'Eloquence & la Poësie de M. F. insérée dans la Lettre sur le Sçavoir.

SI vous recevez des billets en même-tems que celui-ci , Monsieur , vous pouvez leur donner la préférence sans craindre le plus petit mouvement de jalousie : les remarques littéraires cèdent sans honte aux tendres sentimens. Je me trouve dans un moment vuide , j'en profite pour vous faire part de quelques réflexions. Ces mots qui auroient l'air d'un caprice , ne sont que pour vous mettre à votre aise : ils disent seulement que vous devez attendre un moment de loisir pour les lire ; d'autant mieux que je ne fais pas encore quelle étendue je leur donnerai.

La conversation que nous eumes hier au soir vient de s'offrir à mon réveil. Vous jugeates très-bien de l'éloquence & de la Poësie du nouvel Académicien de Nancy : son discours que

DES FEUILLES. 115

j'ai sous les yeux , me donne occasion d'entrer dans un détail , qui (n'eut-il pas d'autre mérite) servira du moins à affoiblir l'idée que vous avez de ma paresse. Vous savez que je ne suis rien moins que petite-maîtresse : un début fat & petit-maître , tel que celui de M. F. ne fera donc pas bien amusant pour moi. Il dit d'un air suffisant aux Académiciens , que ses sentimens seuls pourroient justifier leur choix : *qu'il a bien voulu venir lui-même , & qu'il aura du moins à leurs yeux le mérite du zèle.* Voilà qui est assez cavalier. Faudroit-il être bien mal-intentionné pour le faire revenir à ceci ? Bonnes gens , je pouvois vous envoyer mon laquais , pour dire que j'étois content de votre bonne volonté ; mais une affaire (a) m'ayant amené ici , j'ai bien voulu profiter de l'occasion & vous parler moi-même. On m'accusera peut-être d'avoir supprimé une ligne de ce début ; mais , c'est pour ne l'avoir pas entendue. *Mon cœur goûte le plaisir de satisfaire ma sensibilité.* C'est

(a) Cette affaire , c'est l'éclat d'une boîte d'or qu'on avoit fait briller à ses yeux.

une petite métaphysique si déliée que je n'y vois rien. Un cœur qui goûte le plaisir, n'est autre chose que la sensibilité. C'est donc la sensibilité de M. F. qui satisfait sa sensibilité. Cela seroit délicieux, si on savoit y découvrir quelque sens. Les Récipiendaires parlent ordinairement de l'ardeur qu'ils ont de venir s'instruire à la source des talens & des vertus; celui-ci n'entre, que pour communiquer ses réflexions sur la Littérature. Le terme de *communiquer* vous paroît peut-être aisé & familier, cependant je crois qu'on peut le mettre sur l'article de sa modestie: ne pouvoit-il pas dire qu'il entroit pour donner le ton? il est certaines gens à qui je tiens compte de ce qu'ils ne disent pas, en fait de fatuité & d'indécence. Admirez donc M. F. qui se contente de proposer ses conjectures.

Vous entendez peut-être, Monsieur, par conjectures des idées neuves, dont on fait l'essai, pour éprouver leur solidité par le moyen de la discussion. Que vous êtes bon! Est-ce que M. F. peut avoir des idées neuves sur la Littérature? Donner des conjectures sur un sujet, signifie ici, prendre une

DES FEUILLES. 117

vérité ancienne & triviale , en saisir une seule idée , celle par exemple qui fera la plus commune , la faire rouler dans cent périodes de structure nouvelle , flanquées de comparaisons sans fin. Retenez cette définition , & vous en allez sentir la justesse. Ce discours est renfermé dans douze pages , dont sept sont consacrés , à parler du stile , cinq , à louer l'Académie. Ne cherchez point ici ces efforts heureux , cette ame invisible qui fait le charme & l'enchaînement des expressions simples & hardies. Ne cherchez pas ce que la pensée fait au stile , ce que le tour fait à la pensée , ce que l'élégance fait au tour , ce que l'expression fait à l'élégance , ce seroit s'appesantir sur un sujet , & il ne prétend que voltiger. Les sept premières pages ne nous présentent absolument qu'une idée. (a)

(a) Je dois ajouter ici à ce que dit cette Dame , que la seule idée employée dans ce Discours est derobée à un Poëte Latin. M. F. pour se donner l'air d'Auteur , du moins dans l'application , avance hardiment , qu'Horace n'a prétendu donner ici qu'un principe de mora-

Quand on a lû , que la beauté du stile consiste dans ce point également éloigné des deux extrémités le rampant & le gigantesque , on tient tout son discours pour le fonds des choses. Quelle abondance de mots n'a-t'il pas fallu pour remplir sept pages d'une seule idée ? Il fait avancer d'abord un détachement de sept comparaisons ou métaphores , dont chacune rassemble trois rapports différens , ce qui fait à peu près l'effet de vingt & une. Etes-vous curieux de les passer en revue ? les voici de suite dans le cours d'une demi-page. » *Quiconque écrit est placé entre*
» deux écueils, le sublime gigantesque &
» la bassesse rampante. Les hautes mon-
» tagnes & les vallons humides ne sont
» pas habités , on établit avec volupté
» sa demeure sur un côteau riant, où l'air
» n'est ni trop subtil, ni trop grossier. Un
» fleuve qui franchit ses rives porte le
» ravage , desséché , il devient inutile ;
» s'il remplit son lit , l'abondance & la
» joie coulent avec ses eaux : l'œil hu-

le. Avec un de ses Ecoliers il risqueroit un démenti : pour moi je dirai seulement qu'il se trompe , car il ne s'agit que de Littérature dans l'endroit cité.

DES FEUILLES. 119

» main se plaît à contempler son cours
» rapide sans violence. L'aigle qui se
» perd dans la nue se rend aussi invi-
» sible que l'insecte qui se cache sous
» l'herbe. Les Ecrivains guindés ou
» traînants, ne sont point lûs. On goûte
» un Auteur qui n'écrit ni pour les Sil-
» phes, ni pour les Gnomes, mais pour
» les humains. L'art d'écrire demande
» donc la retenue d'un Sage qui se mo-
» dere dans les plaisirs. Le style, si je
» puis me servir de cette comparaison,
» doit être comme l'épouse de Jupiter,
» lorsque dans l'Illiade elle est représen-
» tée entre le ciel & la terre.

Quel nom donner à cette profusion ? Est-ce richesse, est-ce pauvreté & misère ? Je ne m'arrête pas à vous faire remarquer la fausseté de ses comparaisons. Nous avons peu de villes en France qui soient bâties sur un coteau riant ; elles sont placées ou sur la montagne, ou dans le vallon, ou dans la plaine. Tous les Fleuves qui débordent ne portent point le ravage, il y en a plusieurs qui fertilisent constamment les terres qu'ils inondent, & il n'y en a presque pas qui dans leurs déborda-

mens ne fertilisent quelques cantons. Quand ces comparaisons ne feroient pas ridiculement entassées, elles seroient toujours très-mal choisies & noyées dans une foule d'épithètes (a). M. l'Abbé Raynal, s'il daignoit lire ces puérilités, pourroit lui dire, cher Confrère je vous cede le pas aujourd'hui: je n'ai jamais eu tant d'écuyers à ma suite que vous: l'œil *humain* surtout me paroît d'un comique rare: auriez-vous voulu le faire contraster avec votre œil? Lorsque vous voudrez vous amuser, vous n'aurez plus besoin de mon stile. Ces sylphes, ces gnomes, & cette épouse de Jupiter suspendue en l'air, ce scrupule qui ne vient qu'à la sixième récidive, cette permission que vous demandez en grace de faire seulement une septième comparaison; tout cela vaut-il mes portraits & mes cadres? Je ne suis pas rieur, j'éprouve cependant que votre stile est un spécifique contre ma gravité chinoise.

Qu'à dû penser l'Académie de Nan-

(a) Le Périodiste a raillé souvent l'Auteur du *Mercur*, sur ce que chaque mot est suivi de son fidele écuyer, l'adjectif.

DES FEUILLES. 121

scay du jugement & des talens d'un homme qui prend la poste pour venir lui dévoiler le mystère de la perfection, & qui loin de saisir ce milieu si heureux tombe continuellement d'une extrémité dans l'autre. Les grands maîtres pensent, & lorsqu'un sujet est bien développé, alors ils emploient la comparaison comme une image qui met la chose sous les yeux; au lieu que ces grands faiseurs de comparaison m'ont bien l'air de ne pas penser du tout. On les a regardés comme ces vendeurs d'estampe qui hors d'état de vous parler de plan & de desseins vous en présentent la gravure. Pour moi je les trouve bien inférieurs. Les vendeurs recueillent les estampes des grands maîtres, & ont par là de quoi vous dédomager de leur ignorance; au lieu que ceux-là par leurs comparaisons fausses, louches, ou mal saisies, ennuyent & égarent ceux qui ont la patience de les entendre, & la foiblesse de les croire (b). Le Périodiste n'a pas pensé qu'il se condamnoit

(b) J'omets ici une demi page, que M. F. a copiée d'après une Préface de Boileau.

soi-même , lorsqu'il a ajouté , *l'enflure n'est pas l'embonpoint , les faux brillans éblouissent , il s'agit d'éclairer.* La (c) méthode de faire perdre la vue par un cuivre étincelant que l'on mettoit devant les yeux, étoit autrefois en usage : quelques Auteurs (il se place sans doute à leur tête) font souffrir le même supplice par des ouvrages pétillans de je ne sais quel esprit. (Encore des comparaisons ;) ils nous donnent des feux d'artifice , & l'on voudroit une lumière pure , douce , égale comme celle du soleil dans le Printems & dans l'Automne moins riche en pompe qu'en bienfaits. Une lumière moins riche en pompe qu'en bienfaits. Outre la fausseté évidente de cette comparaison , on peut ajouter que ce bizarre assemblage de mots n'est pas François.

Souhaitez-vous , Monsieur , de nouvelles preuves ? Parlez je n'ai que la peine de copier , l'Auteur ne me laisse pas celle de choisir. Au hasard. On couvre d'un grand masque la tête

(c) N'est-il pas ridicule de mettre de la méthode dans les supplices ? C'est le discours qu'il voudroit la trouver.

DES FEUILLES. 123

d'un enfant, on pare Hercule des robes d'Omphale, on charge de rubis la tête d'une bergere, on orne galamment des problèmes d'algèbre. Il y a ici une queue de comparaisons, dont je vous fais grâce, car je vous avoue que ma patience est à bout. Ce seroit, ou je me trompe fort, un cas bien gracieux, après avoir lû douze pages de cet Auteur, si je laissois échapper cette exclamation : Malheureuse l'Académie qui l'a reçue dans son sein ! heureuse la Société qui l'a rejeté. Vous sçavez qu'il se vante à tout propos d'être Membre d'un Corps qui réunit le sçavoir & le goût, sans penser que parler du goût & du sçavoir de cette Compagnie, c'est faire soupçonner la raison pour laquelle il n'en est plus. Je remarque que la Société perd des sujets de deux espèces bien différentes, les uns qu'elle a retenus dans son cœur quoiqu'ils ne soient plus dans son Corps, & dont elle se vante d'avoir développé les jeunes talens ; les autres qu'elle avoit oubliés long-tems avant leur sortie & qui lui sont tellement étrangers, qu'elle est prête à les

24 LA REVUE .

traiter d'imposteurs lorsqu'ils se donnent pour ses Elèves : c'est à leur manière que cette sçavante Ecole reconnoît les siens.

M. le Comte de Treffan doit être bien plus indigné contre cet Orateur. On peut dire que l'éloge que ce Périodiste lui donne est plutôt un brouillard épais , qu'un encens fin & délicat. *Vous aurez (aux Muses) toujours à vos côtés cet Elève de Bellone & le vôtre, qui fait allier vos graces, le ton du monde & du sentiment, & les sciences les plus abstraites, & dans qui, par l'accord le plus rare, l'on voit réunis la délicatesse d'Anacréon, l'esprit d'Horace, l'urbanité de Petrone & la curiosité de Pline.* Il y a dans cette phrase une foule de conjonctions si mal placées, qu'on ne peut venir à bout de les débrouiller : heureusement le mérite de M. le Comte de Treffan s'annonce plus clairement & sans fiction.

Dans les bons Ecrivains on a de la peine à saisir toutes les beautés ; le Périodiste nous jette dans un embarras bien contraire : le précieux, l'entortillé, le phébus, sont ses ornemens fa-

DES FEUILLES. 125

veris , & forment à ses yeux le beau style. Je vous fais grace de mille fautes qui fourmillent dans sa prose , à condition que vous voudrez entendre le Poëte , après avoir condamné l'Orateur.

Le premier morceau de Poësie qu'il nous donne est d'après Boileau. C'est une imitation qui dérobe la pensée , le tour , & souvent l'expression à son original. S'il s'écarte un instant de son modèle , c'est pour faire les fautes les plus grossières , témoin ces deux vers :

Où croyant mettre au jour une autre Henriade ,
Endormir ton héros d'une Louisiade.

Le Poëme du P. le Moine est l'effet de l'imagination la plus ardente , & notre connoisseur judicieux , le caractérise par le sommeil. Dans ce style de contradiction , je dirai que les vers de M. F. tiennent tous nos sens enchantés. Voici deux vers qui par leur dureté réveilleroient de la plus profonde léthargie.

Où subir le destin de ces rimeurs obscurs ,
Opprobre tour-à-tour & jouet de nos murs.

En voici deux d'une imagination bien riante.

Si ton cerveau n'est plein que de ces lieux communs,

A quoi bon essayer par des chants importuns
D'exalter des Bourbons les rapides conquêtes ?

Avoit-il dans ce moment ce qu'il nomme.

Cette bouillante ardeur, cette fougue divine,
Ces transports, ces élans, cette flamme intestine ?

Il appelle le Comique larmoyant
de bourgeoises douleurs ; nous pourrions
appeller ses vers une Poésie bourgeoise
& très-bourgeoise, telle qu'elle peut
l'être dans les mains des vils artisans
d'un si noble métier. Le tour qu'il
prend pour amener cette Epître a quel-
que chose de bien pédant. M. F. feint
de rencontrer un jeune homme sans
génie, possédé du démon des vers ; il
donne d'abord quelques raisons pour
le desabuser. Voyant qu'il n'avance
rien, il lui fait cette apostrophe en

DES FEUILLES. 127

vers : le jeune homme effrayé voit tomber sa folie à l'instant par l'épouvante que lui cause une folie plus grande & plus pitoyable que la sienne.

On lit dans ses Lettres une Epître à Mr. M. Chirurgien. Quoique ce soit un homme habile & aimable, vous trouverez indécent que les Muses s'empres sent pour lui. Qu'un malade qu'il a arraché à la mort dans le premier transport de sa reconnoissance, se permette quelques vers en faveur du Chirurgien habile qui l'a sauvé : c'est à sa place ; tout le monde en est enchanté. Mais qu'un homme en pleine santé éprouve un enthousiasme lyrique, pour avoir été invité à la table de Mr. M. on ne s'y trompe point ; c'est un enthousiasme de parasite. On sait que son héros est Censeur Royal, & qu'il donne à souper tous les lundis à son Panégyriste dans sa petite maison de Vaugirard. De quel goût peuvent être ces éloges pour celui qui les fait & pour celui qui les reçoit ? Comment surtout ose-t-on les communiquer au Public ? C'est lui prêter furieusement à rire ; mais tout cela n'est pas la Poësie.

Mr. F. a un goût décidé pour le plagiat ; il ne se donne pas la peine d'aller bien loin pour faire ses larcins ; il dérobe un jeune Aigreur , qui à la vérité peut être son Maître ; mais qu'il surpasse , je ne sçais en quoi. Je me trompe ; Mr. F. a dérobé les idées de Mrz. Arnaud ; mais il les a ornées de pointes, & d'un certain concetti qui est proprement à lui ; il le surpasse encore par une adulation fade qui déshonorerait Mr. M. si elle pouvoit lui plaire. Un homme sensé peut-il entendre avec plaisir ces deux vers ?

Pour ce modèle des vrais Sages

Soleil ne luis point à demi.

Si l'on donnoit aux jeunes Chirurgiens Mr. M. pour modèle , toute la Ville applaudiroit ; mais le donner pour modèle aux vrais Sages , n'est-ce pas exalter son héros aux dépens de cent mille Sages qui ont fait leurs preuves dans l'adversité & dans la prospérité ? Demander au Soleil un jour plus pur , une lumière plus éclatante pour un seul homme comme un privilège ex-

DES FEUILLES. 129

chusif, c'est un délire bien puérile : le goût consiste à sçavoir proportionner ses éloges. Que feroit M. F. s'il avoit à louer des Antonins & des Titus, après qu'il a livré tout le globe du Soleil à son Chirurgien ? Je vais plus loin. Que dira-t-il à Mr. M. lui-même si ce galant homme vient à lui faire présent d'un habit ; ayant tout dit lorsqu'il lui a donné à dîner. L'a propos distingue le bon esprit & le bon goût.

Me. la Comtesse de Mnizech n'a pû avec toute sa beauté donner à notre Poète autant de chaleur que le Chirurgien. Sans doute sa table qui est l'hypocrène des Versificateurs de cette espèce, est d'un accès plus difficile. Aussi c'est de la prose d'un bout à l'autre, si vous en exceptez quelques expressions copiées chez Gresset, le pere des graces de ce siècle. Ces quatre vers seront aisément reconnus de tout le monde pour le coloris emprunté.

De cette yvresse mensongere
Mon orgueil goûtoit la douceur ;
Vos yeux, jeune & belle étrangere
Ont dissipé ma folle erreur.

Les suivans en revanche ne seront point revendiqués ni pour la pensée ni pour le tour, ni pour l'harmonie :

Et quand j'appris que la Vistule
Avoit produit tant de beauté,
De graces, de vivacité,
Je me trouvai bien ridicule.
Pour mieux punir ma vanité,
Votre illustre époux est Sarmate ;
Et dans lui cependant éclate
Un esprit juste & lumineux.

Je vous excédrois si je vous rapportois toute cette Epître ; mais comme le Poëte en finissant rappelle ordinairement tout ce qu'il a d'esprit, je ne puis vous dérober la fin.

Pour le coup, ma chere Patrie,
Ne vantez plus vos agrémens . . .
Dites ; car il faut vous flatter,
Que parmi nous ils devoient naître,
Ou du moins qu'ils devoient rester.

Mr. F. lorsqu'il rapporte quelque Pièce où il y a des traits qui lui déplaisent, emploie les caractères itali-



DES FEUILLES 131

ques ; ici il auroit fallu s'en servir à chaque mot. Tout y est généralement mauvais ; quoiqu'il y ait des expressions du dernier ridicule , quand même on les réduiroit en prose. *Pour mieux punir mon orgueil , votre épouse est Sarmate. Pour le coup , ma chère Patrie , dites que parmi nous ils devoient rester.* Les Chapelins & les Pradons n'ont jamais parlé un jargon si barbare. J'ai le ton bien décisif , me direz-vous peut-être ; mais il n'est pas dangereux dans une affaire plus claire que le jour : cependant vous devriez être ici pour m'arracher la plume des mains. Il me semble entendre le Périodiste se comparer humblement au Lion mourant, de la Fontaine, & dire d'une voix affoiblie par la honte & le désespoir.

Ah ! c'en est trop , je voulois bien mourir ;

Mais c'est mourir deux fois

que de tomber sous les coups d'une femme.

Adieu , Monsieur ; ai-je mal jugé ? réformez , rayez ; personne ne prétend moins donner la loi que moi ; mais si

je ne suis point tyran , je suis encore moins esclave.

SI M. F. n'est pas plus heureux dans la Littérature , que dans les Sciences & dans les Arts ; s'il ne connoit ni les loix du Théâtre , ni l'Eloquence , ni la Poësie , il jouira du moins , Madame , de la gloire de bien entendre le Latin , & de le rendre heureusement en François. Il est si fier de cet avantage , qu'il a acheté par quinze années d'étude & d'exercice , qu'il en prend occasion d'insulter au nouveau traducteur de la Callipédie de M. Quillet. *Je la trouve* , dit-il , *non-seulement peu littéraire , mais écrite sans génie , sans goût , sans graces , sans aménité ; il n'a saisi ni l'esprit , ni la lettre de son modèle.* Ce jugement est rigoureux ; pour le justifier , Mr. F. substitue une traduction de sa façon à celle qu'il condamne. Quoique cette partie de la littérature ne vous concerne pas directement , vous pourrez toujours sentir

DES FEUILLES. 133

L'agente, le goût, les graces & l'aménité
du Périodiste.

Voici le début. « Je chante (a) les
» plaisirs de l'hyménée ; & l'art de se
» procurer des enfans d'une figure ai-
» mable. Je dirai quels sont les astres
» dont les influences donnent aux mem-
» bres une agréable proportion : quelle
» faculté de l'esprit préside au lit nuptial :
» enfin quelles qualités, quelles vertus
» ornent une ame unie à un beau corps.

Indécence, bas comique, stile pesant
& embrouillé, tous les défauts des
mauvais Traducteurs se retrouvent

(a) Si vous communiquez cette Lettre à M.
***, il sera bien aise de comparer le Latin
avec le François.

*Quid faciant latos thalamos, quo femine felix
Exsurgat proles, & amans gratia vultus;
Sidera quæ lepidas fundant per membra
figuras;*

*Et qua vis anima geniali præsit amori;
Quæ decora eximiam pulchro sub pectore
mentem.*

Commendant, clarisque hominum virtutibus ornent

Hic canere aggredior. . .

dans ce peu de mots, *je chante les plaisirs de l'hyménée*. Ce début a choqué une oreille délicate; j'en ai été témoin, & assurément l'original ne présente rien d'indécent; il ne parle que du discernement qu'on doit apporter dans le choix d'une épouse, pour rendre ce nœud plus charmant. Je conviens que ce choix contribue aux plaisirs; mais c'est bien loin du sens des termes généraux du Traducteur. *Et l'art de se procurer des enfans*. Je ne fais comment on a trouvé cette expression; pour moi je ne saurois m'empêcher de rire, lorsque j'entends un jeune mari qui enseigne l'art de se procurer des enfans. Sans doute que le Traducteur venoit de lire cette histoire secrète d'un Roi de Castille qui vouloit donner des héritiers au trône par le moyen de son favori. *Je dirai quels sont les astres dont les influences donnent aux membres une agréable proportion*. Je crains presque, Madame, de blesser vos oreilles en répétant cette phrase; ce sont des mots aussi mal arrangés pour l'harmonie, que mal choisis pour l'élégance, & pour la délicatesse du tour. Que signi-

DES. FEUILLES. 135

fient ces influences qui donnent ? Influencer, c'est contribuer, aider, favoriser, ce n'est pas donner. Les influences qui donnent aux membres ; je ne sache rien de plus grossièrement exprimé. Si nous suivions ainsi chaque mot, il n'y en a pas un qui pût se sauver de la critique la plus modérée. Quelle faculté de l'esprit préside au lit nuptial. J'ose vous défier, Madame, avec toute votre pénétration, d'entendre ce que cela signifie, une faculté de l'esprit qui préside au lit nuptial ; c'est sans doute du bas-Breton. Cependant l'original offre du beau Latin, & sur-tout une belle Poésie. Puisque ce commencement n'est pas favorable au Traducteur modèle, voyons plus loin. « (b) Mais ce n'est

(b) *Nec modo fœmineam speciem contraria
fingunt*

*Sensu virum, sed adhuc marium veneranda
venustas*

Uſque latet, variaſque ſecat ſententia gentes.

Cernis ut ethiopes vultus candore coruſcos

*Contemnant, ſtygiſque : colorem hunc civi-
bus aptent.*

Quis neget elatum convexo fornice naſum

» pas sur la beauté des femmes *seules* ;
 » que les sentimens sont partagés ; les
 » traits majestueux des hommes *sont*
 » encore en problème : les Ethiopiens ne
 » méprisent-ils pas les visages d'une
 » blancheur éblouissante ? Cette cou-
 » leur, *si on les en croit*, est celle du
 » sombre rivage. Qui ne sait que les
 » nez aquilins *furent en honneur* chez
 » les anciens habitans des bords de
 » l'Euphrate, depuis qu'ils eurent vu
 » un nez pareil à ce puissant Roi d'Orient
 » qui réunit la Lydie à son Empire ;
 » Et *traîna l'opulent Crésus dans l'es-*
 » *clavage.*

Des traits majestueux en problème. En-
 gendez-vous par-là qu'on n'est point
 décidé sur l'espece de beauté qui con-
 vient aux hommes ; cela diroit plutôt
 qu'il est douteux s'ils en ont. *Si on*
les en croit, est une addition assez sin-

*Continuo antiquis placuisse euphratis alumnis,
 Ex quo conspicuum tali sub imagine norunt
 Rex regem imperii, qui Lydia junxit
 Regna suis, traxitque opulentum in vincula
 regem.*

DES FEUILLES. 137

guliere du Traducteur. Dit-on des Citoyens d'un rivage ? Ensuite cette épithete de *sombre* forme avec *éblouissante* une contradiction piquante. *Des nez qui sont en honneur* ; voilà une expression-bouffonne. *Un nez pareil à ce Roi (c)* étoit un beau nés. *Traina l'opulent Crésus dans l'esclavage* ; pour dire que Crésus fut lié au char du Vainqueur, ou bien que Cyrus emmena dans ces expéditions le Roi de Lidie chargé de chaînes. Je ne fais, Madame, si vous l'auriez entendu ; car l'assemblage de ces mots n'est pas François : on dit bien traîner après soi des esclaves ; mais on ne dit pas dans ce sens-là traîner quelqu'un dans l'esclavage. C'est un tour Latin. Je vous assure, Madame, que le Traducteur auquel il se préfere avec ce ton de hau-

(c) Ce trait de critique seroit minutieux & injuste contre tout autre que M. F. Mais un homme qui se sert des fautes d'impression & de ponctuation pour tourner les gens en ridicule, mérite de temps en temps la peine d'italien. On s'est cru cependant obligé d'en avertir, parce que l'injustice & la mauvaise foi d'autrui ne nous autorise pas.

teur qui ne conviendrait pas même à la raison, gagne beaucoup au parallèle. S'il manque quelquefois d'élégance, si son génie n'est pas assez brillant, ou son tour assez poétique, ces défauts ne paroissent plus depuis que M. F. s'est offert pour servir d'ombre au tableau : c'est le nègre qu'on peignoit anciennement à côté d'une belle femme. Tout jusqu'aux rodomontades de celui-ci contribue à faire accueillir celui-là. Il est à souhaiter cependant que M. F. s'en tienne là ; car pour la menace qu'il fait au public de traduire quelque jour tout ce Poème, ses amis & son Libraire devroient la lui faire oublier ; user d'industrie pour faire diversion, adoucir sa bile aigrie, & faire tomber enfin de sa main une plume qui lui fait plus de tort que ne fauroient faire mille ennemis acharnés à sa perte. Quel est l'homme assez habile à manier le ridicule, pour le livrer sans défense aux yeux du public, aussi heureusement qu'il s'y livre lui-même dans la réponse qu'il fait à M. Roi ? Dans le compte qu'il rend de sa glorieuse journée de Nancy ? Dans les

DES FEUILLES. 139

feintes lamentations qu'il fait lorsqu'il voit sortir de dessous-pressé l'extrait de l'Esprit des Loix qu'il a donné secrètement à l'impression ? Dans le reproche qu'il fait à M. Lecterc de ne l'avoir pas compté, lui M. F. Académicien de Nancy, parmi les Exjésuites fameux, de ne l'avoir pas mis à côté des Gédoin, des Maffiaux, des Grefsets, des Dolivets ? Dans cette traduction ridicule du Poëme de Quillet, je dois ajouter un trait dans lequel il laisse le public en suspens. A-t-il voulu tourner en ridicule l'habile Chirurgien Mr. M. ou la méchanceté qu'on y soupçonne ne part-elle que de son ignorance ? Il choisit tout ce qu'il peut y avoir dans notre Langue de lourd & de pédant, pour rendre en François du très-beau Latin. Moliere auroit fait parler ainsi Thomas Diaphorus. *Le jour nous luit*, dit-il, Tom. II. p. 113. *Le jour nous luit*, dit-il, où il vous faut prouver à cette grande Ville & à l'Univers que la Chirurgie manuelle & intellectuelle, pour ainsi dire, peuvent heureusement, & doivent utilement se réunir dans le même sujet. Quoiqu'il en soit, c'est

le comble de la méchanceté ou de l'ignorance que de faire parler ainsi un habile homme dans une Séance publique. Il dit deux pages plus bas , *que le public a été extrêmement satisfait de cet acte d'appareil qui intéresse le bonheur de l'humanité.* Un acte d'appareil , pour d'apparat. La faute est si grossière & toute la phrase si comique , que je persiste à croire qu'il a voulu jouer son Chirurgicalien.

Je n'entrerai pas ici , Madame dans des questions grammaticales ; elles seroient trop dégoûtantes pour vous & pour moi. J'en aurois d'ailleurs trop à dire en ce genre. Je vous ai déjà assaillie de tant de misères , que j'en rougis presque autant que si elles m'étoient personnelles. A quel espèce de commerce m'avez-vous réduit , Madame ? Que je me trouve loin de la galanterie que vous inspirez ! Quand j'envisage l'étendue de cette Lettre , je me fais un crime de vous avoir obéi si ponctuellement : mériterai-je par là d'obéir un jour à des ordres plus flatteurs !

J'ai l'honneur d'être , &c.

A N A L Y S E

D E

**QUELQUES BONS OUVRAGES
PHILOSOPHIQUES.**

S E C O N D E P A R T I E

de la Revue des Feuilles.

ANALYSE

DE

QUELQUES BONS OUVRAGES
PHILOSOPHIQUES,

Précédée de Réflexions sur la Critique;

SECONDE PARTIE

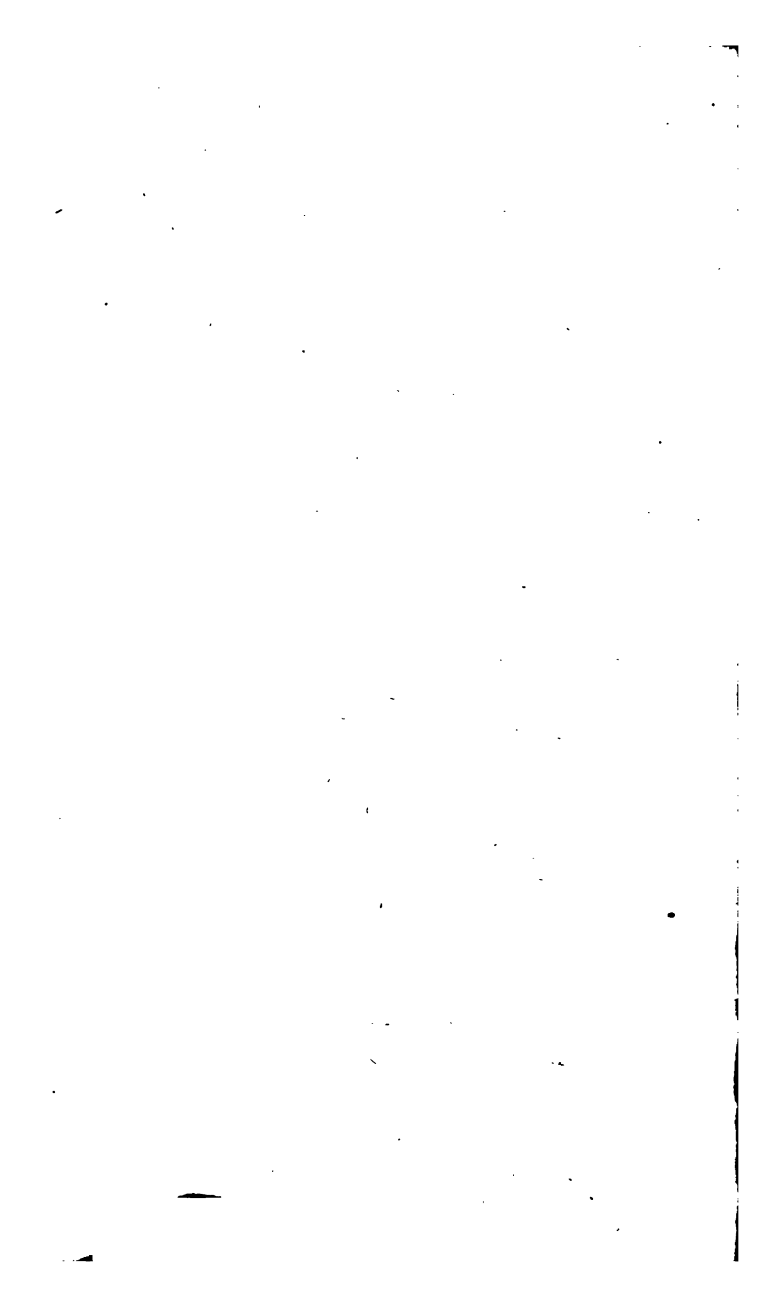
*de la Revue des Feuilles de M. FRÉRON,
des Académies d'Angers, de Montauban
& de Nancy.*

Quam maledicendo voluptatem cepisti , eam vera
audiendo amittas. *Sallust.*



A L O N D R E S.

M. DCC. LVI.



LETTRE IV.

MADAME,

LA fureur des petits , contre les grands , est bien ridicule quand elle paroît à découvert ; ils agitent leurs piés leurs mains , aiguifent leur langue leur plume , comme un insecte qu'on écrase par hazard , qui ramasse toutes les forces de son petit corps , pour darder un aiguillon qu'on n'aperçoit pas. Si on abbaïsse les yeux sur ces petits objets , c'est comme on se plaît quelquefois à la Campagne à saisir un frêlon par les deux aîles , pour rire du mouvement inquiet de sa tête , de ses piés , de ses antennes , de sa trompe , de son aiguillon. Montagne nous peint une femme qui , plongée dans la rivière , levoit encore ses bras

pour continuer par signes des injures que sa langue ne pouvoit plus prononcer ; sa fureur faisoit bouillonner l'eau, & produisoit un son rauque , qui soulageoit son désespoir. C'est la peinture fidèle de M. F. vis-à-vis des talens décidés & des talens naissans. Ses yeux sont surtout blessés de l'éclat de M. de Voltaire. Il prétend que l'Auteur de la Henriade a employé contre lui un de ses traits pittoresques pour le peindre en quatre mots, *Insecte né du cadavre de Desfontaines* ; mais la vanité seule a suggéré cette idée ; il a voulu faire croire que M. de Voltaire en le méprisant le redoutoit à certains égards : il n'a pas craint de se rendre ridicule pour accréditer cette chimère. On voit tous les jours des femmes d'une figure redoutable se donner un air de rendez-vous , parler de leur honneur en termes ambigus, pour faire penser qu'elles ne manquent point d'arrangemens , & qu'elles ne vivent pas dans une solitude affreuse. C'est encore être , que d'être méprisé : le Périodiste a-t-il aux yeux de M. de Voltaire le foible mérite de l'existence ?

DES FEUILLES. 127

Si vous suiviez de l'œil les mouvemens, les contorsions, les élans que se donne M. F. c'est une scène comique. Son imagination s'est épuisée en tous : d'abord il employa l'ironie ; mais vous sçavez, Madame, que l'ironie se change en louange vis-à-vis d'un grand homme. Il fut réduit au sort du faux Prophète d'Israël ; ses malédictions, ses fureurs se changèrent en éloges magnifiques. Désolé d'avoir servi de héraut à son ennemi, il change de batterie ; il ne déguise plus son fiel : il fuit vers pour vers, mot pour mot, syllabe pour syllabe les ouvrages de ce grand Ecrivain ; il emploie le microscope pour grossir certaines petites nuances qui ne sont que pour l'ensemble : à la plus petite découverte, à la plus légère négligence, il s'applaudit, il éclate, il triomphe.

Vous savez, Madame, que la Poësie, surtout l'Epopée & le Drame, ne sont pas faits pour soutenir cette critique minutieuse. Les Grecs ni les Romains n'ont pû citer quatre vers, où il ne se rencontrât quelqu'un de ces riens : on a cru cela propre à notre

versification ; on s'est trompé , ce défaut , si c'en est un , est commun à toutes les langues & à tous les génies ; si nous l'apercevons mieux chez nous , c'est à cause du grand usage que nous avons du François ; usage qu'on ne sauroit jamais avoir dans une Langue morte & étrangère. Nous perdons mille beautés des Auteurs anciens ; mais il y a à parier qu'il nous échape , beaucoup plus de défauts encore. Il n'y a que les grands traits qui survivent ; ce sont les seuls sur lesquels nous puissions asseoir un jugement. Bien plus , les vrais connoisseurs seroient peut-être choqués des traits trop léchés. Les Maîtres admirent un coup de Pinceau hardi , une touche large , qui laisse nécessairement de ces petits vuides , que la main tremblante d'un écolier sans génie ne laissera pas. Comparez la maniere fière de Lebrun avec ces touches molles & efféminées qui n'osent marquer le nerf pour conserver ce fade embonpoint propre à cacher la foiblesse de l'Artiste.

On raconte qu'un jeune Parisien , de la rue Saint Honoré , très ignorant en

DES FEUILLES. 129

Peinture , comme vous, allez juger , ayant entendu parler de la Magdelène , chef-d'œuvre de Lebrun , fut à l'Eglise des Carmelites , pour dire , je l'ai vû. Il entre dans la Chapelle. Par hazard il s'y rencontra un Flamant , qui immobile, en silence, étudioit la beauté de cette tête : comme il ne remuoit pas plus qu'un marbre , le jeune homme le prit pour une statue, & par conséquent n'y fit pas grande attention. Où est donc cette Magdelène , dit-il à la femme qui l'introduisoit ? On la lui montre ; il se saisit d'un tabouret , monte sur l'Autel , porte le nez sur le tableau , pour voir peut-être si la toile sur laquelle avoit travaillé Lebrun , ne seroit pas une toile d'Hollande. Il fait plus ; avec son mouchoir il veut ôter ses ombres admirables de tristesse , qu'il prend pour des tâches de pluie. Le Flamant indigné , part de son coin comme un trait , & d'un coup renverse le tabouret & le curieux imbécile. Celui-ci fut blessé ; cette affaire eut des suites : le Commissaire du quartier en fut saisi ; elle vint à la police. Bref, on décida après avoir beaucoup

ri, que le génie pouvoit avoir ses licences, puisqu'on ne pouvoit ôter les siennes à la bêtise. M. F. n'aura-t-il jamais le bonheur de rencontrer quelque Flamant ?

Ces esprits incapables de sentir le beau, d'admirer un tout, de porter ce coup d'œil général qui seul donne du prix à notre admiration, sont-ils faits pour donner des leçons, eux qui ne sont pas seulement capables d'en recevoir ?

Je ne m'arrêterai pas, Madame, à vous rapporter tout ce que le Périodiste dit contre M. Voltaire; ce nom seul le jette dans une espèce de délire. Jugez-en par ce trait. Il dit, Tom. 3, pag. 45 ; *après avoir observé cet astre avec le telescope de la critique, me sera-t-il permis de décrire son diamètre & son mouvement ? il est d'une grandeur prodigieuse ; il attire tout dans son tourbillon ; il est entouré d'un nombre infini de Satellites : on y découvre des taches énormes, dont quelques-unes ressemblent à des plaines vuides & desertes, quelques autres à des landes hérissées de pointes, &c.* Je suis dispensé de droit d'y ajouter mes

DES FEUILLES. 131

réflexions ; car je vous avoue que je n'entends rien à ce stile gigantesque. J'y vois en général un tissu de contradictions. Le mouvement & le diamètre d'un astre ne forment pas les satellites , les taches , les plaines desertes ; tout cela n'augmente ni la solidité ni la rapidité. Le Périodiste est dans un moment d'enthousiasme ; il n'est pas donné aux gens sensés de le suivre. Mais voyez-le dans un jour plus tranquille , & remarquez combien l'envie est aveugle dans les coups qu'elle porte. Elle voit des beautés ravissantes dans les plus chetifs ouvrages , & des monstres dans les chefs-d'œuvres. Voyez le parallèle d'un certain Poëme de l'Isle Adam avec la Henriade. Le premier , ignoré de tout le monde , est le miracle du génie aux yeux de M. F. & celui-ci qu'on fait presque par cœur , n'est qu'un tas de fautes d'impies & d'égaremens. La maniere d'en rendre compte est toute neuve ; il entasse une foule de preuves négatives. Le Poëme de l'Isle de Malthe est beau , parce qu'il ne renferme aucun des traits que M. Voltaire a si heureusement em-

132 LA REVUE

ployés dans le sien. C'est tout comme si on disoit du Périodiste, qu'il a des talens supérieurs, parce qu'il ne fait pas des vers comme Rousseau ; des Comédies comme Moliere ; des extraits comme Fontenelle.

Quelque ridicules que soient ces preuves négatives, M. F. auroit dû s'en tenir là : on auroit eu de violens soupçons contre lui ; mais sa partialité n'auroit pas été d'une évidence si générale. La fureur aveugle : il ose citer quelques vers de son Poëte, qui lui paroissent de la plus grande force : ce sont ces termes. Quatre vers vont vous décider ; il s'agit d'une Rhodienne qui tue son enfant à la vûe des soldats.

Mais croi-tu qu'il me soit impossible
De prévenir les coups d'un malheur si terrible ;
Apprends quel est mon choix. Elle dit, &
soudain
Elle leve le bras, qu'arme un fer inhumain ;
Prend son enfant de l'autre, & détournant la
vûe,
Elle cherche le cœur ; elle frappe, & le tue.

DES FEUILLES. 133

Je conviens que cet art de détourner la vûe pour chercher quelque chose, est neuf. Cela joint à cette expression, *ruer le cœur*, (car ce *le* n'a pas de rapport plus naturel) a paru sans doute sublime, ravissant à M. F. Pour vous, Madame, à voir une peinture si foible, si mauvaise, vous soupçonneriez peut-être que j'aie en badinant changé quelque chose à ses vers. J'entre dans votre situation : on soupçonnera un galant homme d'une petite supercherie, plutôt que d'en croire un autre entièrement dépourvu des premières connoissances. Lisez vous-même, pag. 313, vous y trouverez des vers plus mauvais encore, & absolument mauvais; (a) je veux dire indépendamment des beaux vers que vous vous rappelez avoir lûs dans la *Henriade* sur un sujet tout pareil. Vous ne serez pas étonnée comme M. F. que le Public n'ait pas fait un accueil bien vif à ce Poëme. Je ne finirois pas si je voulois seulement vous indiquer les misérables déclama-

(a) Notez que M. F. les cite comme les meilleurs du Poëme. Que sont donc les autres?

tions qu'il fait sans propos , contre ce grand homme Poëte , Orateur , Philosophe , Historien.

M. de Marivaux étoit digne par ses talens de la fureur de notre zoïle. Dans le Roman de l'Enfant trouvé l'Auteur Anglois fait cette invocation :
 „ Et vous , que ce divin génie inspira,
 „ échauffa de sa vive lumière, Aristophane , Lucien , Cervantès , Rabelais , Molière , Marivaux , accourez ;
 „ venez remplir mes pages de vos vives
 „ & brillantes faillies. „

Voici la réflexion du Périodiste. *Je ne savois pas qu'il y eût en Angleterre un fameux Auteur appelé Marivaux, digne d'être comparé aux Aristophanes , aux Luciens , &c.* Une raillerie si mauvaise devoit être payée comptant. Il n'y a personne qui ne soit indigné de voir traiter ainsi un Auteur qui intéresse si vivement par la peinture du progrès insensible des passions. Je n'avancerai rien de trop lorsque je dirai que la surprise de l'amour plaira plus à des François , que la traduction des meilleures Pièces du Poëte Grec , ses gueppes , ou ses nuées. On portera

DES FEUILLES. 135

encore la chose plus loin sans sortir du vrai ; la surprise de l'amour auroit été en droit de charmer la délicatesse des Atheniens eux-mêmes , aussi-bien que les Gueppes. Ceux qui connoissent le plus les mœurs de cette Ville ne voyent entr'elle & Paris d'autre différence que celle du Gouvernement. Alcibiade n'auroit eu rien à changer pour être le premier des courtisans François.

Je remarque que ceux qui ne savent rien , n'osant entrer dans aucune discussion , s'arment au hazard des grands noms de l'antiquité qu'ils ne connoissent pas ; & en prononçant le nom d'Aristophane , croient dégrader Molière , Regnard , Destouches , Marivaux. Quelle est ridicule cette envie qui ressuscite un mérite qui nous est étranger , & que nous ne saurions jamais bien sentir , pour éclipser celui qui nous est propre & que nous goûtons malgré nous !

Les Auteurs de l'Encyclopédie font bien mal au cœur au Périodiste , surtout Mrs. d'Alembert & Diderot ; leur réputation qui croît de jour en jour,

allume sa bile : il voit tant de petits esprits s'élever , tant de lâches complots se former contr'eux , n'auroit-il pas son tour ? Il crévera de dépit si on ne lui donne pas la permission de les déchirer à son gré. En effet , dans le projet qu'il a formé de décrier tous les talens , il est bien malheureux que ces deux Messieurs lui échappent. Il ne peut cependant s'empêcher de parler en passant de l'Encyclopédie , comme d'une masse énorme destinée à accabler la postérité ; il fait le beau railleur , en se jouant sur sa constitution physique. C'est ainsi qu'on a vû un vendeur de moulins de carte se moquer de l'admirable entreprise d'un superbe édifice à cent meules.

Mais sur-tout rien n'est plus risible que l'acharnement de ce petit critique contre M. Rousseau de Genève , & la noble indifférence de celui-ci , ou peut-être sa compassion pour un si faible adversaire. Rappelez-vous, Madame , l'aventure de ce fou que Cervantès a si heureusement peint ; lorsqu'il fait arrêter un char qui porte le plus fier lion qu'on ait vû dans notre

DES FEUILLES. 137

continent, qu'il fait ouvrir la cage, se dresse sur ses étriers la lance en arrêt, l'irrite. Un seul coup de griffe eût écrasé le Chevalier errant, Roscinante & l'Ecuyer ; leur foiblesse les sauve : le lion ne daigne pas tourner sur eux ses yeux enflammés ; il se couche, s'endort ; & laisse l'Espagnol se vanter d'une victoire insensée. M. F. retrace trait pour trait cette aventure romanesque : on diroit qu'il a le cerveau blessé d'une espèce de Chevalerie littéraire plus extravagante que celle de Don Quichotte. Il revient plus souvent à la charge que ce triste Chevalier : moins brave dans sa folie, il s'est associé une douzaine d'Ecuyers ; il fournit un trait à l'un, aiguise un trait pour l'autre, & fait pleuvoir à la fois cette grêle sur l'Orateur de Dijon, (a) qui n'en est pas effleuré, qui ne s'en apperçoit même pas.

(a) Le Discours de M. Rousseau sur les Arts, son Devin de Village, sa Lettre sur la Musique Française, & ce qu'on est en droit d'attendre de lui, l'ont fait connoître dans des pays où le nom du Périodiste, malgré tous ses cris, ne parviendra jamais.

Ce n'est pas que M. F. ne veuille faire le Philosophe à sa maniere ; il a assez peu de pudeur pour nous étourdir de son zèle pour la vérité ; mais dès qu'on est au fait de son stile , on voit que cette attention n'est que le prélude de l'intérêt , & de l'envie. Ce zèle pour la vérité est si ardent , qu'il altere quelquefois jusqu'à l'intitulé des Livres ; ce qui lui est assez avantageux : car tout son talent est de jouer sur les titres. Tel intitulé lui a fourni l'occasion d'une raillerie de dix pages , qui prouve uniquement que le Périodiste n'a pas sçu lire. La premiere Lettre de son Année Littéraire est marquée à ce coin. Toutes ces petites pointes portent à faux , si M. Diderot n'a pas intitulé son Livre , *interprétation de la nature*. Lisez : son titre n'annonce que des pensées sur ce sujet ; il réfléchit seulement sur la maniere de faire les expériences , & de les réduire à cet enchaînement qui fait tout le prix des découvertes. Est-ce trancher du maître ou de l'oracle que de marquer les obstacles qu'on rencontre dans les recherches , faute d'a-

DES FEUILLES. 139

gir de concert ? En un mot , son but n'a été que de donner un nouveau jour aux idées vastes du fameux Chancelier Bacon , & de les rapprocher des expériences qui ont été faites depuis ce restaurateur des sciences. Après ce que nous avons vu , vous ne ferez pas étonnée que le Périodiste ne puisse s'élever , ni aux pensées de Bacon , ni à celles de M. Diderot. Mais du moins devoit-il savoir lire : *De l'interprétation de la nature.*

Envie , ignorance & vanité , on lui pardonnera tout excepté l'infidélité. On agitoit un de ces jours cette question ; Quel est le crime d'un homme qui est censé jouir de la confiance du public , & qui s'en sert pour le tromper ? il n'y eut qu'une voix. Dans une République on ne peut donner d'autre nom à ce crime que celui de leze-majesté. (a) Combien de fois M. F. s'en est-il rendu coupable ? Que d'infidélités dans le compte qu'il rend d'un Livre plein de recherches utiles & curieuses sur le principe des arts !

(a) Dans tout état populaire la majesté réside dans le peuple. Tel est l'empire littéraire.

Veut-il prouver un défaut de clarté dans l'ouvrage? Il en diminue les jours, en retranchant la partie la plus essentielle d'une phrase qu'il citera. Faut-il faire penser l'Auteur ridiculement? Le Censeur lui prête ses idées. Faut-il lui dérober le mérite de l'invention? Il n'y a rien de nouveau, dit-il; & pour preuve, il transcrira les choses qui ont rapport à des découvertes déjà faites, ayant grand soin de taire les autres. Et contre qui use-t-il d'une fourberie si noire? Contre un Auteur plein de candeur & de bonne foi, contre un jeune Philosophe à qui on ne sauroit refuser son amitié, son estime, eût-il des talens moins décidés. Ce contraste seul écraseroit le Périodiste.

Vous seriez bien fâchée, Madame, si vous étiez Auteur, de ne pas encourir l'indignation d'un tel critique. Il n'en veut qu'au bon esprit & au vrai génie : écrivez, je vous le garantis votre ennemi déclaré.

Si quelque chose a fait tort à Mr. M. c'est de s'être laissé décourager. Que pouvoient contre lui des traits si foibles, quoique multipliés? Le silence

DES FEUILLES. 147

& le mépris ne suffisoient-ils pas pour les repouffer ? On a eu la patience de compter jusqu'à soixante-deux sorties faites sans propos par M. F. contre ce jeune Poëte , dont le coup d'essai , de l'avou de tous les connoisseurs , surpasse celui de Racine. La passion du Critique le suit par-tout , dans le détail des Sciences , de l'Histoire , des Arts , des Romans ; jusques dans la Chirurgie & la Chymie , Tom. III. pag. 35 : *Quelles obligations* , dit-il , *n'auroit pas eu la France à Diabotanus , s'il eût aussi trouvé le secret de guérir tant de jeunes gens de la contagieuse maladie des vers , & de l'énorme enflure qu'elle a coûtume de produire ! ce n'est point par la ponction ; mais par le moyen de certaines feuilles amères préparées avec art , qu'on peut se flatter d'opérer une cure si merveilleuse.* A-t-on jamais entendu , Madame , d'injure si plate , d'équivoque si pitoyable : à chaque trait de ce Censeur on croit rencontrer la faute la plus grossière qu'il soit possible de faire dans ce genre. Lisez quelques pages de plus , vous êtes tout étonné de voir que l'Auteur enchérit toujours sur

lui-même, & que ce que vous aviez regardé comme le plus haut point de son délire, n'en étoit que le premier degré. Rappelez - vous les bluettes de l'esprit. Cet esprit sans corps qui s'évapore dans le creuset de l'imagination. Cet art de donner de la chaleur au papier, cette matière si mince & si froide. Cette maladie contagieuse des vers, cette enflure énorme dont on ne guérit pas par la ponction ; mais par l'infusion de certaines feuilles amères qui opèrent une cure merveilleuse. Je voudrois demander à M. F. s'il espère pousser la mauvaise équivoque plus loin. Sa plume présentée sous l'image gracieuse de cet instrument de Chirurgie, qui fait la ponction ; l'enflure du style, sous l'image de l'hydropisie ; & ses Feuilles périodiques, sous le nom des feuilles de sené, en auroit-il éprouvé cet effet purgatif ? Seroient-elles comme un poison qui essaye sa force sur ceux qui le préparent ? Si je dois avoir jamais des ennemis, je souhaite qu'ils m'attaquent ainsi ; je leur laisserai volontiers le soin de me venger d'eux-mêmes ; on pourroit tout au plus, à l'exemple d'Esopé, les inciter à redoubler leurs coups.

DES FEUILLES. 143

On m'a assuré, Madame, que M. F. a été si fort allarmé des succès de Mr. M. qu'il le voyoit en songe chaque nuit. Son imagination se le représentoit couronné de laurier. Il se levoit tous les matins avec l'idée mortifiante d'avoir trouvé son maître dans un commençant. D'où peut venir, dites-vous, une maladie si singulière ? C'est un poison secret qui se glisse dans le cœur du Périodiste, à la vue des succès éclatans. C'est de lui qu'on peut dire avec vérité, *qu'il emmaigrit de l'embonpoint d'autrui* : mais la première cause de ses tristes fureurs est d'avoir voulu concourir avec Mr. M. pour le prix de l'Académie, & de n'avoir attiré l'attention de personne dans ce champ de bataille. Tous les yeux se réunissoient sur son rival, qui étoit bien loin de lui donner ce nom. Mr. F. l'appelle, *cet Athlète redoutable dans ses luttes poétiques*. Ne pensez pas que ce soit une raillerie : c'est l'aveu d'une triste expérience : c'est le sentiment de la douleur qui le lui a arraché.

Nous avons ri souvent, Madame,

dans ces promenades charmantes, d'où la bigotterie & l'indécence étoient également exclues, de la plaisante Histoire de Marie Germain, qui ennuyée de son sexe, désiroit si ardemment la seconde métamorphose de Tirésias, qu'un jour dansant avec emportement, il se fit une éruption conforme à ses désirs : elle devint homme. Si le Périodiste aussi ennuyé de l'état débile dans lequel la nature l'a formé, & aussi ardent pour celui d'homme de génie, plus par basse jalousie, que par noble ambition, éprouvoit un changement plus étrange encore ; qu'il nous donnât quelque Pièce de Théâtre assez bonne ; alors Madame la fabuleuse Antiquité ne vous étonneroit plus ; vous entendriez raconter sans surprise les paroles du muet du Roi de Lydie ; mais ce succès coûteroit cher au Périodiste : sa vanité, s'élevant au-dessus de l'envie qui le dévore, nouveau Dennis, il crèveroit d'un excès de joie.

C'en est assez, Madame, & vous n'attendez pas que je fournisse ici la liste des Auteurs qu'il a fait effort de déchirer. Je ne saurois suffire ni au dé-

DES FEUILLES. 145

goût qu'inspire un procédé si noir & si constant, ni à celui qui naît de son style. Cependant pour terminer cet article, je suis obligé de vous dire que M. F. semble aujourd'hui avoir honte de sa méchanceté : il vient de trouver un secret pour accorder cette passion favorite avec un retour de pudeur, ou pour mieux dire avec la crainte de perdre son privilège. Dès qu'un trait est lancé contre quelque Auteur de réputation, il emploie une espèce de préservatif après coup ; il écrit, il proteste à ceux qu'il assassine que le coup n'est pas parti de sa main, qu'il a quelques associés dont il ne peut retenir la fureur : Ces associés écrivent à leur tour, rejettent la faute sur Mr. F. Au commencement, un bon Ecrivain ne risquoit autre chose que d'être déchiré cruellement dans ses Feuilles ; aujourd'hui on joint la raillerie à l'insulte, & un Auteur qui a un nom se voit berné, balloté ; & par qui ? par des gens indignes du courroux d'un honnête-homme. Ce fait-là vous paroît singulier ; il n'en est pas moins vrai. M. de Crébillon fils, & M. de la Place

ont reçu de pareilles Lettres , après avoir essuyé de la part du Périodiste un procédé indigne. Je pourrois vous en envoyer copie par le premier ordinaire.

Il y a un fait tout récent qui vient de prêter beaucoup à rire aux dépens de ce Censeur. C'est l'extrait d'une traduction des Satyres de Rabener , par M. de Boispréaux. Jamais on n'a vû le Périodiste si furieux : il voudroit anéantir cet habile traducteur , qui n'en a que plus de vogue & plus d'éclat. Il n'y a pas de qualification odieuse qu'il n'emploie contre lui. A l'entendre , M. de Boispréaux ne connoît pas l'original qu'il veut traduire ; il ne fait pas même la Langue dans laquelle il veut le faire passer. Enfin , il n'a point de stile ; il manque entièrement d'esprit & de goût. Vous vous doutez bien , Madame , du vrai sens qu'on doit donner à ces injures dans la bouche de Mr. F. Prenez le contre-pied , vous aurez une notice des talens de M. de Boispréaux. Peu d'ouvrages ont été courus avec autant d'empressement. Les railleries de Rabener , ce ton

DES FEUILLES. 147

fin & naïf, tant de graces légères sont saisies si heureusement, qu'on ne croiroit jamais lire une traduction. Enfin le succès de cet ouvrage est prodigieux ; & ce qui ajoute infiniment à l'éloge, plusieurs de ses bons mots passent dans la conversation. Mais, dites-vous, ce Journaliste est donc enragé ? Bon ! il n'y a rien d'extraordinaire ; & vous voyez qu'il ne fait pas grand mal. Cependant si vous désirez savoir la cause de ce nouvel accès : la voici. M. de Boispréaux a donné une Préface, où il parle des Périodistes avec beaucoup d'esprit & de vérité. Il semble avoir dérobé le tour plaisant & singulier de Rabener. Il les apprécie à leur juste valeur ; il n'en dit pas davantage qu'on n'en dit depuis long-temps dans toute la Ville ; mais il emploie des couleurs plus vives ; c'est d'après nature ; il ne faut que voir le Portrait, pour dire, c'est F. c'est L.

Ce sont là de ces vérités contre lesquelles un Périodiste ne tient pas : aussi il n'y a point de chimère qu'on n'invente ou qu'on n'adopte pour lui opposer. Vous ne diriez jamais à quoi

se réduisent ces fautes énormes qu'on nous disoit innombrables ? En voici le calcul. Toutes ces infidélités, ces défauts de génie, ces fautes contre le stile, & contre la Langue après une exacte énumération faite dans quatre volumes, se réduisent dans le compte même du Censeur, à trois mots ; je me trompe, à trois lettres. 1°. Un *g* à la place d'un *q*. Maniague pour Maniaque. 2°. Un *q* ajouté dans Sçavante. 3°. Un *i* dans Scriblerius pour Scriblerus. Ah ! Madame, quelle horreur ! Quoi, dans quatre volumes, changer trois lettres ! c'est affreux. Le cas est pendable. Comment le Lieutenant de Police n'en a-t-il pas pris connoissance ? Peut-être voudriez-vous mettre ces crimes sur le compte de l'Imprimeur ? Je vous pardonnerois ce dessein pour sauver un honnête-homme ; & je l'ai eu comme vous ; mais je n'ai pû me refuser à la démonstration que Mr. F. porte contre notre indulgence. La voici toute entière. *Il ne faut pas croire que ce soient là des fautes d'impression. On pourroit le penser d'un Auteur, qui d'ailleurs sauroit*

DES FEUILLES. 169

ſçauroit ſa langue. Vous vous rendez ſans doute à cette preuve victorieuſe ou plutôt vous êtes indignée contre un homme qui oſe donner au public des viſions de cette eſpèce pour des réalités , qui ſonne le tocsin pour trois lettres changées par un Imprimeur ſur 4. vol. Si ces déclamations du Périodiſte venoient par hazard dans des circonſtances critiques , à faire tomber un bon Livre ; on ſe ſouviendroit ſans doute alors de l'Auteur des Penſées diverſes , qui dit, *dans ce cas ce ſeroit condamner un homme d'eſprit , ſur le témoignage d'un ſot.*

Voilà Madame , la tâche que vous m'aviez impoſée ; ſi je m'en tire mal prenez-vous en au dégoût qu'elle inſpire : je l'ai remplie ſans murmurer. Permettez-moi de vous demander à préſent quel a été votre deſſein ? Aurois-je eu le malheur de vous déplaire ? Je ne ſais , mais on expiéroit à moins toutes les iniquités de Paris. Je n'oſe preſque enſiſager le terme d'où je ſuis parti : ſuivre pas à pas un Auteur de cette eſpèce , aſſiſter à une mauvaſſe

se pièce dont il assomme le public à lire les contradictions qu'il met en avant, pour cacher l'Auteur sur qui tout le monde a les yeux, le suivre dans le choix qu'il fait pour l'ordinaire des plus mauvais ouvrages, entendre les faux jugemens qu'il en porte, s'exposer à l'ennui que cause à tout homme de goût un stile formé des défauts les plus contraires, parcourir les erreurs innombrables qu'il offre à chaque page sur les Arts, sur les Sciences & sur les Lettres, quel supplice ! Je vous ai vu souffrir cruellement dans une assemblée, pour avoir entendu pendant une petite demie heure un homme qui n'avoit aucune suite dans ses propos. Q'aurez-vous fait s'il eut entièrement déraisonné, & s'il se fut applaudi de ses extravagances, & s'il eut traité les autres d'insensés ? Et s'il eut eu à vous raconter avec faste quelque réception d'Académie sans vous faire grâce d'une machine à fausses comparaisons qu'il nomme discours de Nancy ? Et s'il vous eut récité quelque mauvais compliment de Théâtre accompagné d'un ;

DES FEUILLES. 171

C'est moi qui l'ai composé ? Enfin s'il eut voulu vous forcer d'entrer dans ses vues ? Vous ne pouvez , Madame, soutenir ces suppositions ; ce n'est cependant pas là la centième partie de l'épreuve à laquelle vous m'aviez condamné. Ajoutez à tous ces défauts le fiel que l'intérêt & l'envie distillent sur chaque page : il le regarde comme une partie si essentielle à ses feuilles qu'il ose du fonds de cette ignominie tirer un éloge pour Mr. le Président Hainault tom. 1. p. 357. enfin Mr. tout ce que je puis vous dire, c'est que je serois fâché qu'il ne parut d'ouvrage que de ce mérite là. Ce trait est la peinture fidèle de son cœur, il a dévoilé sans y penser le fonds de son ame. C'est nous dire ainsi que les Corbeaux je suis les vivans & ne puis vivre qu'autour des morts.

Laissons ce triste détail : je vous ai fait connoître une partie des œuvres de M. F. dispensez-moi du reste , ses fautes grossissent & se multiplient en avançant. Quelle gloire peut-il y avoir à lutter contre un tel athelete ! Si on ne le regardoit pas comme un homme

chargé d'un rôle vis-à-vis du public ; il n'auroit jamais trouvé de critiques , auroit-il existé sans cela ? Rendons-le à lui-même ; & daignés en même tems, Madame, rendre à mon esprit par vos propos rians la sérénité que vous avez troublée par des ordres dont vous ne sentiez peut être pas toute la rigueur. Reste encore dites-vous des réflexions sur la Critique, il faudra vous satisfaire, & vous les donner comme vous les souhaitez en file de réflexions.

J'ai l'honneur d'être, &c,



LETTRE V.

*Réflexions sur la Critique, suivies de
l'Analyse de deux ouvrages qui ont at-
tiré l'attention du Public.*

MADAME,

Le sentiment & le discernement sont les deux sens de la Critique, je veux dire les deux moyens qu'elle a de saisir son objet. Je compare le premier au tact, le second à la vue. L'un fait l'impression ou n'est autre chose que l'impression elle-même, l'autre en découvre la cause : je vois là le ressort du cœur & celui de l'esprit. Le sentiment quoiqu'aveugle est ordinairement sûr dans sa marche ; peu s'en faut que je ne le nomme instinct : le discernement isolé ne fait que des découvertes stériles & souvent nous égare ; pour bien des gens ce n'est qu'un phos-
phore. Là-dessus, Madame, vous ne

H iij

balanceriez pas sur le choix, s'il y avoit un choix à faire : mais l'alternative n'est pas faite pour vous, à ce sentiment vif & délicat vous joignez le discernement le plus juste & le plus pénétrant : il n'y a que cet accord heureux qui puisse nous mettre à l'abri de l'erreur en jugeant des Ouvrages d'esprit. Je pouvois me dispenser de vous faire ce détail que vous connoissez mieux que moi, si je n'avois eu dessein d'en venir à cet abus qu'on ose aujourd'hui nommer Critique. Montrer les Ouvrages dans un tel jour que le plus mauvais puisse passer pour excellent, & que le meilleur paroisse misérable : voilà l'art funeste dont nos Aristarques modernes sont Créateurs : l'envie & la mauvaise Logique ont également contribué à cette honteuse production. Quelles sont les suites qu'on en doit raisonnablement craindre ? Les voici : les fondemens les plus solides seront ébranlés, les principes changés en problème ; le vrai & le faux, le bon & le mauvais seront confondus ; une même proposition sera le Protée de la Fable : Vérité dans un cas, fausseté dans l'au-

DES FEUILLES. 175

tre , selon l'intérêt du Censeur. Quelle Dialectique que celle qui n'a pour règle que le jeu des passions ! Vous ne m'accuserez pas , Madame de prévoir les malheurs de trop loin , le détail que je viens de vous faire dans mes Lettres , vous prouve que je n'ai pas été dans l'avenir ; ma prédiction n'est que l'Histoire du siècle, ou pour mieux dire de l'année & du jour. Le mal ira en croissant si l'on ne fait taire ces faux Oracles qui entretiennent le peuple dans l'erreur. Pour dissiper ces funestes impressions il n'y a qu'à le ramener au sentiment , à le rapprocher de la simple Nature , maîtresse habile qui fait se développer aux yeux de l'ignorant , comme à ceux du Sçavant , & qui trouve même plus d'obstacle dans les vains préjugés de celui-ci.

En effet si tout homme de bon sens est Critique né , qu'est il besoin de Critiques de profession ? C'est une insulte faite à l'humanité. Un Critique semble dire à toute l'Europe , vous n'avez pas le sens commun : j'ai reçu du Ciel un discernement universel comme un privilège exclusif ; écoutez mes ora-

cles, votre mémoire peut seule suppléer au défaut de votre raison. Ce ton hardi, pour n'en pas dire d'avantage, étonne le public; & cet étonnement sert de titre à un Censeur ignorant.

Un homme que l'étude, la réflexion & la bonne compagnie auroient formé de concert, seroit le seul capable de diriger le goût du public, & ce sera le seul qui refusera un emploi si dangereux. S'il a du penchant à communiquer avec joie ce qu'il a acquis avec peine, il est trop éclairé pour ne pas sentir que le nom d'Arbitre & de Juge ne peut convenir à un seul, quelque talent qu'il ait au-dessus des autres : il n'y a donc qu'un jeune homme vain & ignorant qui puisse briguer cette place, parce qu'il n'y a que lui qui ne sente pas l'étendue de ses devoirs, & qui ne soit pas convaincu de son insuffisance.

Il ne fera dira-t-on que l'écho du public. Je veux que ce soit-là son intention; je demande s'il est possible de la remplir. Quel moyen a-t-il de recueillir les voix, s'il s'agit surtout

DES FEUILLES. 177

de les peser plutôt que de les compter : si ce n'est que le choc des opinions différentes qui puisse faire briller la vérité, & qu'il ait à prononcer sans délai, il ne peut être que l'écho de cette chétive partie du public dont il s'est fait le chef, & alors, quels foibles sons aura-t-il à répéter.

D'ailleurs ce seroit bien peu connoître le cœur humain, que de penser qu'un jeune homme à qui on donne plein pouvoir puisse tenir ferme sur ce penchant qui l'entraîne aux abus. On commence avec beaucoup de modération ; on montre d'abord une entière déférence pour le goût du public : bientôt la vanité a honte de ce rôle subalterne, on secoue le joug, on prononce sans attendre l'inspiration, on renverse l'ordre, ce n'est plus qu'un brigandage qui corrompt le goût & qui s'étend quelquefois sur les mœurs. On ne fait pas attention que le gouvernement Littéraire, est nécessairement Républicain : Ses honneurs & ses charges pour sa sûreté doivent passer de main en main. L'Abbé Desfontaines étoit littérateur & homme de goût.

cependant la jalousie , l'animosité , la haine enhardies par la longueur de son regne , lui arracherent souvent de faux Oracles dignes des Dieux qu'il encensoit ; mais surtout je voudrois couvrir d'un voile impénétrable cette bassesse d'ame qui lui fit sacrifier au Veau d'or , je veux dire , qui lui fit faire un trafic honteux des loix sacrées de la Critique. On ne sauroit nommer un seul Périodiste de profession , qui l'ait exercée quelque tems en honnête homme. Il y a des postes qui sont l'écueil de la probité : Les sots ont l'ame basse , les gens d'esprit ont des besoins ; l'or est le prix de tout. Je ne sache qu'un homme dans le monde , qui eut pû tenir la plume de la Critique : c'est le sage Addison : l'esprit & le goût , le savoir & la politesse faisoient l'ornement d'une probité & d'une candeur , dignes des premiers âges ; encore peut-être auroit-il trouvé quelque écueil. Le judicieux Despréaux , n'étoit plus le même lorsqu'il laissoit dominer l'humeur , & elle dominoit souvent. Que j'aime la résolution de cet homme , qui ayant sondé son cœur jura de ne ser-

DES FEUILLES. 179

vir jamais de témoin pour son ami ni contre son ennemi ou son rival ! L'amitié & l'animosité sont à l'esprit ce que sont aux yeux les verres colorés, & bien plus encore, on voit le verre on le touche, au lieu qu'on ne se doute ni de la haine ni de l'intérêt, tant ces passions ont l'art de se confondre avec le jugement.

L'esprit de prévention trouve pour ainsi dire milles portes ouvertes pour entrer dans notre ame, il n'en trouve point pour sortir. C'est la caverne du Lion. Une erreur nous flatte, nous la ménageons à notre tour, nous la mettons au rang des vérités qui n'ont pas besoin d'examen, elle échappe toujours à la revue. Je crains surtout ce qu'on appelle *Prétention*, & ce desir effrené d'être piquant & singulier, auquel on sacrifie tous les jours le plaisir d'être juste & raisonnable. Qu'on me donne un homme sans prétention, je le mets sans hésiter au-dessus de Socrate : celui qui se croit tel est bien étranger à lui-même & je le renvoie au Besacier de la Fontaine.

Rien ne donne plus de prétentions

H.vj

& n'inspire plus de singularité que la place de Critique, celui qui la remplit, se croit à l'abri de toutes les fautes qu'il reprend, & il ne voit que celles-là.

Voilà sa supériorité décidée sur tous les Génies de la Littérature : renfermé dans un esphère étroite il rapporte tout à soi, se fait le centre de tout, ses petites lueurs sont la lumière du monde, ses jugemens faux & ridicules sont la Loi universelle.

On a bien raison de dire que la Critique ne semble s'être établie que pour donner des momens délicieux à la vanité & à l'ignorance. Imaginez la joye de Midas lorsqu'Appollon voulut bien s'exposer à son jugement; nos modernes Critiques mettent tous les jours cette Fable en action. Voyez comme ils s'épanouissent lorsqu'ils ont cité à leur tribunal les Montesquieu, les Voltaires, les Crebillons, les Greffet ! Pour les outrager ils se parent de leurs réflexions, de leurs tours, de leur coloris vif & animé : vils esclaves qui osent se revêtir de la pourpre ! Ils se présentent ainsi avec pompe aux yeux du public, comme le Marquis des Précieuses Ridicules, sans

DES FEUILLES. 181

Être effrayé du dénouement qui les attend. La honte n'est pas faite pour eux, il n'y a que le peuple qui rougit d'avoir été quelque tems leur dupe. Expliquez-moi, je vous prie, me disoit l'autre jour, un Etranger, comment chez une Nation qui porte le point d'honneur (permettez-moi le terme) jusqu'à la folie ; il peut se trouver des gens qui portent la bassesse tout aussi loin. Sans toucher ici au Gouvernement, ajouta-t-il, comment peut-il se trouver de jeune homme qui ose se charger seul du ridicule & de l'odieux attaché à la profession de Critique ? Car il sent bien lui-même qu'il est le Hibou de la Littérature.

Votre étonnement est à sa place, lui répondis-je, & je conviens que c'est-là l'énigme de la France. Cependant si l'on fait réflexion que le point d'honneur n'est souvent qu'un esprit de corps, qui frappant vivement l'imagination de chaque membre, l'élève au-dessus de lui-même pour participer à la gloire de tous : si l'on remarque que l'ame la plus foible acquiert un ressort dont elle n'étoit pas capable auparavant, &

qu'elle le doit principalement aux regards de ses associés & de ses rivaux fixes sur elle ; on verra qu'il est très-conséquent qu'un homme jetté hors de son corps , s'il se trouve affranchi de tout lien d'honneur , s'il regarde le nom de patrie comme une chimère * , soit rendu dès ce moment à lui-même , & ne craigne plus l'ignominie. L'idée de la grandeur du corps d'où il est sorti , se change en audace , & cette audace est dirigée par la bassesse qui naît aisément du fonds de tout homme isolé dans la nature. Ainsi celui qui est condamné au dernier supplice , détaché dans ce moment de tout le genre humain , peut absolument se résoudre à racheter sa vie par l'exercice du ministère le plus infame.

Je ne prétends faire ici aucune application ; je me livre simplement à des idées générales , d'où j'oserois conclure que si la France pouvoit perdre ce point d'honneur , elle pourroit être la dernière des Nations de l'Europe , comme avec ce ressort elle en est la première. Nos Philosophes se plaignent sans cesse de la contradiction.

* Voyez Lettre 2. page.

DES FEUILLES. 183

qu'il y a de nos loix à nos mœurs : s'ils étoient plus philosophes , ils penseroient peut-être que cette contradiction est comme un sel qui préserve les unes & les autres de la corruption. Sait-on combien le flux & le reflux est essentiel aux-eaux de la mer ? Que nos Loix favorisent le point d'honneur , nos mœurs dégèneront en férocité & en barbarie ; que l'honneur se règle entièrement sur nos Loix , nous verrons naître partout de cet accord la lâcheté & la bassesse. Ce propos de la Fable de Lafontaine sera général ; & que m'importe à qui j'appartienne ! Me fera-t-on porter double charge ?

Revenons de cet écart politique qui nous jetteroit trop loin , & voyons si un Censeur public ne pourroit pas absolument remplir sa place avec honneur..

Demande-t-on si un homme dans l'âge des passions , sans beaucoup d'étude & sans avoir un génie marqué , pourroit remplir ce poste ? La question est si ridicule , que je ne m'arrêterai pas à y répondre. C'est demander si une nuit profonde sans clair de lune & sans étoiles pourroit tenir lieu de jour aux

voyageurs. Je ne rappellerai pas ici la censure des Romains, qui n'étoit que le prix de l'intelligence & de la droiture qu'on avoit montrées dans chacune des Charges de la République. Ceux qui seroient capables de sentir la force & la vérité de cette comparaison, seroient incapables d'avoir fait la question précédente.

La proposition est-elle générale ? Dans ce cas je réponds, que le vrai but de la saine critique étant de ramener les Sçavans égarés, ou de les confirmer dans leur opinion, d'éclairer le peuple sur le vrai & sur le faux, de lui faire sentir les sources du beau, d'encourager les jeunes talens sans les flatter basement, & de payer aux talens dé-
impossible
Y en a-t-il un ?
Quand on le veut.
 cidés ce juste tribut d'encens aussi éloigné de la fadeur que de l'ironie ; il faudroit un homme consommé dans tous les genres de Littérature, ce qui est impossible à un seul. Il faudroit un homme qui eût tous les esprits & tous les tons, ce qui est impossible à un seul. Il faudroit un homme qui vît tous les objets en général & en particulier, sans passion, ce qui dans un seul individu

DES FEUILLES. 185

est encore plus opposé à la constitution de notre être.

Il suit de là que le plus grand génie de l'Europe & le plus universel seroit encore bien loin de former un Critique parfait. Je vous entends , me dira-t-on , vous prenez la perfection en elle-même & au-delà de la nature comme on l'a prise pour juger des Orateurs. La perfection dans cet univers n'est que le plus haut point où la nature peut s'élever. Celui qui a le moins de défauts est chez nous l'homme parfait. J'adopte cette idée bien volontiers ; en conséquence donnez-nous l'homme le moins borné & le moins ignorant , le moins vain & le plus appliqué. Pour prévenir les passions inséparables de l'humanité , cachez soigneusement l'Auteur , ne présentez que l'ouvrage dénué de tout secours étranger , qu'il n'ait pour ou contre que ses beautés & ses défauts. Je donnerai de grand cœur mon suffrage à un pareil critique , si l'on veut absolument que cette place soit remplie par un seul.

Pour ne pas faire le difficile , je veux bien me départir de quelques points

essentiels , je veux bien oublier que la vérité ne s'élève guères que du sein des opinions contraires , je ne représenterai pas que le seul moyen d'éluder l'effet des passions , c'est de leur opposer d'autres passions. Pourvu qu'on nous donne un Censeur tel qu'on vient de le proposer ici , & avec les précautions que je viens d'indiquer , je me rends , j'abandonne tout le reste.

Mais si vous donnez dans l'extrémité opposée , je regarde votre choix en pitié , je ris du ton de votre petit Oracle , je plains les jeunes talens que vous découragez , que vous sacrifiez ; & le peuple que vous condamnez à l'erreur. On peut plaindre aussi le jeune homme que vous destinez à cet emploi : s'il est en état de produire de son fonds , vous le perdez ; s'il a quelque imagination , vous l'éteignez : il alloit entrer dans la carrière , vous l'arrêtez dès le premier pas ; votre zèle mal entendu en fait une malheureuse victime.

Vous voyez , Madame , ce que je pense sur la critique, reprenez le style, retranchez tout ce qui vous paroîtra outré,

DES FEUILLES. 187

ou faux ; quelque raisonnable que me paroisse ce sentiment , je ne l'adopterai moi-même qu'autant que vous & vos amis le munirez de votre sceau.

On dit que la France est le berceau des modes. Je voudrois que celle de ne donner jamais ses avis que comme de simples conjectures , eut enfin son tour , qu'elle se répandît généralement , & qu'elle se liât au fonds du caractère de la Nation. Dans ce cas je voudrois qu'on apprît à peser les conjectures , à en faire l'estime. L'esprit & la raison y gagneroient , l'ignorance & la vanité y perdroient tout. Que reste-t-il à celles-ci , si on leur ôte le ton affirmatif & despotique ? Vous retrouvez là , Madame , quelques idées que je vous ai dérobées. Je ne vais jamais avec plus d'assurance que lorsque je marche sur vos traces , je parle avec joye en faveur de l'esprit & de la raison ; c'est prêcher avec vous & pour vous.

Après ce que nous venons de dire sur la Critique & sur les qualités qu'elle exige , il y auroit de la présomption & de l'inconséquence à vouloir donner ici un modele d'analyse ; il suffiroit de ren-

voyer M. F. aux conseils à un Journaliste, & à l'Encyclopedie au mot Critique, article excellent fourni par Mr Marm. : des avis si judicieux ne demandent presque qu'une étude assidue & une docilité sans bornes, ils sauveroient seuls un Périodiste du mépris & de la haine du public, si un réformateur sans sçavoir, sans goût & sans principes pouvoit s'en sauver. Je puis cependant sans prétention vous faire voir que les pensées sur l'interprétation de la nature ne sont pas une œuvre aussi informe que l'ignorance & la mauvaise foy ont voulu le faire entendre.

EXTRAIT

Des Pensées sur l'Interprétation de la Nature.

Un Philosophe qui voit les objets dans cet ordre lumineux si propre, si essentiel au genie, du premier regard qu'il jette sur la nature, l'apperçoit dans la chaîne des phénomènes qu'elle présente à ceux qui sçavent voir; de là il remonte à la cause générale, il ose la considérer dans ses parties élémén-

DES FEUILLES. 189

taires. Le premier point de vûe est l'art expérimental ; le second est l'art des systhèmes : l'esprit systhématique bien différent de l'art des systhèmes , le dirige dans l'un & dans l'autre ; l'ordre & l'enchaînement sont aussi nécessaires dans les effets que dans les causes.

La perfection de l'art expérimental résulte de la connoissance & de l'emploi des moyens. Il y en a trois généraux ; l'observation qui assemble les faits , la réflexion qui les combine , & l'expérience qui vérifie le résultat de la combinaison. Ces moyens ont trois grands obstacles ; la foiblesse de nos organes , les bornes de notre entendement , & l'imperfection de nos instrumens. Ajoutons à cela la variété infinie de la nature ; d'ailleurs chaque individu trouve les obstacles réunis contre ses efforts , & il est infiniment rare qu'il réunisse les moyens ; on peut tout au plus rassembler des hommes dont chacun excelle dans une de ces qualités , & c'est-là cette ligue philosophique si glorieuse , à laquelle on ne doit se laisser d'inviter les gens à talent. Diminuer les obstacles , les diviser , les affoiblir ; con-

notre les moyens, les comparer, les réunir, voilà la tâche digne d'une Société de Philosophes.

Cet heureux accord nous enrichiroit de faits choisis qui offriroient des fondemens solides & inébranlables à la Philosophie rationnelle. On verroit d'abord dans l'examen des systhèmes les erreurs des génies qui nous ont précédé, & la cause de leurs erreurs; on verroit que les grands hommes de ce siècle, éclairés par les fautes de leurs prédécesseurs, s'élancent avec plus de force vers le but, sans pouvoir y atteindre encore: enfin on pourroit tenter de nouvelles conjectures pour sonder la nature de toutes parts, & la forcer à nous livrer son secret.

Voilà un plan lumineux dont l'esprit saisit nettement toutes les parties. Si Monsieur Diderot eût embrassé ainsi son objet, l'analyse de son Ouvrage seroit aussi aisée qu'utile & intéressante.

Nous n'avons pas de souhaits à faire là-dessus; le plan que je viens de tracer n'est autre chose que celui de cet habile Philosophe. Il seroit très-aisé de faire voir l'ordre qu'il a observé, les vûes

DES FEUILLES. 191

nouvelles qu'il a données aux Physi-
ciens ; & les traits d'éloquence dont il
a fermé son stile dès que l'occasion s'est
présentée : le feu d'une belle imagi-
nation la fait naître souvent.

Monsieur Diderot annonce dès la
seconde page des vûes générales sur
l'art expérimental , qui préparent à
des vues particulières sur l'électricité,
& sur quelque autre phénomène impor-
tant : c'est la première partie de son
Livre. De l'effet il s'élève à la cause,
& de la cause à l'enchaînement des
causes générales , qui n'est autre chose
que les systèmes , c'est la deuxième
partie de l'Ouvrage.

Avant de réunir les moyens que
nous avons de perfectionner l'art ex-
périmental , il les considère séparément.
Parmi les Philosophes , dit-il , les uns
ont des idées , les autres des instru-
mens ; les observateurs tiennent le
milieu entre ces deux classes. S'il com-
mence par les idées , on en voit la
preuve à l'instant ; » C'est qu'il est plus
« facile & plus court de se consulter
« soi que la nature ; aussi la raison est-
« elle portée à demeurer en elle-même

» tandis que l'instinct aime à se répandre
 » au dehors. On est étonné d'entendre
 un Philosophe raisonner d'une manière
 si désintéressée sur les idées. » La ré-
 » gion du Mathématicien est un monde
 » intellectuel , où ce que l'on prend
 » pour des vérités rigoureuses perd
 » absolument cet avantage , quand on
 » l'apporte sur notre terre. On a
 » conclu qu'il falloit les rectifier par
 » l'expérience ; mais n'est-il pas plus
 court de s'en tenir au résultat de
 » celle-ci ? Sans l'expérience les Ma-
 » thématiques ne conduisent à rien de
 » précis ; c'est une espece de Métaphi-
 » sique générale ; où les corps sont dé-
 » pouillés de leurs qualités indivi-
 » duelles : Métaphisique inutile jusqu'à
 » ce qu'on ait fait un grand Ouvrage
 » qui seroit *l'application de l'expérience*
 » à la *Géometrie ou Traité de l'aberra-*
 » *tion des mesures.*

Je cherche ici cette vanité extraor-
 dinaire dont un Critique de legere es-
 pece a fait un si grand crime à l'Au-
 teur. Je vois un homme qui loin de
 relever sa profession , & par-là son mé-
 rite , est le premier à détromper le pu-
 blic

DES FEUILLES. 193

blic d'une vénération plus juste qu'éclairée, & à retrancher une partie des éloges les plus légitimement dûs aux profonds Métaphisiciens & aux Géomètres, c'est-à-dire à lui-même & à ses amis, entièrement livrés à ces Sciences. Ce n'est pas ici un mot échappé au hasard; c'est un système réfléchi qu'on retrouve dans tous les Ouvrages de cette Société littéraire & sçavante. On l'a lû dans l'Histoire naturelle, on le lit dans la Préface de l'Encyclopedie, on le voit dans les pensées sur l'interprétation de la nature. Une philosophie si sublime honore notre siècle, & devroit exciter en nous plus que de l'admiration.

On pourroit demander à M. F. si c'est-là faire le charlatan, si c'est-là monter sur des treteaux pour étaler des Lettres d'Académicien de Nancy, pour faire parade d'une boîte d'or, ou de médailles qu'on dit hardiment avoir reçues de tel Prince ou de tel Roi qui n'y a jamais pensé.

Le peu d'utilité que nous retirons des Mathématiques transcendantes & de la profonde Métaphisique étant démon-

tré, Monsieur Diderot demande si on ne s'en défabusera pas enfin.

Il porte ses regards au loin en vrai Philosophe, il voit la marche des Sciences, l'espace qu'elles se proposent de parcourir, & le terme où elles doivent s'arrêter au gré de l'utile qui circonscrit tout. Dans ce point de vûe rien ne lui échappe, pas même la cause qui a retardé les progrès de nos connoissances. La terre n'a point manqué de génies; mais les meilleurs esprits se sont trop longtems occupés d'abstractions; on a négligé ce qu'il falloit savoir, on n'a mis ni choix, ni vûe, ni méthode dans cette étude. Il falloit d'abord préparer l'entendement, le dépouiller de tout ce qui lui est étranger, soit systême, soit conjecture. L'autorité des Sçavans ne sert qu'à éteindre une portion de notre intelligence, & à rendre inutile une partie de nos Facultés qu'elle surcharge.* En un mot la véritable manière de philosopher eût été de replier les idées sur elles-mêmes, & d'appliquer l'enten-

* C'est ici que M. F. est arrêté par une prétendue obscurité, il est à plaindre s'il

dement à l'entendement ; l'entendement ainsi éprouvé , aux sens ; les sens à la nature ; la nature à inventer , à rectifier les instrumens ; les instrumens à la perfection des arts , dans lesquels le peuple viendrait en foule admirer nos découvertes , & en profiter. Tant que les choses ne sont que dans notre entendement , ce sont nos opinions , ce sont des notions qui peuvent être vraies ou fausses : Elles ne prennent de la consistance qu'en se liant aux êtres extérieurs. Cette liaison se fait, ou par une chaîne continuë d'expériences , ou par une chaîne continue de raisonnemens qui tient d'un bout à l'observation , & de l'autre à l'expérience ; ou par une chaîne d'expériences dispersées d'espace en espace entre des raisonnemens, comme des poids sur la longueur d'un fil suspendu par ses deux extrémités. Sans ces poids le fil deviendrait le jouet

dit vrai : il peut fermer pour toujours Bacon, Descartes, Locke, Malebranche ; ces génies lui présenteroient à chaque page de pareilles obscurités : objection ordinaire à ceux qui ne pensent pas, contre ceux qui pensent.

de la moindre agitation qui se feroit dans l'air.

L'obser-
vation.

Tout l'essentiel se réduit donc à passer de la réflexion aux sens , & à revenir des sens à la réflexion. L'observation est la baze de nos idées. Les faits , de quelque nature qu'ils soient , sont la véritable richesse du Philosophe. Ils sont pour la plupart dûs à l'instinct , l'instinct aime à se répandre au dehors , il va sans cesse regardant , goûtant , touchant , écoutant ; la sagacité ou le hazard qui ne se repose jamais , plus fécond que la sagacité , amene tous les jours quelque nouvelle découverte , dans les objets dont on attendoit le moins , & qui étoient abandonnés. Il y auroit peut-être plus de Physique expérimentale à apprendre en étudiant les animaux , qu'en suivant les Cours des Professeurs. On recueilleroit peut-être avec eux plus de faits , & des faits plus sûrs : ils ne s'enorgueillissent pas des phénomènes de la nature , ils ne se préviennent point , & ne les masquent point. Recueillir les faits & les lier , sont deux occupations bien pénibles ; aussi les Philosophes se les sont partagées en-

tre eux. Les uns passent leur vie à rassembler des matériaux, manœuvres laborieux, mais peu utiles tandis qu'ils demeureront isolés; les autres Architectes orgueilleux, s'empressent de les mettre en œuvre, sans écouter l'Observateur qui leur présente toujours de nouvelles pièces. Les premiers les yeux bandés marchent en tâtonnant, saisissent tout ce qui tombe sous leur main, & rencontrent à la fin des choses précieuses: ceux-ci recueillent ces matières précieuses, & prétendent en former un flambeau qui éclaire tout l'univers, au lieu de se borner sagement à éclairer de proche en proche le manœuvre poudreux dont on abbregeroit les recherches en dirigeant les travaux, & dont on assureroit les découvertes, en les vérifiant par les expériences qu'elles indiquent soit directement, soit à l'aide de nos conjectures.

L'Art expérimental pris en lui-même, je veux dire séparé de l'observation, de la réflexion, des conjectures, ne demande presque aucune préparation de l'ame: une certaine dextérité indépendante de l'esprit est tout ce dont il a

L'expérience.

besoin. Le goût de l'observation peut être inspiré à tous les hommes ; il semble que celui de l'expérience ne doive être inspiré qu'aux hommes riches : l'observation ne demande qu'un usage habituel des sens , l'expérience exige des dépenses continuelles. Il seroit à souhaiter que les Grands vinsent à s'entêter de la Physique expérimentale qui les amuseroit quelquefois.

Lorsque l'Art expérimental est bien dirigé , on peut le comparer dans ses bons effets au conseil de ce Pere de famille qui dit en mourant à ses enfans : » Je vous laisse un trésor caché dans mon champ , je ne fais précifément en quel endroit ; remuez la terre , bêchez , fouillez. »

La grande habitude de faire des expériences donne un pressentiment qui a le caractère de l'inspiration , il ne tiendrait qu'à ces Physiciens de s'y-tromper comme Socrate , & de l'appeller un Démon familier. Ils ont vû si souvent & de si près la Nature dans ses opérations , qu'ils deviennent avec assez de précision le

DES FEUILLES. 199

cours qu'elle pourra suivre dans le cas où il leur prend envie de la provoquer par les essais les plus bizarres. Il faudroit tâcher de faire passer dans les Elèves cet esprit de divination par lequel on *subodore*, pour ainsi dire, des expériences nouvelles ou des résultats ignorés. Mais comment se communiquer cet esprit ? Appellons la philosophie rationnelle au secours ; elle inspirera à l'expérimentateur adroit de descendre en lui-même pour reconnoître distinctement ce que c'est, pour substituer au Démon familier des notions intelligibles & claires, & les développer aux autres. S'il trouve par exemple, que c'est une facilité de supposer, ou d'appercevoir des oppositions ou des analogies ; une connoissance pratique des qualités Physiques des Etres considérés séparément, ou de leurs effets réciproques dans les différentes combinaisons, il étendra cette idée, il l'appuyera d'une infinité de faits ; ce seroit l'Histoire fidèle de cet enchaînement de conjectures fondées sur des oppositions, ou des ressemblances su

éloignées , si imperceptibles , qu'on a souvent refusé de faire ou les observations , ou les expériences qu'on en concluait. Pour mieux développer ces analogies dont on peut retirer de grands avantages , notre Philosophe donne ici l'effort à son imagination & promène ses regards sur la Nature.

Si la terre a un noyau solide de verre , & que ce noyau soit revêtu de poussière , il sera par un effet de la force centrifuge couvert sous l'équateur , & peut-être nud vers les pôles : cette particularité suffiroit à la direction de l'aiguille aimantée , & aux aurores boréales qui ne sont vraisemblablement que des courants de matière électrique. Le mouvement de rotation du Globe & peut-être celui de sa croûte entière sur le noyau opèrent d'une infinité de manières, un frottement continu : L'énergie des matières combinées avec l'action de la Lune produiroient le Magnetisme , l'Electricité , le Flux & Reflux , les Courants , les Vents , la Lumière : on a trouvé une grande liaison entre la matière électri-

DES FEUILLES. 201

que & l'aimant, on en trouvera entre la position de l'aurore boréale & la direction de l'aiguille aimantée; pourquoi se lasser sitôt des expériences, il en reste tant à faire, indiquées par celles qui ont été faites? a-t-on opéré sur l'eau commune, sur l'eau électrisée, sur le soufre, sur le plomb calciné, sur le feu commun, sur les cristaux, sur les topiques, sur les météores, sur les phosphores, sur l'air de l'équateur & des poles? Ces glaces éternelles amassées aux deux extrémités de l'Axe, peut être mûes sur le noyau de verre, pourroient être l'unique cause de la direction de l'aiguille aimantée, & des aurores boréales qui semblent dépendre de l'Electricité.

Que ne puis-je entrer dans le détail des vues immenses que renferme ce petit Ouvrage, de l'inversion qu'il fait de toutes ces suppositions & des conséquences qu'il en tire! Quoiqu'on sente en le lisant que ce n'est-là qu'une très-legere esquisse des profondes réflexions & des combinaisons infinies de notre Philosophe. Il a sur le mou;

vement des idées peut-être plus neuves encore, & poussées plus loin.

Une corde d'instrument tendue est séparée dans sa longueur par un léger obstacle ; on fait que cet obstacle détermine la plus grande à se diviser en portions vibrantes, telles que les deux parties de la corde rendent l'unisson, & que les deux portions vibrantes de la plus grande soient comprises chacune, entre deux points immobiles. Dans cette observation Mr. Diderot voit les Loix générales de la communication du mouvement. Tout corps frappé représente une corde, qui dans sa longueur forme des ventres & des nœuds, l'expérience vérifie cette idée ; nous éprouvons dans les corps sonores un frémissement qui ne peut être occasionné que par les nœuds qui sont entre les parties oscillantes : cela est confirmé par le mouvement de translation, dans lequel on n'éprouve pas ce frémissement, parce que les points vibrants ne sont point répandus entre des points immobiles. Le Géometre n'a plus qu'à étendre le calcul de la

DES FEUILLES. 203

corde vibrante au Prisme, à la Sphère, au Cylindre, pour trouver la loi générale de la distribution du mouvement dans un corps choqué ; Loi qu'on étoit bien éloigné de chercher jusqu'à présent, puisqu'on ne pensoit pas même à l'existence du Phénomène, & qu'on supposoit au contraire la distribution du mouvement uniforme dans toute la masse.

On voit là une heureuse application des principes de M. Diderot, l'observation, la combinaison & l'expérience s'y prêtent un mutuel secours ; mais il va plus loin, car la Philosophie rationnelle a sa place après chaque opération de l'art expérimental qu'elle dirige. La décomposition des forces lui offre dans la seule attraction le développement du système de l'Elasticité, de la Dureté, de la rarefiscibilité, &c. Il explique surtout admirablement, comment l'assemblage de plusieurs molécules, s'unissant à d'autres groupes, parviennent souvent à se simplifier ; comme on le voit dans certaines opérations chimiques. Notre Philosophe

ramène ses profondes conjectures à l'avancement des Arts ; il les étend à la formation des Métaux , à la trempe du Fer , aux merveilles de la grotte d'Arcis. Il ouvre des vues sur l'imitation de la Nature , surtout pour changer le Fer en Acier , pour former des carrières de Marbre , de Plâtre. &c. Je ne parle pas des sçavantes conjectures qu'il nous donne sur les Moles & sur le Fluide séminal , c'est aux Médecins , aux Chirurgiens à sentir le mérite de ses vues & à en profiter. L'expérience doit donner plus de solidité à ces notions , que M. Diderot appelle plaisamment une habitude de déraison à laquelle on est redevable de plusieurs découvertes : la Philosophie doit en imaginer qui séparent les Phénomènes , ou qui achevent de les identifier.

La manière de vérifier les conjectures , ou ce qui est le même , de tenter les expériences trouve ici naturellement sa place , M. Diderot n'obmet rien de ce qui peut contribuer à la perfection de l'Art expérimental. La première attention est , dit-il , de savoir ce qu'on cherche , comme la pre-

DES FEUILLES. 205

mière qualité est de savoir chercher. L'opiniâtreté & le découragement sont les deux principaux écueils. Les expériences doivent être répétées pour le détail des circonstances & pour la connoissance des limites : il ne faut pas les abandonner sans les faire passer par l'épreuve de l'inversion : tant qu'elles sont éparfes, isolées, irréductibles, il est démontré par l'induction même qu'il en reste encore à faire. Le grand Art est de travailler à la séparation des causes, à décomposer le résultat de leurs actions, à réduire un Phénomène très-compiqué à un plus simple, ou du moins à manifester la complication des causes, laissant toujours surtout l'expérience à sa liberté, la captiver c'est vouloir faire mentir la Nature.

Je laisse ce détail quoique très-essentiel pour développer le but caché qu'a eu l'Auteur. Le plan de son Ouvrage se présente à tout le monde ; mais l'intention qu'il a eu en dressant son plan ne se développe qu'à un lecteur réfléchi, & c'est-là l'apât qu'on doit avoir l'art de lui présenter. On voit

Beaucoup de gens d'un mérite reconnu se livrent entièrement aux expériences ; cette partie de la Physique, qu'ils ont choisie, est la plus conforme à leur adresse naturelle, & la plus utile aux progrès des arts ; mais s'ils s'y renferment absolument, ils devroient s'associer une autre classe de Philosophes qui développeroient mille secrets, qui ne seront jamais qu'un mystère impénétrable, tandis que les Expérimentateurs se tiendront isolés, & préféreront le plaisir d'étonner à celui de s'éclairer. Nos fameux Observateurs conviennent qu'ils ont beaucoup plus de faits qu'ils n'en peuvent lier, on les invite à se rapprocher, ou à vouloir qu'on se rapproche d'eux : on invite en même temps les esprits Systématiques à établir un commerce réglé entre la Raison & l'Expérience, on donne encore l'éveil aux Grands, de qui l'exemple & les richesses sont nécessaires à nos progrès rapides de l'Art expérimental. De qui pourroit-on attendre cette invitation si ce n'est d'un Philosophe zélé qui a suivi tous les Ateliers, & après une attention réfléchie a saisi dans les opéra-

DES FEUILLES. 207

nots, & jusqués dans l'ame des Artistes des secrets qu'ils ignoroient eux-mêmes, & dont il enrichit le Dictionnaire Encyclopedique, ou pour mieux dire l'Univers ? Est-il quelqu'un qui puisse mieux sentir l'importance de ce commerce, en dresser le plan & en presser l'exécution, que celui qui l'a déjà tenté si heureusement ?

Si ce commerce eut été établi dans Les Systèmes différens Siècles de lumiere, les grands Génies nous auroient laissé ^{2e part. de l'Int. de la nat.} sans doute quelque systême sublime & immortel comme eux : mais que peut chaque Individu isolé dans une entreprise immense ? l'esprit le plus vaste, & le plus pénétrant ne peut se garantir de tous les préjugés. Nous en voyons qui s'égarent par la méthode même choisie pour les diriger : l'entêtement des principes répand sur tout ce qui les environne un prestige qui défigure les objets. Au lieu de réformer ses notions sur les êtres, il semble qu'on prenne à tâche de modélér les êtres sur ses notions. Un Méthodiste d'ailleurs très-estimable, *Linnaeus* a mis dans son systême l'homme à la tête

des quadrupèdes : en vain la raison sublime dont il est doué se recrée contre la dénomination d'*animal*, en vain la Nature a tourné ses regards vers le Ciel, la prévention systématique lui courbe le corps vers la terre, n'aperçoit rien en lui, qui le distingue du singe. *Je n'admets*, dit-il, *de caractère distinctif, que ceux qui dépendent du nombre, de la figure, de la proportion, & de la situation.* Donc votre méthode est mauvaise dit la Logique. *Donc l'homme est un animal à quatre piés*, dit le Naturaliste.

Pour ébranler une Hypothèse, il ne faut quelquefois que la pousser aussi loin qu'elle peut aller. M. Diderot fait l'essai de ce moyen sur un système universel de la Nature rempli d'idées neuves & hardies, imprimé à Erlang en 1751. sous le nom du Docteur Baumann. Dieu a créé le monde, dit ce Philosophe, & c'est à nous à trouver, s'il est possible, les loix par lesquelles il a voulu qu'il se conservât, & les moyens qu'il a destinés à la reproduction des individus. Mécontent de tous les systèmes peu philosophiques in-

DES FEUILLES. 209

ventés jusqu'ici, il croit voir la cause de l'erreur dans la crainte mal fondée, d'attribuer des modifications très-connuës à un être dont l'essence nous étant inconnüe, peut par cette raison même être très-compatible avec ces modifications. Il admet donc dans la particule la plus petite de matiere, comme dans le plus gros animal, proportions gardées de forme & de masse, toutes les qualités qu'on a reconnues sous le nom d'ame sensitive. S'il n'y a pas du péril à les reconnoître dans un éléphant, dans un singe, peut-il y en avoir à les reconnoître dans un grain de sable ? De ces perceptions d'éléments rassemblées & combinées, il en résultera une perception unique proportionnée à la forme, à la masse, & à la disposition, & ce système de perceptions dans lequel chaque élément aura perdu la mémoire de soi, & concourra à former la conscience du tout, sera l'ame de l'animal. A ne regarder ce système que dans l'application curieuse & détaillée qu'en fait ce Docteur, c'est le plus heureux & le plus ingénieux qui ait été inventé, c'est le

210 LA REVUE

seul qui ne laisse rien à desirer sur le mystère le plus incompréhensible de la nature, la formation des corps organisés. A le considérer dans les conséquences qu'on a droit d'en tirer, à le faire passer par l'épreuve de la généralisation, on sera effrayé d'y trouver un système profond d'athéisme.

Avant de donner à ce Philosophe les éloges que mérite l'étendue de ses vues, M. Diderot se hâte d'en démontrer l'erreur par ce seul argument. L'univers ou la Collection générale de toutes les molécules sensibles & en-fantes forme nécessairement un tout. Les parties de ce tout, ne sont pas moins ordonnées entre-elles que les élémens ne le sont dans ces parties; en conséquence le monde semblable à un grand animal a une ame; le monde pouvant être infini, peut être un système de perceptions infinies: il peut être Dieu. Conclusion que le Docteur d'Erlang paroît plus craindre que la ruine de son hypothèse.

En renversant le système d'un homme de génie, un Philosophe digne de son triomphe sauvera les matériaux

DES FEUILLES. 211

les plus précieux. Observons ici Monsieur Diderot. Il réserve pour chaque partie de la matiere une sensibilité mille fois moindre que celle que Dieu a accordée aux animaux les plus stupides. En conséquence de cette sensibilité sourde & de la différence des Configurations, il n'y aura pour une molécule organique quelconque qu'une situation la plus commode de toutes, qu'elle cherchera sans cesse par une inquietude automate. On eut donc pu définir l'animal en général un *Système de différentes molécules organiques, qui par l'impulsion d'une sensation semblable à un toucher obtus & sourd, que celui qui a créé la matiere en général leur a donnée, se sont combinées jusqu'à ce que chacune ait rencontré une place la plus convenable à sa figure & à son repos.*

En ramenant le Docteur Baumann dans le cercle d'où le feu de son genie l'avoit écarté, M. Diderot a reconnu les limites prescrites à l'esprit philosophique. Il voit au-delà l'illusion que nous présente la chaîne des causes qui

semble n'avoir pas eu de commencement , & celle des effets qui semble n'annoncer point de fin. Il voit en-deça une hardiesse réglée qui se contente de conjectures & de questions lorsqu'elle ne peut sans danger former un système. C'est la même manière de procéder que nous avons remarquée dans l'art experimental.

Voici quelques-unes de ces conjectures amenées par quelques principes.

Il n'y a qu'une manière possible d'être homogène , il y a une infinité de manières différentes d'être hétérogène.

La diversité des phénomènes ne peut être le résultat d'une hétérogénéité quelconque.

J'appellerai donc élémens les différentes matières hétérogènes , nécessaires pour la production générale des phénomènes.

J'appellerai *nature* le résultat général actuel , ou les résultats généraux successifs de la combinaison des élémens.

Il est , il a été , ou il sera une combinaison naturelle ou artificielle , dans laquelle un élément est , a été , ou sera

DES FEUILLES. 215

porté à sa plus grande division possible.

Ce que nous prenons pour l'histoire de la nature n'est peut-être que l'histoire très-incomplète d'un instant. Il ne seroit pas ridicule de demander si les métaux ont toujours été, & seront toujours ce qu'ils sont ; si les plantes ont toujours été, & seront toujours telles qu'elles sont ; si les animaux ont toujours été, & seront toujours tels qu'ils sont, &c. Après avoir réfléchi sur ces phénomènes, un doute qu'on vous pardonneroit peut-être, ô Sceptiques, ce n'est pas que le monde ait été créé, mais qu'il soit tel qu'il a été, & qu'il sera. Que je plains un Philosophe privé du flambeau de la religion, & abandonné à ses conjectures ! Ne pourroit-il pas soupçonner que l'animalité avoit de toute éternité ses élémens particuliers épars & confondus dans la masse de la matière ; qu'il est arrivé à ces élémens de se réunir, parce qu'il étoit possible que cela se fit ; que l'embryon formé de ces élémens a passé par une infinité d'organisations & de développemens ; qu'il a eu par suc-

cession, du mouvement de la sensation, des idées, de la réflexion, de la conscience, des passions, des signes des sens une langue, des loix, des Sciences & des Arts ; Qu'il s'est écoulé des millions d'années entre chacun de ces développemens ; qu'il y a peut-être encore eu d'autres développemens à subir, & d'autres accroissemens à prendre ; Qu'il y a eu ou qu'il y aura un Etat stationnaire ; qu'il s'éloigne ou qu'il s'éloignera de cet état par un dépérissement éternel, pendant lequel ses facultés sortiront de lui comme elles y étoient entrées ; qu'il disparaîtra pour jamais de la Nature, ou plutôt qu'il continuera d'y exister, mais sous une forme & des facultés différentes de celles qu'on remarque dans cet instant de la durée ? La Religion nous épargne bien des écarts, bien des chimères que nous aurions prises pour le secret de la Nature.

Si l'on jette les yeux sur les animaux & sur la terre brute, sur les molécules organiques & sur le fluide dans lequel elles se meuvent ; sur les infec-

DES FEUILLES. 215

tes microscopiques & sur la matière qui les produit ; il est évident que la matière en général est divisée en matière morte, & en matière vivante. Mais comment peut-il se faire que la matière ne soit pas une , ou toute vivante , ou toute morte ? La matière vivante est-elle toujours vivante , & la matière morte est-elle toujours réellement morte ? Y a-t-il quelque autre différence entre elles que l'organisation & la spontanéité réelle ou apparente du mouvement ? Cette organisation n'est-elle pas alternative ? Si la matière vivante n'est qu'une matière qui se meut par elle-même , comment peut-elle cesser de se mouvoir sans mourir ? S'il y a une matière vivante & une matière morte , ces deux principes suffisent-ils pour la production générale de tous les Etres ? Une molécule vivante appliquée à une molécule morte , le tout sera-t-il vivant ? Après ces jeux d'une imagination prodigieuse qui ne tendent qu'à tourner en ridicule ces Philosophes qui ont la fureur de bâtir sur le sable mouvant , sur des frêles conjectures ; M. Diderot revient à dire si les hommes

étoient sages ils se livreroient enfin à des recherches relatives à leur bien être , & à l'exemple de l'Aréopage renverroient mes questions futiles à mille ans. Ainsi après avoir épouvanté les enfans & les simples par la frayeur du diable , on quitte les cornes , on reprend sa voix , & on vient les rassurer sous une forme ordinaire.

Le plaisir qu'on prend à lire un ouvrage , dépend de la netteté : des idées & de la chaleur du stile. Les profondeurs de la Physique & de la Metaphysique n'amusement pas également tout le monde. L'éloquence a un empire plus universel. Les pensées sur l'interprétation de la nature nous en offrent plusieurs traits , on en donne ici quelques-uns pour montrer quelle est la force du pinceau de cet Auteur , quel est le ton de ses couleurs , & la beauté de ses images.

Nous avons distingué deux sortes de Philosophie ; l'experimentale , & la rationnelle. L'une a les yeux bandés , marche toujours en tâtonnant , saisit tout ce qui lui tombe sous les mains , & rencontre à la fin des choses précieuses ,

DES FEUILLES. 217

cieuses. L'autre recueille ces matieres précieuses , & tâche de s'en former un flambeau.

Tout le monde a admiré la sagacité & la hardiesse avec lesquelles l'Auteur nous représente l'expérience & la raison avec leurs limites respectives , & le secours mutuel qu'elles pourroient se donner. „ L'expérience multiplie „ ses mouvemens à l'infini ; elle est „ sans cesse en action , & met à cher- „ cher des phénomènes tout le tems „ que la raison met à chercher des „ analogies. L'une ne sçait ce qui „ lui viendra de son travail ; mais „ elle travaille sans relache. L'autre „ au contraire pese les possibilités „ prononce & s'arrête tout court. „ Elle dit hardiment : *On ne peut „ décomposer la lumiere.* La Philoso- „ phie expérimentale l'écoute & se „ tait devant elle pendant des siècles „ entiers , puis tout à coup elle mon- „ tre le prisme & dit : *La lumiere se „ décompose.*

„ Les hommes en sont à peine à „ sentir combien les loix de l'investi- „ gation de la vérité sont sévères , &

„ combien le nombre des moyens est
 „ borné. Tout se réduit à revenir des
 „ sens à la réflexion & de la réflexion
 „ aux sens. Rentrer en soi & en sortir
 „ sans cesse , c'est le travail de l'A-
 „ beille. On a battu bien du terrain en
 „ vain , si on ne rentre dans la ruche
 „ chargé de cire : on a fait bien des
 „ amas de cire inutile, si on ne fait pas
 „ en former des rayons.

„ Tant que les choses ne sont que
 „ dans notre entendement , ce sont
 „ nos opinions , ce sont des notions
 „ qui peuvent être vraies ou fausses :
 „ elles ne prennent de la consistance
 „ qu'en se liant aux êtres extérieurs.
 „ Cette liaison se fait ou par une chaî-
 „ ne *ininterrompue* d'expériences , ou
 „ par une chaîne *ininterrompue* de rai-
 „ sonnemens qui tient d'un bout à
 „ l'observation , & de l'autre à l'ex-
 „ périence ; ou par une chaîne d'ex-
 „ périences dispersées d'espace en es-
 „ pace entre des raisonnemens , com-
 „ me des poids sur la longueur d'un
 „ fil suspendu par ses deux extrémités.
 „ Sans ces poids il deviendrait le jouet
 „ de la moindre agitation qui se feroit
 „ dans l'air.

DES FEUILLES. 219

„ Le tems a renversé jusqu'aujourd'hui tous les édifices de la Philosophie rationnelle. Le manoeuvre poudreux apporte tôt ou tard des souterrains, où il creuse en aveugle le morceau fatal à cette architecture élevée à force de tête ; elle s'écroule, & il ne reste que des matériaux confondus pêle-mêle, jusqu'à ce qu'un autre génie téméraire en entreprenne une combinaison nouvelle. Heureux l'esprit systématique à qui la nature aura donné, comme autrefois à Epicure, à Lucrece, à Aristote, à Platon une imagination forte, une grande éloquence, l'art de présenter ses idées sous des images frappantes & sublimes. L'édifice qu'il a construit pourra tomber un jour ; mais sa statue restera debout au milieu des ruines.

A cette peinture vive & forte nous en joindrons une dans le genre gracieux, sur l'unité des vûes de la nature qui semble se cacher sous la variété des apparences, à suivre la nature de près, on se semeroit porté à croire qu'il n'y eût jamais qu'un

„ premier Être prototype de tous les
 „ Êtres ; & il paroît évident qu'elle
 „ n'a pû conserver tant de ressemblan-
 „ ce dans les parties , & affecter tant
 „ de variété dans les formes , sans
 „ avoir souvent rendu sensible dans
 „ un être organisé , ce qu'elle a dé-
 „ robé dans un autre. C'est une fem-
 „ me qui aime à se travestir , & dont
 „ les différens déguisemens laissant
 „ échapper tantôt une partie , tantôt
 „ une autre , donnent quelque es-
 „ pérance à ceux qui la suivent avec
 „ assiduité , de connoître enfin toute
 „ sa personne “. Peut-on assez admirer
 cet art , qui après vous avoir forte-
 ment occupé d'un des grands mystères
 de la haute physique , vient vous dé-
 lasser par une idée riant , & réparer
 ainsi vos forces qu'il a dessein d'em-
 ployer de nouveau , pour arriver à cet
 acte unique & général de la nature.

L'idée que l'Auteur nous donne des
 Sciences & de leurs révolutions dé-
 cele un Philosophe supérieur aux Sça-
 vans. „ Je me représente , dit-il , la
 „ vaste étendue des Sciences comme
 „ un grand terrain parsemé de places

DES FEUILLES. 221

„ obscures, & de places éclairées. Nos
„ travaux doi vent avoir pour but, ou
„ de multiplier sur le terrain les cen-
„ tres de lumiere , ou d'en étendre la
„ circonference : L'un appartient au
„ génie qui crée ; l'autre à la sagacité
„ qui perfectionne.

„ Nous touchons au moment d'une
„ grande révolution dans les Sciences.
„ Au penchant que les esprits paroif-
„ sent avoir à la morale , aux belles
„ lettres , à l'histoire de la nature ,
„ j'oserois presque assurer que dans
„ moins d'un siècle on ne comptera
„ pas trois grands Géometres en Eu-
„ rope. Cette Science s'arrêtera tout
„ court où l'auront laissée les Ber-
„ noulli , les Euler , les Maupertuis ,
„ les d'Alemberts , &c. Ils auront
„ posés les colonnes d'Hercule , on
„ n'ira point au-delà. Leurs Ouvrages
„ subsisteront dans les siècles à venir
„ comme ces pyramydes d'Egypte ,
„ dont les masses chargées d'hyéro-
„ glyphes réveillent en nous l'idée ef-
„ frayante de la puissance & des res-
„ sources des hommes qui les ont éle-
„ vées.

„ Lorsqu'une Science commence à
„ naître , l'extrême considération
„ qu'on a dans la société pour les in-
„ venteurs , le désir de connoître par
„ soi-même une chose qui fait beau-
„ coup de bruit , l'espérance de s'illuf-
„ trer par quelque découverte , l'am-
„ bition de partager un titre avec des
„ Hommes illustres tournent tous les
„ esprits de ce côté. Les uns s'en font
„ un métier , d'autres s'y jettent par
„ désœuvrement ou par vanité ; d'au-
„ tres enfin y sont entraînés par goût.
„ Tant d'efforts réunis portent assez
„ rapidement la science jusqu'où elle
„ peut aller ; mais à mesure que ses li-
„ mites s'étendent , celles de la consi-
„ dération se resserrent ; on n'en a plus
„ que pour ceux qui se distinguent par
„ une grande supériorité. Alors la
„ foule diminue ; on cesse de s'embar-
„ quer pour une Contrée où les for-
„ tunes sont devenues rares , & diffi-
„ ciles ; il ne reste à la Science que des
„ mercenaires à qui elle donne du pain ,
„ & quelques hommes de génie
„ qu'elle continue d'illustrer longtems
„ après que le prestige est dissipé , &

DES FEUILLES. 223

„ que les yeux se sont ouverts sur l'inu-
„ tilité d'une partie de leurs travaux,
„ On regarde toujours ces travaux
„ comme des tours de force qui font
„ honneur à l'humanité. Voilà l'ab-
„ brégé historique de la Géométrie,
„ & celui de toutes les Sciences qui
„ cesseront d'instruire ou de plaire. Je
„ n'en excepte pas même l'histoire de
„ la nature. On peut accorder des fié-
„ cles à cette étude, parce que la spher-
„ re de son utilité est infiniment plus
„ étendue que celle d'aucune Science
„ abstraite, & qu'elle est sans contre-
„ dit la baze de nos véritables con-
„ noissances.

Le portrait du Métaphysicien a été
trop goûté pour n'avoir pas sa place
parmi ces traits choisis. „ S'il étoit
„ permis à quelques Auteurs d'être
„ obscurs, j'oserois dire que c'est aux
„ seuls Méthaphysiciens. Les grandes
„ abstractions ne comportent qu'une
„ lueur sombre. L'acte de la généra-
„ lisation tend à dépouiller les *concepts*
„ de tout ce qu'ils ont de sensible, à
„ mesure que cet acte s'avance, les
„ spectres corporels s'évanouissent ;

„ les notions se retirent peu à peu de
 „ l'imagination vers l'entendement ,
 „ & les idées deviennent purement
 „ intellectuelles. Alors le Philosophe
 „ spéculatif ressemble à celui qui re-
 „ garde du haut de ces montagnes
 „ dont les sommets se perdent dans
 „ les nues , les objets de la plaine ont
 „ disparu devant lui : il ne lui reste plus
 „ que le spectacle de ses pensées , &
 „ que la connoissance de la hauteur
 „ à laquelle il s'est élevé , où il n'est
 „ peut-être pas donné à tous de le
 „ suivre & de respirer.

Monsieur Diderot a peint bien-
 heureusement la témérité de ces Doc-
 teurs qui veulent fouiller dans les cau-
 ses finales. „ L'homme , *dit-il* , fait un
 „ mérite à l'Eternel de ses petites yues,
 „ & l'Eternel qui l'entend du haut de
 „ son Trône , & qui connoit son inten-
 „ tion , accepte sa louange imbécile ,
 „ & sourit de sa vanité.

Enfin on ne pouvoit mieux finir cet
 Ouvrage que par cette reflexion phi-
 losophique qui semble mettre le sceau
 à ce qu'on vient de voir. „ Quand je
 „ tourne mes regards sur les travaux

DES FEUILLES. 225

„ des hommes , & que je vois des vil-
„ les bâties de toutes parts , tous les
„ élémens employés , des langues fi-
„ xées , des peuples policés , des ports
„ construits , les mers traversées , la
„ terre & les Cieux mesurés , le mon-
„ de me paroît bien vieux. Lorsque je
„ trouve les hommes incertains sur les
„ premiers principes de la médecine ,
„ & de l'agriculture , sur ceux de la
„ société , sur les propriétés des sub-
„ stances les plus communes , sur la
„ nature de son être , sur la connois-
„ sance des maladies dont il est affli-
„ gé , sur la taille des arbres , sur
„ la forme de la charrue , la terre ne
„ me paroît habitée que d'hier.

Voilà l'Ouvrage estimable que M.
F. a osé déchirer sans oser le lire , in-
térieurement convaincu de son insuf-
fissance , malgré la vanité qu'il étale
au dehors par de mauvaises plaisante-
ries , par des pointes froides & pué-
riles. Le Public sera-t-il encore la du-
pe , ou pour mieux dire , la victime
de cette espece de critique ; car il
y a trop long-tems qu'il a apprécié les
talens de M.F. pour y être trompé ? Ce

sublime Périodiste jouit depuis quelques années d'un crédit pareil à celui des Almanachs de Liège. Le Voyageur ne choisit dans ces tablettes que des jours d'orage pour son départ, & le Lecteur ne prend dans ces feuilles, pour s'amuser, que les Ouvrages maltraités par notre espion littéraire, craignant comme la grêle ceux qui ont mérité ses éloges. Cette règle est infaillible. Si cela peut vous amuser nous en ferons l'essai à la première occasion. Ce ne fera pas passer de petit Maître; l'utile y aura son coin: c'est ainsi que je veux vous faire ma cour.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VI^e.

EXTRAIT de la Philosophie, applicable à tous les objets de l'esprit & de la raison, Ouvrage déchiré par M. F.

MADAME,

J'AI le bonheur de me défier de moi, & de ceux qui ne valent pas mieux : tandis que le fonds de nos Lettres a roulé sur M. F. Vous le dirai-je, à présent que le péril est passé ? J'ai craint furieusement le discrédit. Dès que j'ai vû jour à m'employer de quelque homme de nom, je l'ai saisi, & dès cet instant je marche avec la confiance qu'une bonne caution inspire. Je devenois Philoso-

I vj

phe avec M. Diderot ; je serai politique avec l'Abbé Terrasson. Pour avoir de son Ouvrage , l'idée qu'il mérite , il suffit de sçavoir que la place distinguée qu'occupoit cet Académicien dans la Littérature , étoit la moindre partie de sa gloire : il fut à la tête des vrais Philosophes ; je veux dire des Philosophes pratiques, titre plus grand encore que glorieux , & plus estimé que recherché.

Le but des Naturalistes est *de prendre la Nature sur le fait* , pour pénétrer plus avant dans les secrets : le but des Sages devoit être d'y *prendre la Philosophie* , & de la voir , pour ainsi dire , en action au fond d'un cœur droit & simple. C'est cette satisfaction qu'on peut goûter en lisant la vie & les réflexions de l'Abbé Terrasson. Son objet est plus étendu que celui des Maîtres qui l'ont précédé , & par là même plus philosophique. Il ne sépare pas le cœur de l'esprit , l'homme de l'homme. Il mene de front ce double objet , pour ne pas perdre dans une partie l'avantage qu'il auroit dans l'autre. Enfin , il n'entreprend rien

DES FEUILLES. 229

moins que de hâter les progrès des mœurs , & en même tems ceux des connoissances humaines. Pour y réussir il ne demande à chaque homme que d'user du droit le plus naturel & le plus incontestable , d'ouvrir les yeux & de voir par soi-même , de préférer l'examen à la prévention , & la raison à l'autorité. Ce précepte est bien simple ; c'est cependant l'abregé de toute la Philosophie de l'Abbé Terrasson , & il suffit pour briser le joug que des hommes nés esclaves voudroient étendre sur le genre humain. L'Auteur le developpe ainsi :

L'homme qui n'a point de philosophie n'a point d'esprit à soi , il n'a que celui des autres , il parle comme ceux qui l'ont précédé ; riche de son propre fond , il le laisse dépérir pour vivre d'emprunt & penser à crédit.

La philosophie de l'esprit fait appercevoir le progrès de la raison dans les Ouvrages. La philosophie des mœurs fait appercevoir ceux de l'humanité entre les hommes & les nations.

Le progrès de l'esprit humain par le secours du tems & des exemples est

une hypothèse de raison , de nécessité , & de mouvement local. Une infinité de gens ne recevront cependant la philosophie , que lorsqu'elle aura pour elle la pluralité des voix ; & alors elle n'entrera dans leur esprit que sous la forme de prévention. Pour leur épargner ce ridicule , l'Abbé Terrasson les invite à réfléchir sur la Littérature & sur la Morale , & leur présente le fil fecourable de la Philosophie.

I. La Philosophie de l'Esprit

L'éducation
Philosophique.

ON n'instruit point les hommes en ne leur disant que ce qu'ils sçavent, ni en leur étalant des choses extraordinaires ; mais on les instruit beaucoup en leur faisant trouver en eux-mêmes ce qui étoit enséveli sous les préjugés de la coutume & de l'erreur. Celui qui à l'âge de trente ans ne trouve en lui , par rapport aux opinions de Litterature , de parti ou de politique, &c. que les idées de ses pères ; ou de ses maîtres , ne sera jamais homme d'esprit.

Il y a deux éducations ; l'une qu'on reçoit des maîtres dans son enfance ;

DES FEUILLES. 231

l'autre qu'on se donne à soi-même dans l'adolescence; celle-ci est la plus importante, & n'est dûe qu'à l'attention & au discernement.

En entrant dans le monde; un souris à peine apperçu peut faire plus d'effet que les discours les plus longs: la crainte du ridicule bien entendue, en faisant connoître l'esprit des usages a souvent fait naître le premier rayon de philosophie, & sans cela l'enfance est éternelle. On n'a jamais vû d'homme sans philosophie, qui ne manquât de suite dans le raisonnement: L'esprit ne suppléera jamais à ce défaut.

L'esprit doit être regardé comme un instrument, non comme un objet; ainsi il ne faut pas parler ou écrire pour montrer de l'esprit; mais il faut se servir de son esprit pour dire des choses bonnes, utiles & conséquentes. Un homme qui a de l'esprit est celui qui a quelque partie de ce don ou talent qu'on appelle ainsi, indépendamment de l'usage qu'il en fait; un homme d'esprit est celui qui en fait toujours bon usage.

L'usage
de l'Esprit.

L'Esprit est propre à un plus grand nombre de choses : le génie excelle dans une seule. Le premier est plus avantageux pour la personne , le second pour le public.

La justesse & le goût.

C'est la justesse d'esprit qui fait trouver le vrai. C'est le goût qui fait trouver la manière de le bien dire. La justesse d'esprit, est le véritable fruit de la philosophie appliquée aux belles Lettres ; comme aux matières de physique : c'est faute d'avoir cet esprit que les anciens ont dit très élégamment des choses fausses en morale, comme en physique.

Le Génie.

Vérité dans la chose , finesse dans l'observation , hardiesse dans l'énoncé : Voilà quelle doit être l'expression du génie dans ce siècle : les anciens étoient peut-être moins difficiles.

Le trivial consiste à dire ce que tout le monde dit , le naturel consiste à dire ce que tout le monde sent : Voilà par où le trivial ne sauroit être neuf, au lieu que le naturel peut l'être beaucoup. On a fait dire très-heureusement à Lafontaine que *le naïf est le sublime du naturel*.

DES FEUILLES. 233

La source de bien écrire est dans l'union de la vivacité avec la justesse de l'esprit. La vivacité seule produit les pensées brillantes ; les tours d'imagination , les belles phrases : c'est un amusement passager dont il ne reste rien , c'est un feu d'artifice qu'on donne au peuple : les maximes judicieuses, les principes de morale , les règles de conduite ont moins d'éclat par elles-mêmes ; mais sont d'une utilité plus durable. C'est une source d'eau pure qu'on procure à une Ville.

Le style
& la composition.

L'esprit humain pris en général ou en particulier commence dans la composition des Ouvrages par la simple nature , qui par elle-même est ignorante , puérile & grossière ; il continue par un art , qui d'un côté ne corrige qu'une partie des premiers vices & de l'autre , porte avec soi l'air de contrainte & d'affectation ; mais il finit par un autre art qui écartant tout ce qui peut déplaire , & faisant trouver la forme la plus avantageuse , est encore dépouillé de toute apparence de travail , & paroît la nature même : d'où l'on peut former ce principe.
L'art parfait redevient nature.

fermé, étalent toutes les graces de l'éloquence la plus variée. Qu'on juge, quel étoit le plus grand homme dans cette partie.

L'Histoire.

Les anciens Historiens par les prédictions des Augures qu'ils nous rapportent, changeoient volontiers le fil de l'histoire en intérêt de théâtre. L'histoire s'est fortifiée par le progrès des tems; on le voit par les Ecrits de Pôlibe qui ayant fréquenté les Romains, a commencé à mettre dans ce genre d'écrire, cette ame, cette vie que les latins ont porté dans la suite au plus haut degré. Je dis plus : le tems perfectionne même l'histoire des faits anciens, par les occasions qu'il fournit d'en vérifier les circonstances.

L'Epopée.

L'Histoire n'est par elle-même qu'une suite de projets manqués & de crimes impunis, par ses circonstances elle n'est souvent qu'une suite d'erreurs de fait : la poésie ne devroit être dans son fonds qu'une suite de vérités morales liées imperceptiblement & heureusement fondues dans une action noble & intéressante : Voilà par où

DES FEUILLES. 237

un Poëme bien fait peut être supérieur à l'Histoire.

Unité de vûes, & sujet rempli, sont deux qualités plus connues des Latins que des Grecs, même dans les plus petits Ouvrages. Les Modernes s'en sont fait une loi, dont l'effet a été bien plus général & bien plus rapide. Dans un siècle éclairé la vérité va vite.

Les bonnes mœurs dans tous les Poëmes ou Romans postérieurs à Homère, jusqu'à l'Auteur du Télémaque n'ont été employées qu'en décoration; mais ce dernier a su les employer habilement en principe & en exemple; & par-là mérité d'être le modèle d'un genre nouveau.

Les bons Poëtes ont senti de bonne heure qu'il falloit donner des mœurs aux personnages de la tragédie : c'est ce qui a commencé les pièces de caractère; je ne vois pas si clairement, qu'ils se soient donnés à eux-mêmes un but moral, qui rendroit leurs Ouvrages aussi utiles qu'agréables : cependant le grand principe du théâtre est que le héros plein d'excellentes qualités arrive à la perte par un seul vice qu'il laisse croître en lui, sans

Le Drame.

cependant en être flétri ; ou par une seule passion qu'il n'aura eu le courage ni de surmonter ni de régler.

Bien loin de louer ceux qui tiennent à la forme des anciens dans chaque genre , il faut inviter les Auteurs à essayer des genres nouveaux , fondés néanmoins dans la nature ou la vraisemblance. M. de Fontenelle n'a pas craint d'introduire des bergers qui ont de la bienfaisance & même de la politesse ; & de s'écarter des propos rompus des Anciens.

Le Pastoral.

Le Roman de Tharsis & de Zélie fournit une autre supposition , que je voudrois voir employée : ce sont des Princes ou des grands hommes de toute espèce , qui par les malheurs de leur famille ou de leur Patrie , se sont réfugiés dans la vallée de Tempé , où ils vivoient en Bergers , les uns connus pour ce qu'ils sont ; & les autres hommes ou femmes attendant sous le déguisement un temps plus heureux. Quelle source de Dialogues intéressans entre des héros & des héroïnes qui recherchent la conversation & l'amitié des Bergers , dont la

DES FEUILLES. 239

compagnie les cache & les met en sûreté ! Combien cette hypothèse seroit admirée si elle nous avoit été léguée par Théocrite !

Quand la Musique chez les Grecs du tems d'Emphion & d'Orphée en étoit au point où elle est aujourd'hui dans les villages ; c'est alors qu'elle suspendoit le cours des fleuves, qu'elle attiroit les chênes, & qu'elle faisoit mouvoir les rochers. Aujourd'hui qu'elle est arrivée à un haut point de perfection, on l'aime beaucoup, on en pénètre même les beautés ; mais elle laisse tout à sa place.

Nos Traducteurs, qui sont si flattés de l'harmonie des anciens Poètes, feroient bien étonnés si on venoit à les convaincre, que ce plaisir provenant des accens & de la prononciation dont s'enorgueillit leur oreille, est entièrement chimérique ; & que cet avantage est perdu pour nous dans les originaux. On ne connoît pas dans les langues mortes ou étrangères l'harmonie matérielle, je veux dire celle qui dépend de l'arrangement des syllables, & ce n'est pas un

L'harmonie.

Erreurs
des Sçavans
sur l'har-
monie des
Anciens.

si grand malheur , cette espèce d'harmonie est très bornée. Il y en a une autre bien plus étendue qui dépend du choix des termes propres & des idées accessoirs , qui laissant à part le fond de l'ouvrage ne regarde que les phrases & les expressions particulières. Nos Sçavans confondent perpétuellement cette seconde espèce d'harmonie avec celle des syllables & des sons , ou plutôt ils ne l'ont jamais sentie. Ainsi quand ils admirent, par exemple , l'harmonie de Virgile , on les réfute invinciblement , en leur disant que s'ils récitoient devant Virgile ces vers si admirables par le son , ils déchireroient les oreilles de ce Poëte , & le mettroient au désespoir. Mais ceux qui feront dépendre principalement le sentiment confus d'harmonie , du choix élégant des termes , & de l'ordre avantageux des idées accessoirs qui va se perdre insensiblement dans l'ordre du plan général , seront très bien fondés à soutenir qu'il y a plus d'harmonie dans Virgile que dans Lucain , dans Claudien , & autres; quoique ces Auteurs
soient

DES FEUILLES. 241

soient tous d'une langue dont la vraie prononciation est perdue.

Les Partisans outrés de l'antiquité ont pour les progrès modernes du mépris & de la haine : ce dernier sentiment qui est pénible , les punit de l'autre qui ne leur coûte rien. Les vues de la saine Philosophie gagneront cependant peu à peu. On sentira qu'un des moyens le plus avantageux pour hâter l'avancement des Arts & des Sciences , est de faire remarquer les progrès qu'on y a déjà faits. Mais en prenant ce moyen , il faut toujours garder un coin de suspension pour les éclaircissemens & les additions qui pourront survenir encore. Ce coin de suspension est la seule maniere qui nous soit donnée de profiter en quelque sorte des lumieres même des siècles futurs , & des progrès qu'y fera l'esprit humain. C'est la satisfaction des Peres zélés pour leur postérité , & le plus haut degré où puisse monter l'amour des Lettres & des Sciences , aussi bien que la Philosophie même.

Moyen
de hâter le
progrès des
Arts & des
Sciences.

L'esprit d'école & de parti ne mar-

L

Avant-
ges des Mo-
dernes sur
la Physique.

que que les bornes d'un génie qu'il retrécit encore : de pareils Disciples ne seroient bons qu'à faire rougir un grand homme. Apprenez que Newton n'a pas détruit Descartes, que Descartes n'a pas détruit Aristote. Ce sont les hommes sans Philosophie & qui n'admettent point le progrès de l'esprit humain par la suite des siècles, qui ont voulu détruire les uns par les autres. Descartes est le premier Auteur de tout ce qu'il y a de bon dans le Neutonianisme, & cela dans les points où le Neutonianisme lui est contraire.

Avanta-
ges des Mo-
dernes dans
la Politique
& dans la
Morale: ces
idées géné-
rales prépa-
rent aux dé-
tails de l'ar-
ticle sui-
vant.

On avoue enfin que les hommes peuvent croître sur les matieres de physique, de science & d'expérience; mais on soutient que dans les talens naturels & dans les choses qui ne dépendent que de l'esprit ou du sentiment, on a pû tout d'un coup atteindre à la perfection. A cela je réponds : 1°. Que tout est expérience pour l'homme, politique, morale, &c. 2°. L'histoire fait foi que de toutes les choses où l'homme a plus besoin de tems pour se former,

DES FEUILLES. 243

c'est la Morale : dans les Sciences , dans la Géometrie , &c. on a passé par le foible ; mais on n'a jamais passé par le faux. Au lieu qu'en matiere de raisonnement , non seulement on a eu à traverser l'inconnu & le foible ; mais il a fallu encore essuyer tout le gauche & tout le vicieux. On a pensé long-tems que les Dieux n'exigeoient de nous que du culte & des présens , sans régularité des mœurs , sans probité même ; des scélérats leur demandoient le succès de leurs entreprises criminelles. La morale des Rois n'étoit autre chose que le maintien d'une autorité qui ne tendoit ouvertement qu'à leur avantage propre , sans égard à celui des peuples. Une Reine de Perse fit sacrifier quatorze jeunes gens , & autant de jeunes filles , pour rendre graces aux Dieux de l'avoir laissée vivre jusqu'à l'extrême vieillesse. Après cela est venu l'esprit de vengeance & de conquête. Aujourd'hui chaque homme est compté pour quelque chose ; mais il y a encore bien des droits à revendiquer.

II. *La Philosophie des Mœurs.*

La plupart des gens savent la Morale, comme les Artisans savent la langue; ils en ont à peu près assez pour leur usage; mais outre qu'ils y font beaucoup de fautes, ils sont d'ailleurs très éloignés d'en connoître les principes & les finesses, & surtout de sentir à quel sublime on peut l'élever. On a dit que les mœurs sont fondées sur la connoissance & l'amour de la vertu, & que faute de connoître la vertu on n'a que les mœurs du peuple, & faute de l'aimer, on n'a que les mœurs des Grands; c'est-à-dire on n'en a point.

La lumière principalement nécessaire dans les mœurs consiste à bien distinguer les obligations qu'on doit s'imposer à soi-même, d'avec celles qui doivent lier les autres. Si on connoissoit bien les passions, on ne les regarderoit pas toujours comme un obstacle à ce devoir mutuel. Les passions sont les vents qui font aller notre vaisseau, & la raison est le pi-

DES FEUILLES. 245

lote qui le conduit : le vaisseau n'iroit point sans les vents & se perdrait sans le pilote.

L'amour propre pris en bonne part a été donné à l'homme pour l'avertir de ce qui peut nuire à son honneur , comme les sensations lui ont été données pour l'avertir de ce qui peut nuire à son corps.

Les Passions.

L'ambition est prévoyante , elle sacrifie le présent à l'avenir ; la volupté est aveugle & sacrifie l'avenir au présent ; la raison tempere l'une par l'autre , pour jouir dans tous les tems.

L'orgueil n'est souvent qu'un défaut de lumière ; il croit avoir tout le mérite que l'émulation tâche d'acquérir ; il prévient cependant les bassesses & le découragement.

Du mauvais usage de ces passions il en naîtra d'autres plus funestes : l'envie , l'avarice , & toutes les passions lâches empoisonnent le présent & l'avenir.

Les mensonges ne font que pour couvrir de mauvaises démarches , ou pour se faire valoir sans titre ; celui

qui se conduit bien , & qui ne se laisse point aller à une vanité ridicule , est rarement tenté de mentir.

2e Vertu.

Une vertu quelle qu'elle soit , est plus opposée au vice qui lui paroît le plus semblable , qu'à la vertu qui lui paroît la plus contraire ; ainsi la générosité est plus opposée à la prodigalité qu'à l'œconomie. Rien n'est plus estimable qu'un homme qui rassemble en lui des vertus opposées , un grand génie & une grande simplicité , une grande bravoure & une grande modération. Je fais peu de cas de la prudence , si elle n'est accompagnée d'une certaine hardiesse ; je ne fais aucun cas de la hardiesse si elle n'est accompagnée de prudence. En un mot on ne peut se flatter de posséder quelque vertu que ce soit , que lorsqu'on a réuni ces deux points opposés. Sans cela on n'en posséderoit qu'une partie , & la vertu est indivisible.

Les premiers actes de vertu qui ont paru aux yeux des hommes sont devenus pour eux & pour leurs successeurs un engagement & une fa-

DES FEUILLES. 247

cilité. Il faut rendre la vertu aisée en un sens & difficile dans l'autre ; la rendre aisée dans le sens où sa difficulté pourroit détourner les hommes de l'embrasser ; la rendre difficile dans le sens où les hommes se contenteroient de trop peu de chose pour se croire vertueux.

L'humanité naît avec nous ; mais combien se perfectionne-t-elle dans la société, par les secours du tems & des réflexions ! La première partie de l'humanité consiste à aimer ses proches ; elle a été connue des Sauvages même. La seconde est d'aimer une société dont on est membre , & qu'on appelle Patrie ; elle a été connue de toutes les nations policées. mais la troisième est d'aimer tous les hommes : cette dernière a été si peu connue , qu'on s'est fait pendant bien des siècles un titre de gloire de détruire , ou du moins de subjuguier des peuples entiers. Il n'y a pas cent ans qu'on a entièrement ouvert les yeux sur cet abus , & qu'on a commencé à connoître cette troisième

L'humanité.

partie , qui bien connue & bien suivie peut amener seule avec les tems la paix & la félicité universelles.

Bien loin que l'amour de la Patrie nous oblige de hair les nations étrangères , je soutiens que l'amour pour le genre humain en général , est le seul principe vrai & solide de l'amour pour les concitoyens , & dans ce point de vue il est admirable ; l'idée qu'en ont eu les Peuples conquérans est horrible.

La Politique en général.

L'ancienne politique étoit violente & contraire au cours des choses le plus naturel ; l'homme n'étoit que soldat , la loi n'étoit que force , la force n'étoit que cruauté. Voilà nos Sauvages d'Amérique , voilà tous les peuples de la terre avant que d'être policés.

Les réflexions sur l'art du gouvernement engendrent naturellement la douceur & la modération ; c'est par là que se sont formées les maximes humaines , & c'est par-là qu'on sent l'avantage de ces maximes. On voit que la rigueur & la sévérité entraînent nécessairement les sujets dans la ré-

DES FEUILLES. 249

volte , & qu'en leur ôtant tout espoir de pardon , on rend impraticable le retour à la soumission*.

Lorsque les connoissances sont perfectionnées par le concours des réflexions , & que les mœurs sont adoucies , l'humanité paroît dans tout son jour. Elle est le principal caractère qui distingue un siècle poli des

* L'oubli de ces maximes dont les Tibère , les Nérons , les Caligula avoient étouffé le germe précieux , ont fait pendant plus de six ans du Trône des Césars le théâtre sanglant de l'Europe. La barbarie & l'ignorance obscurcirent bien vite le jour que les Trajan , les Antonin , & les Théodose s'efforçoient de ramener. C'est une époque unique & très-remarquable dans l'histoire , que le nombre prodigieux d'Empereurs qui se succéderent avec tant de rapidité sur ce superbe échafaut.

Le fanatisme , ce cruel tyran de la Religion qu'il prétend venger , peut arrêter dans un jour le progrès des siècles de lumière ; lisez les horreurs de la guerre des Guelphes & des Gibilins en Italie. Voyez les horreurs de la ligue en France. On croit être transporté au milieu des barbares.

tems de barbarie & d'ignorance : les factions sont alors moins turbulentes , les révolutions moins tragiques , l'autorité moins sévère , les fédérations moins fréquentes , les guerres moins cruelles ; sur le champ de bataille , où l'honneur & l'intérêt endurent les hommes contre la pitié , aussi bien que contre la peur , les combattans après l'action se dépouillent de leur férocité , & deviennent des hommes. Rappelez ce qui s'est passé après la victoire de Fontenoi ; le vaincu & le vainqueur blessés jouissoient des mêmes secours.

Si la colere qui aiguise le courage , perd par l'humanité & la politesse , quelque chose de son âpreté , un sentiment d'honneur qui est un principe beaucoup plus fort , plus constant & plus aisé à gouverner , acquiert une nouvelle vigueur par cette élévation de génie que donnent les connoissances , & la bonne éducation.

Il n'y a que ce sentiment d'honneur & de vertu qui puisse regler

DES FEUILLES. 251

l'amour de l'argent. Si cet honneur n'est pas égal dans tous les siècles, il fera certainement plus général dans les siècles des arts & des connoissances.

Qu'on vante tant qu'on voudra un ancien Franc ou un ancien Saxon, je crois qu'il n'y a personne qui ne crût sa vie ou sa fortune moins sûres dans les mains d'un Maure, d'un Tartare, d'un Sauvage, que dans celles d'un Gentilhomme François ou Anglois.

L'adoucissement général des esprits & des mœurs par la suite des siècles a donc rendu tous les Gouvernemens bons, Monarchie, Aristocratie, Démocratie, avec quelque avantage pour la Monarchie, à raison de l'abbrégement. Avant ce tems là tous les Gouvernemens étoient aussi mauvais les uns que les autres. Le principe de tout gouvernement doit être le bien public, & quand la première spéculation porteroit à préférer le gouvernement républicain, l'expérience qu'on a sur les hommes faits comme ils sont & comme ils seront toujours, apprend que le gou-

L'avantage de la Monarchie.

vernement Monarchique est préférable, & la vraie philosophie se rend à cela. Ainsi quand je lis des Auteurs ennemis de la Monarchie, je dis *ces gens là se ressentent de la fierté de l'esprit humain, & suivent leur propre orgueil ; mais ils ne connoissent pas le bien public & ne sont pas Philosophes.*

Les Particuliers sont fiers dans une République ; mais la Nation l'est bien d'avantage dans une Monarchie.

Les Républiques sont toutes exposées à passer sous des maîtres par la contrariété nécessaire des intérêts, des avis & des passions de ceux qui les composent ; leur état est toujours flottant entre le gouvernement populaire & le despotique comme entre deux écueils inévitables.

Le gouvernement Démocratique avoit sans doute quelque chose de spécieux, quand la plupart des Empereurs étoient des tyrans, & que les Rois étoient des bourreaux. Je dis quelque chose de spécieux ; car ces Empereurs, & ces Rois étoient des monstres vivans & mourans ; au lieu

DES FEUILLES. 253

que le génie populaire étoit un monstre permanent. Voyez les tableaux affreux que vous offre l'histoire Grecque. Lisez surtout le Phocion de Plutarque.

Enfin quel est le plus avantageux d'une liberté tumultueuse qui souvent n'en a que le nom , ou de la tranquillité publique sans esclavage, sans tyrannie ? La réponse qui sera faite établira l'Aristocratie ou la Monarchie.

La perfection du Gouvernement par rapport à l'intérieur d'un Etat aussi bien qu'à l'égard des Princes voisins , seroit de réduire toute politique à une morale éclairée.

Une victoire où il s'agit de mé- La Guerre.
nager les vaincus , comme devroient être toutes celles où on aspire , est bien plus difficile à remporter , que celles de ces vainqueurs fougues , qui n'ont voulu satisfaire que leur orgueil & leur vengeance. Si vous vou'ez détruire ces Peuples , disoit à son maître un habile Officier Général , il ne me faut que vingt mille hom-

mes ; mais il m'en faut quarante si vous ne voulez que les soumettre.

On peut dire qu'à l'égard d'une guerre il faut de la sagesse dans l'entreprise , & du courage dans l'exécution ; au lieu qu'à l'égard d'une réforme importante à faire dans le cœur de l'état , il faut du courage dans l'entreprise & beaucoup de sagesse dans l'exécution.

La Jurisprudence demande un esprit droit , la politique un esprit étendu , la guerre un esprit présent.

Le Mi-
nistré.

Le Juge ordinaire doit comparer la punition avec le crime ; l'homme d'Etat ne doit comparer la punition qu'avec le fruit de la punition. Richelieu aux vûes du bien de l'état joignoit , & celles du Juge ordinaire , & celles du ressentiment particulier , ou de la jalousie : cette pratique est affreuse.

L'esprit de la multitude est un fleuve auquel un homme d'Etat sçait donner un cours. L'art est de la conduire sans qu'elle s'en apperçoive , ou ce qui revient au même par

DES FEUILLES. 255

ses inclinations. La fin est de hâter par là imperceptiblement le bien qui ne viendrait de long tems tout seul. *

L'excellent homme ! L'homme digne d'une reconnoissance éternelle est celui qui cherche à plaire à son maître pour l'utilité publique ; le Prince ne lui en a pas moins d'obligation que les peuples.

La sagesse d'un homme d'Etat consiste à rendre heureux ceux même qui ne pensent pas comme lui : il ne s'attend point à forcer les inclinations

* Ces principes , tout admirables qu'ils sont , paroissent peut-être moins nouveaux , depuis que l'Europe a un Esprit des Loix ; mais on peut voir aisément que l'Ouvrage de M. l'Abbé Terrasson étoit fait avant la première édition de celui du Président Montesquieu : & on ne peut qu'être enchanté de voir de qu'elle manière pensoient deux hommes de genie , en même tems sur une même matiere , quoique l'un d'eux n'eût pas dessein de faire un livre. On a été obligé dans cet extrait outre le choix d'y donner un ordre qui put en faire un système entier de morale. Les grandes idées de l'Abbé Terrasson méritoient de nous cette attention.

256 LA REVUE

des hommes , de même que l'excellent Mécanicien ne s'attend à forcer les Loix du mouvement local ; mais ils emploient habilement, l'un ses inclinations , l'autre ses loix pour aller à son but.

Il est d'un plus grand génie d'apercevoir l'avantage d'un parti à prendre dans les choses mêlées d'inconvéniens de part & d'autre , que de trouver le vrai , quelque subtil qu'il soit dans celles qui n'ont qu'une vérité déterminée. Voilà par où le grand homme d'Etat est supérieur au plus grand Géomètre. Combien d'occasions où il faut donner plus à la pratique qu'à la spéculation , à la tolérance qu'à la règle , à l'opinion commune qu'à la vérité métaphisique. Ce retour de Philosophie s'acquiert plus difficilement & plus tard que la Philosophie même.

Le plus
haut point
des lumie-
res & de la
politesse
d'une Na-
tion.

Une Nation est véritablement parvenue au plus haut degré de lumière & de politesse , lorsque la recherche du vrai & l'amour du bien public , y ont pris la place de toute opinion

DES FEUILLES. 257

préétablie , & de tout point d'honneur mal entendu ; tout ce qui ne va pas là est un reste de la barbarie des Celtes & des Gots.

On ne peut policer une Nation que par le commerce , & on ne peut la polir que par les Lettres. Il suit de là que le commerce qui paroît si contraire aux Lettres , en est cependant la première source dans un État , puisqu'on ne peut polir qu'une Nation déjà policée.

Je dirois volontiers que le luxe , *Le Luxe.* la première cause de la ruine des États, ne commence réellement à mériter ce nom, que lorsque l'envie qu'on a de briller fait acheter des ornemens qu'on ne peut plus payer sur le champ ; jusques-là je ne le qualiferois que d'opulence , source d'accroissement pour les arts & pour le commerce.

Deux vices opposés peuvent être plus avantageux dans un État , qu'aucun des deux qui domineroit seul. Ce principe est vrai , surtout par rapport au luxe & à la paresse , par rapport au point d'honneur outré & à la sé-

vérité des loix qui veut le retenir : l'équilibre alors fait disparoître les excès pour établir une regle inébranlable.

L'indigence.

L'indigence & la misere étant la principale cause des crimes qui troublent l'ordre de la Société, le Prince qui protège & favorise les arts, en rendant ses peuples heureux tarit la source de tous ces crimes.

Le bonheur des Peuples & des Souverains.

Si les Rois avoient connu tout le bien qu'ils pouvoient faire, s'ils avoient jugé combien ce pouvoir ou ce devoir étoit étroitement lié à leur bonheur, à leur gloire & à leur puissance ; il n'y en a pas eu un seul, même parmi ceux qu'on regarde comme des monstres, il n'y en a pas eu un seul, je le répète, qui eût pû se refuser à une satisfaction si essentielle. Mais tandis qu'un courtisan timide a craint de les en instruire, un autre a osé insinuer des maximes honteuses, & d'un mot a souvent sacrifié des millions d'hommes. La nature ne fait pas les méchans Princes, c'est l'adulation des lâches Courtisans.

Il y auroit encore, Madame, beau-

DES FEUILLES. 259

coup d'idées excellentes à recueillir dans cet Ouvrage , où tous les objets de l'esprit humain sont épurés aux rayons de la vraie Philosophie ; mais en voilà déjà plus qu'un extrait n'en permettroit , sans la nécessité de confondre un censeur qui dans une mine si riche a jugé tout indigne de son attention ; & qui n'a sçu en rapporter autre chose , si non que l'Abbé Terrasson avec quelque esprit, étoit sans goût & sans génie. Ne nous arrêtons pas à suivre dans ces détails infidèles un homme qui au lieu de faire connoître un bon ouvrage employe plusieurs pages à combattre à grand bruit une erreur qu'il vient d'enfanter seule , une chimere sortie de son imagination blessée ; un homme en un mot qui se bat avec chaleur contre son ombre. Car , où est ce que l'Abbé Terrasson a dit *que la Philosophie seule tenoit lieu de talens & de génie* ? Si ce Censeur ne peut pas prouver ce qu'il avance , que pensera-t-on de sa bonne foi ? Et si on lui prouve formellement le contraire , comment doit-on traiter cet Accusateur ? La

voici cette preuve formelle. L'Abbé Terrasson dit, page 116 : „ *L'esprit* „ *Et les talens ont existé avant la Phi-* „ *losophie, ils existent encore aujour-* „ *d'hui sans elle, Et de plus la Philoso-* „ *phie par elle-même Et toute seule ne* „ *les donne pas* “. Que peut-on de plus clair ? Ce Censeur confondu cherche à se replier, il veut se venger sur l'article de la page 4. „ *Le* „ *siècle des talens n'est pas par lui-* „ *même celui de la Philosophie; mais* „ *il le prépare & l'amène* “. Là-dessus il s'escrime à sa manière, & cite d'un air triomphant Descartes, Philosophe fameux avant le siècle des talens. Admirez, Madame, la justesse & la pénétration de cet esprit qui ne voit pas qu'un grand Philosophe à l'aurore de la Philosophie ne constitue pas le siècle de cette science: Il faut qu'elle soit généralement répandue pour pouvoir le caractériser. L'Abbé Terrasson dit en plusieurs endroits de son ouvrage ; „ *il faut* „ *un rayon de Philosophie pour faire* „ *naître les talens & les arts, qui à* „ *leur tour contribuent à étendre &*

DES FEUILLES. 261

„ à perfectionner la Philosophie. On lit aussi , page 123. „ Dans le „ siècle passé la Philosophie guidait „ déjà les bons Ecrivains , mais sans „ se montrer “.

M. F. a encore d'autres visions de cette espèce que nous laisserons pour ce qu'elles valent: vous ne seriez pas bien amusée , Madame , de le voir combattre contre des moulins à vents , & il y viendra. Un Sophiste * à Athènes déclamoit contre la Divinité ; ses auditeurs excédés de ses faux raisonnemens lui tournoient le dos , & quelquefois en haussant les épaules lui montraient d'un air de compassion le Ciel & la terre. Enfin on le fit chasser de la tribune. Si nous étions dans le siècle de la Métempsychose , on pourroit demander à notre Censeur s'il se ressouviendrait d'avoir été l'ame de ce Sophiste , après avoir passé par le corps de Zoïle ; & à ses Lecteurs s'ils n'avoient pas quelque idée d'avoir jadis animé l'auditoire de ce Dé

Ælien , hist. divers.

262 LA REVUE

tracteur de la Divinité , tant les circonstances , les sentimens & la conduite paroissent les mêmes. Je me sens violemment tenté en cet instant d'être Pitagoricien ; & je crois , Madame , qu'on auroit moins de peine aujourd'hui à vous reconcilier avec cet illustre Philosophe.

J'ai l'honneur d'être, &c.



LETTRE VII^e.

MADAME.

J E pensois vous avoir accablée de détails Philosophiques ; je me reprochois de m'être livré à mon goût, sans égard pour un sexe à qui il ne faut présenter que la fleur des sciences lorsqu'on est réduit à ce commerce ; mais je m'apperçois tous les jours que ce seroit vous manquer que d'avoir de pareils égards. C'en est assez , j'espère vous satisfaire aujourd'hui. Je vais vous parler d'un Philosophe qui a déjà fait beaucoup de bruit, peut-être sans le vouloir ; mais assurément à bon titre. Ses neureuses

hardiesses soutenues d'une éloquence mâle en fixant l'attention des gens éclairés ont révolté la populace des Littérateurs ? Ce Philosophe est M. Rousseau de Genève qui vient de donner un discours sur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes. Je vais vous en rendre compte avec une liberté philosophique digne de la façon de penser qu'il nous annonce.

Je dirai en passant que l'Auteur a l'avantage de reconcilier dédicace & préface avec le lecteur , ou pour mieux dire avec la raison & l'éloquence toujours sûres de le ramener. Le tableau de la République de Genève est ingénieusement tracé dans le plan d'un corps politique idéal à la manière de Platon. Un Citoyen éloigné de sa patrie par les caprices du sort lui adresse le discours le plus touchant. Le zèle éclairé , & la probité personnifiée au milieu du Sénat n'auroient pas d'autre langage. Il prépare ainsi ses Concitoyens au développement d'un système digne d'être médité par ceux même qui ne croi-
ront

DES FEUILLES. 265

ront pas devoir l'admettre ; ce n'est qu'à ce prix qu'on peut être reçu à le combattre. Ceux qui ont traité cette question avant lui ont senti la nécessité de remonter à la source ; M. Rousseau les accuse de n'y être pas arrivés , & d'avoir attribué au premier état du genre humain les vices de la société : en garde contre cet écueil , il considère à loisir l'état des premiers hommes , tant dans le physique que dans le moral ; ensuite il développe les circonstances & les causes qui ont pû l'arracher à cet état pour le conduire au point où nous le voyons aujourd'hui. La question se trouve réduite à sçavoir si la nature a établi l'inégalité ; & si elle ne l'a point établi , d'où vient que nous la voyons parmi les hommes. Voici en abrégé le détail de ce système.

L'heureux animal que l'homme au sortir des mains de la nature , il paroît le mieux organisé de tous , il vit au sein de l'abondance , sa force & sa vigueur croissent avec l'âge , & sa santé devient presque inaltérable. On va voir sur quoi sont fondés

Les premiers hommes considérés dans l'état de nature par rapport au physique & au moral.

M

ces avantages. Il jouit de la fertilité de la terre beaucoup plus que les autres espèces, son goût le porte à un plus grand nombre d'alimens, entre lesquels il choisit. L'exercice auquel le soin de sa conservation l'oblige, la hauteur des arbres, la concurrence & l'avidité des animaux, tout lui acquiert la force & l'agilité qui forment un tempérament robuste. Il n'aura donc pour tout ennemi que les infirmités naturelles qui se réduisent à bien peu de chose pour le sauvage. Son enfance est à couvert du péril dans les bras de sa mère, sa manière de vivre l'en préserve dans la maturité de l'âge, & sa vieillesse à l'abri de la goutte & des rhumatismes s'éteint sans qu'il s'en apperçoive. Il ne connoit point de remède, ignorant les maux, qui pour la plupart sont nés dans la société. Le défaut d'habits & de logement n'est pas une privation, il n'en connoit ni l'usage ni le besoin : * la réflexion seroit un état

* Ce paradoxe vient un peu tard, la génération naturelle de nos idées est démon-

DES FEUILLES. 267

violent pour lui, abandonné aux soins de la nature, elle ne perfectionne que les qualités essentielles à cet état, la vue, l'odorat, l'ouïe. Les Hottentots voyent aussi loin que nous avec les meilleures lunettes, les Mexicains sentoient à la piste la trace des Espagnols.

Si du physique on passe au moral on voit que l'homme, comme tout animal, est une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter; il a de plus la liberté, caractère infailible d'une ame spirituelle, & la perfectibilité; *qualités qui produisant ses lumières & ses erreurs, ses vertus & ses vices devinrent la source de tous les maux.*

Les seuls biens du sauvages sont la nourriture, une femme, & le repos. Si l'entendement doit beaucoup aux passions, & si le progrès des passions est proportionné aux besoins du corps, tout semble borner ce progrès chez le Sauvage. Comment franchir sans communication ce grand

trée par les plus grands Métaphysiciens, & connue aujourd'hui de tout le monde.

intervale * des pures sensations aux idées simples ? Comment inventer les choses les plus nécessaires pour la société , le feu , le fer , l'agriculture , &c. ? Qu'on songe de combien d'idées nous sommes redevables à l'usage de la parole , & quels obstacles n'eût-il pas fallu surmonter pour l'établir. On voit par ces difficultés combien la nature a peu préparé la sociabilité * , *l'homme n'a pas plus besoin de l'homme que le loup du loup , & n'est pas plus porté à lui donner du secours.* Qu'on n' imagine pas de-là que cet état est misérable , ce terme dit privation , & le Sauvage n'en ressent pas. L'homme étoit donc sans relation & sans devoirs connus , il ne pouvoit être par conséquent

* Sur ce grand intervalle consultés un Philosophe plus exact & plus accoutumé à mesurer ces intervalles , M. l'Abbé de Condillac.

* Comparez cela avec la page 111. du discours , dans laquelle l'Auteur peint , sans y penser , un commerce passager que demande la nature , lequel en amène bientôt un autre plus doux & plus permanent.

DES FEUILLES. 269

ni bon ni méchant. En vain Hobbes nous dira que le méchant est un enfant robuste. Cela seroit peut-être vrai s'il étoit dans la dépendance ; mais il ne fait pas attention que robuste & dépendant sont contradictoires parmi des Sauvages. D'ailleurs on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui * un sentiment naturel qui modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même concourt à la conservation mutuelle de toute l'espèce : c'est la pitié, qui dans l'état de nature tient lieu de Loix, de mœurs & de vertu. Il n'y a que l'amour qui pourroit être à craindre pour eux ; mais distinguons dans cette passion ardente, impétueuse le physique du moral : séparons le penchant qui porte un sexe à s'unir avec l'autre, d'avec le sentiment de mérite, de beauté & de préférence ; sentiment factice, & qui produit tous les désordres de l'amour. Le Sauvage est bien loin de cette funeste acquisition, il attend paisiblement l'impulsion de la nature, toute femme est bonne pour lui dans ce moment, &

* Pag. 74

le besoin satisfait , tout désir est éteint. Concluons donc qu'errant dans les forêts sans domicile, sans liaisons, sans industrie, sans guerre, sans nul besoin de ses semblables, l'homme Sauvage, sujet à peu de passions, n'avait que les sentimens & les lumières propres de son état, l'espèce étoit déjà vieille & l'homme étoit toujours enfant.

* On voit dans ce *tableau du véritable état de nature*, combien l'inégalité même naturelle est loin d'avoir la réalité qu'on a voulu lui donner ; & à supposer qu'elle eût quelque chose de réel, que produiroit-elle sur des hommes qui n'ont aucune sorte de relation entr'eux ? Cherchons ailleurs les causes de cette inégalité.

Le développement
des causes
de l'inégalité
fixé par
époques.

Le premier qui a enclos un terrain, s'avisa de dire ceci est à moi, &

* M. Rousseau avoir averti, page 6. de ne pas prendre ses recherches pour des vérités, mais seulement pour des raisonnemens hypothétiques & conditionels, semblables à ceux des Physiciens sur la formation du monde. L'auroit-il déjà oublié, ou voudroit-il nous le faire oublier ?

DES FEUILLES. 271

trouva des gens assez simples pour le croire, & fut le vrai fondateur de la société civile. Mais cela suppose beaucoup d'idées antérieures. Reprenons donc de plus haut.

Le premier sentiment de l'homme fut celui de son existence, son premier soin celui de sa conservation. Les secours s'offroient d'abord de toutes parts à ses besoins. La différence de climats & de saisons exigea bien-tôt une nouvelle industrie, cette nécessité inventa l'hameçon & l'arc ; en pourvoyant à sa subsistance la peau des bêtes qu'il avoit vaincues le garantit du froid ; voilà l'homme pêcheur & guerrier. De-là naissent dans l'esprit les rapports de grand, de petit, de fort, de foible, de peureux, de hardi, & d'autres idées comparées au besoin qui produisirent chez lui quelque réflexion. Ce premier développement augmenta sa supériorité sur les animaux ; il devint le maître des uns & le fleau des autres. Il ne pût s'empêcher d'observer des êtres qu'il crût semblables à lui. Mêmes besoins, mêmes manières

1.
Epoque.

d'agir, il conclut que leur maniere de penser & de sentir étoit entièrement conforme à la sienne (a). Instruit par l'expérience que l'amour du bien être est le mobile de ses actions il se trouve en état de distinguer les occasions où l'intérêt commun doit le faire compter sur l'assistance de ses semblables. Il s'unit avec eux en troupeau par une association libre qui ne dure qu'autant que le besoin passer qui l'a formée. Voilà comme les hommes purent acquérir quelques idées grossieres des engagemens mutuels & de l'avantage de les remplir. Ces premiers progrès les disposèrent à en faire de plus rapides. Bientôt cessant de s'endormir sous le premier arbre, ils imaginèrent de faire des huttes de branches.

(a) Cet homme si bête, qui n'avoit pas vraisemblablement aperçu ses semblables, devient avant la première époque de ses développemens si philosophe & si politique, que la dernière n'aura rien de plus parfait à nous offrir en fait de discernement & de conjecture.

DES FEUILLES. 273

Cette révolution forma l'établissement & la distinction des familles, & introduisit une sorte de propriété, ce ne fut peut-être pas sans combats. Alors commencerent à naître les plus doux sentimens de la nature, l'amour conjugal & l'amour paternel dignes d'établir le premier usage de la parole. Ayant une affiette plus fixe, les hommes se rapprochent peu à peu, se réunissent en diverses troupes & forment dans chaque contrée une nation particuliereunie de mœurs & de caractère, non par des reglemens & des loix. Les jeunes gens des deux sexes éprouverent, par la fréquentation, un sentiment plus doux que celui de la société, on s'accoutume à comparer, on acquiert des idées de mérite & de beauté, il y eut des préférences : la jalousie & la discorde suivent de bien près l'amour. Cependant les liaisons s'étendent & les liens se resserrent, on commence à s'assembler devant les cabanes, ou autour d'un grand arbre, le chant & la danse, vrais enfans de l'amour & du loisir, de-

II.

9^u

viennent l'amusement ou plutôt l'occupation des nouvelles sociétés, chacun s'attacha peut-être sans dessein, à regarder les autres, bien-tôt à vouloir être regardé : l'estime publique eut un prix accordé au plus fort, au plus adroit, au plus beau. Ce fut le premier pas vers l'inégalité & vers le vice en même tems. De ces préférences nâquirent d'un côté la vanité & le mépris ; de l'autre, la honte & l'envie. L'idée de considération formée, chacun crut y avoir droit à proportion du cas qu'il fait de lui-même. La moralité commençant à s'introduire dans les actions, chacun étant Juge & vengeur de l'offense qu'il croyoit avoir reçue : il fallut des punitions plus sévères à mesure que les occasions d'offenser devinrent plus fréquentes. La terreur des vengeances tint lieu du frein des loix. Cet état est la véritable jeunesse du monde, tous les progrès depuis cette époque ont été vers la décrépitude de l'espèce. Tandis qu'on ne se livra qu'à des ouvrages qu'un seul homme pouvoit faire, & à des

DES FEUILLES. 275

Arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécutent libres, sains, heureux; mais dès qu'un homme eut besoin du secours d'un autre & qu'il fut utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut entièrement.

L'invention de l'agriculture & la découverte des métaux produisirent ce grand changement. Les hommes pouvoient connoître l'agriculture auparavant; mais rien ne les invitoit à s'y adonner: il faut perdre pour recueillir, & ce gain n'est guere à la portée du sauvage. L'invention des autres arts fut donc nécessaire pour forcer le genre humain à s'appliquer à la culture des terres. Plus le nombre d'ouvriers vint à se multiplier, moins il y eut de mains employées à fournir la subsistance commune, sans qu'il y eût moins de bouches, pour la consommer. On employa le fer à perfectionner l'agriculture. Il n'est pas besoin de décrire l'invention successive des autres arts, l'emploi de divers talens, l'adresse de les faire valoir, l'inéga-

III.
Epoque

ité des fortunes , l'usage & l'abus des richesses. Une multitude de nouveaux besoins assujettit l'homme à toute la nature , & surtout à ses semblables dont il devient l'esclave, même en devant le maître : il faut qu'il cherche à les intéresser à son sort , ce qui le rend ou fourbe & artificieux , ou dur & impérieux. La preuve n'en est que trop aisée.

IV.
Epoque.

Quand les héritages se furent accrûs au point de ne pouvoir plus s'agrandir qu'aux dépens des autres , les surnuméraires que la foiblesse & l'indolence avoient empêché d'acquérir , furent obligés de recevoir ou de ravir leur subsistance de la main des riches. De-là la domination & les rapines , la servitude & la violence. Ainsi les plus puissans & les plus misérables se faisoient , de leurs forces & de leurs besoins , une sorte de droit au bien d'autrui , équivalant à celui de propriété , l'égalité fut rompue & suivie du plus grand désordre.

Cette situation fut plus affreuse pour les riches qui risquoient à la fois

DES FEUILLES. 277

& leur bien & leur vie. Ils imaginèrent des institutions. L'un d'eux après avoir exposé l'horreur d'un état qui armoit sans cesse les uns contre les autres , insinua que ce désordre ne pouvoit cesser qu'en s'unissant de concert pour garantir les foibles de l'oppression , contenir les ambitieux , & assurer à chacun la possession de ce qui lui appartient. Tous coururent au-devant de leurs vœux. Telle est l'origine de la société & des loix , qui détruisirent sans retour la liberté naturelle , & fixerent pour toujours sur la terre l'usurpation & l'inégalité , parce que l'établissement d'une société rendoit indispensable celui de toutes les autres. Le droit civil étant devenu la règle commune des Citoyens , la loi de nature n'eut plus lieu qu'entre les diverses sociétés sous le nom de droit des gens. Ce qui ne fût pas même sans altération , ces corps politiques se ressentirent bien-tôt des inconvéniens qui avoient forcé les particuliers d'en sortir , de-là les guerres nationales & ces préjugés horribles

qui placent au rang de vertu l'honneur de répandre le sang humain.

▼. L'Etat politique demeura toujours
 Époque. imparfait , la loi fut éludée en mille manieres , on fut forcé de confier à des particuliers le dangereux dépôt de l'autorité publique ; mais si les hommes consentirent à se donner des supérieurs , ce ne fût que pour les défendre contre l'oppression , & pour protéger leur liberté leur vie & leur bien qui sont les élémens constitutifs de leur être. Si nous avons un Prince c'est afin qu'il nous préserve d'avoir un maître , disoit un Romain au plus grand Empereur de Rome , flatté de ces sentimens. Comment montrer sans cela la validité d'un contrat qui ne lieroit qu'une des Parties & qui ne tourneroit qu'au préjudice de celui s'engage. On a demandé si un homme sans irriter la Divinité peut renoncer à sa liberté ? Si une génération lâche & dénaturée peut soumettre sa postérité à la honte de l'esclavage qu'elle embrasse ? Et si le fils d'un esclave naît esclave , c'est-à-dire s'il ne naît pas homme ?

DES FEUILLES. 279

Quoiqu'il en soit nous nous bornons ici à considérer l'établissement du corps politique comme un vrai contrat. Le Magistrat comblé d'honneurs pour rendre la loi plus respectable, s'oblige à n'user du pouvoir qui lui est confié, que selon l'intention de ceux qui l'ont commis, & à préférer en toute occasion l'utilité publique à son propre intérêt. Dès qu'il touchera à cette loi fondamentale, le contrat est nul : le peuple rentre dans sa liberté naturelle. N'y ayant point de pouvoir supérieur qui soit juge ou garant de la fidélité des contractans, qu'attendoient-ils après l'infraction de l'un ou de l'autre * ?

* Ce raisonnement sur le droit est évident ; mais le fait n'aura jamais lieu. Personne ne doute que la première des Parties contractantes qui se croira lésée, peut à sa volonté annuler le contrat. Ainsi un Souverain peut laisser au peuple l'autorité dès qu'il n'y trouvera pas l'avantage ou le bien qu'il s'étoit promis. De même le peuple peut la reprendre à la première idée de désavantage. Je dis le peuple : car c'est le peuple entier qui fait une partie du contrat. Ainsi dès qu'un consentement un-

On peut voir naître les diverses formes de gouvernement des différences qui se trouverent entre les particuliers au moment de cette révolution. Un homme étoit-il éminent en vertu, en pouvoir, en richesse ou en crédit ? il étoit élu Magistrat, & l'état devenoit Monarchique. Plusieurs égaux entr'eux l'emportèrent-ils sur les autres ? Ils furent élus conjointement, & l'on eut une Aristocratie. Ceux dont la fortune & les talens s'étoient moins disproportionnés & éloignés de l'état de nature garderent entr'eux l'administration suprême, & formerent un Démocratie. Les uns restèrent soumis aux loix, les autres obéirent bien-tôt à des Maîtres. On eut d'un côté les richesses & les conquêtes, & de l'autre le bonheur & la vertu *.

Dans les divers Gouvernemens les Magistratures furent électives, & la nation voudra déposer un Souverain il sera déposé sans trouble & sans coup férir. Si cette réunion étoit possible, il n'y auroit jamais eu de vice dans le Gouvernement. Qui diroit Souverain, diroit le plus grand & le plus juste de l'Empire.

* C'est un Citoyen de Genève qui parle.

DES FEUILLES. 281

préférence étoit toujours accordée au mérite & à l'âge ; dans la suite les brigues s'introduisirent , les guerres civiles s'allumerent , & le Citoyen fut sacrifié au bonheur de l'Etat. L'ambition des principaux profita des circonstances pour perpétuer les charges dans leurs familles. Le peuple hors d'état de briser ses fers consentit à laisser augmenter sa servitude pour assurer sa tranquillité.

VL
Epoque.

Les distinctions politiques amènent nécessairement les distinctions civiles. Le Magistrat ne sçauroit usurper un pouvoir illégitime , sans se faire des créatures à qui il est forcé d'en céder quelque partie , & qu'il séduit par cet appas. On consent à porter des fers pour en donner à son tour. Il est impossible de réduire à l'obéissance celui qui ne veut pas commander ; mais l'inégalité s'étend sans peine parmi des âmes ambitieuses & lâches : ainsi il dût venir un tems où les yeux du peuple furent fascinés à tel point , qu'un de ses conducteurs n'avoit qu'à dire au plus petit des hommes : *sois grand toi & toute ta race*. Aussi-tôt il paroïsoit grand à tout le monde.

Il* faut convenir cependant que l'inégalité de crédit & d'autorité devient inévitable , & descend même des regles de la Justice distributive , si-tôt que réunis en une même société les particuliers sont forcés de se comparer entr'eux , & de tenir compte des différences qu'ils trouvent dans chaque individu. Ces différences en général sont , la richesse , la puissance , la noblesse ou le rang , & le mérite personnel , par lesquelles on se mesure dans la société. L'accord & la proportion de ces rapports est la preuve la plus sûre d'un Etat bien constitué & bien gouverné. Quoique les qualités personnelles soient au-dessus de toutes les autres , & que la richesse tienne par elle-même le dernier rang , c'est celle à laquelle elles se réduisent à la fin , parce qu'étant la plus immédiatement utile au bien être & la plus facile à communiquer , on s'en sert aisément pour acheter tout le reste. Les abus & les excès qui

* Notre Philosophe se relache ici beaucoup de la roideur de son opinion , & peut-être trop , pour l'unité de son système , surtout si on lit la note qu'il y ajoute.

DES FEUILLES. 283

s'en suivent font infinis. On verra l'oppression s'accroître sans que les opprimés puissent jamais sçavoir quel terme elle aura , ni quels moyens légitimes il leur restera pour l'arrêter. Droits & réclamations , tout sera traité de révolte. C'est du sein de ce désordre que le despotisme levant par degrés sa tête hideuse dévorera tout ce qu'il aura apperçu de bon & de sain dans toutes les parties de l'Etat , foulant aux piés le peuple ses loix & ses mœurs. C'est ici le dernier terme de l'inégalité qui touche au point d'où nous sommes partis & ramene la loi du plus fort. Un Sultan étranglé est un acte aussi juridique que l'acte par lequel il avoit la veille fait périr le Visir. C'est en retraçant ainsi les routes perdues , qui de l'état de nature , ont dû mener l'homme à l'état civil , qu'on sera frappé de l'espace immense qui les sépare. L'homme originel s'évanouissant par degrés ; la société n'offre plus aux yeux du Sage , qu'un assemblage d'hommes artificiels , & de passions factices , qui sont l'Ouvrage de toutes ces

284 LA REVUE

nouvelles relations , & n'ont aucun vrai fondement dans la nature. Quel spectacle pour un Caraïbe , que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent Sauvage , à l'horreur d'une pareille vie , qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire.

Voilà, Madame, l'abrégé de 184. pages , sans compter la Dédicace , la Préface & les Notes. Si c'eût été un Discours purement oratoire , on auroit pû le réduire aisément ; mais un système & un système aussi intéressant, exige une certaine étendue pour être présentée avec fidélité. On ne sauroit refuser à celui-ci du génie dans le plan & beaucoup d'éloquence dans l'exécution ; aussi le jugeons-nous digne de quelque chose de plus qu'une admiration vaine. Un Philosophe nous a tracé la conduite que nous devons tenir ; il soutient que *la bonne manière de respecter un excellent Ouvrage , c'est de prouver par bonnes raisons, lorsqu'il y a lieu , que l'Auteur se trompe en telle ou telle circonstance.* On va

Réflexions
sur ce Sys-
tème.

DES FEUILLES. 285

donc se permettre quelque objection , & on ne veut pour Juge que M. Rousseau lui-même.

Pour mieux traiter la question de l'inégalité dans son principe , & remonter à la source ; notre Philosophe dépouille l'homme de tout , & le reçoit pour ainsi dire dans ses bras au sortir des mains de la nature , dénué de tout secours , soit divin soit acquis. Cette attention évite un écueil ; mais peut-être pour tomber dans un plus grand ; car si l'homme n'a jamais été ainsi dénué , si une main favorable l'a comblé à sa naissance de qualités convenables à sa nature , ou si son esprit a eu dans ces premiers tems une activité , une énergie , qui s'est peut-être ralentie en se communiquant de génération en génération ; comment faire sortir la vérité d'une hypothèse toute contraire ? Il s'agit d'en venir à l'état connu présent & actuel ; comment y arriver par l'inconnu & l'imaginaire ? La marche du raisonnement ne va pas ainsi. On convient qu'entre deux faits donnés & constans , le Philosophe a droit de

rétablir la chaîne , en supposant les intermédiaires selon les regles de la plus grande vraisemblance ; mais ici il n'y a qu'un fait donné : si l'imagination supplée le premier terme , la chaîne n'aura d'autre force que celle que lui donnera l'imagination , c'est-à-dire , aucune. Mais ce premier terme posé , est-il aussi imaginaire que nous l'avons dit ? Nous ne ferons point ici les Sorbonistes , nous ne présenterons à M. Rousseau que ses principes ; il dit page 5. , Il n'est pas „ même venu dans l'esprit à la plu- „ part de nos Auteurs, de douter que „ l'état de nature eut existé , tandis „ qu'il est évident par la lecture des „ Livres sacrés , que le premier hom- „ me ayant reçu immédiatement de „ Dieu des lumieres & des précep- „ tes , n'étoit pas lui-même dans cet „ état , & qu'en ajoutant aux écrits „ de Moïse , la Foi que leur doit „ tout Philosophe Chrétien , il faut „ nier que , même avant le Déluge , „ les hommes se soient jamais trouvés „ dans le pur état de nature , à moins „ qu'ils n'y soient retombés par quel-

DES FEUILLES. 287

„ que événement extraordinaire : pa-
„ radoxe fort embarrassant à défen-
„ dre , & tout à fait impossible à prou-
„ ver. „ C'est cependant de ce para-
dexe que part M. Rousseau. Il est
douloureux de voir élever ainsi sur
le sable un beau plan d'Architectu-
re. La Religion ne défend pas si
l'on veut de former des conjectures ;
mais la vérité qu'on cherche , ne
peut s'établir sur d'aussi frêles fon-
demens , dont on ne se met seule-
ment pas en peine de prouver la
vraisemblance. La Physique systhé-
matique en use ainsi dira-t-on. Et
bien dans ce cas , ne prétendés qu'à
la gloire du Physicien systhémati-
que , qui se borne à établir des pos-
sibilités par des chimères pour les-
quelles il demande grace,

On demande donc ici de vou-
loir bien supposer l'homme dans l'é-
tat de pure nature ; sauf à réformer
sans doute les conclusions qu'on vou-
droit contre toutes sortes de regles
déduire d'un supposé si peu fondé.
En admettant cette hypothèse , il
convient au moins de bien connoi-

tre cet état de pure nature. Voici l'idée qu'on peut s'en former. L'état de nature est celui dans lequel une espèce n'aura précisément que les penchans & les facultés que la nature donne à cette espèce. Si cette idée est juste, chaque espèce aura sa nature, & aux yeux d'un homme qui sçait raisonner, il y aura autant d'inconséquence à attribuer la nature d'une première espèce à une seconde, que celle de la seconde à la première. La question est donc de sçavoir en quoi consiste la nature humaine dans toute sa pureté, & en usant de la plus grande précision. La Préface de cet Ouvrage est employée à faire juger l'impossibilité de cette découverte; après cela il semble qu'il n'y ait qu'à se retirer; mais M. Rousseau est trop zélé pour abandonner les intérêts de la vérité, dût-elle souffrir de ses efforts. Les Philosophes qui ont écrit sur cette matière se sont tous trompés, nous dit-on, en donnant au sauvage les penchans de l'homme civilisé, cela peut-être; mais ne sera-ce pas une plus grande erreur d'ôter à

ce

DES FEUILLES. 289

ee sauvage une partie de ses forces , de ses sentimens naturels , en le réduisant au niveau des bêtes , & des bêtes les plus éloignées de sa nature. Si ces Philosophes n'atteignent pas au principe , ils en approchent du moins ; au lieu què le systême contraire, ruine le principe même , en retranchant les parties essentielles qui le constituent. Former l'homme sur le modèle de la bête , c'est faire une bête , non pas un homme ; aussi dans le tableau qu'on nous offre de l'homme sauvage , à travers ces mots, *sain , fort , heureux* ; je ne vois qu'un bœuf qui rumine , & bien moins encore , puisque *le sauvage dort pour ainsi dire tout le tems qu'il ne pense pas , & qu'il ne pense jamais , puisque l'état de réflexion est un état contre nature , & que l'homme qui médite est un animal dépravé.* Disc. de M. R. p. 12.

De-là, plus on aura de force & de génie , plus on s'écartera. Ce ne sera pas assez de confondre les espèces , d'identifier la nature humaine avec la na-

ture animale, il faut encore en haine de la société présente (j'entends haine philosophique) abaisser celle-là au-dessous de celle-ci, regarder la sociabilité, l'invention des cabanes, les signes, l'articulation de quelques sons pour se communiquer les impressions, le tendre sentiment qu'un sexe éprouve pour l'autre, enfin l'amour conjugal & l'amour paternel; regarder, dis-je, tout cela comme impossible à l'homme, ou du moins comme fort étranger.

Il ne seroit pas difficile d'opposer de bonnes raisons à cet excès de génie; mais comme on ne persuade jamais mieux qu'avec les principes d'autrui; il suffira de rapprocher de ces conséquences, le principe fondamental sur lequel M. Rousseau insiste le plus. Il dit page 35, que *l'homme mieux organisé que tous les animaux, n'a peut-être aucun instinct propre; mais qu'il est dédommagé de celui qui lui manque par des facultés capables d'y suppléer d'abord, & de*

DES FEUILLES. 291

l'élever ensuite au-dessus. La page 43 présente les mêmes idées, qui sont poussées plus loin page 30, où admirant la liberté de l'homme dans ses actions, & sa faculté de choisir, *la conscience de cette liberté lui paroît la preuve évidente de la spiritualité de son ame.* P. 32. il regarde *la perfectibilité qui réside parmi nous, tant dans l'espèce, que dans l'individu, comme la qualité spécifique qui le distingue de tous les animaux.* C'est avoir mieux vu l'homme, que Montagne, de l'avoir vu ainsi; mais c'est être moins conséquent que lui, que de l'abaisser si bas, après avoir été forcé de l'élever si haut. *

Quoi ! Cet homme avec ses facultés admirables de comparer,

* Il y auroit plus d'inconséquence encore à m'opposer le contraste que fait Pascal, des grandeurs & des misères de l'homme. C'est une méditation sur le péché originel, d'après le vieil homme & l'homme nouveau de S. Paul. Mais S. Paul, ni le péché originel, n'ont rien de commun avec la question présente.

de choisir & de perfectionner son choix, ne pourra pas comparer l'incommodité du froid, du chaud, de la pluie, de l'orage, avec la commodité d'un abri, d'une hutte, d'une cabanne ? Ne pourra pas choisir, sans y être amené par la chaîne des siècles, cette commodité dont tous les animaux lui ont donné l'exemple, dès le premier jour ? ne pourra pas perfectionner ce qui est ébauché par les uns, combiné & fini par les autres ?

Le cri de la douleur appelle les animaux au secours de leur espèce, la chasse aux appeaux, en fournit une preuve évidente ; on a même vu souvent les loups venir au cri d'un loup poursuivi ; & l'homme seul à qui la pitié est cependant naturelle, ne l'entendra pas ; s'il l'entend, ni portera pas du secours ; s'il en porte, ne trouvera qu'un fuyard insociable qui ramassera ses forces épuisées pour l'éviter ; ou s'il ne peut éviter le secours qu'on lui porte, n'éprouvera aucun sentiment de reconnaissance, & refu-

DES FEUILLES. 293

sera sans hésiter un pareil secours dans une occasion pareille ? On pourroit pousser cette gradation plus loin , à suivre M. Rousseau , car il est persuadé que deux hommes ne se rencontreront pas deux fois en la vie , où s'ils se rencontrent , ne se reconnoîtront pas , eussent-ils vécu six ans ensemble , comme l'enfant & la mere. On voit là la crainte qu'a ce Philosophe , de voir naître la société avec les premiers besoins de l'homme. Pour parer à cet événement qu'il sent infaillible , il fait libéralement présent à son sauvage , non pas d'un désir , mais d'une fureur , d'une rage , de courir , de fuir , de battre du pays.

Le penchant d'un sexe pour l'autre , adoucit la férocité des Tigres : tous les animaux éprouvent un sentiment * (*b*) de plaisir , qui s'étend

* *b* | Les animaux paroissent avoir à nos yeux plus que le Phisque de l'amour , & le besoin de l'instant. Je dis , *paroissent à nos yeux* ; car c'est tout ce que je veux ; dès qu'on fait l'homme finge des autres animaux , il n'a besoin que des apparences. Jettons les yeux sur les colombes , sur les

au-delà du besoin , auquel se mêle souvent un mérite de choix & de préférence , & l'homme seul avec des organes plus déliés & mieux formés , n'en aura que le phisique , & pressera la rapidité de cet instant , pour s'enfuir plus vite. On conviendra avec M. Rousseau , qu'un pareil homme auroit besoin d'être enfermé pendant quelque mois dans un Parc , avec des Tigres & des Ours , pour y apprendre les penchans les plus généraux & les plus indispensables de tout ce qui respire. Il conviendra à son tour avec nous , qu'il ne peut se dispenser d'opter , ou qu'il faut refuser absolument à l'homme ces qualités qu'il convient être de l'essence de sa nature , ou lui permettre de faire avec liberté , avec choix , & avec plus de perfection que

tourterelles : toute la vivacité de l'amour toute la finesse du sentiment , les plaintes , les gémissemens , les transports semblent se développer dans leurs caresses. Les chasseurs & les habitans de la campagne , apperçoivent dans la plus grande partie des espèces , des préférences marquées de tel mâle à telle femelle , qui se recherchent & chassent les autres dans le fort des besoins.

DES FEUILLES. 295

les animaux , ce qu'il leur voit faire tous les jours , & à quoi le seul desir inné de sa conservation , le porte assés , sans le secours de l'exemple.

Notre Philosophe insiste beaucoup sur la perfectibilité de l'homme, qualité aussi sensible dans l'espèce, que dans l'individu , sans s'appercevoir que cette qualité seule ruine son système : car avec cette faculté naturelle de se perfectionner , tout ce que l'espèce humaine & l'individu peuvent acquérir , est aussi naturel que l'accroissement d'un arbre qui se perd aujourd'hui dans les nuées , quoique sa foible tige ou son germe naissant échappât à la vûe quelques années auparavant. Cette perfectibilité ne peut-être qu'un développement , ou un ressort qui d'abord sembloit n'avoir point d'élasticité ; mais qui pressé par les besoins , se roidit & s'échape avec une force qu'on ne soupçonnoit pas : & pour rapprocher encore le terme de la comparaison , 4 pieds de taille & de grosseur qu'acquiert l'enfant , ses muscles , ses nerfs qui se forment peu à peu , qui ten-

dent & renforcent insensiblement son corps , à proportion qu'il avance vers la maturité de l'âge , est ce factice , ou naturel ? Si c'est la nature comme on ne peut en douter , l'accroissement de nos connoissances , de nos besoins , & par conséquent de nos passions & de nos arts , n'a d'autre cause qu'un développement naturel , qui devoit nécessairement arriver avec plus ou moins de perfection selon les circonstances. Cette comparaison seroit-elle vague & oratoire , comme celles qu'on fait ordinairement ? Examinons ses rapports. Le corps a besoin d'alimens pour se soutenir , l'ame a besoin d'être entretenue par les objets que les sens lui transmettent ; l'action de nos ressorts sur les alimens accroît , & développe chaque partie du corps ; de même l'ame en opérant sur les sensations , développe , étend , augmente ses connoissances , & cette opération est tout aussi naturelle , & plus illimitée que l'action des ressorts de la matiere , étant proportionnée à l'activité de ces deux substances. Celui qui voudroit retrancher cet accroissement comme étranger , ressembleroit à un Jardinier , qui tous

DES FEUILLES. 297

les matins arracheroit les branches naissantes de ses arbres , sous prétexte qu'il ne les a pas plantés ainsi ; ou a ce tiran de la fable qui coupoit les parties du corps qui excédoient la mesure d'un petit lit de fer , fait exprès pour cette cruauté. Les connoissances humaines seroient ainsi mutilées & réduites pour ainsi dire à un tronc informe ; un principe dont l'activité est l'essence , seroit resserré , & contraint au moment de son action, c'est à-dire, éteint & anéanti , quel spectacle pour des hommes qui sentent devoir tout ce qu'ils ont de liberté , de vertu , de courage , de force , & de science à ce principe , & à la génération naturelle de ces connoissances ! Je parle au peuple à qui seul peut se communiquer ma compassion ; car M. Rousseau nous fait en Philosophe (p. 73,) un portrait de l'insensibilité cruelle & raisonnée des Philosophes, pour nous annoncer sans doute , que nos efforts sont inutiles , & que nous ne gagnerons rien sur lui.

Je m'arrête Madame , pour vous laisser peser ces objections générales :

N. v

si vous les trouvez justes & que vous jugiez comme moi de l'importance de la matiere , j'en aurai de particulieres à vous communiquer l'ordinaire prochain , tant sur ce discours , que sur une longue note , aussi forte que paradoxale.

J'ai l'honneur d'être , &c.



LETTRE VIII^e.

MADAME,

Un Dialecticien, qui auroit supposé l'homme plus mal organisé que les animaux sans liberté, sans choix, sans perfectibilité, auroit conclu précisément comme M. Rousseau, en supposant tout le contraire. On peut s'en convaincre en repassant légèrement sur les différentes parties du système.

La première partie nous présente les premiers hommes, dans le Physique & dans le Moral.

Dans le Physique, on ne conçoit pas... 1^o..., qu'ils puissent vivre isolés, s'ils ont reçu de la nature

Nvj

un vif sentiment de pitié qui leur fait prendre intérêt aux besoins & aux maux les uns des autres. M. Rousseau nous dit, pag. 71 du Discours & 75 de la Préface, *sans ce don, les hommes n'eussent jamais été que des monstres : mais on ne peut s'empêcher de voir, que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales. la générosité, la clémence, l'humanité, la bienveillance & l'amitié même.* Si ce sentiment est aussi ancien que l'homme & antérieur au premier exercice de sa raison, s'il n'est qu'une identification avec l'animal souffrant, & que cette identification soit évidemment plus étroite dans l'état de pure nature, (ce sont toujours les paroles de la Préface & du Disc. de M. Rousseau, pp. citées) si d'ailleurs il est nécessairement combiné avec le désir de sa conservation, il est impossible que ces sauvages aient vécu long-tems sans hutte & sans cabanne. Que feroient-ils devenus la nuit parmi les loups & les autres bêtes qui les auroient surpris seuls & sans défense? A-t on remarqué comme la

DES FEUILLES. 301

frayeur dans l'obscurité, rapproche les animaux d'une même espèce ? Instinct que j'ai toujours droit de supposer plus parfait dans l'homme.

2° On ne conçoit pas comment ces premiers hommes peuvent-être au sein de l'abondance ? Les hyvers des premiers tems étoient donc moins rigoureux, moins stériles que les suivans. Pour cela il faudroit des preuves ; car une supposition ne nous empêchera pas de croire, que l'homme au premier hyver qui survint, éprouva la disette, la faim & le froid. Remarqués ici que la grande preuve de M. Rousseau, est que l'homme se voyant dans l'abondance, en force & en santé, n'a aucun besoin de ses semblables : tandis que cette abondance disparoît au premier hyver, que cette force & cette adresse sont inutiles au premier crépuscule de la nuit qui les livre à la férocité & à la faim des bêtes, beaucoup plus que les autres espèces, qui pour la plupart ont un abri. Veut-on faire grimper ces sauvages sur un ar-

bre ? car voilà la dernière ressource de ce système. Mais qu'on fasse attention à la forme de leurs pieds propres à s'accrocher, & à se percher ; à leurs mains dont le sommeil détendant les nerfs, les expose à une chute plus dangereuse que le péril qu'ils veulent éviter : qu'on imagine s'il est possible que la femme mette au monde un fils au haut d'un arbre, le fasse dormir dans ses bras, & dorme elle-même dans un parfait équilibre.

Dans le moral, on est étonné de voir, que M. Rousseau ait pu se résoudre à ôter au premier sauvage toute moralité, & à nous le représenter sans but, sans fin, sans relations, sans bonté, sans malice, réduit au pur physique de l'amour. Pourquoi ne pas le dépouiller d'un seul coup de sa nature ? Un agent libre sans moralité est une chimère, & ces deux termes sont contradictoires. Si on prétend que l'homme n'a eu d'abord qu'une faculté non exercée, il est au moins évident que cette faculté n'a demandé qu'à l'être, n'existant dans l'homme qu'à cette fin, & n'atten-

DES FEUILLES. 303

dant qu'un objet pour agir. Si l'on pouvoit prouver que cet objet ne lui a jamais manqué, on ne pourroit refuser en aucun tems à cette faculté son exercice naturel. Cette preuve est aisée, la voici. L'objet essentiel de la volonté, est le bien, & cet objet est le premier qui se soit présenté à l'homme. Le bien est tout ce qui lui convient pour sa conservation, pour sa perfection, pour son agrément & pour son plaisir : le mal est l'opposé. Qu'on imagine s'il est possible un instant, où l'homme ait été sans tendre à sa conservation & à son plaisir, sous quelque point de vûe qu'il l'envisage, & par conséquent sans user de sa volonté & de sa liberté, soit qu'il ait fallu se décider entre deux biens particuliers, soit qu'il ait fallu comparer un bien passager avec le mal que son semblable pouvoit en souffrir, & laisser (comme dit M. Rousseau de ses sauvages,) à un enfant, ou à un vieillard infirme sa subsistance acquise avec peine, lorsqu'il pourra la trouver ailleurs. Or voilà le fondement de toute moralité.

Burlamaki.
p. 73.

pag. 75.

Il n'est pas besoin de citer ici Pufendorf & Burlamaki. M. Rousseau lui-même nous dit dans sa Préface p. 64, „ laissant tous les livres scientifiques, qui ne nous apprennent „ qu'à voir les hommes tels qu'ils se „ sont faits, & méditant sur les premières & les plus simples opérations de l'ame humaine : je crois y „ appercevoir deux principes antérieurs à la raison, dont l'un nous intéresse ardemment à notre bien être, „ & à la conservation de nous même ; & l'autre nous inspire une répugnance naturelle à voir périr ou „ souffrir tout être sensible, & principalement ses semblables : c'est de „ ces deux principes que me paroissent découler toute les regles du „ droit naturel. „ La connoissance du bien & du mal, du juste & de l'injuste, enfin toute sorte de moralité naît ici selon M. Rousseau de la première & de la plus simple opération de l'ame humaine : car qu'est-ce que ces deux principes antérieurs à la raison & d'où découlent toutes les regles du droit naturel, s'ils ne

DES FEUILLES. 305

renferment pas la connoissance du bien & du mal ? Comment suivre un principe , une regle qui ne dirige pas ? Si elle dirige, la ligne de sa direction est le bien & le juste, & tout écart volontaire fera le mal & l'injuste. On ne conçoit pas comment notre Philosophe p. 4, a oublié la preuve évidente qu'il a donnée de la Moralité des premiers hommes , preuve qu'il répète avec plus de force , p. 75 du Discours , en assurant que la nature a gravé dans nos cœurs ce principe ; „ fais-ton bien avec le moindre mal „ d'autrui qu'il se pourra. „ qu'on explique , s'il est possible , ce moindre mal , autrement que par la Moralité.

Dès qu'on voit clairement la moralité des actions suivre la naissance de l'homme , on ne sera pas arrêté par la difficulté de se communiquer , & d'inventer des signes arbitraires. Si la difficulté des langues est si grande , que M. Rousseau nous la présente, on lui dira que c'est une nouvelle raison pour rejeter sa supposition du pur état de nature. Les langues

se sont établies & se sont perfectionnées au point où nous les voyons. Cet établissement & cette perfection sont impossibles dans telle hypothèse, donc l'hypothèse est non seulement fautive, mais inadmissible ; & plus le Philosophe entassera d'argumens pour prouver cette impossibilité, plus il se détruira lui-même. On est plus frappé de cette opposition, que de voir des sauvages, qui ne connoissent ni substantif, ni aoriste, ni gérondif. Combien de femmes, qui parlent très-bien, & qui n'ont pas la première idée de cette barbarie de l'école, non plus que des genres & des espèces ? * il y auroit la bien des

* Il y a une espèce de progrès machinal & d'habitude, où la raison semble n'entrer pour rien, & d'après lequel elle opère souvent. Il consiste en de petites différences plutôt senties, qu'aperçues, multipliées insensiblement chaque jour, & desquelles on n'a pensé dès long-tems à se rendre compte. Le premier qui distingua les espèces des genres, les aoristes des futurs, n'étoit pas celui qui eut senti le premier ces différences. C'est peut-être même celui qui les sentoit le moins, qui a été forcé de distinguer, par des sons déterminés, des idées que son esprit confondoit le plus souvent.

DES FEUILLES. 307

choſes à oppoſer à notre Philoſophe ; mais ce n'eſt pas ici le lieu.

En paſſant à la deuxième partie , on voit d'abord bien des millions de ſiècles à retrancher de la lenteur des développemens. Les deux principes que l'Auteur a ſi ſolidement établis , deviennent plus actifs qu'il ne penſe ; ils hâtent & changent un peu ſes époques. Si les beſoins & la néceſſité rendent induſtrieux , comme notre Philoſophe l'a démontré , rien n'a dû réveiller ſi-tôt l'induſtrie des premiers ſauvages , que la néceſſité d'une cabane. C'eſt cette première cabane à laquelle M. Rouſſeau s'oppoſe de toutes ſes forces , & il a raiſon s'il veut maintenir ſon ſyſtème ; car dès qu'il y a une cabane de conſtruite , il y a un commencement de propriété : la diſtinction des familles , l'amour conjugal , & paternel , le partage des terres , l'invention des commodités , enfin tous ces maux dont il eſt effrayé , naiſſent en foule de cette première cabane , comme cette cabane eſt l'effet néceſſaire des premiers beſoins de l'homme. Il faut donc bien ſ'aſ-

furer de cette nécessité.

Si tous les animaux ne se nourrissoient que de fruit, l'homme n'auroit peut-être rien à craindre ; mais nous ne pouvons douter , qu'il n'y ait des espèces carnacieres , pour qui l'homme est une proie. Les animaux qui n'aiment point à risquer leur vie & que l'instinct conduit toujours par la route la plus sûre , ne pouvant pas s'en saisir le jour aisément , réserveront toutes leurs ruses , toutes leurs attaques pour la nuit : d'autant mieux que si nous en croyons M. Rousseau , l'homme est un excellent régal pour eux. Il nous parle p. 130. *des loups affamés , qui ayant une fois goûté de la chair humaine , rebuttent toute nourriture , & ne veulent plus dévorer que des hommes.* Voilà d'abord les sauvages plus recherchés des bêtes carnacieres , & plus exposés que les autres animaux qu'une hutte, une tannierre défendent pendant la nuit. Voilà donc la nécessité aussi pressante qu'elle puisse jamais l'être. Et si une telle nécessité ne peut le rendre inventeur , il est du moins imitateur , &

DES FEUILLES. 309

les animaux lui montrent la maniere de se garantir. Ayant pourvû à sa sûreté d'un côté , l'hyver amene la disette & la faim ; nouveaux maux , nouvelles précautions. Si la société est un mal , que l'homme est malheureux de ne trouver dans la nature que la raison de s'unir & la nécessité de s'associer pour sa sûreté , pour sa conservation & pour sa reproduction ; non pas dans le cours d'un million de siècles , mais au plûtard dans le cours d'une année. Ah ! disons plutôt , si cette raison de s'unir , si cette nécessité de s'associer est telle , la société est donc un bien & un bien essentiel. La nature , la raison & l'expérience forment de concert cette conclusion.

C'est ici qu'il seroit curieux de s'arrêter , pour voir à quel âge de l'espèce , M. Rousseau voudroit borner ses progrès & fixer l'époque de la félicité ; mais je ne puis que l'indiquer en passant p. 112. 113. 116. *C'est lorsque l'idée de considération fut formée , que chacun punissant le mépris qu'on lui avoit témoigné d'une maniere proportionnée au cas qu'il faisoit de*

lui-même , les vengeances devinrent terribles ; les hommes sanguinaires & cruels, & que la terreur tint lieu du frein des loix. Voilà l'âge d'or qu'on nous présente. Quelle félicité ! On ne peut trop se hâter , de tirer le rideau là-dessus. Passons à la naissance des arts.

Le fer & le bled tirèrent les hommes de cet état sauvage, dit M. Rousseau. Cette proposition avec l'étalage de ses preuves, ne peut convaincre que ceux qui méprisant des voyes simples & aisées, n'en choisissent que d'escarpées & d'inaccessibles. Il y a des vérités qui échappent aux esprits les plus subtils, par cette raison même qu'ils sont plus subtils : des vues plus simples sont plus droites & plus naturelles. Avec moins de sçavoir & moins d'efforts, M. Rousseau auroit raisonné à peu près ainsi.

La naissance & le progrès des Arts. Les arts & le commerce ont civilisé les hommes ; mais les commencemens ont dû être bien simples, & assurément la fouille des mines & la fonte des métaux ne sont pas

DES FEUILLES. 319

de cette espèce. L'établissement des Arts suit les besoins & la proportion des besoins ; les premiers hommes ne se seroient jamais livrés à un travail qui n'auroit pas eu une utilité présente, ou même une nécessité ; c'est ainsi qu'ils s'appliquèrent d'abord à construire des cabanes, & qu'ils formerent au besoin quelques associations libres & passageres. Les familles rassemblées dans différentes cabanes, s'occupèrent principalement de la chasse & de la pêche ; mais tous les hommes n'y étoient pas également propres : les uns sont moins lestes, d'autres moins adroits, d'autres ont le coup d'œil moins juste. Des jours entiers perdus dans les forêts & le long des rivières, les rebutterent. Comme cet exercice étoit cependant une partie de leur subsistance, il fallut y suppléer par quelque autre moyen : ceux-là donnerent plus d'attention aux fruits : ils sentirent, après quelques expériences que le hasard amena aisément, qu'on pouvoit aider la nature ; tantôt ils faisoit écouler les eaux des pluies trop

abondantes , tantôt ils arrosoient des plantes consumées par de grandes chaleurs, d'autrefois ils élaguoient un branchage trop épais : enfin de leurs premiers soins ils virent naître des fruits dont l'œil & le goût furent flattés. On voit d'un côté des chasseurs revenir chargés du gibier qui manquoit aux cultivateurs ; de l'autre on voit ces cultivateurs rentrer dans leurs cabanes chargés des plus beaux fruits , tels que les chasseurs n'en avoient pas. S'il n'y eut eu quelque superflu de part & d'autre , cette inégalité auroit produit peut-être la violence & les rapines ; mais le superflu des deux côtés produisit naturellement l'échange & la compensation. Ce commerce une fois établi augmenta beaucoup le superflu ; la chasse s'étendit à plusieurs espèces d'animaux , la culture à plusieurs espèces de fruits. Parmi les fruits on fit attention à ceux qu'on pouvoit conserver pour l'hyver ; ce fut alors qu'on commença à essayer quelque légume , puis du grain. Cet essai se perfectionna d'autant plus , que ces fruits devenoient

DES FEUILLES. 313

Roient le prix non seulement du gibier & du poisson ; mais encore de mille autres besoins pressants. Dans la construction des cabanes , les uns nés plus industrieux y réussissoient beaucoup mieux que les autres , les élevoient plus solidement , les distribuoient plus commodément , & les garantissoient mieux des eaux. Pour les engager à donner leurs soins à la cabane voisine , il fallut les délivrer de celui de pourvoir à leur subsistance : cette compensation s'étendit peu à peu & en s'étendant multiplia les arts & les perfectionna. De toutes ces différentes occupations , celle de chasser dûc naturellement donner plus de force , plus d'adresse & plus de courage ; elle altéra même un peu ce sentiment de pitié , que la nature a gravé à peu près également dans le cœur de tous les hommes : de là on imagine aisément qu'un jour malheureux , qu'une chasse pénible & infructueuse a pu rompre l'égalité de ce commerce. Le chasseur revenant les mains vuides , n'a pas moins désiré & exigé des fruits ; & accoutumé à vaincre ,

314 LA REVUE

s'est fait un jeu de la résistance du cultivateur, peut-être même enflant sa victoire. Plusieurs évènements de cette espèce durent épouvanter le parti le plus foible à la vérité, mais en même-tems le plus utile à la société. Après quelques efforts malheureux, la fuite fut sa ressource. La terre cependant languissoit sans culture : des fruits sauvages, s'il y en avoit, (a) eu égard à la saison, n'étoient rien pour ceux qui en avoient goûté d'autres : la disette fut générale ; elle ramena enfin les esprits, & l'intérêt commun dicta les conditions d'une paix que toutes les parties embrassèrent avec joie. C'est alors que la propriété, qui avoit commencé avec les premiers hommes, fut fixée par un consentement général. Ne pouroit-on pas, sans s'écarter de la plus grande vraisemblance, rapporter à cette époque l'établissement des Fiefs, qu'on croit aussi ancien que le partage des terres ? Les chasseurs étoient hors d'état de cultiver leur lot : ils n'en avoient, ni l'adresse, ni la volonté :

(a) Eu égard à la saison.

DES FEUILLES. 315

des voisins laborieux trouvoient leur intérêt à s'en charger, en offrant une certaine redevance par an ou par saison. Pour augmenter cette redevance, il ne fallut que la mesintelligence entre deux sociétés voisines, le ravage de quelque bête fauve, ou quelque autre événement semblable, qui fit sentir le prix du courage, de la force, & de l'adresse. Quand le peril est pressant & insurmontable, celui qui nous en delivre n'est plus un homme ordinaire, c'est un héros dont on fait un prince, un roi, un dieu même selon les circonstances. De là il seroit aisé de faire sortir les divers gouvernemens; mais on ne peut rien ajouter à ce que M. Rousseau en a écrit. Quoique les avantages y soient affoiblis ou déguisés, & les abus grossis & outrés, la partie politique mérite toute notre attention. L'orateur porte jusqu'au fond de l'ame cette horreur qu'il a conçue pour les vices qui corrompent la société, horreur qui ne peut être fondée que sur l'amour & la nécessité de cette même société.

Oij

C'est peut-être dans cet esprit qu'on doit lire la 9^e note de son ouvrage : elle renferme quinze pages de la déclamation la plus véhémement contre l'état présent du genre humain.

On prétend que M. Rousseau consultant la dessus un ami vrai philosophe, exigeant sur tout de lui la sincérité, en avoit reçu ce témoignage.

Que votre éloquence, ami, est séduisante & impérieuse ! je ne puis me défendre d'admirer un ouvrage, qui n'offre que l'apologie de je ne sçais quel état de nature, & la satire de la société ; c'est à-dire le contraste d'une chimère dangereuse que vous faites adorer, avec une vérité utile que vous faites détester. Le rôle de mécontent dans ce siècle éclairé est-il fait pour vous ? abandonnés-le à ces vieux courtisans, qui ne vivent que de l'éloge du tems passé & de la haine du présent ; à ces beautés surannées qui s'efforcent de vaincre l'oubli où elles tombent, en retraçant sans cesse la honte de leurs premières années qu'elles regardent comme la jeunesse du monde. A sup-

DES FEUILLES. 317

poser que votre opinion eut quelque fondement, elle seroit toujours bien peu philosophique. Donneriez-vous le nom de sage à celui qui ne perdrait pas une occasion de rendre les hommes malheureux, & de leur faire sentir tout le poids du malheur, en s'efforçant de démontrer qu'il est sans remède? « ah cruel » diroit un malade effrayé, vous » ne pouvez adoucir mes maux, & » vous venés les aigrir! vous êtes » incapable d'en ôter la cause, & » vous venés me ravir l'esperance! ». Les vrais sages ont tenu une conduite toute différente; ils ont senti qu'un philosophe, qui auroit perdu l'humanité, & la bienfaisance seroit un monstre. Pénétrés de l'amour du genre humain, autant que de celui de la vérité, préférant même toujours le premier dans la concurrence, ils n'ont pas cru indigne d'eux, d'accréditer des erreurs utiles, & d'épaissir le voile sur des vérités inutiles & dangereuses. Cette condescendance ne sauroit être soupçonnée de foiblesse: la vérité n'est

sur la terre qu'un moien pour parvenir plus aisément à notre bonheur ; toutes les fois que ce moien pourra nous en éloigner , il cesse d'être fait pour nous , etant contraire à notre nature : on pourroit tout au plus satisfaire par là une vaine curiosité ; mais qui osera mettre en comparaison une frivolité si funeste avec la fin essentielle de l'homme ? si c'est là être philosophe , périsse plutôt jusqu'au nom de philosophie. Mais on est bien loin de penser , que cette apologie & cette satire aient quelque fondement dans la vérité & dans la nature : on se persuade au contraire par une mûre réflexion & une expérience raisonnée , que la société offre à tout homme beaucoup plus de biens que de maux , que les biens qu'elle nous offre lui appartiennent , & que les maux sont des accidens , qui s'introduisent par hazard dans toute institution , parcequ'il n'est pas possible , qu'un agent libre trompé par une fausse apparence , n'abuse quelque fois de la liberté qu'il a de s'éloigner de son

DES FEUILLES. 319

but. oh ! l'admirable secret de nous rendre heureux que celui de nous rendre imbéciles ! oh ! la merveilleuse invention que celle d'eriger en bonheur la stupidité d'un automate. Il ne faut pas remonter à la vaine supposition de je ne sçais quel état de nature, pour trouver cette merveille ; les chimistes connoissent des simples & des compositions propres à aliéner l'esprit, à lui ôter la réflexion, & par conséquent à lui procurer cette félicité tant vantée, dont vous êtes par vos talens plus éloigné que personne. * *Il seroit affreux dites-vous d'être forcé de recourir à cet expédient.* Comment donc se résoudre à mettre en avant un paradoxe, qui seroit d'autant plus affreux, qu'on seroit plus habile à lui donner de la vraie semblance ?

Vous dressés contre la société une longue note que vous trouvés pleine de force. Je penserois comme vous, si des traits de feu & d'imagination pouvoient tenir lieu de justesse. La liberté avec laquelle je vais vous parler romproit tous les liens d'une

* P. 34 du discours.

amitié ordinaire & resserrera ceux de la nôtre.

Un auteur célèbre , dites-vous , après un calcul exact a trouvé la somme des maux bien plus grande que celle des biens. Ce calculateur étoit-il malade , ou en santé ? dans une situation malheureuse , ou jouissant d'un bonheur tranquille ? qu'on y fasse attention , il est certain qu'il étoit dans le premier cas , on n'a jamais pensé a faire ce calcul en santé. Montagne vous a averti que celui à qui il grêle sur la tête croit voir tout l'hémisphere en feu , toutes les campagnes ravagées : de même l'œil du malade porte son mal sur tous les objets qu'il apperçoit : l'esprit ou le génie ne peuvent le sauver de l'erreur : ses organes sont vitiés , & il ne s'en doute pas : il voit au travers de son état , comme cet habile astronome qui voioit très distinctement un animal dans la lune : ils sont l'un & l'autre dupes de l'instrument.

Vous vous hâtes de justifier cet auteur : mais ne seriez-vous pas dans

DES FEUILLES. 321

le même cas ? on ne peut éloigner ce soupçon lorsqu'on examine la maniere dont vous détaillés & grossifiés par des épithetes bruyantes les prétendus maux de la société. Vous employés trois énumérations, je ne sçais si on doit les nommer oratoires. La premiere est une revue des travaux des hommes, & des arts qui embellissent nos Villes & nos campagnes, d'où vous prétendés qu'il ne résulte aucune utilité. La seconde est la liste des desirs de chaque particulier considérés dans leur opposition aux desirs de tous, & là vous n'oubliez pas d'armer, sans aucune précaution, les fils contre les peres. Enfin la troisieme est le pénible calcul des voyes que la société a frayé à la mort. Si on ne connoissoit pas le danger de l'énumération, il suffiroit de dire que ç'a été l'arme ordinaire des sophistes & de la mauvaise foi ; que l'histoire des sophismes & des mensonges imprimés feroit celle des énumérations. Avec le secours d'une énumération adroite, on médit aussi facilement des bons que des méchans :

O iiiij

les Athées l'emploient aussi bien contre Dieu, que les prédicateurs contre le Diable ; & si j'avois intérêt de décrier ce beau tableau que vous nous offrés de la république de Genève, je ne voudrois que calculer les inconvéniens de ce sage gouvernement, en déguisant les avantages ; car voila tout le mystère de cet art, qui chés vous est l'effet d'une imagination ardente toute remplie d'un objet vû de profil, & chés le commun des gens l'effet de la mauvaise foi.

Sans entrer dans un grand détail, il suffit de dire que si l'on veut se donner la peine de retrancher les épithètes d'*affreux*, d'*horrible*, de *contagieux*, de *monstrueux*, vos trois énumérations perdront la moitié de leur force. Si après ce premier retranchement, on veut examiner seulement en gros la vérité de ces détails, On trouvera, que

Dans le premier, l'inégalité une fois établie, comme elle a dû s'établir, ces arts & ces travaux si utiles sont cependant le champ & la mois-

DES FEUILLES. 323

fon de la plus grande partie des hommes, & l'agrément de tous. Je ne veux compter ici pour rien la satisfaction que donne un ouvrage bien executé à son ouvrier, satisfaction d'autant plus précieuse aux yeux du philosophe, qu'elle sauve l'ame de deux maladies dangereuses, l'oisiveté & l'ennui. J'imagine que dans la réflexion vous la préférerez à cette habitude de dormir, que vous inventés en faveur de vos sauvages.

Le second détail n'arrêtera pas un instant celui qui s'est apperçu des deux principes, que la nature a gravé dans nos cœurs. L'un est le desir de nôtre conservation, & de nôtre bien être, l'autre est la pitié, qui temperant l'ardeur que nous avons pour nous même, nous interesse à la conservation de nos semblables. Le premier seul tend à la destruction de tout ce qui n'est pas *moi*. Le second seul aussi, abandonneroit ce *moi*, pour ne songer qu'au bien d'autrui : la nature nous auroit fait un mauvais présent, de ne nous donner que l'un ou l'autre, elle nous devoit ou l'en-

semble ou la privation entière : les maux naissent en foule d'une division, & c'est précisément dans ce point de vue isolé, que vous considérez l'homme & ses desirs ; aussi avez-vous beau champ pour déclamer ; mais de bonne foi, qu'en faut-il conclure ?

La troisième énumération nous présente tous les genres de mort, qui menacent la société, sans en excepter même la roue & l'échaffaut. A s'en tenir à ce détail immense, la société commencée n'a pu subsister un siècle, n'y ayant qu'une manière de venir au monde & cent mille d'en sortir. Cependant depuis tant de siècles la terre est encore habitée, & autant qu'elle l'ait jamais été. Les calculs, les autorités & les raisons des plus sçavans observateurs, sont au moins aussi fortes en faveur de la population de ce siècle, que celles qu'on allègue en faveur des siècles passés. D'ailleurs, & cette raison est sans réplique, si l'état de nature est si favorable à la multiplication de l'espèce, & la société si contraire ; par-

DES FEUILLES. 325

mi tant de différentes espèces d'animaux dont la génération est beaucoup moins tardive, & beaucoup plus multipliée que celle de l'homme, il s'ensuit évidemment que chacune de ses espèces en particulier, devrait couvrir la terre & ne laisser plus de place à toute autre. Que sera-ce de plusieurs espèces ? Que sera-ce de toutes ensemble ? L'imagination est effrayée. On ne s'apperçoit cependant pas que cette multiplication prodigieuse nous ait encore fait lâcher un pouce de terrain. Au contraire on fait tous les jours de nouvelles colonies. Combien s'en est-il fait depuis deux siècles ?

On nous dira peut-être que nous détruisons ces espèces. Détruisons-nous le chien, l'âne, le cheval ? on s'attache au contraire tous les jours à les faire multiplier. Détruisons-nous les tigres, les lions ? comment les forêts & les campagnes n'en sont-elles pas remplies ? comment ces animaux féroces ne se jettent-ils pas sur nos villes ? le sol & la proie auroit dû manquer depuis longtemps

à une multiplication si heureuse. Cependant l'homme avec ses guerres, ses pestes, ses famines, ses avortemens, ses charpentes homicides, ses édifices meurtriers, ses richesses, son indigence, ses ragouts, ses excès, ses mines, ses métaux, & enfin tous ses poisons, vit, s'accroît, s'étend, remplit les Isles désertes. On est bien fort quand on a des faits contre des raisonnemens, & que toutes les parties de la terre s'élèvent contre la véhémence des déclamations.

Vous portés enfin la grande, la fameuse objection de ces multitudes de barbares du nord, dont le midi a été si souvent inondé. Il seroit aisé de vous faire convenir que cette objection n'est rien contre la question présente; si ces eruptions de barbares avoient eut une cause phisique, générale & continue; il n'y en auroit pas eu huit, dix, il y en auroit eu mille, elles auroient été réglées, constantes & nécessaires, comme la cause qui les auroit produites. Mais permettes une question à votre tour,

DES FEUILLES. 327

plus forte peut-être qu'une réponse directe. Rappelez-vous ces millions d'hommes qui dans les guerres saintes ont passé en Orient ? ne venoient-ils pas de la partie la plus policée de l'Europe , c'est-à-dire de la partie où les maux de la société étoient le plus contraires à la population ? Les esprits à système de l'Asie devoient être assés en peine d'expliquer ce déluge de soldats. Que fesoit le Nord alors ? ou envoyoit-il le superflu de ses hommes ? si quelque philosophe un peu enthousiaste , eut remarqué cette différence du fond de la Suède , qu'il auroit eu là une belle occasion de quereller ses concitoyens ! Son zèle lui auroit fait nécessairement soupçonner dans chaque maison des avortemens , des meurtres , des empoisonnemens secrets , enfin toutes sortes de crimes.

D'où sont sortis ces millions de soldats que Louis XIV a mis sur pié sans compter la prodigieuse transmigration de familles lors de la révocation de l'Edit ? Si c'est de la France seule & du sein de la société

té ; si de plus il est constant que les familles des artistes & des commerçans sont celles qui se multiplient le plus , par l'abondance qui y regne , & qui semble appeler de nombreux héritiers pour en jouir ; laissons déclamer les mécontents : il en faut dans le meilleur gouvernement , ne fut-ce que pour faire goûter aux autres leur bonheur. Mais sommes-nous faits , ami , pour donner de ces tristes exemples qui contiennent & effrayent le genre humain ? cependant si votre parti est pris , si je ne puis vous faire changer , je ne vous abandonne pas : je me sacrifie avec vous au bonheur d'autrui qu'il seroit cependant plus naturel de partager.

C'est à peu près ainsi , mais avec beaucoup plus de chaleur & de cette chaleur de la vraie amitié , que cet ami parloit à son ami. On ignore le succès , quoiqu'on sache que la liaison des deux amis a paru plus étroite depuis cette conversation. Je ne l'ai rapportée que parce qu'elle honore l'un & l'autre & qu'elle m'a paru un bel exemple de sincérité digne d'être

DES FEUILLES. 329

présentée à nos littérateurs , & de contribuer aux progrès des sciences. Je n'ajouterai rien à cela , que reste-t-il à dire lorsque le cœur a parlé ?

On pourroit comparer ici le système de M. Rousseau avec le système de l'Esprit des Loix. M. de Montesquieu s'instruit exactement des faits généraux & particuliers , les choisit , les arrange , & élève à force de génie l'édifice du bonheur en faveur de chaque peuple. Il déchire les voiles épais qui couvroient la nature & le principe de chaque gouvernement , il étudie les différences du climat , du sol , des circonstances , des usages , pour saisir le vrai génie national , il prescrit en conséquence l'éducation relative , il détermine les forces & l'action de chaque peuple , & celles qu'il peut avoir , il établit enfin la sûreté , la liberté politique & civile , d'où naissent nécessairement le commerce , les arts , le bonheur de chaque société , & l'harmonie de l'univers. M. Rousseau sur quelques faits particuliers , sur l'idée de quelques vices plus hais

que connus, imagine une hypothèse hardie, qu'il fait avancer contre le côté foible de la société comme les hautes tours des Romains contre une ville dont on fesoit le siège ; il l'attaque en ennemi déclaré, il l'ébranle par la force de son éloquence, & l'emporte sans donner le tems ni de mesurer ni de parer ses coups. Il use de son avantage en conquérant farouche, & la victoire est aussi funeste aux vainqueurs, qu'aux vaincus. Le contraste seroit frappant & même utile à plusieurs égards ; mais ce n'est déjà que trop insister sur cette matière : si elle étoit moins importante, s'il étoit moins essentiel à chaque homme d'approfondir les principes, & de s'armer une bonne fois contre des nouveautés & des paradoxes qu'on aura l'art de nous embellir, je serois le premier à condamner les détails où je suis descendus ; mais l'importance du sujet étant connue de tout le monde, je dois craindre plutôt le reproche contraire.

Je finirai cependant par donner trois

DES FEUILLES. 331

exemples du stile original de cet auteur que je prendrai au hazard. Voici comme il décrit le premier germe de l'orgueil. » Les nouvelles lumieres qui » résulterent de ce premier développe- » ment, augmentèrent sa superiorité sur » les autres animaux en la lui faisant » connoître. Il s'exerça à leur dresser » des pièges , il leur donna le change » en mille maniers , & quoique plu- » sieurs le surpassent en force au com- » bat , ou en vitesse à la course ; de » ceux qui pouvoient leur servir ou » lui nuire , il devint avec le tems » le maître des uns , & le fleau des » autres. C'est ainsi que le premier » regard qu'il porta sur lui-même , » y produisit le premier mouvement » d'orgueil ; c'est ainsi que sachant » encore à peine distinguer les rangs , » & se comtemplant au premier par » son espèce , il se préparoit de loin » à y prétendre par son individu. « C'est là qu'on aime à reconnoître le Philosophe & l'Orateur.

Quelques pages plus bas il développe le premier germe de l'amour , « De jeunes gens de différens

„ sexes habitent des cabanes voisines ,
 „ le commerce passager que demande
 „ la nature en amone bientôt un
 „ autre non moins doux & plus per-
 „ manent par la fréquentation mutuel-
 „ le. On s'accoutume à considérer
 „ différens objets , & à faire des
 „ comparaisons ; on acquiert insensibi-
 „ lement des idées de mérite , & de
 „ beauté qui produisent des sentimens
 „ de préférence. A force de se voir
 „ on ne peut plus se passer de se voir
 „ encore. Un sentiment tendre &
 „ doux s'insinue dans l'ame , &
 „ par la moindre opposition devient
 „ une fureur impetueuse ; la jalousie
 „ s'éveille avec l'amour , & la plus
 „ douce des passions reçoit des sa-
 „ crifices de sang humain. „

Il faut joindre à cela l'origine de
 l'ambition & de la violence. “ Les
 „ héritages s'étant accrus au point
 „ de ne pouvoir plus s'agrandir qu'aux
 „ dépens des autres , les surnumera-
 „ res , que la foiblesse ou l'indolence
 „ avoient empêchés d'en acquérir à
 „ leur tour , devenus pauvres sans
 „ avoir rien perdu , parce que tout

DES FEUILLES. 333

„ changeant autour d'eux , eux seuls
„ n'avoient pas changé , furent obli-
„ gés de recevoir ou de ravir leur
„ subsistance de la main des riches ;
„ & delà commencerent à naître se-
„ lon les différens caractères des uns
„ & des autres la domination & la
„ servitude , ou la violence & les
„ rapines. Les riches de leur côté
„ connurent à peine le plaisir de do-
„ miner , qu'ils dédaignerent bientôt
„ tous les autres , & se servant de
„ leurs anciens esclaves pour en sou-
„ mettre de nouveaux , ils ne fon-
„ gerent qu'à subjuguer , & à asser-
„ vir leurs voisins ; semblables à ces
„ loups affamés , qui ayant une fois
„ goûté de la chair humaine , rebu-
„ tent toute autre nourriture , & ne
„ veulent plus que dévorer des hom-
„ mes. „

Il faudroit copier la plus grande partie de cet ouvrage , si l'on vouloit rapporter tout ce qu'il a de beau. Ce genre d'éloquence est peut-être unique dans ce siècle. Quel dommage qu'un si beau coloris ne soit

334 LA REVUE

employé qu'à embellir des idées paradoxales & funestes au bonheur des hommes ! L'Auteur ne les a pas assurément envisagées ainsi ; mais si le mal est fait , l'intention devient inutile. C'est à moi Madame à me parer de l'intention & du désir de vous plaire , si mes réflexions n'avoient pas toute la justesse que j'ai crû leur donner. A propos, & M. F. qu'en dit-il ? Ce qu'il en dit Mad. ? des choses admirables , uniques. S'agit il de saisir le vrai sentiment d'un philosophe qui a été obligé de s'enveloper ? Laissez faire le Périodiste ; c'est bien à lui qu'on donne le change ! Il vient de découvrir que M. de Montesquieu n'admiroit que la Monarchie, & que M. Rousseau ne vouloit établir que l'Aristocratie, découverte vraiment neuve que les Lecteurs les plus habiles n'avoient pas même soupçonnée. S'agit-il de créer une expression pittoresque pour peindre un Auteur d'un seul trait ? Il n'a cherché que trois semaines pour trouver celle d'*Animaliste* , par laquelle il désigne M. Rousseau. Enfin s'agit-il de porter son jugement

DES FEUILLES. 335

sur cet Auteur ; & sur le parti qu'il devoit prendre ? *qu'il se tût* dit M.F. avec une douceur, une élégance, une harmonie, une politesse, qui ont séduit tous les lecteurs. oh ! ma foi vive F.

J'ai l'honneur d'être, *Etc.*

LETTRE IX^e.

MADAME.

JE dois vous donner aujourd'hui dans cette lettre un spectacle plus intéressant & j'ose dire plus amusant pour vous que le dernier, quoiqu'il soit encore plus philosophique : c'est au fonds de la mine qu'on trouve l'or le plus pur, & qu'on est dédomagé des peines qu'on a eu à la fouiller. Reprenez courage nous avons un bon guide.

Quand on entre pour la première fois dans les jardins de nos Rois , y a-t-il rien qui frappe d'avantage que ce peuple de marbre qui les habite ? chaque individu nous offre les proportions les plus belles , & les attitudes les plus parlantes ; ce coup d'œil enchanteur saisit délicieusement notre ame ; mais loin de la remplir , ilveille en nous l'idée d'un spectacle plus grand & plus digne de notre attention. Vous fixés vos regards attendris sur Lucrece , sur Proserpine, sur Milon, sur Laocon. Ah ! si vous pouviés voir couler leurs larmes, entendre leurs soupirs , ou les cris effroyables que l'excès de la douleur arrache à leur courage. Qu'elle scène interessante ! heureux Pigmalion ton bonheur fût autant audeffus de celui dont je me fais l'idée , que l'amour & sa douce yvresse sont audeffus de la tristesse & de la douleur. Ton amante eut le plaisir inexprimable de te devoir tout , ses graces , sa beauté , son être , son ame même , qui s'alluma au feu de tes desirs & à la chaleur de tes sens. Tu fus l'objet ,

jet , & la cause de ses premières idées ; elles se développèrent dans tes bras comme un tendre bouton de rose sous l'aile de Zéphire : le plaisir passa de ton cœur dans le sien pour revenir à toi chargé d'un nouveau sentiment que tu rendois plus tendre & plus vif encore : tu vis former par des actes réitérés ces douces habitudes , qui font un mystère pour le reste des hommes , & qu'on deshonoré par les mots intelligibles , distinct ou de passion ; enfin tu te sentis renaître avec elle ; tu dépouillas avec joie tout ce que tu avois été jusques-là , pour être successivement de tout ce qu'elle seroit ; & pour n'être rien de plus ; car c'est être tout que d'être ainsi à la source des plaisirs , c'est en être le Dieu même. .

C'est à cette fable ingénieuse qu'on entreprend , Madame , de mettre le sceau de la vérité : le marbre va s'animer à vos ordres , pour exposer au grand jour cet état primitif , à la découverte duquel on a tant & si inutilement travaillé. Si nous découvrons que sentir est la source de toutes nos

idées , de tous nos jugemens , de tous nos desirs ; comme ce sentiment ne s'évanouit pas avec l'impression , le souvenir qui en reste , fera le fonds & pour ainsi dire le magasin de toutes nos connoissances ; le plaisir & la douleur seront le seul motif qui les forme & qui les enchaîne. Les sens seroient donc la cause de toute vérité fondamentale qu'on a souvent énoncée , & qui n'a jamais été entendue. Quel Philosophe s'étoit douté , que nous eussions besoin d'apprendre à sentir , à entendre , à goûter , à voir , à toucher , à penser , tout comme nous avons appris à parler , à marcher ? Aussi aurons - nous le plus grand de tous les préjugés à combattre , préjugé ancien , & dont personne n'a pu s'exempter , parce qu'ayant commencé avec le premier développement de nos sens , il cache leur origine dans des tems dont il ne nous reste aucun souvenir. Nos premières années deviennent à nos yeux comme cet âge fabuleux des poètes , où l'on a fait descendre les Dieux pour donner à l'homme toutes

DES FEUILLES. 339

les connoissances qu'il ne se souvient pas d'avoir acquis lui-même par les progrès insensibles de l'enfance. Quel tems n'a-t-il pas fallu avant de soupçonner que nos connoissances pourroient bien tirer leur origine des sens; il en a bien fallu d'avantage pour développer ce soupçon, & lui donner le sceau de la vérité, s'il est vrai qu'il l'ait encore. La philosophie fait un nouveau pas, elle découvre que nos sensations ne sont pas les qualités mêmes des objets, qu'elles ne sont que les modifications de l'ame. De là il étoit aisé de conclure que nous n'appercevons rien qu'en nous-mêmes, & que par conséquent un homme borné à l'odorat n'est qu'odeur, borné au goût n'est que saveur, borné à l'ouïe n'est que son, borné à la vue n'est que lumière & couleur. Ce qui a retardé une conséquence si naturelle, c'est la difficulté d'imaginer, comment nous contractons l'habitude de rapporter au dehors, des sensations qui ne sont qu'en nous; comment elles peuvent s'étendre au delà de l'organe qui les éprouve & qui les

limite ; l'analyse exacte de nos sensations va faire disparaître cette difficulté immense à mesurer que nous avancerons.

Une Statue de marbre vient de naître sous un ciseau createur, elle est organisée intérieurement, & animée comme nous ; quant à l'extérieur nous avons le pouvoir d'ouvrir les sens l'un après l'autre aux impressions que nous voudrions lui faire éprouver, & de suivre à l'œil les sensations qu'elles feront naître. Pour ne pas nous écarter, nous rappellerons, que notre but est de calculer, 1° ce que chaque sens pris séparément peut donner de connoissances. 2°. Quel nouveau progrès il doit résulter des leçons que le plus étendu des sens donne à tous les autres, & du cercle dans lequel il enferme leurs différens objets.

Vous avez, Madame, jugé l'ordonnat, celui par lequel on acquiert le moins ; & c'est le premier que je vous prie d'ouvrir aux impressions de cette fleur, pour juger du moindre degré de connoissance que la Statue puisse avoir.

DES FEUILLES. 341

L'ODORAT.

Vous présentés une rose à la Statue, ^{Sensation.} elle est par rapport à nous une Statue qui sent une rose ; mais par rapport à elle , elle n'est que l'odeur même de cette fleur ; rose , œillet , jasmin ne seront à son égard que ses propres manières d'être. Pourroit-elle se croire autre chose ? Elle ne se connoît que par ces odeurs , elle n'existe que par elles , & en elles.

A la première odeur , la capacité de sentir est toute entière à l'impression qui se fait sur l'organe : voilà ce qu'on appelle ^{Attention.} attention. Elle n'a encore aucune idée des différens changemens qu'elle pourra essayer ; elle est donc bien sans souhaiter d'être mieux , ou mal sans souhaiter d'être bien : le desir ne sçauroit prévenir la connoissance. Lorsqu'elle aura remarqué qu'en passant par divers changemens , elle peut redevenir ce qu'elle a été ; nous verrons ses desirs naître d'un état de douleur comparé à un état de plaisir que la mémoire lui rappelle. Le plaisir & la douleur

sont le principe unique , qui déterminant toutes les opérations de son ame , doit l'élever par degrés à toutes les connoissances ; mais notre Statue n'est pas encore si avancée.

Memoire. S'il ne lui restoit aucun souvenir de la sensation passée , à chaque fois elle croiroit sentir pour la première ; mais l'odeur qu'elle a senti , ne lui échappe pas entièrement , aussitôt que la fleur cesse d'agir sur l'organe ; l'attention qu'elle y a donnée , la retient encore : voilà la mémoire.

Nouv. attention. Lorsque la Statue est une nouvelle odeur , elle a donc encore présente celle qu'elle a été le moment précédent , & sa capacité de sentir se partage entre la mémoire & l'odorat. En passant ainsi par ces deux manières d'être , la Statue sent qu'elle n'est plus ce qu'elle a été. La connoissance de ce changement lui fait rapporter la première à un instant différent de celui auquel elle éprouva la seconde. C'est-là ce qui fait mettre de la différence entre exister d'une manière , & se souvenir d'avoir existé d'une autre ; la Statue est passive par

DES FEUILLES. 343

rapport à l'une , & active par rapport à l'autre. Plus les sensations seront vives , plus la mémoire aura occasion de s'exercer , plus la Statue acquerra ^{Habitude.} de facilité à se rappeler ce qu'elle a été. C'est ce qui fait l'habitude.

Ces différentes manières d'être ne peuvent se partager la capacité de sentir , qu'elles ne se comparent ; comparer n'est autre chose que donner en même-tems son attention à deux idées. Dès qu'il y a comparai- <sup>Comparai-
son & Juge-
ment.</sup> son , il y a jugement , car elle ne peut s'empêcher d'appercevoir au moins que l'une n'est pas l'autre. A mesure que les comparaisons & les jugemens se répètent , notre Statue les fait avec plus de facilité ; elle contracte donc l'habitude de comparer & de juger.

Pour donner plus d'activité à ces opérations , on n'a qu'à la faire passer d'un état auquel elle étoit accoutumée , à un état tout différent & dont elle n'a point encore d'idée. Elle est étonnée du changement , cet étonne- <sup>Étonne-
ment.</sup> ment redouble son attention aux odeurs qui vont succéder : elle les compare avec plus de soin , & juge

mieux de leurs rapports. C'est toujours le plaisir & la douleur qui sont le premier mobile de cette nouvelle activité.

Ce double principe détermine le degré d'activité de tout être sentant, d'un côté par la vivacité d'un bien qu'il n'a plus, de l'autre par le peu de plaisir de la sensation actuelle, ou par la peine qui l'accompagne ; lorsque ces deux causes se réunissent, la Statue fait plus d'effort pour se rappeler ce qu'elle a cessé d'être, & elle en sent moins ce qu'elle est ; car sa capacité de sentir ayant nécessairement des bornes, la mémoire n'en peut attirer une partie, qu'il n'en reste moins au sens : si même l'action de cette faculté est assez forte pour s'emparer de toute la capacité de sentir, la Statue ne remarquera plus l'impression qui se fait sur son organe, & elle se représentera si vivement ce qu'elle a été, qu'elle croira l'être encore. Voilà deux effets de la mémoire qui répondent aux deux degrés de l'action de cette faculté : l'un conserve le nom de mémoire lorsqu'il

ne rappelle les choses que comme passées ; l'autre prend le nom d'ima-
 gination , lorsqu'il les rappelle avec Imagination.
 tant de force qu'elles paroissent présentes. L'imagination est la mémoire même parvenue à toute la vivacité dont elle est susceptible , elle établit une troisième espèce d'attention , dont le caractère est d'arrêter l'impression des sens pour y substituer un sentiment indépendant de l'action des objets extérieurs. La Statue n'en appercevra souvent pas la différence ; son imagination est beaucoup plus vive que la nôtre , parce que sa faculté de sentir est toute entière à une seule espèce de sensation. C'est cette faculté qui va former un nouvel ordre d'idées. L'imagination s'attache principalement aux sensations les plus vives , elle passe rapidement par dessus les intermédiaires , rapproche les plus éloignées , change l'ordre qu'elles avoient dans la mémoire , en forme une chaîne nouvelle souvent bizarre , mais plus forte que la première. C'est cette faculté qui lui fait reconnoître plus vite les idées qu'elle a déjà eues.

Considérons un moment les habitudes que notre Statue a contractées. Habitude de donner son attention, habitude de se ressouvenir, habitude de comparer, habitude de juger, habitude d'imaginer, habitude de reconnoître les sensations qu'elle a déjà éprouvées. Les mêmes causes qui ont formé ces habitudes, sont seules capables de les entretenir; pour les fortifier il suffira d'intéresser la mémoire par les différens degrés de plaisir ou de peine. Voilà un développement général qui demande à être appliqué aux principales facultés de l'ame, l'entendement & la volonté. Dans l'une nous verrons former du besoin, le desir, la passion, l'ennui, l'amour, la haine, la crainte, l'espérance. Dans l'autre, des premières sensations naîtront les premiers rapports qui sont les idées particulières, ils formeront les idées générales & abstraites. Toutes les facultés concourront à former l'idée de personnalité; enfin cette activité vient-elle à se lasser & à s'affoiblir pour quelque tems, nous y verrons le sommeil & les songes de notre Statue.

Nous avons assez détaillé la mémoire.

DES FEUILLES. 347

La Volonté. Les differens besoins sont la cause des degrés de vivacité avec lesquels les facultés de l'ame s'appliquent à un bien dont la jouissance devient nécessaire. Le desir n'est que l'action de ces mêmes facultés. Le desir suppose l'idée de quelque chose de mieux que ce qu'on a dans le moment ; si ces deux états different peu , la Statue n'éprouve qu'un *malaise* ou léger mécontentement qui produit un desir foible ; si la difference est considérable , elle éprouve une grande inquiétude , ses desirs sont alors plus vifs ; si la difference est si grande & la privation si insupportable , rien ne peut distraire l'ame de cet objet , elle se le rappelle , elle l'imagine , toutes ses facultés s'en occupent vivement , plus elle le desire , plus elle s'accoutume à le desirer , elle a pour lui ce qu'on nomme passion , c'est-à-dire , un desir qui ne permet pas d'en avoir d'autre , jusqu'à ce que ce sentiment s'affoiblisse peu à peu ou par la jouissance qui modere naturellement son action , ou par la concurrence de

quelqu'autre sensation que l'organe peut transmettre ou la mémoire rappeler. La seule expérience nous apprend que l'impression d'un plaisir foible paroît se concentrer & se perdre dans le sens qui l'éprouve , au lieu qu'un plaisir vif est accompagné d'une émotion , qui se répand dans tous les sens , & qui devient propre à chacun. Un état indifférent ne présente d'abord ni peine ni plaisir , mais comparé aux situations plus heureuses qui ont précédé , il devient bientôt désagréable , la peine qu'on souffre est ce qu'on appelle envie. Cependant l'envie dure , il augmente , il est insupportable , il détermine avec force toutes les facultés de l'ame vers le bonheur dont elle sent la perte. C'est ainsi que l'homme a le pouvoir de se rendre plus malheureux que tous les objets extérieurs ne sçauroient faire. Dès qu'il y a dans la Statue , jouissance , souffrance , besoin , desir , passion , envie , il y a aussi amour & haine ; ne sont autre chose que les deux

DES FEUILLES. 349

termes ou les différens degrés de plaisirs ou de peine vont aboutir. La crainte , l'espérance , la volonté en un mot partent du même principe. Le souvenir d'avoir été troublée dans ses sensations les plus flatteuses par des impressions désagréables , ne peut pas la laisser sans frayeur pour l'avenir ; tandis que son espérance se nourrit d'un autre côté de l'expérience qu'elle a d'avoir satisfait quelque'un de ses desirs , & de l'intérêt qu'elle a d'en satisfaire encore. Cette expérience & cet intérêt font qu'elle ne se borne plus à désirer , elle veut.

L'Entendement. Notre Statue ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle passe tour à tour par un état de plaisir, & par un état de peine : tantôt c'est satisfaction & jouissance , tantôt c'est inquiétude & souffrance. Peut-elle ne pas conserver dans sa mémoire l'idée de ces deux états qui l'affectent si différemment ? Ainsi de plusieurs idées particulières qui ont à peu près le même rapport , il s'en forme na-

naturellement une idée générale & abstraite sous laquelle les premières s'arrangent. C'est ce qui produit des vérités de ces deux espèces.

Idee du possible. L'idée du possible naîtra de l'habitude constante de telle ou telle suite d'idées dont la mémoire retracera l'ordre pour l'avenir, conformément à ce qu'il a été par le passé.

Des Nombres. L'idée des nombres & de la durée se formera tout aussi naturellement. Qu'on présente plusieurs fois de suite à la Statue ces trois odeurs successivement, rose, violette, jonquille, elles se lieront ensemble dans cet ordre successif, tellement qu'on ne peut pas ensuite lui présenter la rose, que sa mémoire ne lui offre deux instans à venir, marqués par la violette & la jonquille : de même lorsqu'elle sera jonquille, elle rappellera les deux états par lesquels elle a passé, rose & violette qui distingueront clairement deux instans dont elle vient de jouir : les odeurs qui auront précédé celles-ci avec ordre, marqueront vaguement une suite d'instans & de nombres indéfinis.

DES FEUILLES. 351

La Statue peut remarquer aisément deux ordres successifs qui seront pour elle la source de quelques idées abstraites. Plusieurs impressions peuvent se succéder dans l'organe , pendant que le souvenir d'une même sensation est présent à la mémoire , & plusieurs sensations peuvent se retracer successivement à la mémoire , pendant qu'une seule impression se fait sur l'organe. Si , par exemple , lorsque la Statue sent une rose , elle se rappelle les odeurs de violette , d'œillet , de tubereuse pour les comparer successivement ; la sensation de rose répondra à trois instans de la mémoire : c'est donc à la succession qui se fait dans sa mémoire qu'elle juge de la durée de sa sensation. De même lorsqu'elle se retrace l'idée de rose , si je lui présente rapidement une suite de corps odoriférans , c'est à la succession qui se passe dans l'organe qu'elle juge de la durée du souvenir de cette sensation. Ainsi la durée devient un rapport sous lequel elle les considère toutes en général , & elle s'en fait une notion abstraite. L'idée de la du-

De la durée

rée n'est donc point absolue, & lorsque nous disons que le tems coule rapidement ou lentement, cela ne signifie autre chose, sinon que les révolutions qui servent à le mesurer, se font avec plus de rapidité ou plus de lenteur que nos idées ne se succèdent. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à supposer avec le monde dont nous jouissons, deux autres mondes; un infiniment plus petit, dont les révolutions seront aussi infiniment plus courtes; l'autre mille fois plus grand dont les révolutions seront mille fois plus lentes: la succession des idées de leurs habitans étant proportionnée à la rapidité des révolutions, demandons leur quelle est la durée: ceux du plus petit compteront des millions de siècles, & ceux du plus grand ouvrant à peine les yeux, répondront qu'ils ne font que de naître; c'est ce qui résout parfaitement la question de Locke: pourquoi les jours paroissent si courts aux gens appliquées, & les années longues; tandis que les jours pesent aux désœuvrés, & que les années leur échappent?

DES FEUILLES. 353

Cette supposition fait connoître qu'un instant de la durée d'un être peut coexister & coexister en effet , avec plusieurs instans de la durée d'un autre. Nous pouvons donc imaginer des intelligences qui apperçoivent tout à la fois des idées que nous n'avons que successivement , & arriver en quelque sorte jusqu'à un esprit qui embrasse dans un instant toutes les connoissances que les créatures n'ont que dans une suite de siècles , & qui par conséquent n'éprouve aucune succession ; il sera comme au centre de tous ces mondes où l'on juge si différemment de la durée , & saisissant d'un coup d'œil ce qui leur arrive , il en verra tout à la fois le passé , le présent & l'avenir. Voilà l'idée la plus claire qu'on puisse se faire de l'éternité.

De l'Eternité.

L'analyse de la sensation nous a démontré ce progrès de connoissances que la Statue peut faire. Nous y trouverons aussi son sommeil & ses songes. L'expérience ne nous permet pas de douter que l'exercice fatigue nos sens , alors l'impression s'affoiblit

Sommeil. beaucoup, & s'éteint presqu'entièrement : voilà le sommeil de la Statue.

Le souvenir des sensations passées reste seul ; & s'affoiblit bientôt , il ne restera enfin que l'habitude , que l'imagination aura contractée de réveiller certaines sensations , sans ordre , sans liaisons , & voilà les songes.

Songes. La Statue ne sçaura pas distinguer cet état de celui de veille , puisqu'elle sent à peine la différence qu'il y a entre imaginer vivement , & avoir des sensations.

L'idée de personnalité est bien plus distincte ; le *moi* de la Statue est tout à la fois la conscience de ce qu'elle est , & le souvenir de ce qu'elle a été ; car elle peut dire *moi* à chaque instant de sa durée , si on excepte le premier : chaque nouvelle manière d'être , modifie ce *moi* , quoiqu'en dise M. Pascal * Ch. 24. n. 14. & lui fait sentir, que s'il se confond à chaque instant

* On a remarqué que Pascal en qualité de Philosophe étoit supérieur aux génies qui l'avoient précédé. Mais le moraliste génoit souvent le Philosophe , & l'entraînoit quelquefois.

DES FEUILLES. 355

avec la sensation de telle ou telle odeur, il n'en est pas moins distinct, puisque la sensation étant passagere, lui devient bientôt étrangere, & que le moi est toujours permanent.

Il résulte évidemment de ces analyses que l'ame a autant de facultés avec un seul sens, qu'avec les cinq réunis, & que cette réunion ne peut qu'augmenter les rapports par la concurrence & la combinaison des objets, sans augmenter les facultés. Imaginés, Madame, un simple Laboureur auprès d'un grand Seigneur; l'un n'a qu'un seul arpent de terre fertilisé par la sueur de son front, l'autre semble du sein de son oisiveté, imposer tribut à l'air, à la terre, à la mer. Le premier cependant vit autant & plus que l'autre, les ressorts de son corps sont plus forts & plus actifs; sa santé est meilleure; il est reserré dans ses besoins; mais il tire de-là une nouvelle force. Ainsi la Statue donne une attention plus vive, sa sensibilité est plus grande, sa mémoire est plus sûre, son imagination plus forte. Voilà ses avantages sur

nous. Ses combinaisons sont bien moins étendues, ses connoissances plus bornées, son choix plus restreint, les objets moins à sa disposition : elle est moins libre ; & sans la force de son imagination qui peut quelquefois lui rappeler un plaisir passé aussi vivement que s'il étoit présent, elle dépendroit entièrement des objets extérieurs ; voilà ses désavantages. Je ne compte pour rien la différence des jugemens qu'elle porte, parce qu'ils sont tous relatifs, & que nous-mêmes avec un sens de plus, nous réformerions tous nos jugemens présens.

L' O U I E.

Les analyses faites sur le sens de l'odorat n'ont besoin que d'être appliquées à l'ouïe. C'est le même ordre d'idées & la même manière d'acquiescer. On remarque seulement qu'il y a dans l'harmonie un caractère plus propre à émouvoir que dans les odeurs, & que la Statue est pénétrée au gré de l'harmonie ou de cette tristesse ou de cette joie qui ne dépendent point des idées acquises.

DES FEUILLES. 357

Si on considère ces deux sens ensemble, on est étonné de voir que la Nature ne distingue pas d'abord les sens des odeurs. Cette distinction n'est dûe qu'à l'impression qu'elle en aura reçue séparément, suivie de la comparaison qu'elle en aura faite; dès qu'elle y est parvenue elle doit sentir augmenter son être, il s'ouvre une source de nouvelles comparaisons, de nouveaux jugemens, & surtout de nouvelles abstractions, dont le plaisir & la peine seront toujours le mobile.

LE G O U T.

Ce sens pris séparément, se développe comme l'odorat & l'ouïe, il semble cependant toucher l'ame de plus près que l'un & l'autre; il influe du moins d'avantage sur son bonheur ou sur son malheur, étant lié plus étroitement à ses besoins.

Est-on curieux de réunir ces trois sens? On verra que la première impression faite sur le goût est confondue avec celles du son & de l'odeur: ce n'est qu'une comparaison réitérée des

358. LA REVUE

unes aux autres qui semble tripler l'existence de l'ame , augmenter ses fonds , multiplier ses desirs & ses habitudes , varier la chaîne de ses idées , & les généraliser. On appercevra encore après un mur examen , une certaine analogie entre l'odorat & le goût , desorte qu'on a plus de goût , à proportion qu'on a l'odorat plus fin.

LA VUE.

Bornée à ce sens , la Statue n'aperçoit que de la lumière & des couleurs ; il lui est impossible de juger qu'il y ait quelque chose au dehors : l'action des rayons ne produit en elle que des manieres d'être ; c'est un aveugle d'une espee singuliere , qui , les yeux ouverts , l'organe sain heurteroit en plein midi contre tous les corps. Vous seriez sans doute bien fâchée , Madame , que je m'arrêtas à ce peu de mots , ils ne serviroient qu'à révolter les préjugés que je dois combattre. Au premier instant que les couleurs frappent ses yeux , elle les voit si confusément ,

DES FEUILLES. 359

qu'elle n'en distingueroit jamais aucune , si un sentiment de plaisir ne fixoit sa vûe sur une en particulier. Supposons qu'elle soit fixée sur le rouge ; une sensation si nouvelle occupe toute l'attention de la Statue ; elle en jouit jusqu'à ce que ses yeux se fatiguent ; car ils ne sçauroient se fixer longtems sur le même objet sans douleur ; ils changent donc par un mouvement d'inquiétude & comme machinal , ils s'arrêtent sur une autre couleur qui leur est plus agréable , parce que c'est un repos pour eux , le jaune , par exemple ; la Statue le distingue de la couleur précédente avec laquelle elle le compare nécessairement. Cette seconde vient-elle à fatiguer la vue , elle passera à une troisième ; nouvelle comparaison , nouvelle différence ; ainsi elle les suivra toutes , & apprendra à les distinguer ; si trois couleurs se représentent ensemble , elle ne les confondra plus , un plus grand nombre ne produiroit qu'une perception vague.

Du reste il est impossible de trouver dans ses couleurs l'idée d'étend-

due , de grandeurs , de figure , de situation , de mouvement. Pour former ces notions , il faut voir comment les parties apperçues les unes hors des autres , se lient , se terminent mutuellement , & quelles sont les bornes qui circonscrivent le tout : or le moi de la Statue ne sçauroit appercevoir des parties , puisqu'il n'apperçoit que la maniere d'être qui n'en a point. Il ne sçauroit par conséquent se sentir circonscrit. Il sent , dira-t-on , les couleurs les unes hors des autres ; point du tout : il sent que l'une n'est pas l'autre , mais il est incapable de former les jugemens nécessaires pour dire l'une est hors de l'autre , n'ayant aucune idée de parties ni de lieu. Une grande surface rouge ne le modifiera donc pas comme étendue , mais seulement comme rouge. Et si la Statue est affectée différemment par cette surface , que par un point rouge , ce ne sera qu'autant que dans la première sensation , la seconde paroîtra répétée plusieurs fois. Après avoir présenté à l'odorat un bouquet de roses si on n'en présente

DES FEUILLES. 361

sente qu'une seule , la Statue aurt-elle l'idée d'une odeur de rose moins étendue ? Après avoir pincé une corde , si on en pince six à l'unisson ; l'idée d'étendue & de grandeur se joindra-t-elle à celle de son ? Non sans doute ; il en est de même à l'égard de la vue. Pour couper court cependant à une objection qu'on reproduiroit sans fin & sans succès. Nous dirons que la vûe peut appercevoir une sorte d'étendue vague & sans bornes , qui n'indique ni grandeur , ni figure , ni situation , ni ni mouvement ; à moins qu'on n'entende par cette dernière qualité l'idée d'une suite de sensations qui échappent ; mais à le prendre ainsi , chaque sens donneroit cette notion , qui est bien différente du passage successif d'un lieu dans un autre.

LE TOUCHER.

La moindre sensation que puisse avoir la Statue , bornée à ce sens , est celle du jeu ou du mécanisme intérieur de ses ressorts , & celle du poids de chaque partie l'une sur l'autre.

Q

tre. C'est-là le sentiment fondamental ; mais il est si uniforme , qu'il ne produit qu'une sensation très-foible ; or avec une seule sensation , on ne peut ni comparer ni juger , & sans cela point de progrès. *Elle existe pour exister sans plus.*

Que la chaleur & le froid se fassent sentir successivement , la voilà hors de cette uniformité , elle retiendra & comparera l'idée de ces deux états. Qu'elle les éprouve ensemble , elle reconnoîtra qu'elle est tout à la fois de deux différentes manières. Qu'elle soit frappée dans le même instant aux pieds , à la tête , aux bras , le moi de la Statue semble se répéter & se multiplier autant de fois qu'il y a de parties affectées ; mais il ne sçauroit se former l'idée de son corps , ne connoissant ni les bornes , ni les parties intermediaires qui lient le tout. Ces impressions de douleur que la Statue veut éviter , agitent ses bras par un mouvement machinal : ce mouvement produit une manière d'être qu'elle ne sçait point déterminer ; ils retombent sur son corps,

DES FEUILLES. 363

cette chute la remplit d'étonnement, sa main lui transmet une sensation de résistance & de solidité dans laquelle elle reconnoît son *moi* ; la partie touchée lui transmet une sensation pareille , qui lui répond encore *c'est moi* : résistance & solidité ne présentent autre chose qu'une partie qui exclut distinctement l'autre. Ce commerce établi d'elle-même à elle-même doit être infiniment agréable. Quelqu'autre mouvement du bras sur son corps lui découvre un autre *moi* , le même par le sentiment , mais différent par le lieu ; car il exclut encore & la main qui le touche , & la première partie qui avoit été touchée, & dont la Statue conserve le sentiment. Alors elle se croit multipliée à l'infini ; car elle est tout ce qu'elle connoît.

Cette sensation vague , que lui a transmis le mouvement de ses bras , se détermine par le plaisir & la facilité qu'elle a de satisfaire ses desirs : elle les étend comme pour se chercher hors d'elle : elle fait un corps : la main lui répond , *c'est moi* ; mais

quel étonnement ? Elle sent une résistance , une solidité qui ne lui répond pas ; elle passe à un autre , il en est de même : il semble qu'elle tire les objets du sein de son être , & qu'ils ne s'étendent sous sa main qu'au dépens de son existence. De cet étonnement naît l'inquiétude de sçavoir où elle est , & pour ainsi dire jusqu'où elle est : elle prend donc , quitte , & reprend tout ce qui est autour d'elle , revient sur son corps , elle suit d'une sensation à l'autre , appelée pour ainsi dire , par son *moi* qui lui promet un nouveau sentiment dans chaque partie ; mais elle sent bientôt fuir sous sa main ce *moi* correspondant : si elle continue d'éprouver de la solidité & de la résistance , ce n'est qu'une solidité étrangere , au bout de laquelle elle ne trouve plus rien.

Ces notions se combinant à chaque instant avec une nouvelle sensation , existent en elle la curiosité ; avec les autres sens la Statue n'auroit que la mémoire , avec celui ci elle a un pressentiment des nouvelles découvertes , pressentiment qui ne vas pas sans le

DES FEUILLES. 365

desir & l'espérance , comme ces découvertes ne viennent pas sans le plaisir. C'est-là toute l'idée qu'on peut se faire de la curiosité qui va devenir le grand motif des actions de notre Statue , motif qui n'est qu'une branche du plaisir même.

Tous les mouvemens qu'elle a faits jusqu'ici ont été un effet du hazard ; mais ce hazard ne lui a pas été inutile. Elle a éprouvé qu'une partie d'elle-même , la main , lui donnoit beaucoup plus de connoissance que les autres ; car elle lui présente à la fois plusieurs objets , ou plusieurs faces du même objet qu'elle enveloppe pour ainsi dire ; c'est aussi celle qu'elle va employer le plus : le sentiment de plaisir la conduit d'abord en aveugle ; mais elle fait des essais ; elle se méprend ; elle réussit ; elle remarque les mouvemens qui l'ont trompée , & les évite ; elle remarque ceux qui ont répondu à ses desirs , & les répète : enfin elle se fait une habitude des mouvemens propres à saisir son objet , & les jugemens qu'elle forme pour cela s'exécuteront bientôt si

vîte , que dans peu elle les formera sans s'en appercevoir : c'est alors que la Statue se meut à volonté.

On remarque que les enfans font consister leur plus grand bonheur dans l'usage des pieds & des mains ; en effet , c'est au mouvement qu'ils doivent la conscience la plus vive qu'ils ayent de leur existence. La solidité , la fluidité , la dureté , la mollesse , le mouvement & le repos seront pour la Statue des sentimens bien agréables ; car plus ils contrastent , plus ils attirent son attention : elle passera par autant de sentimens de plaisir , qu'elle formera d'idées nouvelles.

L'espece de desir , dont elle est capable avec le toucher , embrasse l'effort de toutes les parties du corps qui tendent à se mouvoir , & qui vont pour ainsi dire chercher des sensations sur les objets palpables. Dès-lors la jouissance ne se borne plus aux idées que l'imagination représente , elle s'étend au dehors sur tous les objets qui sont à portée ; & les desirs au lieu de concentrer

DES FEUILLES. 367

Notre Statue dans ses manières d'être , comme il arrive avec les autres sens , l'entraînent continuellement au-dehors : elle n'a plus pour objet ses modifications , ce sont les choses palpables qu'elle aime , qu'elle hait , qu'elle espere , qu'elle craint.

Le souvenir d'une sensation vive l'agite au hazard , dans l'espérance de la retrouver ; si elle rencontre son objet , aussitôt tous ses mouvemens sont suspendus , elle s'y attache , se livre toute entiere à ce nouveau sentiment ; plus il lui paroît agréable , plus elle y fixe son attention ; elle voudroit toucher de toutes les parties de son corps l'objet qui l'occasionne , & ce desir cause un ébranlement dans tout le corps , & produit des mouvemens qui rendent sa jouissance complete. Jouir vivement n'est qu'un instant , & c'est en quoi consiste la sagesse de la nature , l'espece de langueur qui succede prouve assez qu'un plaisir plus long seroit la destruction du corps qu'il émeut si délicieusement en passant. La chaîne invisible qui unit toutes les parties,

est dans les mains de la nature comme des rênes qu'elle lâche & retire au besoin ; ce moment de vivacité que nous avons peint est la plus forte tension que cette chaîne puisse soutenir , ses efforts touchent au terme au-delà duquel est la douleur & le néant. Un instant de plaisir de plus , détruiroit tout l'ouvrage. La Statue qui ignore à quoi tient sa conservation , cherche ces plaisirs avec avidité , les trouve rarement , & les perd dans l'instant ; cette perte l'afflige , c'est s'affliger d'être encore. Pour faire diversion , elle s'occupera du plaisir que lui procure le progrès de ses connoissances.

Nous avons vû la Statue découvrir les limites d'un solide qu'elle a jugé n'être point distinct d'elle-même , celles d'un solide qui n'a rien de commun avec son *moi* , & celles d'un espace qui les sépare & qui ne tient de l'un ni de l'autre : cette découverte redouble son attention , & fait naître la réflexion , qui n'est qu'une attention profonde & comparée des differens rapports

DES FEUILLES. 369

qu'elle veut connoître plus exactement. L'ordre dans lequel elle découvre ces rapports a deux causes : la rencontre fortuite des objets , & leur simplicité , toujours relative à l'exercice de ses facultés. Plus elle exerce ses jugemens , plus son tact acquiert de finesse , elle se rendra peu à peu capable de discerner dans une même qualité les nuances les plus légères , elle sera portée à en faire des collections , ce qui formera pour elle l'idée de corps. Les corps ne sçauroient être au jugement du toucher , que la coexistence de plusieurs sensations dont une plus distincte servira de baze ; c'est la sensation de solidité & de résistance.

On voit par-là que les idées abstraites naissent naturellement de l'usage des organes , loin d'être éloignées de l'intelligence des premiers hommes comme le suppose M. Rousseau , ils ne pouvoient s'en défendre , & ce n'est que par la réflexion qu'ils faisoient ces collections qu'on nomme corps. Cet ensemble à la vérité se changera si fort en habitude , qu'il

en coûtera beaucoup à la Statue pour revenir aux abstractions qui lui sont d'abord si naturelles. Il en est ainsi vis-à-vis des autres habitudes, l'idée qu'elle se fait de la durée achevera de nous en convaincre.

Le toucher lui a rendu la durée sensible en lui représentant le passé par un espace qu'elle a parcouru, & l'avenir par un espace à parcourir. Le tems devient à son égard comme une ligne suivant laquelle elle se meut ; ce jugement deviendra si naturel & si sensible, qu'elle ne connaîtra bientôt la durée qu'autant qu'elle réfléchira sur le mouvement régulier de quelque corps. De plusieurs moyens qu'on a, le plus sensible paroît ordinairement le seul. C'est ainsi que jusqu'à Locke tous les Philosophes y ont été également trompés. Il n'est donc pas nécessaire d'entrer dans le détail de ses idées sur l'espace, sur les distances, sur l'immensité, sur l'éternité, ni de développer sa mémoire, son imagination, ses songes, son sommeil & son réveil. Ce qui a été dit sur l'odorat,

DES FEUILLES. 371

indique assez les développemens considérables qui doivent se faire avec un sens beaucoup plus étendu & beaucoup plus distinct que tous les autres. D'ailleurs, Madame, vous ne ferez pas fâchée d'exercer votre esprit sur ces objets, nous sommes exactement comme la Statue, nous n'acquerrons des connoissances que par l'action de nos facultés. J'en dis peut être trop, & vos réflexions sur chaque sens en particulier pourroient bien prévenir ce que j'ai à vous dire sur la maniere dont le plus étendu instruit les autres. Vous êtes d'un sexe capable d'essayer ce petit trait de méchanceté & d'un esprit qui n'est que trop propre à faire réussir la tentative. Mais qu'importe ? Si tout l'avantage & toute la satisfaction doivent vous en revenir, n'y trouverai-je pas mon compte autant que vous-même ?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Qv

LETTRE X^e.

MADAME.

Cet esprit à qui vous avez rendu l'action si nécessaire, en lui en faisant goûter le plaisir, n'est plus captif dans sa prison ; ce marbre , infiniment plus beau depuis qu'il a acquis cette souplesse & cette molle délicatesse, est pour lui un nouvelle Thebes à cent portes, par lesquelles il va entrer en commerce avec tout l'univers. Le toucher a heureusement ouvert la principale branche de ce commerce qui seule doit faire fleurir toutes les autres. Mais laissons là la métaphore ; ce qu'on nous fait espérer aujourd'hui est trop nouveau & trop intéressant pour avoir besoin de cette gaze. Une vérité nouvelle est la Vénus des poètes ; on soupire après le hasard qui fera voltiger sa ceinture.

La toile vole : la Statue paroît ornée de tous ses sens à qui il ne man-

DES FEUILLES. 373

que plus que l'ensemble. Au milieu d'un parterre émaillé de fleurs, ses habitudes se renouvellent, elle se croit toutes les odeurs qu'elle sent. Le toucher lui a appris qu'il y a des objets palpables ; mais il ne lui a pas appris encore qu'aucun d'eux soit le principe de ses sentimens. „ D'où „ peut donc naître ce penchant si ex- „ traordinaire que nous avons à rap- „ porter à une substance divisible & „ matérielle, ce qui appartient réel- „ lement à une substance simple & „ spirituelle ? Quelle sera la cause de „ cet effort qui transporte hors de „ l'ame, & qui étend pour ainsi dire „ ses sensations sur des corps à qui „ elles ne peuvent appartenir ? „ La Statue va nous dévoiler ce mystère que les plus éclairés de nos Philoso- phes ont jugé impénétrable. *

Je la vois assise au milieu des fleurs qui exhalent vers elle un parfum délicieux : dans une position si heureuse, dont elle cherche à s'assurer la jouissance, elle porte sa main au hasard

* Voyez ce que dit M. d'Alambert dans l'Encyclopedie au mot *Couleur*.

L'odorat
instruit par
le toucher.

sur les objets qu'elle rencontre : elle saisit une fleur qui lui reste dans les doigts : son bras mû sans dessein, l'approche & l'éloigne tour à tour de son visage : tour à tour sa jouissance est plus ou moins complète. Étonnée, elle répète cette expérience avec dessein. Elle prend & quitte plusieurs fois cette fleur. Elle se confirme qu'elle est ou cesse d'être agréablement, suivant qu'elle l'approche ou l'éloigne. Enfin elle commence à soupçonner qu'elle pourroit lui devoir le sentiment dont elle est modifiée.

Elle donne donc son attention à ce sentiment, elle observe avec quelle vivacité il augmente, elle en suit les degrés, les compare avec les différens points de distance de son organe qu'elle commence à découvrir ; elle s'assure que cette odeur vient de cette fleur ; elle essaye cette découverte sur tous les corps odoriferans qui lui tombent sous la main, tous concourent à établir ce jugement : a forcé de le répéter, elle s'en fait une si grande habitude, qu'elle ne se

DES FEUILLES. 375

borne plus à juger les odeurs dans les fleurs , elle les y sent. Ce n'est pas cependant sans surprise qu'elle se voit engagée à porter des jugemens si différens de ceux qu'elle avoit accoutumé : elle a autant de peine à mettre les odeurs au nombre des qualités des objets , que nous en avons nous-même à les regarder comme nos propres modifications ; il est même vraisemblable qu'elle ne consent à s'en dépouiller en faveur du corps odoriférant , qu'à raison de l'empire qu'elle acquiert sur lui par le sens du toucher. Laissons lui donc parcourir les fleurs , & en faire autant de classes qu'il y a d'odeurs. De notre côté cherchons à éclaircir un point essentiel & inconnu jusqu'ici ; sçavoir comment les jugemens se confondent avec les sensations. donnons à un triangle l'odeur de l'œillet , & à un quarré l'odeur de la rose , chacune se liera avec la figure qui lui est particuliere ; dès-lors la Statue ne pourra plus être frappée de l'odeur d'œillet ou de rose qu'elle ne se représente un triangle ou un quarré , au point qu'elle

croira sentir une figure dans une odeur , & une odeur dans une figure. Toutes les fois que les jugemens seront simples , ils se confondront si vite avec les sensations , que nous ne les appercevrons plus. C'est ainsi que l'odorat réuni au toucher , fait découvrir à notre Statue une nouvelle classe d'objets palpables , auxquels chaque sens va ajouter une nouvelle qualité. Suivons les leçons que le toucher va donner à la vue ; on suppléera aisément celles qu'il donne à l'ouïe & au goût.

Expériences qui présentent les leçons du toucher.

Nous avons dit que les couleurs ne sont que de simples manières d'être ; elles ne représentent des dimensions qu'à des yeux qui ont appris à les rapporter sur les parties d'une surface : sans cette étude la direction des rayons & leurs angles ne pourroient déterminer ni grandeur ni distance. Que pourroit juger un aveugle par le moyen de deux bâtons croisés , dont il ne connoîtroit ni la direction , ni la longueur ? Ces rayons sont aux yeux de la Statue , ce que ces bâtons seroient dans ses mains

DES FEUILLES. 377

avant de les avoir mesurés. Si l'œil n'étoit instruit à distinguer les parties, il n'appercevrait jamais que des couleurs vagues & illimitées. Pour ne laisser aucun doute sur cette vérité, nous n'avons qu'à observer ce qui se passe en nous, lorsque nous voyons ou des objets qui paroissent & disparaissent à nos yeux dans le même instant, ou des objets sur qui notre vue est attachée, tandis que notre attention est emportée ailleurs, ou enfin des objets qui se perdent dans le lointain ; alors tout disparaît, forme grandeur, figure ; les spectres corporels s'évanouissent, il ne nous reste que notre manière d'être, c'est-à-dire, la conscience d'une étendue vague, qui n'est représentée que par la sensation d'une couleur immense : c'est qu'alors les différentes nuances que nos jugemens avoient attachées aux différentes parties, ont disparu, & avec elles, ces jugemens qui sont l'unique lien de nos modifications avec les objets palpables. C'est ce lien que nous allons voir former d'après les leçons du toucher.

La vûe in-
fruit par
le toucher.

Dans ce même parterre où nous avons laissé la Statue , le vif éclat des fleurs ne peut manquer de frapper sa vûe aussitôt que leur odeur. Soit hazard , soit douleur occasionnée par une attention continue , elle porte la main sur les yeux ; à l'instant les couleurs disparaissent : sensible à cette privation , elle retire la main , les couleurs se reproduisent. Elle commence alors à soupçonner l'organe de la vûe : il lui semble que la couleur est quelque chose d'impalpable , qu'elle sent au bout * de ses yeux , comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche. Remarqués ici je vous prie , que rapporter les couleurs à cet organe , c'est les étendre sur toute la surface extérieure de l'œil. Voilà donc les modifications simples de l'ame qui produisent déjà au bout des yeux le phénomène de quelque chose d'étendu. C'est l'état où se trouva d'abord l'aveugle de Chezelden , lorsqu'on lui eut abaissé

* Cette expression n'est pas élégante ; mais on ne peut la changer sans allonger le tour , & sans perdre la précision si nécessaire aux métaphysiciens.

DES FEUILLES. 379

les cataractes , *comme en peut le voir dans les transactions philosophiques , n. 402. an 1728.* il faut encore que le *toucher* apprenne à la Statue ou à l'aveugle de naissance (qui nous représentent parfaitement notre situation primitive) à éloigner la couleur de l'organe : voici la marche insensible de ses progrès , dont nous abrégerons beaucoup les détails.

La Statue joue avec une fleur qu'elle tient dans sa main : nous avons dit que la couleur lui paroissoit d'abord attachée à ses yeux : le plus petit mouvement de sa main , sans qu'elle éprouve aucun changement dans son organe , lui enleve cette couleur : inquiète , elle la desire , elle la cherche ; un mouvement contraire la lui rend : elle fuit ce mouvement avec attention , elle éloigne sa main , la rapproche : le toucher lui a appris à juger des distances ; elle applique ce jugement aux couleurs. La main dit en quelque sorte à la vûe *la couleur de rose est sur chaque feuille que je parcours* ; & la vûe à force de répéter ce jugement , s'en fait une si grande

habitude qu'elle parvient à voir la couleur de rose où elle l'a jugée.

C'est à ce moment que les angles des rayons visuels & leur direction constante commencent à devenir d'un grand usage. Jusqu'ici ils avoient été inutiles. Elle considère la même fleur sous differens points de distance, elle en observe les changemens dans un objet qui paroît augmenter ou diminuer à mesure qu'il est plus ou moins éloigné. Elle s'élance d'un moment à l'autre à de plus grandes distances, elle embrasse, elle *manie* des objets auxquels le toucher ne peut atteindre, & par la diminution apparente que leur donne l'éloignement, elle parvient à en mesurer assez exactement la distance. Les sens de l'odorat & de l'ouïe qui n'ont pas ce même avantage n'en jugeront que très-imparfaitement. Une supposition va mettre tout le système en évidence : il dépendoit de l'être suprême de soumettre les corpuscules odoriferans aux loix de la dioptrique, en sorte que leurs rayons conservant toujours une même direction, après s'être croisés

DES FEUILLES. 381

à l'ouverture de l'organe , frappassent sur une membrane intérieure autant de points qu'il y en a sur les surfaces dont ils seroient réfléchis. Alors nous contracterions bientôt l'habitude de mesurer les odeurs , & les Philosophes ne manqueroient pas de dire que l'odorat n'a pas besoin des leçons du toucher pour appercevoir des grandeurs & des figures. Cette supposition suffira à ceux qui savent raisonner pour se désabuser d'une ancienne erreur.

Voilà donc tous les sens de la Statue réunis sur les objets par le moyen du toucher, Cette heureuse ligue la met en état de pourvoir à ses besoins : elle devient capable de prévoyance & d'industrie : elle va porter ses jugemens sur la bonté & sur la beauté des choses ; n'ayant d'abord été qu'un animal sentant , elle devient un animal réfléchissant & propre à veiller par lui-même à sa conservation. Sa raison se forme & se perfectionne d'un instant à l'autre.

Ici se développe & s'acheve tout le système des connoissances humaines que nous avons vu commencer

par la plus foible sensation. Il est aisé de le résumer en peu de mots , pour peu qu'on ait donné d'attention à ce qu'on vient de dire.

Nous avons vû qu'une sensation considérée comme un sentiment qui modifie l'ame , n'est pas encore une idée : éprouver la douleur n'est pas précisément avoir idée de la douleur , c'est la sentir ; rapeller une douleur , c'est tout à la fois un souvenir & une idée qu'on ne peut s'empêcher de comparer avec un état différent , soit présent , soit passé. Si je veux me faire une idée d'une sensation qui m'est étrangere , je ne puis le faire que d'après quelque sensation que j'ai déjà éprouvée. Les sensations de l'ouïe , de la vue , du goût & de l'odorat ne sont que des sentimens , lorsque ces sens n'ont pas encore été instruits par le toucher , parce que l'ame ne peut les prendre que pour des sentimens d'elle-même ; mais si ces sentimens existent dans la mémoire qui les rappelle , ils deviennent des idées. La sensation de solidité est seule par elle-même tout à la fois sentiment & idée ; elle est sen-

DES FEUILLES. 383

iment par le rapport qu'elle a avec l'ame qu'elle modifie ; elle est idée , parce qu'elle nous fait connoître un objet extérieur : cette sensation nous force bientôt à juger hors de nous toutes les modifications que l'ame reçoit par le toucher , puisqu'elle est représentative des objets que la main saisit : le toucher accoutumé à rapporter ses sensations au dehors , fait contracter la même habitude aux autres sens , par l'empire qu'il leur donne sur les objets. Voilà le principe de cette communication étonnante que nous trouvons établie entre l'ame & les corps qui l'environnent : communication qui a été jusqu'à ce jour un des grands mystères de la philosophie , & dont la découverte est due à M. l'Abbé de Condillac. Il est évident que ces idées ne nous font point connoître ce que les êtres sont en eux-mêmes ; elles ne les peignent que par les rapports qu'ils ont à nous. Nos sensations se rassemblent au dehors , & forment soit avec la sensation , soit avec l'idée de solidité qui sert de base , autant de collections que nous distinguons.

d'objets sensibles ; de-là deux sortes d'idées : idées simples , idées complexes ; celles-ci sont complètes ou incomplètes à mesure que la collection renferme toutes les qualités qui ont rapport à nous , ou qu'elle n'en contient qu'une partie. Il suit de-là *qu'un corps est cette collection de qualités que vous touchés , voyez , goûtés , &c* ; quand l'objet est absent , *c'est le souvenir des qualités que vous avez touchées , vues , goûtées , &c*. Ici les idées se divisent encore en deux espèces : les unes sensibles , les autres intellectuelles. Mais ces idées ne diffèrent que comme le souvenir diffère de la sensation. Plus on a de mémoire & d'attention , plus on est capable d'acquiescer d'idées intellectuelles. Ces idées sont le fond de nos connaissances qui se multiplient sans cesse par de nouvelles comparaisons , comme les idées sensibles en sont l'origine.

Ce système est trop beau & trop neuf pour frapper un esprit qui ne roule que dans un cercle étroit de petites idées , & de connoissances populaires. Aussi M. Freron n'y a rien vu.

DES FEUILLES. 385

vi. Cette Statue n'étoit à ses yeux qu'une pagode de la Chine dont il a fait le sacrifice imbécile à une religion éclairée qui le défavoue *. Vous desirez peut-être en ce moment, Madame, un nouveau *Chezelden* pour abaisser les cataractes à cet aveugle né ; mais faites attention que l'art le plus parfait ne peut operer que sur un organe sain : *Chezelden* abaissoit très-heureusement les cataractes ; mais il ne pouvoit suppléer au principe de la vue. D'ailleurs, Madame, votre compassion cessera, lorsque vous sçaurez que M. F. s'est vanté en plusieurs endroits de n'avoir jamais réussi si heureusement que dans l'exposition de cet ouvrage & des trois autres dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir dans mes Lettres : vous pouvez l'en croire, & juger par la de toutes ses feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c.

* Il n'a contre lui dans ce cas là me disoit un jeune Conseiller plein d'esprit, que la loi *si quadrupes pauperiem fecerit.*

R

P. S. Voilà les ouvrages qui depuis deux ans ont mérité les éloges & l'empressement du Public , & par une conséquence nécessaire , la colere & les petites fureurs de M. F. J'aurois joint au détail de ces ouvrages choisis l'analyse de Bacon , digne par son mérite du fiel de notre periodiste , si le Journal des Savans , le Journal Encyclopedique , & les Mémoires de Trevoux eussent laissé quelque chose à désirer dans le compte que ces trois Sociétés Litteraires en ont rendu. J'ajouterai seulement à cette occasion que j'ai vû des personnes d'un mérite distingué éclater de rire lorsqu'ils ont appris que M. F. disoit bonnement : *j'ai lu , j'ai relu tout Bacon , & je puis assurer que je n'y ai rien trouvé de ce que son analyse lui fait dire.* Ils ont cru entendre un de ces petits Marchands du Pont-Neuf dire derriere son échope délabrée : j'ai vû , j'ai parcouru toutes les mines de Golconde & du Potosi , & je n'y ai rien trouvé qui mérite l'attention des curieux , ou qui n'ait été gâté par nos meilleurs diamantaires.

DES FEUILLES. 387

J'ai lû , j'ai relu tout Bacon ! & qui est-ce qui lui a ouvert le Livre de ce fameux Auteur ? Qui est-ce qui le lui a expliqué ? Est-ce que Bacon se laisse lire par F ?

Un des beaux génies que nous ayons en France , qui est à la tête de l'Encyclopedie , a étudié Bacon pendant dix ans , & trouve tous les jours des choses nouvelles dans l'interprétation de la nature , & de nouvelles vues dans *l'augmentum scientiarum*. Le P. Berthier l'a étudié pendant trois ans , & convient qu'il lui reste encore beaucoup à apprendre dans cet excellent Auteur. Et le bon Periodiste ose dire. . . . En vérité cela fait pitié. **J'ai lû , j'ai relu les 4 vol. in-folio de Bacon.** Dans combien de tems ? Dans une heure & demie sans doute : eh bien je vous assure M. F. que c'est une heure & demi de trop. Mais voyons encore , qu'y cherchiez-vous ? Ce n'étoit pas ces vues transcendantes , ces profondes analyses , cette méthode admirable de l'induction qui y regne d'un bout à l'autre , cette politique & cet

enchaînement de toutes les connoissances humaines , que vous demandiez : c'est ce que les hommes de génie y voyent ; c'est-là Bacon ; & c'est assurément ce que vous n'y avez pas seulement soupçonné. Vous vouliez peut-être sçavoir si le fameux Chancelier d'Angleterre avoit parlé de vous , M. F. . . , mais oui , cela se pourroit ; voyez. Au hazard de vous trouver dans le cas de ce Negre qui demandoit *que dit-on de moi dans la Cour de Louis XIV ?*

Le Periodiste se vantoit , dit-on , il y a quelque tems , de nous donner une analyse raisonnée des ouvrages de Stahl. Allons , Monsieur le Periodiste , vous l'avez sans doute déjà lû & relu comme Bacon ; faites nous connoître ce célèbre Allemand. Courage , M. Rouelle vous écoute.

Il y a à parier qu'il a pris les ouvrages de Bacon & de Stahl pour des Romans. C'est-là sans doute qu'il a puisé cette anecdote si jolie , si vraisemblable & si décente de l'impuissance de Boileau & de son dindon , dont il a prétendu régaler les Dames

DES FEUILLES. 389

dans ses dernières Feuilles. Est-ce là aussi que vous avez puisé ces jolis petits vers par lesquels de concert avec le Dieu de l'harmonie , vous vous vantez d'avoir livré une jeune beauté à un de vos amis : ils sont si tendres , si coulans , si voluptueux , que Minerve , le sage Minerve se seroit pâmée à la première lecture. Quoi de plus galant , par exemple , pour une jeune Dame , que de lui peindre l'antique Cybele que toute la chaleur du Dieu du Printems ne peut ranimer. C'est sans doute une comparaison adroite dont vous lui ménagés le plaisir de se faire l'heureuse application. Quel heureux tour que celui-ci , *l'herbe du gazon* , ou *le gazon de l'herbe* que cette Nimphe foule d'un pié léger ! Attendez , je me trompe , j'ai manqué votre expression ; la voici :

* *J'y crois voir son beau corps s'étendre.*

* Je sens qu'il n'est pas possible que le lecteur puisse croire sur ma parole que c'est un vers que je lui cite ; je ne puis pas encore me le persuader moi-même ; mais on n'a qu'à voir la première feuille du mois de

Le tour seroit nouveau , n'y eut il que cet assemblage de monosyllabes sonores. Mais j'y est d'une beauté singuliere ; s'il prend , comme il n'en faut pas douter ; on dira à l'avenir *s'étendre au gazon de l'herbe* , & non pas comme le vulgaire , *s'étendre sur le gazon* ; ainsi s'enrichissent les langues. La jalousie qu'il fait concevoir à l'Amant contre sa propre Lettre , est quelque chose de plus merveilleux encore. Il envoie cette Lettre sans doute , afin que sa Maitresse la lise. *Ah ! si je le croyois* , s'écrie-t-il tout à coup transporté de fureur , *Lignes dépositaires de mes secrets, vous ne partiriez pas.*

Que penserez-vous de cet enthousiasme, Madame ? Vous plaindrez peut-être cet Amant de s'être adressé à un tel secrétaire ; & je plains cette beauté sans la connoître , d'avoir eu

Juillet 1756 , on en verra d'autres qui donneront du crédit à celui-là , comme celui où il fait devorer les traits de cette beauté par le cristal des eaux. Les flots argentins d'un petit ruisseau changés en loups cerviers ; quelle image ! il n'y a qu'à appeller son tendre murmure des hurlemens.

DES FEUILLES. 391

un tel confident , à moins que nous ne regardions ceci comme une *parade* de Collège , où l'on charge de la confiance la plus grave , le plus petit écolier. Au reste le Périodiste nous dit lui-même , qu'il ne donne ses vers que pour faire taire les critiques , & pour leur prouver que s'il vouloit faire des ouvrages , il est capable d'exceller dans tous les genres ; en un mot de faire des vers aussi beaux , aussi heureux que ses extraits : ce qui me paroît démontré.

Pour terminer ces réflexions par une idée bien naturelle , qu'on me permette de faire cette question : quel est l'homme malgré les injures qu'on accumule tous les jours , à la honte de notre siècle , dans ces archives périodiques de l'envie & de l'ignorance contre les Écrivains d'un vrai génie ; quel est l'homme, dis-je, qui ne désirât ardemment d'être à leur place ; & qui n'eût horreur du rôle que joue M. F. ? » Et vous qui prenez le titre de bel esprit & de réformateur de la République des Lettres , vous qui ne rougissez pas de ressem-

» bler à ces êtres importuns qui passent
» les momens de leur existence ephé-
» mere à troubler l'homme dans ses
» travaux & dans son repos ; quel
» est votre but ? Qu'esperez-vous de
» votre acharnement ? Quand vous
» aurez découragé ce qui reste à la
» nation d'Auteurs célèbres & d'ex-
» cellens génies , que ferez-vous en
» revanche pour elle ? Cinquante vo-
» lumes , remplis de ce délire périodique , nous dédomageroient-ils
» des ouvrages immortels que nous
» en aurions obtenus ?

Nous dira-t-on encore qu'il y a des hommes d'un mérite & d'un rang distingués qui lisent assiduellement l'*Année Littéraire* , & qui y trouvent à la fois de quoi s'amuser & s'instruire ? J'ai en main la preuve du contraire , & si je la donne ici , je prends à témoins tous ceux qui me connoissent , que je n'ai d'autre intention que d'ôter tout subterfuge à M. F. & d'élever , s'il est possible , ses idées au grand objet de l'utilité publique. J'ai suspendu pendant 18 mois l'impression de cet examen ; j'ai différé la preuve

DES FEUILLES. 393

que je vais donner, dans l'espérance que le Périodiste ouvrant les yeux sur la honte dont son travail le couvre, se corrigeroit ; ou qu'il seroit corrigé par la suppression d'un privilège qu'il deshonoré : dans ce cas nous aurions gardé le silence, ne sachant pas donner un coup de perche sur la tête d'un homme qui se noye.

Lorsque M. F. se vantoit publiquement de la protection de M. le Comte de Tressan, & de l'accueil qu'on fesoit à ses Feuilles dans la Cour de Lorraine, confondant dans sa vanité le protégé & le protecteur ; dans le même-tems il tomba entre mes mains une Lettre de Nanci adressée à M. d'Alembert ; Lettre qui selon l'intention expresse de l'Auteur, devoit courir tout Paris : nous la copions ici pour faire voir que les Dieux dont le Périodiste reclame la puissance, sont trop justes pour lui permettre d'embrasser leurs Autels.

L E T T R E

*De M. le Comte de Treſſan à M.
d'Alembert.*

JE vais, Monsieur, jouir des droits d'une confraternité qui m'honore autant qu'elle m'est chere : ce lien souvent trop peu respecté , doit l'être du moins par ceux qui connoissent le prix de l'amitié & de l'honneur. J'ose vous demander, mon illustre Confrere , de me rendre un service essentiel : la démarche que je fais doit vous prouver ma candeur , & quels sont les sentiments qui me dictent cette Lettre.

Un ami sûr m'a averti que quelques personnes du premier ordre, & dont je ne lis jamais les ouvrages sans les admirer , & sans m'instruire, me soupçonnoient d'être l'ami de cœur & le protecteur ardent de M. Freron.

Je n'avois jamais été en liaison avec M. Freron avant un voyage que je fis à Paris en 1752.....

DES FEUILLES. 395

Je le vis quelquefois dans la société de M^e G. : il venoit de perdre ses Feuilles par son extravagante sortie sur Milord Bolinbrock. M^e G. me pressoit de solliciter le Roi de Pologne de parler en faveur de F. J'eus la foiblesse de le faire ; les Feuilles furent rendues , & Freron publia , déclama une reconnoissance pour moi, sentiment trop étranger à son cœur pour qu'il fût sincere.

Depuis ce tems , il est venu en Lorraine , & le Roi de Pologne qui s'attache aisément par ses premiers bienfaits , le fit recevoir de la Société de Nancy.

Madame de Boufflers douée d'un esprit superieur , & celle dont nous aimons à prendre le ton dans notre petite Cour de Lorraine , daigna s'apercevoir des soins que F. prenoit de chercher à lui plaire ; elle le mit bien dans l'esprit du Roi ; elle lui communiqua plusieurs petits ouvrages que j'avois faits. Freron les emporta , & dès qu'il fut arrivé à Paris , il les insera dans ses Feuilles.

Je vous dirai plus, mon cher &
R. vj

396 - LA REVUE

illustre Confrere , nous esperames
 que F. respecteroit assez la protection
 du Roi de Pologne pour ne la pas
 compromettre , & nous ne craigni-
 mes pas assez le fonds d'un caractere
 trop décidé à l'envie & à la basse cri-
 tique pour le corriger. Depuis ce
 tems j'ai vû avec la plus vive dou-
 leur l'abus qu'il fait de ses Feuilles.
 Madame de Boufflers & moi avons
 été tentés vingt fois de prier le Roi
 de Pologne de lui retirer toute pro-
 tection. Nous n'avons pas assez pen-
 sé comme M. d'Argenson , qui dit
 à l'Abbé Desfontaines : „ Qu'im-
 „ porte que vous viviez “ nous avons
 voulu laisser le pain à F. & nous
 nous sommes contentés de le dé-
 favouer , & de blâmer hautement
 ses feuilles. Je ne sçai si c'est
 pour s'en venger ; mais en dernier
 lieu F. a donné aux Comédiens une
 mauvaise Pièce intitulée *le Souper* ,
 & par de fausses confidences a donné
 à entendre , & à bien établi que cette
 Pièce étoit de moi ; mes amis m'en
 ayant averti , j'ai écrit une Lettre à
 l'Abbé Raynal que vous verrez in-

DES FEUILLES. 397

serée dans le Mercure de ce mois, & j'ai fait dire à F. que de ma vie je ne voulois avoir aucun commerce avec lui.

M. de Maupertuis & M. de la Condamine sont venus passer huit jours avec moi à Toul, & je les ai menés avec moi à la Cour du Roi de Pologne qui les a comblés d'honneur & de caresses. Notre ami Maupertuis m'a dit quelle est la juste indignation des gens que je respecte, aime & admire, contre F. & que vous étiez déterminés à renvoyer le diplôme de l'Académie de Berlin, s'il avoit la facilité d'y faire recevoir F. Jugez, mon cher illustre confrere, si j'ai pu balancer un instant entre un policon qui n'a d'existence que par sa méchanceté, & les plus beaux génies de l'Europe. En vérité je ne mérite pas d'en être soupçonné : ceux qui me connoissent à fonds ne m'ont jamais trouvé l'esprit faux ni le cœur pervers, & M. de la Condamine dont vous connoissez la candeur, & auquel je communique dans l'instant cette Lettre, peut vous répondre

que j'ai en moi de quoi haïr & mépriser F. & un peu de ce qui est nécessaire pour connoître & adorer les d'A. & les D. les B. Je vous supplie de communiquer ma Lettre à votre illustre ami , au cher Duclos & à S. Lambert ; ils me connoissent trop pour ne pas vous répondre de moi.

Pardonnez moi cette longue Lettre , mon cœur me pressoit de m'expliquer avec vous , & je me regarderois comme deshonoré dans l'esprit de ceux dont je désire le plus l'amitié , si je différois un instant à vous faire part du sentiment dont je suis pénétré. J'ai l'honneur d'être avec tout l'attachement possible, Monsieur & illustre Confrere ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur , Signé ,
DE TRESSAN.

À Commerci ce 21 Juillet 1754.

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans la premiere Partie.

L E T T R E I. Établissement de ce commerce Littéraire	Page 3
Conversation épifodique dans un cercle d'amateurs entre une jeune Angloife & un Abbé, fur une Pièce nouvelle dont on démafque l'Auteur.	6
Réflexion fur cette conversation.	17
L E T T R E II. Les parties effentielles de la critique.	19
<i>Le goût , le favoir & l'impartialité.</i>	21
On connoît le goût d'un Journalifte ,	
1°. Dans le choix qu'il fait des ouvrages. M. F. eft appellé en preuve.	23
2°. Dans les jugemens qu'il en porte , on cherche à s'en convaincre chez le Périodifte ,	30
3°. Dans la maniere dont il porte ce jugement , c'est-à-dire dans le ftile , on rapproche toujours M. F. de la regle.	55
Idée du ftile.	56
Stile de M. F. vis-à-vis de M. Roi.	60
Vis-à-vis de Madame de Graffigny.	63
Vis-à-vis des Pièces de l'Académie Françoife.	73

Stile merveilleux de M. F.	70 & 144
Il existe l'enthousiasme d'une petite Maîtreſſe qui veut l'imiter.	73
L'Arsenal de M. F.	77
Éloge de M. F. par les Campagnards de Boileau.	78
M. F. fait le ſacrifice glorieux de ſa réputation au progrès des Lettres pour ſauver M. de Crébillon du ridicule.	79
LETTRE III. <i>Le ſçavoir</i> du Périodiſte.	
* 1°. Dans le compte qu'il rend des ſciences.	81
Erreur aſtronomique de M. F. à l'ocaſion d'un vers d'Anacreon.	91
Rétractation de cette erreur par une erreur plus grande.	94
Queſtion de droit à ce ſujet qui peut être regardée comme un cas de conſcience.	99
2°. Le ſçavoir du Périodiſte dans la Littérature.	105
Contradictions de M. F. ſur la Tragédie, depuis la page 103 juſqu'à la page	109
Efforts inutiles du Périodiſte pour analyſer l'Efprit des Loix.	111
Détail emphatique de ſa réception à l'Académie de Nancy	113
* Copie d'une Lettre ſur la Poéſie & l'Éloquence de M. F.	114
<i>Cette Lettre eſt ſans doute ce qu'il y a de plus ſaillant dans toute la première Partie ; mais il y a les pages 127, 128, 129, dont la raillerie eſt pouſſée à l'excès. Nous l'aurions tempérée, ſ'il nous avoit été permis d'alſerver l'original.</i>	

T A B L E.

401

Le talent de M. F. pour la traduction. 132

Nota. Ici au lieu de compter depuis 140, on a repris le chiffre à 125. Cette méprise ne sçauroit nuire dès qu'on en est averti : il n'y a rien de doublé ni de supprimé.

LETTRE IV. L'impartialité du Périodiste peinte d'après nature, 125, *chiffre qui revient après 140.*

1°. Vis-à-vis de M. de Voltaire. 47 & 127

Avanture singulière d'un jeune Parisien curieux de Tableaux. 128

2. Vis-à-vis de M. de Marivaux. 134

3. Vis-à-vis de M. Gresset. 31

4. Vis-à-vis de l'Encyclopedie. 136

5. Vis-à-vis M. Rousseau de Gen. 88 & 137

6. Vis-à-vis M. Diderot à l'occasion d'un ouvrage profond dont M. F. n'a pas même su lire le titre. 138

7. Vis-à-vis des Satires de Rabener, excellent Auteur Allemand. 146

Éloge indigne du Président Hainault. 171

Comparaison que M. F. fait de ses Feuilles avec celles du Séné. 142

La vraie cause des fureurs de M. F. contre M. Marmontel. 143

Récapitulation des talens du Périodiste. 169

*Fin de la Table de la premiere
Partie.*

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans la seconde Partie.

L E T T R E V. Réflexions sur la critique.	173
Obstacle commun à tout Journaliste isolé.	170
Conditions auxquelles on peut authentifier une société de Journalistes.	183
Extrait des pensées sur l'interprétation de la nature, opposé au compte ridicule que M. F. en a rendu.	188
<i>La première Partie de cet Extrait comprend</i>	
1°. L'art de rectifier nos idées.	191
2. L'art de faire les observations.	196
3. L'art de faire les expériences.	197
4. L'art d'en tirer des conjectures pour vérifier de nouveau.	200
<i>La seconde Partie traite des systèmes.</i>	
1°. On observe celui de Linnæus.	207
2. Celui du Docteur d'Erlang réfuté & réparé par M. Diderot.	208
3. Conjectures sur le système général de la nature.	212
Quatre morceaux choisis pour faire juger du stile de cet Auteur & de la beauté de ses images.	217

T A B L E. 405

LETTRE VI. Extrait de la Philosophie applicable à tous les objets de l'esprit & de la raison.	227
1°. La philosophie de l'esprit.	230
2°. La philosophie des mœurs.	244
Comparaison avec l'extrait pitoyable de M. F.	259
Histoire d'Ælien appliquée au sujet.	261
LETTRE VII. Extrait du discours sur l'inégalité des conditions.	263
Première Partie. Les premiers hommes considérés dans l'état de nature.	265
Seconde Partie. Les causes de l'inégalité fixées par six époques.	270
Observations générales sur ce discours.	284
LETTRE VIII. Critique raisonnée du système de M. Rousseau.	299
Réflexions sur la naissance & les progrès des Arts comparées à celles de ce Philosophe.	310
Conversation de M. Rousseau avec un Philosophe de ses amis sur la longue & fameuse note des maux attachés à l'humanité, qui fait le développement de tout le système.	316
Examen de la population dans l'état de société & de la population dans l'état de nature.	324
Morceaux d'éloquence choisis pour faire juger des talents de cet Auteur.	331
Comparaison avec la critique subtile du Périodiste,	334
LETTRE IX Extrait du traité des sensations, ou la Statue animée.	338

1°. Le développement du plus borné de tous nos sens, l'odorat.	341
2. De l'ouïe.	356
3. Du goût.	357
4. De la vue.	358
5. Du toucher, le plus étendu de tous les sens.	361
LETTRE X. Les leçons que les quatre sens reçoivent du toucher, nouvelle découverte de M. l'Abbé de Condillac.	371
Développement du système général des idées.	380
Éloge de M. F. par lui-même sur son talent à analyser les ouvrages philosophiques.	384
P. S. Le compte ridicule que M. F. rend de l'analyse du Chancelier Bacon.	386
Vers de M. F. pour rendre une jeune Beauté favorable à son ami, Pièce où il a employé, dit-il, tout ce qu'il a de talent pour en imposer à la critique.	389
Comparaison de M. F. avec les hommes de génie qu'il déchire.	391
Raisons pourquoi on a cru devoir donner copie de la Lettre suivante.	392
LETTRE de M. le Comte de Tressan, dont M. F. s'est vanté plusieurs fois d'avoir la protection.	393

*Fin de la Table de la seconde
Partie.*

Fautes à corriger.

Page 12 *lig.* 18 en comparaison de toute autre, *lisez* en comparaison avec telle autre.

Page 14 *lig. dernière*, je veux faire, *lis.* je veux faire cependant.

Page 18 Lettre II. *lig.* 1 enjaûée, *lis.* enrouée.

Page 24 *lig.* 15 cette foule de genre, *lis.* cette foule de gens.

Page 25 *lig.* 8 surtout pour un inconnu, *lis.* surtout par un inconnu.

Page 42 *lig.* 18 tenir lieu des réflexions, *lis.* tenir lieu de réflexions.

Page 43 *lig.* 17 qui vous peint, qui vous marque, *lis.* qui peint, qui marque.

Page 66 *lig.* 17 exposés, *lis.* exposées.

Page 73 *lig.* 17 le voici, *lis.* la voici.

Page 73 *lig.* 22 en si grand nombre, *lis.* un si grand nombre.

Page 77 *lig.* 7 expressions néologues, *lis.* expressions néologiques.

Page 122 *lig.* 1 soi-même, *lis.* lui-même.

Ibid à la note, c'est le discours qui voudroit, *lis.* c'est dans le discours qu'on voudroit.

Page 123 *lig.* 14 il se vante d'être, *lis.* d'avoir été.

Page 128 *lig.* 3 il y a faute dans l'original, & le sens ne se présente pas d'abord, *lis.*
il dérobe un jeune Auteur qui à la vérité

- peut être son maître ; mais sur lequel il renchérit par des pointes & des conceits qui lui sont propres : il le surpasse encore par &c.
- Page 135 à la note vers 5 stigiisque : colorem, *lis.* stigiisque colorem.
- Page 138 lig. 17 la lui faire oublier ; user user d'industrie , *lisez avec une virgule* , la lui faire oublier , user d'industrie.
- Page 139 lig. 11 du Poëme de Quillet , *lis.* du Poëme de Quillet ?
- Page 180 lig. 7 Esphere , *lis.* Sphere.
- Page 182 lig. 7 à la note *lisez* voyez Lettre II. page 40.
- Page 205 lig. 10 par l'induction , *lis.* par l'irréduction.
- Page 210 lig. 14 sensibles & enfantes , *lis.* sensibles & pensantes.
- Page 216 lig. 11 de la netteté : des idées , *lis. sans points* , de la netteté des idées.
- Page 253 lig. 22 fougueux , *lis.* fougueux.
- Page 259 lig. 18 seule une chimere , *lis.* seul ; une chimere.
- Page 270 lig. 20 qui a enclos , *lis.* qui ayant enclos.
- Page 271 lig. 2 & fût , *lis.* fût.
- Page 276 lig. 6 en devant , *lis.* en devenant.
- Page 286 lig. 5 supplie , *lis.* supplée.
- Page 338 lig. 9 de toute verité , *lis.* de tout , vérité.

ANTI-FEUILLES

OU

LETTRES

A MADAME DE ***

*Sur quelques Jugemens portés dans
« l'Année Littéraire. » de F. de*

Ex recto Decus.

TOME I.



A AMSTERDAM,

Chez LE JUSTE, Libraire, à la Balance,
& à Paris chez QUILLAU, rue S. Jacques,
aux Armes de l'Université.

M. DCC. LIV.

AVERTISSEMENT

IL seroit absolument inutile d'entrer dans aucun détail sur cet Ouvrage. Si on ne croyoit devoir quelques éclaircissemens aux gens de Lettres, aux amateurs & en même tems aux Libraires, qui étant éloignés de cette Capitale, pourroient se méprendre, sur notre objet, ou du moins le regarder comme l'effet du ressentiment passager de quelque Auteur victime d'une inimitié personnelle & d'un sarcasme trop amer; il n'est point ici question de vengeance, rarement s'accorde-t-elle avec l'équité; nous laissons aux gens obscurs & méprisables, les portraits odieux qui ne ressemblent qu'à eux, les personnalités revoltantes qui désignent si bien la noirceur de leur ame, enfin l'air dogmatique & présomptueux, indice certain d'un défaut de talens que ne remplaça jamais un ridicule amour propre.

Nous ne nous permettrons dans cet Ouvrage, d'autre discussion que celle des faits & des opinions, sans nous écarter un instant de cette modération, malheureusement trop oubliée par les Ecrivains. L'Auteur de l'Année Littéraire est convenu lui-même qu'on pouvoit faire de bonnes critiques de ses observations; c'est d'après son avis que nous avons osé l'entreprendre, & prouver qu'on arrive au but de la saine critique par des chemins absolument opposés.



ANTI-FEUILLES

O U L E T T R E S

A MADAME DE ***

*Sur quelques Jugemens de
l'Année Littéraire.*

LETTRE PREMIERE.

MADAME,

Dans un âge où le tourbillon
des plaisirs entraîne , où la dissi-
pation étourdit sur la perte d'un
tems irréparable , il arrive sou-

A ij

(4)

vent à des gens nés avec de l'esprit & du goût, de juger de ce qui s'appelle Littérature sur la déposition presque toujours fautive de ceux qui se chargent d'en rendre compte. Vous avez cru, Madame, vous soustraire à cet inconvénient en lisant *les Mémoires de Trevoux & le Journal des Sçavans*. Seroit-il possible qu'avec toute la pénétration que je vous connois, le danger d'un pareil piège eût pû vous échaper? Ces deux Ouvrages qui sont le fruit des recherches & des réflexions de deux sociétés de Sçavans également estimables, portent avec eux un caractère de profondeur qui, dans un siècle tel que le nôtre, doit trouver bien peu d'approbateurs. On y critique sans aigreur, on y loue sans bassesse, on y laisse appercevoir son sentiment, on

ne le donne point comme loi ,
on y dispute avec douceur sur
les choses d'opinion , on relève
les erreurs de faits bien plus
pour l'éclaircissement des points
importans de l'histoire, que pour
la mortification de celui qui a
eu le malheur de se tromper en
les altérant. En un mot, on n'y
décourage personne, on s'y dé-
fend les personnalités odieuses ,
les passages tronqués , les cita-
tions malignes. Qu'en arrive-t'il ?
Tout ce qu'il y a de brillant dans
l'un & l'autre sexe , ce qu'on ap-
pelle les jolies femmes & nos
Petits-Maîtres que l'érudition
& les lumières ne dédomma-
gent jamais de la méchanceté ,
se gardent bien de perdre un
moment à les lire , & vont pui-
ser dans *l'Année littéraire* cette
fleur de goût qui constitue au-
jourd'hui le bel esprit.

(6)

Vous trouvez dans cet Ouvrage la quintessence du goût moderne, vous y voyez même que pour porter des jugemens absolus, & être ce qu'on appelle l'oracle du siècle, il n'est pas nécessaire d'un grand travail.

On réfléchit peu, on parle de tout. Pour faire parade d'érudition on cite trois ou quatre lieux communs & on les employe à tout propos; on loue beaucoup les Anciens, & quoiqu'on ne les ait jamais lus, on les propose pour modele aux modernes en y ajoutant les comparaisons les plus dures, les plus mortifiantes & les moins justes. On prend les préfaces de Corneille, ses discours sur la Tragédie, on lâche de semaine à autre quelques réflexions de ce grand homme, qu'on défigure même en vou-

lant y donner un air de propriété. Voilà, Madame, ce qui s'appelle de l'érudition à la mode. Je vous le répète, *l'Année Littéraire* est un modèle parfait en ce genre. Vous n'y trouverez point une critique appesantie sous les recherches, les réflexions; l'esprit y dédommage bien du savoir. Ce ne sont qu'allusions fines, analyses fleuries, plaisanteries légères, peu de louanges, surtout point de ces hommages rendus aux talens; point de ces choses appréciées à leur juste valeur, tout y est soumis à des vûes étendues, à des connoissances supérieures à ce qu'on examine; tout y est apperçu jugé, pour ainsi dire, à vol d'oiseau. Cet Ouvrage enfin est assaisonné de médisance & lardé d'épigrammes. » Mais, me direz-vous, je veux plus de soli-

„ dité. Je ne lis les critiques que
 „ pour sçavoir ce que vaut un
 „ nouvel Ouvrage , s'il mérite
 „ la peine d'être lu ; & lorsque
 „ je l'ai lu , je suis bien aise de
 „ voir si les réflexions que j'ai
 „ faites dessus sont justes ou
 „ non. « Bon Dieu, Madame,
 de la solidité ; mais souvenez-
 vous qu'elle n'est plus à la mo-
 de. Oh que vous êtes vieille à
 vingt ans ! Un Sçavant blâmoit
 l'autre jour gravement *les Feuilles*
periodiques : » Toutes les ba-
 „ gatelles de fantaisie, disoit-il,
 „ ont d'abord une grande vogue
 „ dans Paris , elles passent bien-
 „ tôt dans la Province & s'éva-
 „ nouissent. *Les Feuilles* en sont
 „ à la Province, « je lui répondis,
 car je suis l'Apôtre des feuilles.
 „ *Les Feuilles Periodiques* sont
 „ comme les préjugés qui pren-
 „ nent des forces en vieillissant.

» Tant qu'il y aura des Ecrivains
 » on verra des *Feuilles*, & il y
 » a grande apparence qu'on en
 » verra long-tems, car l'envie
 » d'être auteur est une maladie
 » épidémique qui gagne tous les
 » hommes; d'ailleurs les *Feuil-*
 » les sont attachées à la Littéra-
 » ture comme une vermine qui
 » ronge tant qu'il y a de la ma-
 » tière, & si l'on cesse de faire
 » des ouvrages, elles attaque-
 » ront les Anciens. Enfin, Ma-
 » dame, je veux vous décider en
 » faveur des *Feuilles*. Si je ne puis
 » réussir, je serai vengé, car vo-
 » tre réputation perdra plus par
 » cette résistance qu'elle n'a gagné
 » par toutes les autres que vous
 » avez faites. Lisez ces deux ou
 » trois extraits. Ils sont pris au ha-
 » sard; mais je les crois suffisans
 » pour votre conversion.

La 22e. Feuille de l'Année

Littéraire commence par l'extrait des douze Discours de M. Hume traduits de l'Anglois par M. l'Abbé le Blanc. L'Auteur des Feuilles, pour ne pas assommer le Lecteur de réflexions, ne rapporte que celles de M. Hume, il fait grace des siennes. Une plume-moins habile auroit fait un extrait pesant, vous verriez réflexions sur réflexions, raisonnemens sur raisonnemens; car quelle matière en est plus susceptible que la politique! A la fin de cet extrait il décide, (la preuve n'est plus d'usage,) que M. Hume est plus ingénieux que solide, & que les ouvrages Anglois sont remplis d'inégalités. Il fait enfin cette solide remarque. Une pareille version doit être distinguée de la traduction d'un Poème ou d'un Roman. Un homme ordinaire auroit cru tout

uniment que la différence qui est entre la traduction des *Discours politiques de M. Hume*, & celle d'un Roman ou d'un Poëme, est la même que celle qui est entre l'utile & l'agréable.

Satyres de M. Rabener.

Les *Satyres de M. Rabener* traduites de l'Allemand par *M. de Boispreaux*, en quatre volumes in-12. ont donné occasion à l'Auteur des Feuilles de jeter tout son venin. *M. Rabener*, son ouvrage, le Traducteur, rien n'est épargné. Voici comme il parle : *Tous les Germains & les François seront également mécontents d'un Livre nouveau qui paroît dans notre Langue. Cet oracle prononcé avec fureur semble avoir la certitude de ceux d'Apollon : mais le Public*

aujourd'hui moins docile qu'autrefois, paroît voir d'un œil différent les Satyres de Rabener, & l'oracle se trouve faux. La traduction des Satyres de M. Rabener, quoiqu'il n'y ait, (je mets en Italique tout ce que je tire des Feuilles,) que le nom de M. de Boispreaux à la tête de cette version, M. S. *** en a partagé le travail ; voici comme ces deux associés s'y prennent pour composer les ouvrages qui sortent de leur manufacture. M. S. *** sçait l'Allemand, c'est son idiome maternel, il est de Dantzick, il a été surannéraire dans l'Université de Halle. Il fait depuis long-tems sa résidence à Paris. Comme il n'est pas encore en état d'écrire dans notre Langue, il traduit mot à mot des ouvrages Teutoniques ; M. de Boispreaux retraduit comme il peut les traductions de son ami. Ceci doit

être lû & retenu. C'est un modèle d'invectives. On y ridiculise les choses les plus simples, & lorsque les faits manquent on en suppose. Que ne fait-on pas quand on est inspiré par la colère ou la vengeance ! Je croyois que quand on s'étoit acquis le droit de rapporter le faux, on ne devoit en faire usage que dans les choses intéressantes ; mais je m'étois trompé. On dit que M. S * * * a été Professeur surnuméraire dans l'Université de Halle, l'ingénieuse remarque ! Quand le fait ne seroit pas faux, il me semble déjà vous entendre dire qu'un pareil reproche ne peut venir que d'un

Surnuméraire du Parnasse. Les Auteurs des Mémoires de Trevoux & du Journal des Sçavans ne prennent pas ces petits soins.

Dans la Preface que ces Mes-

fleurs ont mise au devant de ces Sa-
tyres , ils plaisantent les François
& louent les Allemands d'une ma-
niere gauche & basse. On ne sçait
jamais s'ils parlent de bonne foi
ou par ironie. Ce qu'on voit bien
clairement c'est qu'ils sont dépour-
vus de connoissance , de goût & de
style. Avant de lire cette belle
antithese je ne trouvois point
que ces défauts fussent dans la
Preface qu'on a mise au devant
des Satyres de M. Rabener. J'i-
maginois qu'on blâmoit quel-
ques mauvais Critiques , sans
attaquer la Nation Françoisse ,
mais je m'étois encore trompé ;
& pour vous prouver moi-mê-
me mon erreur , je vais vous
rapporter ce qui a allumé la co-
lère de l'Auteur des Feuilles.

» Convient-il à des Allemands
 » de juger un Poète ? De quel
 » droit veulent-ils analyser des

„ ouvrages purement de génie ?
 „ Oseroient-ils se flatter que
 „ l'esprit leur soit venu depuis
 „ la mort du Pere Bouhours ?
 „ On peut donc parier à coup
 „ sûr que notre Auteur ne fera
 „ que balbutier sur ce point. Il
 „ est plus facile de deviner son
 „ animosité contre les critiques,
 „ Ces mauvais complimenteurs
 „ ne s'attachent qu'à parer leurs
 „ *Feuilles Périodiques* de quel-
 „ ques pointes ou critiques
 „ usées , pour se procurer un
 „ débit qui leur est nécessaire.
 „ Un Saxon me disoit l'autre
 „ jour les larmes aux yeux ,
 „ l'Empire est battu par deux
 „ fléaux qui causeront sa ruine.
 „ L'un détruit les fruits de la
 „ terre , l'autre les productions
 „ de génie. Les sauterelles & les
 „ *Feuilles Hebdomadaires* rava-
 „ gent également les uns & les

» autres..... M. Rabener est ,
 » sans contredit , un bon Au-
 » teur & conséquemment il n'a
 » pas pû échapper à la dent fa-
 » melique de ces regratiers du
 » bel esprit. Avez - vous jamais
 » vu passer un dogue , sans être
 » aboyé par tous les roquets du
 » Village? Notre Auteur
 » n'ignore pas que nos Journaux
 » avoués sont estimés & lus avec
 » plaisir & fruit , non seulement
 » en France , mais encore dans
 » tous les pays lettrés. On sçait
 » corriger la malignité des Au-
 » teurs clandestins qui sont obli-
 » gés de mordre pour manger...
 » Un homme qui n'a qu'un ba-
 » bil aisé ne doit pas décider sur
 » les écrits. Il se méprend pres-
 » que toujours , il condamne ce
 » qu'il n'entend point & mal-
 » traite ce qui le blesse. Il ne
 » prononce qu'au hasard , trop
 heureux

» heureux si la passion ne s'en
 » mêle pas ! Peut-être aussi que
 » M. Rabener trouve de l'indé-
 » cence à voir rire un peuple po-
 » licé d'une pointe fade & re-
 » batue , ou d'un trait malin
 » lancé contre un honnête hom-
 » me qui ne connoit ni ne veut
 » connoître l'insecte qui le mord.
 » Mais il doit faire attention
 » qu'il est essentiel à ces mau-
 » vais ricanneurs de semer leurs
 » écrits de ces traits , sans les-
 » quels ils deviendroient en-
 » nuyeux & secs. Ils s'efforcent
 » de faire rire , pour se tirer de
 » l'embarras de juger sérieuse-
 » ment ; & semblables aux Har-
 » pies ils salissent tout ce qui
 » leur tombe sous la main. « Il
 est aisé de voir à présent que
 l'Auteur des Feuilles a eu raison
 de crier contre cette Préface. Je
m'attendois du moins , dit-il , *que*

ces Copistes nous feroient connoître l'Auteur de l'original, & qu'ils nous instruiroient de sa personne, du but de ses écrits & de la manière dont ils ont été publiés. Ils n'en disent pas un mot; je vais y suppléer. M. Rabener est Saxon de naissance. Il étoit reviseur des Tailles à Leipfick quand il composa ses Satyres. Elles ont d'abord paru séparément dans un Journal de Leipfick qui a pour titre : Amusemens de l'esprit & de la raison. Ce Journal ne se continue plus. Elles ont ensuite été imprimées en un Volume, après cela en deux, à mesure qu'elles devenoient plus considérables; enfin la dernière édition faite à Leipfick en 1752. est en trois Tomes. M. Rabener quoiqu'Auteur & Auteur satyrique a fait un grand chemin dans les Finances. Il demeure actuellement à Dresde. Par cette critique on a

voulu venger les François de l'insulte qu'on leur a faite dans la Préface que je vous ai rapportée. Voyez Madame, jusqu'où l'amour de la Patrie a porté l'Auteur *des Feuilles Périodiques*, admirez son zele. Il lui a fait oublier ce que les traducteurs des Satyres de M. Rabener disent dans leur Préface : » Quel-
 » ques-unes des pièces qui com-
 » posent ce recueil avoient paru
 » dans des collections de diffé-
 » rens morceaux en prose & en
 » vers qui se forment périodi-
 » quement dans quelques Villes
 » de l'Empire.

» Ce sont autant de recettes
 » que l'Auteur a eu la charité de
 » communiquer à ses compa-
 » triotes contre les maladies qui
 » attaquent l'esprit & les mœurs.
 » Il a saisi le miroir satyrique, &
 » forçant le malade à s'envisager

„ dans une glace qui grossit les
 „ défauts, qui outre les couleurs
 „ & caractérise les ridicules, il
 „ a cru les ramener à la simple
 „ raison. Ses espérances n'ont
 „ pas été trompées. Il a réussi
 „ avec les plus sensés ; mais le
 „ gros de la Nation persiste opi-
 „ niâtrément dans ses défauts.
 „ Loin de se rebuter il s'est ef-
 „ forcé de tourner son miroir de
 „ tant de côtés qu'il est impossi-
 „ ble que chacun ne découvre à
 „ la fin une face qui lui décou-
 „ vre son ridicule. Et pour pi-
 „ quer le goût de ses lecteurs il
 „ a cherché des tournures origi-
 „ nales qui par leur nouveauté
 „ pussent fixer leur attention.
 „ Persuadé que la façon la plus
 „ sûre de corriger un homme est
 „ de le forcer à rire de lui-mê-
 „ me ; il a publié à Leipfick en
 „ 1752 un recueil complet de

» ses Satyres en trois volumes
 » in-8° Ami de la vérité de
 » la religion & de ses supé-
 » rieurs, qu'il respecte à tous
 » égards, il soutient la cause de
 » Dieu & de l'humanité. Il est
 » excellent Citoyen , humain
 » pour tout le monde , ennemi
 » irréconciliable des vices. Il
 » n'aiguise pas ses pointes pour
 » semer des principes de Déis-
 » me , ni pour corrompre les
 » mœurs par le faux brillant de
 » ses pensées. Ses Satyres sont
 » des sermons. Il méprise les ef-
 » prits forts , il terrasse le vice ,
 » il soutient la vertu & la repla-
 » ce sur le trône. « Devoit-on
 parler de la personne de l'Au-
 teur ? J'ai connu un homme qui
 croyoit que tout le monde de-
 voit acheter une charge dans
 une Election , parce qu'il en
 avoit acheté une.

Comme les emplois dans les Universités d'Allemagne sont extrêmement lucratifs, & que la moindre chaire rapporte quatre mille francs par an ; tous ceux qui cultivent les lettres n'ont d'autre ambition que d'être admis au rang de Professeurs. Cela m'apprend qu'on ne doit point parler de ce qu'on ne ~~soit~~ pas. J'avois entendu dire à des Allemands qui ont été Professeurs dans leur Patrie, que leur chaire ne rapporte que 800 liv. 1000 liv. & 1200 liv. je les avois crus ; mais les Feuilles Périodiques m'ont défabusé.

M. Rabener a bien saisi les vices pédantesques de la plupart de ces Erudits. Il les a peints avec des couleurs fortes & riantes ; ses Ouvrages sont très-estimés dans sa Patrie & méritent de l'être, parce que les ridicules qu'il y attaque

sont très-communs & connus de tous ses Lecteurs. Mais ces ridicules sont entièrement perdus en France. Vous voyez, Madame, que les François ne peuvent souffrir tout ce qui approche de la science. Les Satyres de M. Rabener font voir à la vérité, à quel point en est la Littérature chez les Allemands, elles attaquent même assez souvent leurs ridicules & font connoître leurs mœurs ; mais il y a trop d'érudition & on ne doit pas les lire.

» Depuis que la charité des Libraires, dit-il, assigne des pensions aux Zoïles, la république des lettres est inondée de leurs écrits ; mais je crains peu leurs attaques. Si j'avois l'honneur d'être connu de vous plus particulièrement, vous verriez que je suis un Pandoure en fait de criti-

» que. . . . Vous travaillez avec
 » soin ce que vous livrez à l'im-
 » pression , je m'embarasse plus
 » du débit & je crois qu'il est
 » plus important de ne pas mou-
 » rir de faim pendant sa vie que
 » de vivre après sa mort. Rien ne
 » sied si mal , selon moi , que
 » d'attendre l'immortalité avec
 » un estomac vuide. «

*L'Auteur Germanique est tota-
 lement défiguré. Il y a souvent des
 vingt pages de suite passées & plus
 souvent des pages entières ajoutées.*
 Autrefois il étoit permis dans une
 traduction libre de rectifier l'o-
 riginal, d'ajouter, de diminuer :
 mais aujourd'hui ce n'est plus
 l'usage , il faut traduire mot à
 mot , enfin copier servilement.

*Après l'agréable Préface dont
 je viens de vous parler , on trouve
 un discours préliminaire de l'Au-
 teur sur l'abus de la Satyre. Quoi-
 que*

que cette pièce soit fort longue il est impossible d'en rien tirer , & je ne crois pas qu'on puisse dire moins en plus de mots. Le public avoit cru que ce discours étoit rempli de pensées brillantes, qu'on y trouvoit beaucoup de feu & surtout une grande solidité ; ce jugement trop précipité prouve qu'il est sujet à se tromper , & je ne crois pas qu'il lui arrive encore de décider avant les *Feuilles Périodiques*.

La première pièce de ce recueil est un essai sur les vignettes , fleurons , culs de lampe & autres ornemens de Livres. C'est une Satyre d'un tour neuf , ingénieux & original , contre les Juges & les Philosophes... Si les Traducteurs de M. Rabener vouloient aussi une vignette ils pourroient choisir le coq qui rencontre une perle dans du fumier. Et l'Auteur des *Feuilles*

pourroit prendre pour lui un homme qui d'une maison de verre jette des pierres aux passans.

Vous serez content, Monsieur, de la Satyre intitulée : Question où l'on examine si l'on peut imposer les Poètes à la capitation, on y rapporte les raisons pour & contre. Lorsque je vous ai dit que vous trouveriez peu ou point de réflexions dans les Feuilles Périodiques, j'ai eu raison ; cet endroit que je viens de vous rapporter en est une preuve. L'Auteur, après avoir assuré que les Satyres de M. Rabener en général ne peuvent être goûtées en France parce qu'elles sont dans le goût Germanique, en excepte une qui est la seule à laquelle on puisse avec justice faire ce reproche. Peut-être a-t'il voulu prouver par là que ses connoissan-

tes sont plus étendues que celles de tous les François réunis ensemble ; car je ne puis croire qu'en voulant éclairer les autres , il se soit aveuglé lui même.

Le second Volume commence par l'essai d'un Dictionnaire Allemand. Il y a certains mots en cette Langue dont la signification est indéterminée & confuse. M. Raben-ner entreprend d'en fixer le sens, & pour cela il annonce un projet de Dictionnaire où l'on définira strictement la valeur de chaque expression. Que je suis humilié, Madame, de voir que cette Satyre qui m'avoit fait un plaisir singulier, ne soit pas même digne d'attention ! on n'y donne aucune louange dans les Feuilles Périodiques ; on en rapporte deux ou trois passages, comme par dedain. J'avois pris cet essai

de Dictionnaire pour une plaisanterie fine. *M. Rabener* me paroissoit critiquer délicatement cet usage qui s'est si rapidement introduit de faire une mauvaise application des mots. Enfin, je le trouvois digne de *M. de Fontenelle*, & je commençois à croire les Allemands capables d'autant de légèreté que les François. Au mot *esprit* il dit : » l'homme riche & l'homme d'esprit » sont termes synonymes. Un » pauvre est toujours sans esprit. Qu'il ait du génie, qu'il » soit sçavant, qu'il soit utile à » la société ; il n'a point d'argent, il perd son mérite, & » n'est bon à rien. Mon Hôte ne voit pas pour un liard » d'esprit dans les Œuvres de » Rousscau. N'en soyez pas surpris, il est Banquier, il ne » sçait que l'arithmétique, & » les parties doubles ne trouve-

» roient pas crédit à la banque
 » sur la plus belle ode de ce
 » Poète.

» Life est spirituelle, elle joue
 » au médiateur, elle prend son
 » café de bonne grace, elle fait
 » des nœuds & sçait critiquer
 » la coëffure de sa voisine. Si
 » dans un cercle on parle de
 » quelque chose de plus sérieux,
 » Life est réduite au silence, &
 » sans le jeu de son travail vous
 » la prendriez pour une statue.
 » Elle est riche, elle a de l'es-
 » prit. Je connois le fils
 » d'un riche Négociant qu'on
 » pourroit sans scrupule atta-
 » cher avec son cheval ; mais il
 » a 40000 liv. de rente, & mon
 » correspondant m'assure qu'il
 » est le premier esprit de Mek-
 » lembourg.

» On dit d'un Marchand qui
 » fait banqueroute de bonne

» foi qu'il a perdu l'esprit, &
 » j'en connois qui seroient plus
 » sensibles à ce reproche que
 » s'ils étoient menacés de la per-
 » te de leur femme. C'est cepen-
 » dant la consolation qui leur
 » reste dans ce cas, quoiqu'or-
 » dinairement elles soient cau-
 » ses du désordre du mari. Elles
 » ont droit de reprendre l'esprit
 » qu'elles ont apporté dans la
 » communauté : les Créanciers
 » perdent leur dû ; mais ne sont-
 » ils pas trop heureux de contri-
 » buer à remplacer ce que le
 » luxe & la mauvaise économie
 » d'une jolie femme ont dissipé ?
 » Il est bien juste de lui laisser
 » de quoi donner des gages au
 » mari ruiné, en cas qu'il fasse
 » son devoir, & celui-ci est as-
 » sez puni de devenir, faute
 » d'esprit, le premier Valet-de-
 » chambre.

Non content de rendre en mauvaise prose les Satyres de M. Rabelais ; M. de Boispreaux a voulu montrer qu'il sçavoit aussi faire de mauvais vers. On trouve à la tête du troisième volume une petite pièce en vers sur la nécessité de la rime dans la Poésie Allemande qui ne prouve pas que le Traducteur ait bien senti la nécessité de rimer dans les vers François. C'est là cependant le moindre défaut de sa versification. Il n'est pas rare d'y trouver des vers de quatorze ou quinze syllabes. Quoiqu'on ne vous apporte aucune preuve de ces défauts, vous ne devez pas douter qu'ils existent.

Rien ne ressemble mieux aux propos d'un malade dans le délire que les notes sans texte qui terminent le troisième volume. Crainte de se tromper, je le répète, on ne décidera plus sur aucun ou-

usage avant d'avoir lu les *Feuilles*. On s'étoit persuadé que ces notes sans texte étoient des Satyres ingénieuses , dans le goût de Mathanafius , excepté que ce dernier a travaillé sur un texte , & que M. Rabener ne donne que des notes.

La liste des Morts, dressée par Nicolas Klim , Bedeau de Sainte Croix de Bergue en Norvége , n'est autre chose que le Catalogue des fous que le Docteur Swift vouloit qu'on enfermât dans son Hôpital. Ces deux Satyres n'offrent partout que les mêmes portraits & les mêmes idées. Admirez , je vous prie , l'attention que l'Auteur des Feuilles a de ne pas fatiguer son Lecteur par de longues dissertations. Il marche à grands pas pour donner encore moins à lire qu'il n'a fait lui-même ; il réunit plusieurs articles en un ,

& les blâme tous. Un *Ouvrage* de cette espèce est bientôt fait. Un Critique moins vif, moins léger, ne se seroit pas tiré si aisément d'embarras : il auroit confronté les différens portraits qui se trouvent dans ces deux *Satyres*, auroit examiné si les vices sont peints au naturel : mais il n'auroit pu se dispenser de louer plusieurs endroits, & ce n'est pas le but *des Feuilles*. Il seroit impossible de critiquer tant d'ouvrages à la fois dans une semaine, s'il falloit rendre raison de tout. Moliere disoit qu'on ne pouvoit présenter les vices sous trop de faces ; mais il n'y avoit point de son tems de *Feuilles Hebdomadaires* qui lui fissent connoître ses erreurs. Je me laisse aller à la réflexion sans le vouloir. Pour vous dédommager de cette distraction, je vais

vous rapporter quelques passages de ces Satyres.

„ Un Cordonnier, dit M. Ra-
 „ bener dans le Catalogue des
 „ Fous, qui de son trepied pro-
 „ phétisoit que le règne du Pa-
 „ pe finiroit en 1746 ; que le
 „ Roi de France seroit pris par
 „ les Pandoures ; que le Schach-
 „ Nadir feroit son entrée dans
 „ Paris ; & que les cuirs devien-
 „ droient plus chers à Londres
 „ que sous le règne d'Elisabeth.

Dans *la liste des Morts* on trouve ce morceau-ci :

„ Charles Hunding s'enrichit
 „ par ses épargnes & par son
 „ travail , & quoique puissam-
 „ ment riche il ne cessoit de se
 „ plaindre de la dureté du tems,
 „ & murmuroit contre le moind-
 „ dre impôt. Il regrettoit la dé-
 „ pense qu'il ne pouvoit éviter
 „ de faire pour lui-même. Il

» calculoit avec attention com-
 » bien il auroit gagné, s'il eût pu
 » se dispenser de remplir son es-
 » tomac deux fois par jour. Le
 » luxe des habits étoit à ses yeux
 » le plus grand des péchés.
 » L'homme ne devoit, selon
 » lui, porter que du noir, parce
 » que les vêtemens devoient lui
 » rappeler la chute du premier
 » Pere. Il faisoit plus, il cher-
 » choit à rappeler l'idée du Pa-
 » radis terrestre en portant les
 » fiens si déchirés que sa peau
 » passoit au travers. Si le hasard
 » le forçoit à quelque dépense ex-
 » traordinaire, il avoit l'art de la
 » repartir sur son domestique. Il
 » tressailloit à la vue d'un pauvre,
 » & ne pouvoit imaginer que le
 » Ciel souffrît des fainéans sur
 » la terre. Ses enfans lui paroif-
 » soient un fardeau insuppor-
 » table. Il avoit quatre garçons ;

» & sa femme étoit accouchée.
 » d'une fille ; il vouloit faire ces-
 » sion , persuadé que pour éle-
 » ver une fille selon la mode il
 » falloit se résoudre à faire ban-
 » queroute. Si la mort lui enle-
 » voit un enfant , il regardoit
 » cet accident comme le rem-
 » boursement d'une dette ha-
 » sardée. La frugalité régloit sa
 » maison , au point que sa fem-
 » me seroit devenue étique si sa
 » beauté ne lui eût procuré quel-
 » ques repas pour entretenir son
 » embonpoint. Son mari lui
 » donnoit des leçons sur cet ar-
 » ticle Il étoit convaincu que
 » pour entretenir une société il
 » faut que chacun fasse valoir
 » ses talens. Il endoctrina sa
 » fille aussitôt qu'elle fut en âge ;
 » mais il en fut la dupe , &
 » l'augmentation qu'elle appor-
 » ta dans le ménage devint plus

» onéreuse que profitable. Il
 » voulut la deshériter. Heureu-
 » sement l'Auteur du dommage
 » offrit de la prendre sans dot,
 » & cette heureuse pensée rap-
 » pella sa belle humeur. «

Enfin, M. Rabener a passé en
 revûe les vices & les ridicules
 auxquels les hommes sont su-
 jets, les a présentés d'une façon
 plaisante ; & la gayeté qu'il a
 répandue partout, est sans dou-
 te ce que l'Auteur des Feuilles
 a voulu lui reprocher, quand il
 a dit que ces deux Satyres n'of-
 froient que les mêmes portraits
 & les mêmes idées.

*Je n'ai voulu qu'effleurer ces
 quatre volumes. On vous avertit
 qu'on effleure les Ouvrages ,
 crainte que vous ne vous en ap-
 perceviez : mais cette précau-
 tion est inutile,*

Il y a même plusieurs pièces qu'il

ni a paru très-inutile de vous indiquer. La façon dont on a rendu compte des autres prouve cette inutilité.

Les différens traits que j'ai rapportés de mes Traducteurs doivent vous faire juger de la délicatesse de leur plume. Ils doivent encore faire juger de l'envie que l'Auteur des Feuilles a de déprimer cet Ouvrage.

Leur misérable version est pleine d'additions de leur part, elle fourmille de contre-sens, d'expressions basses, de mots impropres, de solécismes, de barbarismes même. Avant les Feuilles on ne voyoit que des critiques fades, parce que jamais on n'y trouvoit d'invectives de cette espèce; mais ce nouveau genre de critiquer est plus vif, plus intéressant; il met les Auteurs dans le cas de ne point répondre, & ne leur

laisse pour prétexte de leur silence que le dédain.

*Ils mettent sans façon Maniaques pour Maniaques; & il ne faut pas croire que ce soit une faute d'impression. Cela est vrai, car Maniaques ne se trouve que dans un endroit, & Maniaques se trouve dans trois ou quatre autres. On demandoit un jour à M. de F*** s'il suivroit la nouvelle ortographe. Il répondit: » je me charge du soin de » penser, & je laisse au Libraire » celui d'imprimer.*

On trouve l'extrait & la critique des Satyres de M. Rabener dans les *Mémoires de Trevoux*, Octobre 1754. Un Sçavant de l'ancien goût me disoit l'autre jour; » c'est dans les *Mémoires* » de Trevoux que la traduction » des Satyres de M. Rabener est » appréciée à sa juste valeur. Je

(40)

» voudrois en vain vous expri-
» mer les obligations que nous
» avons à l'Auteur de ces Mé-
» moires. Il lit les Ouvrages
» avec attention , leur donne
» les louanges qu'ils méritent ,
» en reprend avec douceur les
» fautes. Du sein de la retraite
» il fait entendre sa voix aux
» Ecrivains, encourage les bons;
» & convaincu que les talens
» ont des gradations plus ou
» moins sensibles , il ne décou-
» rage point les médiocres avec
» barbarie. «

Je suis, Madame , &c.

A Paris le 11 Novembre 1754.

LETTRE

L E T T R E I I.

Les Tuteurs.

LA 22^e. Lettre finit par les *Tuteurs*, Comédie en deux Actes en vers. *Voici enfin, Monsieur, une Comédie nouvelle, plus heureuse que les précédentes, & dont on peut dire que l'Auteur donne de justes espérances. Il n'y a du moins ni Métaphysique ni Jérémiaades dans cette Pièce. Le fond en est comique ; j'entends ce comique que Molière lui-même a souvent employé, & que nous avons malheureusement trop perdu de vue Le succès de cette Pièce est décidé par rapport à M. Palissot.*

J'avois oublié, Madame, de vous avertir que l'Auteur des
Tome I. D

Feuilles ne garde point de milieu entre la haine & l'amitié. Vous le voyez souvent blâmer, mordre, déchirer ; quelquefois il donne les louanges les plus outrées ; il prête même au Public un jugement tout opposé à celui qu'il a donné.

La Comédie des *Tuteurs* a occasionné cette remarque. Cette Pièce a chancelé quelque temps sur le théâtre, & à la fin a tombé, malgré le soin qu'on a pris pour l'appuyer. Voici à peu près quel en est le fond. Une jeune fille se trouve avec trois Tuteurs. (Trois Tuteurs : c'en est trop d'un ; pourquoi multiplier les êtres incommodes ?) Ces Tuteurs sont trois fous. L'un est Nouvelliste, l'autre Antiquaire, le troisième aime les voyageurs. Il est question de donner un mari à leur pupille ; ils ne

peuvent s'accorder sur le choix ,
 parce que celui qui plaît à l'un
 déplaît aux deux autres. La pupil-
 le n'est ni nouvelliste, ni antiquai-
 re, ni disposée en faveur des voya-
 geurs ; mais elle a le cœur ten-
 dre , & donne sa foi à un jeu-
 ne homme. Cet amant , pour
 tromper les trois fous , leur
 parle à tous les trois séparé-
 ment ; avec l'un il est Nouvel-
 liste , avec l'autre il aime l'anti-
 quité , avec le troisième enfin il
 ne paroît avoir du goût que pour
 tout ce qui est éloigné de sa pa-
 trie. Par ce stratagème il obtient
 leur consentement par écrit , les
 rassemble tous trois , les prie de
 lui pardonner sa ruse en faveur
 de l'amour. Ils se séparent tous
 les trois & abandonnent la pu-
 pille à son amant. Crainte de
 faire languir le spectateur ,
 on lui fait appercevoir le dé-

nouement de la Pièce dès le commencement , on a tâché de semer çà & là quelques plaisanteries pour amuser ceux qui auroient la patience de rester jusqu'à la fin. La dispute des Tuteurs , lorsqu'ils veulent choisir un mari à leur pupille prouve leur folie ; car je ne crois pas que des gens un peu sensés pussent tenir les propos qu'on leur met dans la bouche , & des Tuteurs de cette espèce en auroient besoin eux-mêmes. Les conversations que l'amant de la pupille tient avec chacun d'eux , ne font plaisir qu'autant qu'elles accélèrent la fin de la Pièce. L'amant rusé paroît vis-à-vis de l'Antiquaire avec une mauvaise robe & une vieille lanterne qu'il dit être la *lanterne de Diogene*. Personne n'a ri à l'aspect de cette *masquerade*. On assure cepen-

dant que ce comique est digne de Moliere. Je croirai volontiers que si cette Pièce n'a pas eu grand succès, c'est que le Public n'en a pas senti toutes les beautés. Cette même disgrâce est arrivée à Moliere même. Si Boileau ne put digérer le sac de *Scapin*, qu'auroit-il dit de la *lanterne des Tuteurs* ?

L'extrait suivant fait un contraste bien singulier avec le précédent. Il est tiré de la vingt-troisième *Feuille Périodique*.

Je me suis enfin déterminé, Monsieur, à lire un nouveau Livre de M. de CHEVRIER, intitulé : MÉMOIRES DES HOMMES ILLUSTRES DE LORRAINE, avec une réfutation de la Bibliothèque Lorraine de Dom CALMET, Abbé de Senones. Il est vrai que c'est agir en déterminé que d'entreprendre de critiquer tous les

Ouvrages , de quelque espèce qu'ils soient , & d'insulter les Auteurs.

Dans un Ouvrage plein de recherches , le sçavant Bénédictin avoit élevé des trophées à tous les Ecrivains de sa Patrie. Le goût du siècle est pour les petits volumes , & l'Abbé de Senones avoit fait un in-folio. M. de Chevrier a cru pouvoir le réduire à deux in-12. Peut-être lui sçauroit-on gré de son travail , tout défectueux qu'il est , s'il parloit avec moins d'irrévérence & de l'ouvrage qu'il compile & de l'Auteur respectable qu'il critique. On ne peut lui pardonner l'acharnement qu'il fait paroître à chaque page contre un Ecrivain à qui il doit tout le fond de son Livre. L'Auteur des Feuilles a bien de la pénétration de découvrir de l'irrévérence & de l'acharnement dans ce que M.

de Chevrier dit de Dom Calmes:
Voici comme il parle de ce respectable Auteur.

» Le laborieux Dom Calmes
» dont tous les Sçavans respec-
» tent les mœurs, & estiment
» le zèle, a mis au jour il y a
» près d'une année un *in-folio*
» très-vaste, intitulé : *Bibliothé-*
» *que de Lorraine, ou Histoire des*
» *Hommes illustres qui ont fleuri*
» *en Lorraine.* Ce recueil ren-
» ferme plus de neuf cens titres
» d'ouvrages que personne n'a
» vûs, & qui consacrés par une
» tradition plus que suspecte ;
» prétendent immortaliser des
» Citoyens inconnus. Au pre-
» mier défaut que l'Abbé de Se-
» nones auroit dû éviter, il s'en
» joint un autre plus dangereux
» encore, les occupations mul-
» tipliées de Dom Calmes ne lui
» ayant pas permis de lire les ou-

» vrages réels dont il parle dans
 » son Livre, il a eu la complai-
 » sance de s'en rapporter au bruit
 » public, & égaré par la voix mê-
 » me qui auroit dû le guider. Il a
 » placé parmi les Hommes illuf-
 » tres un grand nombre d'autres
 » qui en sont exclus par l'ouvra-
 » ge même qui leur sert de passe-
 » port... *Dom Calmet*, incapable
 » de tromper, juge de tous les
 » hommes d'après son caracté-
 » re. Il croit sans l'ombre de
 » défiance celui qui a osé lui
 » dire j'ai vû, & cette facilité a
 » donné naissance à l'Histoire
 » des *Vempires*.

Ce que j'aime le mieux de tou-
 tes les Poésies de Gringore, c'est
 ce quatrain que *M. de Chevrier*
 ne cite pas, & qui devrait être
 lu, relu, appris, médité princi-
 palement par tous ceux qui nés
 sans talens, se mêlent de faire des
 Livres.

Qui

Qui bien se mire , bien se voit ,
 Qui bien se voit , bien se congnoit .
 Qui bien se congnoit , peu se prise ,
 Qui peu se prise , sage est .

Ce quatrain pourroit encore servir d'avis à ceux qui se chargent du soin de décider des talens ; mais aujourd'hui personne ne se mire , & personne ne se connoit.

Pierre Grégoire né à Toulouse. Ce Jurisconsulte se signala par une dispute singulière à Pont-à-Mousson. Il fit un volume immense pour prouver que cette Ville devoit s'appeller en Latin Ponti-Mussum ; ses adversaires vouloient qu'on la nommât Mussi-Pontum ; & M. de Chevrier , pour terminer un différend qui dure encore entre les Jésuites & la Faculté de Droit veut qu'on l'appelle Pons ad Mucio.

nem. C'est, dit-il, le terme propre & le plus convenable. L'Université ne manquera pas de se rendre à une aussi grave autorité.

M. de Chevrier en vain appuie son sentiment de celui de Charles le Pois, on le blâmera toujours. Il n'est permis qu'à l'Auteur *des Feuilles* de décider, & il a raison de déclarer la guerre à quiconque usurpe ses droits.

» La Ville de Pont, dit M.
 » de Chevrier, dont il s'agit ici,
 » est située sur les bords de la
 » Moselle, & a pris son nom
 » d'un pont qui de chez elle passe
 » au château de Mousson, donc
 » que *Pons ad Mucionem* que
 » Charles le Pois a employé de-
 » vient le terme propre, le seul
 » convenable.

On trouve mauvais que M. de Chevrier ait donné des louanges à ses parens. *Avec un peu plus*

de modestie , dit-on , n'auroit-il pas parlé moins anphatiquement de son pere & de son-oncle ?

L'Auteur des Feuilles veut étendre ses droits. Il a acquis celui de dire seul des invectives , il veut encore être le seul à donner des louanges. Celles qu'il donne à ses amis sont outrées , & il ne veut pas accorder à un fils la liberté d'en donner à son pere.

Voici une contradiction bien sensible & en même-tems bien odieuse , puisqu'elle attaque un corps respectable qu'il suppose coupable du plus grand crime. En parlant du Pere Norbert Capucin qui a rempli toute l'Europe de ses querelles avec les Jésuites , l'Auteur dit expressément qu'il ne décidera pas entre les deux partis , & qu'il se gardera bien de prononcer d'après les Mémoires du Capucin. Cepen-

dant sur ces Mémoires il assure
 que les Jésuites , pour se concilier
 les Indiens , avoient accommodé
 leur idolâtrie avec notre religion.
 Sur la parole du Pere Norbert M.
 de Chevrier taxe d'idolâtrie des rites
 purement civils , qui pendant très-
 long-tems avoient été tolérés par
 les Souverains Pontifes. N'est-ce
 pas décider positivement contre les
 Jésuites en faveur du Capucin ? Si
 L'Auteur des Feuilles avoit lû
 ce passage avec plus d'atten-
 tion , il se seroit épargné la pei-
 ne de faire ces belles réflexions.

- » Sans décider, dit M. de Che-
- » vrier , entre le Pere Norbert
- » & les Jésuites , je dirai que ce
- » Capucin s'étant adonné à la
- » prédication , conçut le dessein
- » de se faire nommer Mission-
- » naire dans les Indes Orienta-
- » les. Le Pape qui approuva son
- » zèle , le chargea de ses pou-

» voirs , le fit partir pour la côte
 » de Coromandel. C'est dans ce
 » pays que les Capucins , jus-
 » qu'alors unis avec les Jésuites
 » se séparèrent , *sous le prétexte **
 » que ceux-ci avoient enlevé la
 » Cure de Malabres de Pondi-
 » cheri , & que dès-lors on vit
 » un schisme qui ne dut son ori-
 » gine qu'à la complaisance des
 » Jésuites , qui pour se concilier
 » les Indiens avoient accommo-
 » dé leur idolâtrie avec notre re-
 » ligion. Le Religieux de Saint
 » François entra dans des preu-
 » ves sur lesquelles je n'établirai
 » aucun fondement que je n'aye
 » vu la réfutation des Jésuites.

M. PALISSOT né à Nancy , est
 l'Auteur de la Tragédie de ZARÈS,
 d'APOLLON MENTOR , du Ro-
 man de ZÉLINGUA , DES OBSER-

* Ces trois mots changent bien le sens de
 la phrase. Pourquoi les a-t-on retranchés ?

VATIONS SUR LA MALTHIADE,
d'une CRITIQUE D'ARISTMENE,
d'un COUP D'ŒIL SUR LA LIT-
 TÉRATURE & de L'HISTOIRE
 DES ROIS DE ROME, *d'un Poëme*
Latin intitulé SAMSON, *d'un au-*
tre sur la Religion, de trois Tra-
 gédies manuscrites, de deux Comé-
 dies, *d'un Opéra*, de plusieurs *Epi-*
tres, *d'un* RECUEIL D'ÉPIGRAM-
 MES, *d'un* Discours prononcé à
 l'Académie de Nancy, &c. Le Pu-
 blic est encore menacé de sa part
 de bien d'autres choses aussi in-
 téressantes. Il a l'esprit aisé, la
 versification agréable dans les su-
 jets légers, véhémence dans la Sa-
 tyre, de la vérité dans l'expression,
 une noble simplicité, de la Logique,
 &c. M. de Chevrier ne trouve pas
 que cela suffise pour être compté par-
 mi les Ecrivains de Lorrain. Il a
 tort, mais M. Palissot en est dé-
 dommagé par la place qu'on lui

donne dans *les Feuilles* & par l'énumération qu'on y fait de ses Ouvrages & de ses talens. Il paroît que cet oubli de la part de M. de Chevrier lui attire toutes les invectives qu'on lui dit à l'occasion de son ouvrage ; je lui conseille de réparer sa faute dans une autre édition ; de corriger quelques négligences de style , & de faire moins usage de son esprit ; son ouvrage pourra arriver à une perfection dont il n'est pas éloigné.

Je suis , Madame , &c.

A Paris le 8 Novembre 1754.



L E T T R E III.

Lettres Juives.

VOICI, Madame, quelque chose de singulier. C'est l'apologie des Lettres Juives.

On vient, Monsieur, de donner à la Haye une édition nouvelle du Livre de M. D'ARGENS, si connu sous le titre de LETTRES JUIVES ou CORRESPONDANCES PHILOSOPHIQUES, &c. . . Cette édition est en huit petits volumes. Lambert, Libraire à Paris, rue & à côté de la Comédie Française, en a quelques exemplaires. Les augmentations qu'on y a faites relevent le mérite de cet ouvrage, qui, comme vous sçavez, a le plus contribué à la réputation de son Auteur. M. D'ARGENS y reprend avec beaucoup de

liberté les vices & les ridicules des Pays où il a voyagé ; & il mêle à sa critique une infinité de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable. Ce sont trois Juifs appelés Aaron Monceca , Isaac Onis & Jacob Brito, qui se rendent compte mutuellement de ce qu'ils remarquent de plus singulier chez les différentes Nations où leurs affaires les appellent.

Ces Lettres , Madame , sont en beaucoup d'endroits une copie collationnée de Bayle , de l'*Espion Turc* , de Pope , &c. On est accoutumé à trouver les bons Auteurs copiés çà & là dans les ouvrages modernes. Les jeunes Provinciaux & les Ecoliers qui n'ont lû ni Bayle , ni l'*Espion Turc* , ni Pope , &c. lisent avec avidité les *Lettres Juives* ; mais ceux qui ont un peu d'érudition

aiment mieux avoir recours aux originaux que de s'en tenir à ces copies. L'Auteur des *Feuilles* assure cependant qu'il y a une infinité de petites anecdotes qui en rendent la lecture agréable, il le prouve par celles-ci. Elles sont effectivement fort agréables & fort intéressantes.

Un jour un jeune Officier prit de l'amour pour la Petit-Pas morte il y a quelques années. Elle étoit danseuse à l'Opéra. Il étoit aimable; mais, selon l'usage il avoit peu d'argent comptant. Il n'avoit jamais parlé à l'Actrice, & n'en étoit point connu. L'envie d'être auprès de sa maîtresse & de s'en faire aimer, lui suggéra un expédient fort extraordinaire. Il entra chez elle en qualité de Laquais. Il la servoit avec une attention scrupuleuse, & elle s'applaudissoit d'avoir fait une aussi bonne acqui-

tion. Quelques jours s'écoulèrent , sans qu'il se trouvât plus avancé qu'auparavant. La facilité de voir sa maîtresse devint pour lui la source de bien des chagrins. Quel supplice en effet pour un amant d'être témoin du bonheur de ses rivaux ! L'amour eut pitié de ses peines ; un jour la Petit-Pas donnoit à souper à un Officier du même Régiment. Le Laquais fut obligé de servir ; il fut reconnu , l'Actrice lui fit bon gré de ce stratagème ; elle le fit mettre à table , & après le souper elle le conduisit dans sa chambre , lui fit passer la nuit avec elle , & le trouva aussi habile amant que zélé domestique. L'Officier jouit d'un bonheur paisible jusqu'au moment où il fut obligé de retourner à sa garnison.

L'aventure suivante n'offre point l'image d'une félicité aussi douce. Deux jeunes Mousquetaires soupi-

roient avec leurs maîtresses dans une maison équivoque de la rue Saint Martin. Le Commissaire du Quartier s'y étant transporté, se mit en devoir de saisir les filles. Mais un des Mousquetaires éteignit la chandelle, & mettant l'épée à la main, cria de toutes ses forces : tue, tue. Son camarade fit la même chose. Le Commissaire, les Archers mourant de peur, se mirent ventre à terre pour éviter la rencontre des épées. Les Mousquetaires gagnèrent la porte, emmenèrent les deux filles, & en sortant ils enfermerent le Commissaire. Lorsqu'il n'entendit plus de bruit, & qu'il fut rassuré, il voulut sortir ; mais il fallut qu'il enfonçât la porte ; ce qui donna le tems aux Mousquetaires & aux filles de se mettre en sûreté. JACOB BRITO est à Rome où il admire de pareilles merveilles. Ce font là

ces petites anecdotes qui rendent, dit-t'on, la lecture des *Lettres Juives* agréables. Il est bien singulier de trouver ces agrémens dans un ouvrage intitulé *l'Année Littéraire*.

Consultations de Médecine.

Les Consultations de Médecine ; par M. Hoffman, Premier Médecin de Sa Majesté le Roi de Prusse , traduites du Latin en quatre volumes in-12. ont trouvé place dans les *Feuilles Périodiques*. La façon dont cet ouvrage y est présenté en fait connoître l'utilité. Contre son usage l'Auteur des *Feuilles* fait grâce de sa décision , & y substitue trois ou quatre petites anecdotes fort intéressantes. Il commence son extrait par expliquer ce que c'est qu'une consultation de Médecine,

Vous sçavez , dit-il , que dans
 les maladies dangereuses on ne se
 contente pas de consulter un seul
 Médecin , on en assemble plusieurs
 & on a recours aux plus accrédi-
 tés. S'il arrive que l'éloignement
 ne leur permette pas de se trans-
 porter chez le malade , le Médecin
 du lieu leur envoie un exposé-fidèle
 de la maladie ; ils en confèrent en-
 tr'eux , forment leur délibération
 & prescrivent ce qu'ils jugent con-
 venable. C'est ce qu'on appelle
 CONSULTATIONS. Plusieurs Mé-
 decins en ont composé des recueils
 considérables & très-utiles , &
 parmi les ouvrages de ce genre on
 estime sur tout les consultations de
 Médecine par M. FREDERIC
 HOFFMAN..... Il ne me con-
 viendrait pas de décider du mérite
 de cet ouvrage ; c'est aux gens de
 l'art à en faire l'éloge ou la criti-
 que..... Un vieillard de soixante

& dix ans jouissoit d'une santé parfaite. Un soir qu'il avoit avec ses enfans un entretien fort gai. Il fut surpris tout à coup d'un affoiblissement si grand de tous ses sens, qu'il en perdit l'usage de la vûe, de l'ouïe & de la parole. & même de la connoissance. On crut d'abord que c'étoit une attaque d'apoplexie, & l'on fit venir le Médecin & le Curé ; mais on eut beau lui faire prendre toutes sortes de remèdes, il ne donna aucun signe de vie. A minuit le Médecin le trouva dans la même situation, si ce n'est que ses membres étoient fort agités, & son corps tout couvert d'une sueur très-froide & très-abondante. Deux heures après le malade commença à revenir comme s'il fût sorti d'un profond sommeil. On lui demanda comment il se trouvoit, il répondit qu'il avoit dormi fort tranquillement. Depuis ce moment il s'est

toujours bien porté ; mais le mala-
 de désire de sçavoir s'il n'y a pas
 lieu de craindre des rechûtes. M.
 Hoffman avoue que depuis qua-
 rante ans qu'il exerce la Médecine ,
 il n'a point rencontré de ma-
 ladie semblable. Il l'attribue à la
 disette des esprits animaux occa-
 sionnée par un long travail. Les
 cordiaux qu'on a fait prendre au
 malade pendant sa défaillance
 les a réparés , & la nature a repris
 le dessus. Il n'y a pas lieu de crain-
 dre qu'il ait des rechûtes , pourvu
 qu'il évite avec soin toute applica-
 tion trop forte & trop assidue. Le
 travail & la contention sont fu-
 nestes dans un âge avancé. L'Au-
 teur finit sa consultation par prier
 Dieu de donner une longue vie à
 son malade,

Voici , Monsieur , un exemple
 rare de migraine survenue à un
 sexagenaire. Elle commença par

un

un enchiffrement qui alla toujours en augmentant pendant l'espace de dix-huit mois. Les narines du malade se bouchèrent entièrement & ne laissèrent plus aucun passage à la respiration. Il survint ensuite des douleurs qui lui entreprirent toutes les parties de la tête jusqu'au cou. Après avoir souffert pendant six semaines des maux incroyables-il lui sortit par le nez une mucosité tenace, semblable à du sang qui filoit souvent la longueur de plusieurs brasses. Cette mucosité devint coulante ; mais elle ne dégagea pas la tête, & c'est dans cet état que le malade fit consulter M. Hoffman. Il négligea la méthode salutaire que ce grand Médecin lui prescrivit ; & au lieu de remèdes purgatifs, s'étant fait traiter par le mercure il fut surpris d'une suffocation qui l'emporta. Je n'irai pas plus avant

(66)

dans l'extrait que l'Auteur des
Feuilles a fait des *consultations*
de Médecine. Ces deux petites
Histoires suffisent pour vous
prouver les connoissances dans
la Médecine , & comment il
goûte un ouvrage qui est traité.

Je suis Madame , &c.

A Paris le 12 Novembre 1754.



L E T T R E I V.

La Créole.

JE vais, Madame, vous rendre compte d'une pièce qui a donné lieu, à l'*Auteur des Feuilles* de montrer son équité dans tout son jour. C'est la *Créole*. Tous les Ouvrages qui paroissent doivent un tribut aux libelles de l'*Auteur Hebdomadaire*. Ils étoient autrefois deux champions qui, ne pouvant monter sur le Parnasse se mirent en embuscade au bas du vallon, pour attendre les écrivains au passage, les saisir & les déchirer eux & leurs ouvrages. Le Dieu du goût les apperçut, les chassa & les oublia. Imaginez-vous, Madame, deux bandes qu'on

dissipe & qui se réunissent en une. Ils reparurent bientôt après enflés de la recrue nouvelle, d'un compagnon qui leur ressemble en tout point. Mêmes talens, même cœur, mêmes principes, même penchant pour la calomnie & les invectives. Ils prirent chacun leur district, les uns se chargerent des libelles, & l'autre d'insérer dans des pièces Dramatiques des injures grossières, que les Comédiens ont eu la sottise de débiter sur le théâtre; & la principale clause du traité de ces Messieurs, fut de se venter réciproquement & de faire même semblant de s'estimer, pour tacher d'en imposer aux autres.

La Créole dont j'ai à vous parler fut jugée sans être entendue. Ces vils insectes, incapables de rien produire &

qui ne sçavent que déchirer les productions d'autrui , avoient prémédité la chute de cette pièce ; la maligne joye avec la quelle l'Auteur des Feuilles l'annoncen est la preuve. . .

Au lieu d'extraire il fait un libelle contre celui qui l'a composée. Tout sont venin n'est pas encore jetté. Pour avoir occasion d'y revenir à une seconde reprise , il suppose qu'un de ses amis, à la sollicitation de l'Auteur, *M. le Chevalier de la Morlière*, lui écrit une Lettre , pour l'engager à se retracter sur la *Créole* & à en louer le style ; à cette lettre il fait une pitoyable réponse qui signifie qu'il ne veut ni lire la *Créole* , ni se retracter. Auroit-on jamais imaginé une pareille inconséquence ? Il dit que le tumulte a empêché d'entendre cette pièce , lorsqu'elle a

été représentée, il refuse de la lire & la juge. *M. le Chevalier Morlière* à cette critique a fait une réponse intitulée *le Contre-poison des Feuilles*; vous l'avez, sans doute lue. C'est la lime que le serpent ne peut mordre.

La Créole est-elle si mal écrite qu'on voedroit le persuader? Les Ouvrages que *M. le Chevalier de la Morlière* a donnés au public engagent à en douter. Vous ne serez peut-être pas fâchée, Madame, d'en connoître l'intrigue, d'en lire quelques endroits; enfin, de voir s'il est impossible de donner des louanges à cette Pièce. Je l'ai vûe entre les mains d'un de mes amis & dans une lecture rapide, je n'ai pu en tirer que ceci.

D'Armont, jeune homme de condition, devient amoureux d'une jeune Demoiselle nom-

mée *Lucie*, venue de Saint Domingue à Paris, avec sa mere, à la poursuite d'un procès de conséquence. La mere meurt & d'*Amont* épouse secretement la jeune *Lucie*. Pour se dérober à la colere de *Dorigni* son pere, il se retire en Province avec sa femme. L'argent manque, pour subsister, ils se mettent dans une Troupe de Comédiens; bientôt ils passent dans les Isles & vont jouer la Comédie d'une habitation à l'autre. *Dorigni* les fait chercher, il apprend qu'il sont partis pour les Isles, suit leurs traces & y arrive presque aussi tôt qu'eux. Il va loger chez *Serval* un de ses amis qui depuis long-tems est établi aux Isles, lui conte son malheur. *Serval* est d'un caractère gai, même un peu étourdi, il commence par blâmer les larmes de son ami,

« De la douleur, dit-il ! Que dia-
 » ble, il faut se faire une raison,
 » une philosophie ; mais ne pas
 » choisir la plus triste, comme tu
 » as toujours fait... dans des oc-
 » casions comme celles-là. *Quoi-*
 » *qu'on soit pere, il ne faut pas*
 » *mourir.* » Il cherche ensuite à
 l'amuser & ne reconnoissant
 d'autre plaisir que celui de la
 Comédie, il ne lui propose que
 celui-là. On se sert de *Darmont*
 & de *Lucie* pour dissiper un cha-
 grin dont eux-mêmes sont cau-
 se. Cette situation est intéressan-
 te : elle met l'esprit dans cette
 inquiétude qui prouve le goût
 d'un Auteur. *Darmont* ne peut
 être reconnu, parce que son vi-
 sage est couvert d'un masque ;
 mais à l'aspect de son pere il s'é-
 pouvante, il craint sa juste co-
 lère. » Ma chere *Lucie*, dit-il, ne
 » nous sommes nous point enga-
 » gés

» gés trop imprudemment ? ' La
 » vûe de mon pere me jette
 » dans un trouble , dans un ac-
 » cablement dont je ne puis re-
 » venir. « *Lucie* n'est point fille de
Dorigni ; la nature ne lui cause
 ni remors ni crainte, elle la laisse
 réfléchir & l'amour lui donne
 du courage, elle en inspire à son
 mari. » Espérez tout de mes
 » soins , lui dit-elle , & du pou-
 » voir de la nature. L'arrivée de
 » votre pere dans cette Isle , est
 » un coup du ciel qui a pitié de
 » nos malheurs Le masque
 » nous favorise , profitons - en
 » pour lui présenter sous une
 » fausse apparencel'image la plus
 » attendrissante de nos malheurs
 » & de notre repentir J'ai
 » un pressentiment que nous
 » touchons à la fin de nos peines
 » & qu'un heureux attendrisse-
 » ment désarmera ce pere irrité.

» Ne perdons point de tems,
 » rentrons & pendant qu'ils sont
 » occupés à faire avertir tous
 » les habitans voisins de cette
 » maison, allons tout préparer
 » pour l'affaire la plus importan-
 » te de notre vie & dont je ne
 » puis m'empêcher de me pro-
 » mettre le plus heureux succès.
 » Toi Frontin (c'est leur valet)
 » je te charge d'un divertisse-
 » ment qui doit précéder notre
 » scène ; mêles y tout l'agré-
 » ment possible, ce n'est pas la
 » première fois que la gaieté a
 » préparé les esprits à des senti-
 » mens contraires. «

Ils jouent une scène dans la-
 quelle ils peignent d'une manière
 touchante, leur situation, leur
 amour, la douleur qu'ils ont
 d'avoir offensé leurs parens, la
 crainte d'être séparés l'un de
 l'autre, enfin l'envie qu'ils ont

« l'obtenir leur grace. *Darmont*
 se flatte que son pere, sera touché de ses malheurs & qu'il lui pardonnera sa faute: » l'amour,
 » dit-il, lui peindra par ma bouche & tes charmes & tes vertus. Les premières me serviront d'excuse; il reconnaîtra aisément les autres. » Les vertus de *Darmont*, celles de sa femme touchent le spectateur, & quelque juste que soit la colère du pere on desire qu'il leur pardonne. La scène de plus en plus devient touchante: les deux acteurs craignent de ne point obtenir grace, ils veulent se sacrifier l'un pour l'autre; *Lutis* exprime sa douleur par ces mots:
 » Moment cruel!... jour funeste!
 » te! ... serois-tu marqué pour
 » mettre le comble à notre in-
 » fortune! »

Cette scène rappelle à *Dori-*

qui, l'idée de son fils, la nature lui parle, son cœur s'attendrit, il tombe entre les bras de son Domestique. *Lucie*, attentive à tous ses mouvemens court à lui, marque de l'inquiétude sur sa santé; par ses attentions elle le dispose en sa faveur, par son esprit & sa douceur elle gagne son amitié. Voilà, Madame, l'adresse avec laquelle l'Auteur amène le dénouement. *Dorigni* lui conte son malheur, il la prie de lui aider à chercher son fils. Elle lui promet tout ce qu'il demande, & tâche de le préparer à pardonner à son fils en cas qu'il le retrouve: » avec un cœur comme le vôtre, dit-elle, il n'est pas possible qu'en faisant deux malheureux vous puissiez jouir de la tranquillité dont vous vous flattez.... Je plaide la cause de cette même nature que vous

« croyez, vengez. Je veux vous
 « dérober à des remords cruels,
 « & déchirans, à cette odieu-
 « se satisfaction qu'on ressent
 « à faire du mal, vous empêcher
 « de réduire au désespoir un fils
 « qui, malgré sa faute, vous
 « aime, vous respecte. Avez-
 « vous connu les deux objets de
 « ma colère, lui répond *Dorigni* ?
 « Ayez pitié de mes larmes &
 « de l'état cruel où ils me rédui-
 « sent . . . Vous vous troublez à
 « votre tour ! Que faut-il que
 « je pense ? . . . Ah dieux ! leur
 « asile vous est connu. N'en de-
 « vroient-ils pas trouver un in-
 « violable dans votre cœur, lui
 « dit *Lucie*, en se jettant à ses
 « genoux ? ah par pitié daignez
 « me rassurer sur leur sort. Vous
 « les verrez bientôt à vos pieds
 « expirer de reconnoissance &
 « de joye. « Ces vives instances

diminuent la colère de *Dorigni*, mais ne l'étaient pas tout-à-fait. » apprenez moi, dit-il, » en quel lieu il se cache & n'imposez point de loi à un cœur paternel, si sensiblement outragé. Quoi ? Monsieur, reprend *Lucie*, lorsque je vous offre de vous faire voir votre fils, vous ne voulez profiter de ma promesse que pour méditer le tourment de sa vie. « La tendresse dans ce moment s'empare du cœur de *Dorigni*, elle y prend la place de tous les autres sentimens. » Eh bien qu'il paroisse, dit-il, & qu'il laisse agir la nature & vos efforts. *Serval* l'ami de *Dorigni* lui demande quel parti il veut prendre. *Dorigni* reprend alors toute sa colère & lui répond : celui de faire chercher mon fils dans toute l'Isle, de l'avoir en ma puissance

« ce &c de le punir d'oser me
 « braver après m'avoir si cruel-
 « lement offensé. Vous n'irez
 « pas loin , dit *Darmont* en pa-
 « roissant , pour vous rendre
 « maître de ce fils que votre co-
 « lère poursuit ; il vient se met-
 « tre en votre pouvoir. Ordon-
 « nez de sa vie , elle est à vous ,
 « il est prêt à vous la rendre....

● « Je n'entreprendrai point de
 « justifier ma fuite ; mais lors-
 « que je revois un pere ne trou-
 « verai-je en lui qu'un juge ine-
 « xorable ? » *Serval* , dont le
 caractère est toujours soutenu ,
 pour engager *Dorigni* à pardon-
 ner à son fils lui tient ce langa-
 ge. « Allons si le remords suffit
 « pour apaiser les Dieux , tu
 « entends bien que tu ne dois
 « pas être plus difficile. Pardon-
 « ne à ce pauvre garçon , aussi-
 « bien nous a-t-il donné du

» plaisir. . . . D'ailleurs c'est un
 » tour de jeunesse qu'il faut en-
 » tièrement oublier. « A cette
 scène touchante il en succède
 une autre qui l'est encore bien
 davantage. *Dorigni* pardonne à
 son fils, mais à condition qu'il
 abandonnera sa femme & qu'il
 ne la reverra jamais. Ce pardon est
 plus cruel pour *Darmont* que le
 châtiment. » Votre cœur pater-
 » nel, dit-il à son père, peut-
 » il concevoir un si cruel parta-
 » ge ? Voulez-vous donc empoi-
 » sonner à jamais tous les senti-
 » mens que m'inspire sa clémence ?
 » As-tu balancé un moment,
 » lui répond *Dorigni*, quand tu
 » as tout fait pour le déchirer ;
 » mais enfin (en se tournant
 » du côté de *Lucie*) Mademoi-
 » selle, que voulez-vous que
 » je fasse de plus ? L'unirai-je à
 » l'objet de sa folle passion ? Ah ,

» sans vous connoître davan-
 » tage, si elle avoit l'ame & les
 » vertus que votre extérieur an-
 » nonce. Eh bien, lui dit *Lucie* ;
 » en se jettant à ses genoux ;
 » connoissez-moi donc toute en-
 » tière, voyez à vos pieds cet
 » objet infortuné de votre haine
 » & de son amour : frappez ;
 » je connois assez votre fils pour
 » sçavoir que le même coup
 » nous ôtera la vie à tous les
 » deux. *Serval* s'écrie : la peste
 » le friand morceau, je voudrois
 » à pareil prix être deshérité de
 » tous les peres du monde. « Elle
 » avoit trop bien prévenu *Dorigni*
 » en sa faveur, pour qu'il pût lui
 » refuser sa grace & il lui étoit
 » facile d'obtenir pour elle-mê-
 » me ce qu'elle avoit déjà ob-
 » tenu pour un autre. Il lui
 » tient ce langage. » Votre figure
 » est bien éloignée de démentir

» tout ce que vos sentimens m'a-
 » voient annoncé. Je ne cherche
 » point à déguiser l'impression
 » étonnante que vous me faites.
 » Seroit-il possible que la nature
 » eût joint tant de perfections
 » à une origine obscure ? Quelle
 » honte pour nos préjugés ! Par-
 » lez enfin, qui êtes-vous ? Ah
 » mes larmes ne vous disent que
 » trop , que cet aveu qui vous
 » coûte peut - être tant à me
 » faire , sera aussi désespérant
 » pour moi que pour vous. »
Lucie conte son histoire , il se
 trouve qu'elle est fille d'un Gen-
 tilhomme François & nièce
 de *Serval*. Cette surprise cause
 beaucoup d'étonnement & fait
 en même tems un plaisir singu-
 lier.

La situation de *Dorigni* étoit
 touchante , on partageoit avec
 lui son chagrin , sa colère ; mais

On s'intéressoit pour *Darmont*, & pour *Lucie*, l'amour les rendoit malheureux, les malheurs ne servoient qu'à faire éclater leur vertu : on desiroit de les voir changer de situation, & c'est avec satisfaction qu'on voit l'heureux dénouement. Il paroît que le but de cette pièce est de montrer les folies que l'amour fait faire aux jeunes gens, & les malheurs auxquels ils s'exposent. *Lucie* & *Darmont* obligés de courir de Province en Province, de jouer la Comédie pour subsister, font une belle leçon pour la jeunesse. Je ne vous ai rapporté, Madame, de cette pièce que des morceaux qui pouvoient vous en faire connoître le fond. Mon intention n'a pas été d'en tirer ce qu'il y a de meilleur. Je ne fais point apologiste ; d'ailleurs ç'auroit été

faire un larcin à l'Auteur ; il peut avoir dessein de la faire imprimer. On y trouve des scènes comiques qui sont fort amusantes. Enfin cette pièce ne m'a point paru si mal faite que l'Auteur des *Feuilles* a voulu le persuader. Elle auroit même droit aux louanges du public , s'il y avoit un peu plus de feu, un peu plus d'action dans le commencement. L'exposé en est bien fait, les scènes sortent bien les unes des autres, le dénouement en est heureux & bien amené, on y trouve des plaisanteries fines, enfin elle est bien écrite.

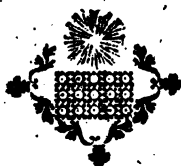
Que l'Auteur des *Feuilles* s'acharne sur ces Ecrivains obscurs, qui, par des plates & nombreuses productions fatiguent le Public & deshonnorent notre siècle, qu'il se charge du soin d'insulter & de médire, on lui

(85)

passé ; mais qu'il s'attaque à
ceux qui par leur plume sçavent
instruire & amuser, c'est de que
les gens sensés ne peuvent lui
pardonner.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 20 Novembre 1754.



 LETTRE V.

Lettres de Madame de Sévigné.

LA 24^{me}. feuille commence par l'extrait *des Lettres de Madame la Marquise de Sévigné*. On vient d'en donner une nouvelle édition dans laquelle on a mis quatre vingt-six Lettres, qui ne se trouvent point dans les anciennes éditions. On les a insérées, selon leurs dates, parmi celles qui avoient déjà paru. On en a fait ensuite un recueil particulier en faveur de ceux qui ont l'ancienne édition. Cet Ouvrage se vend chez *Desprez*, rue S. Jacques au Griffon.

Ces Lettres ont eu tant de Lecteurs qu'il seroit inutile de

les louer ici. La nouvelle édition est déjà dans les mains de tout le monde, & je ne pourrois dire que ce qu'on sçait. L'Auteur des *Feuilles* a senti, avant moi, que le silence à ce sujet étoit préférable à tout ce qu'on pouvoit dire. Je ne m'arrêterai pas à louer les *Lettres de Madame de Sevigné*, tout le monde connoît la manière noble, délicate & variée avec laquelle elle exprime sa tendresse pour sa fille. Si la répétition de ce sentiment déplait à quelques Letteurs, si sa manière n'est pas toujours naturelle, & si ses expressions qu'elle puise dans son cœur, paroissent quelquefois emprunter le langage de l'esprit, par combien de beautés n'est-on pas dédommagé ? Que de particularités intéressantes ! Que d'anecdotes curieuses ! Que d'instructions utiles ! Quelles plaisan-

series fines ! Quelles applications ingénieuses ! Quel goût enfin & quelle précision dans le jugement qu'elle porte des Sçavans de son siècle ! Le jugement qu'elle porte de Racine prouve ce que dit l'Auteur des Feuilles. En parlant de ce célèbre Poète, elle dit » ses Ouvrages n'iront pas » loin & l'on s'en défabusera » aussi vite que du Café. « Je ne rapporte que le précis de son jugement.

Mon intention n'est point de blâmer les Lettres de Madame de Sevigné. C'est un modèle de style épistolaire : mais si l'on veut aller au delà du style, on n'y trouvera que des bagatelles, très-peu de goût dans le jugement qu'elle porte des Sçavans de son siècle. Racine comparé au Café en est la preuve.

L'impartialité

L'impartialité sur la Musique.

Vous avez, sans doute là, Madame, la fameuse Lettre que M. Rousseau de Genève fit contre la Musique Françoisé. Toutes les plumes furent employées à la réfuter, & l'on ne fit que donner plus d'éclat à sa réputation. On vient encore de lui adresser à ce sujet une Epître en vers intitulée : *L'impartialité sur la Musique.* Elle ira, comme les autres se perdre dans l'oubli. L'Auteur des *Feuilles*, dit au sujet de cet Epître : *il est difficile de faire dans notre langue un bon Poëme Didactique : je n'en connais qu'un, c'est l'ART POËTIQUE DE BOILEAU.*

J'avois cru que le POËME DE LA RELIGION, n'en étoit pas un mauvais : mais je suis revenu

de mon erreur grace aux *Fenilles Périodiques*.

Je trouve, dit-on, bien hardie l'entreprise formée par notre Auteur de répondre en vers au célèbre *Génevois*. Il se propose deux objets dans cet Ouvrage, de réformer les reproches faits à la *Musique Française* & de prouver que nos Compositeurs ont tous les talens qui font les grands maîtres. . . . Je ne trouve qu'une seule fiction dans ce long Poëme. Elle est destinée à relever la force & l'étendue du génie de nos Musiciens. L'Auteur prétend que leurs beaux Ouvrages parviendront aux siècles les plus reculés, tandis que ceux des *Ultramontains* n'ont qu'une vogue passagère; & il semble que les *Italiens* eux-mêmes n'en ayant pas grande idée, puisqu'ils ne font point imprimer leurs Opéra & que l'on n'en connoît que les plus belles arié-

tes qui sont répandues dans le public.

On conte à ce propos que *Dame* Imprimerie ,

Cette fille des Arts , qui par son industrie
Transmet le vrai mérite à la postérité ,

Voulut, par un projet non encore inventé,
Grossir les magasins , les revenus , la gloire ,

Et des *Linus* de Rome illustrer la mémoire ,

En formant un Recueil des plus beaux
Opéra

De *Saxoné*, *Vinci*, *Handel* & autres,

Elle adresse un placet au Roi de l'Harmonie.

Soudain le Dieu des chants ordonne à Poly-
lynnie

D'aller au haut du Pindo en chercher des
extraits.

Qui chez les doctes feints doivent être com-
plets.

* *Saxoné*, *Vinci*, *Handel* les plus fameux compositeurs des Opéra Italiens

Fi ij

Polymnie obéit. On trouve des sonates,
Des Poèmes divers à juger par les dates,
Faits depuis Métastaze. On tourne, on
fouille envain

Apollon est surpris que la Gent Italique
Aux filles de Mémoire ait soustrait la Mu-
sique

Tandis qu'il est instruit que par certain Qui-
dams

Connoisseurs & faiseurs, mais outrés parti-
fans.

Elle est sans son aveu chez les François citée,
Et dans tout l'univers hardiment exaltée,
Comme la seule bonne aisée à débiter,
Que l'on doive applaudir & qui puisse exis-
ter.

Apollon soupçonnant l'Opéra d'Italie
De démentir au fond tout ce qu'on en pu-
blie,

Et de perdre beaucoup à la discussion,
Décida qu'en total sa réputation

N'est ordinairement repandue & fondée
Que sur neuf ou dix airs; frappé de cette
idée,

Le Dieu des chants, après un conseil réfléchi,

De l'avis de ses sœurs murement enrichi,
Pour répondre au projet de *Dame* Imprimerie

Fait écrire au Greffier de la chancellerie,
Au bas de la requête, à côté du grand sceau :
Soit montré dans huitaine à *Jean-Jacques*
Rousseau.

Cette fiction me paroît assez plaisante, les vers en sont coulans; mais ils n'ont pas le suffrage de l'Autheur des *Feuilles*. Si tout le Poëme, dit-il, étoit écrit dans ce goût, vous en auriez, avec justice, Monsieur, une très-mauvaise opinion. Il cite ensuite d'autres vers, qui sont plus beaux; il est vrai qu'il y a plus de feu, cela doit être. Le Poëte a eu intention de peindre les talens de nos Musiciens pour l'expression, il ne pouvoit pas faire usage de la plaisanterie. Il faut prendre les

choses pour ce qu'elles sont.

Les Lacédémoniennes ou Licurgue.

La Critique DES LACÉDÉMO-
NIENNES OU LICURGUE, Comé-
die en vers en trois Actes, par M.
Mailhol, est fort amusante. Ja-
mais on n'a blâmé un Ouvrage
avec plus de force. Chaque mot
semble dicté par la vengeance.
Voici le motif de la guerre qui
s'est allumée entre l'Auteur des
Feuilles, & M. *Mailhol*, le faiseur
de *Paros*, Tragedie représen-
tée aux François l'hiver dernier.
Lorsque cette pièce fut im-
primée, l'Auteur des *Feuilles* en
fit une juste Critique; il mon-
tra les défauts & loua quelques
beautés qui s'y trouvoient. Com-
me il y avoit plus à blâmer qu'à
louer, M. *Mailhol* ne fut pas
content de la justice qu'on ren-
doit à la Pièce. Il fit une répon-

se, dit des invectives & ne persuada à personne que sa Pièce étoit bonne. L'Auteur des *Feuilles* ne daigna employer sa plume pour répondre à une pareille bagatelle ; mais il a toujours conservé son ressentiment ; il le laisse éclater aujourd'hui. Voici comme il s'exprime.

Cette Comédie a été ramassée dans la poussière du Parterre des Italiens, par un Libraire qui, par pitié, lui a accordé un petit resoir dans sa Boutique ; une morale triste, pesante & monotone, fait la base de cette Pièce, représentée sans spectateurs, imprimée sans Lecteurs. O la belle imagination d'un Ecrivain, de mettre sur de théâtre Italien, un Philosophe, un sage, un législateur tel que Lacurgue, de lui donner Arlequin pour confident & de le rendre amoureux d'une jeune Venue déguisée en hom-

me avec laquelle il s'enfuit. La Comédie de *Licurgue* vengeoit assez l'Auteur des *Feuilles*. En critiquant cette Pièce il n'a fait que battre un mort.

*Pensées sur les Dangers de
l'esprit.*

On trouve dans la 24e. Feuille l'Apologie de la *Fontaine de Jouvence*, immédiatement après, pag. 262. sont les PENSÉES SUR LES DANGERS DE L'ESPRIT, de S. M. le R. D. B. L'Auteur des *Feuilles*, avant de les rapporter dit : Je crois bien mériter de notre Littérature en l'enrichissant de ce morceau, du loisir. HEUREUX ET SÇAVANT d'un sage couronné qui se distingue sur le trône par des Ouvrages aussi immortels que ses bienfaits, aussi estimés que sa personne est chérie, qui donne aux Rois des leçons & des exemples de

de modération, de sagesse & d'humanité, aux Gens de Lettres des modèles de raison, de goût & de style, à tous les hommes des idées saines de morales, &c. Ces éloges sont justement dûs à l'Ouvrage & à l'Auteur. La postérité trouvera ce Monarque dans le Temple de Mémoire à côté de *Marc-Aurelle*, elle cherchera ses écrits auprès des *Pensées Philosophiques* de ce Grand Empereur; mais elle sera bien étonnée de les trouver après un *Ballet de l'Opéra Comique*. Autrefois le *R. D. P.* étoit chanté par l'Auteur de la *Henriade*, il l'est aujourd'hui par celui des *Feuilles*. Ainsi va le monde.

L'EXTRAIT DES OBSERVATIONS
SUR LES ANTIQUITÉS D'HER-
CULANUM, se trouve au com-
mencement de la 25e. Feuille.
Il étoit difficile de ne pas bien

faire l'extrait de cet Ouvrage. Quand un tout est parfait, on n'en peut tirer que de bonnes parties.

La Ville d'*Herculanum* fut enfévelie sous l'éruption du Mont-Vésuve, arrivée vers l'an 79. de JESUS-CHRIST, sous le règne de *Titus*. En 1706, des Ouvriers en creusant les fondemens d'une maison de campagne à *Portici* parvinrent à une voute, sous laquelle ils trouvèrent des statues de bronze & de marbre. Cette découverte fut négligée quelque tems ; mais le Roi de Naples & des deux Siciles, a ordonné de nouvelles recherches & l'on trouva à soixante pieds de profondeur le sol de cette Ville malheureuse. Deux célèbres Artistes s'y sont transportés, M. *Cochin*, Graveur & M. *Bellicard*, Ar-

chitecte. Ils font connoître avec une admirable précision les découvertes qu'on y a faites. C'est dans les bons ouvrages qu'on prend du goût pour les Sciences & les Arts.

Lettres Juives.

L'Auteur des *Feuilles*, toujours admirateur des *Lettres Juives*, n'a pas voulu se contenter de l'extrait qu'il en avoit donné, il s'est fait un scrupule d'en tenir son Lecteur quitte à si bon marché, & rapporte encore quelques-unes de ces petites histoires qu'il appelle intéressantes. Monceca étant à Lille s'entretient avec un Officier. Il y a quelque tems, dit le Militaire qu'étant auprès d'une femme, à peine faisois-je réflexion que je lui parlois, j'avois alors des distrac-

*tions. Elle tira un de ses gands ;
 sa main nue frappa par hazard
 ma vue. AH LA BELLE MAIN
 m'écriai-je , sans penser à ce que
 je disois ! VOUS VOUS MOQUEZ ,
 répondit en souriant cette femme
 qui fut très-flattée de ma louange ,
 quoiqu'elle eut réellement la main
 très - vilaine. Je n'en connois
 point , continue-t-elle , d'AUS-
 SI VILAINES. VOUS VOUS TROM-
 PEZ , MADAME , repris-je ,
 toujours également distrait ; J'EN
 SÇAI DE BIEN PLUS MAL
 FAITES. JE VOUS DÉFIE ,
 reprit-elle , DE ME LES MON-
 TRER dans ce moment , la dis-
 traction durant toujours : je pris
 l'autre main de cette femme , &
 lui dit : EN VOILA UNE ,
 MADAME , QUI , POUR LE
 MOINS EST AUSSI LAIDE
 QUE L'AUTRE. Ces morceaux*

qu'on a cités des *Lettres Juives* donneront , sans doute , une grande idée de cet Ouvrage à ceux qui ne l'ont pas lû. Ils serviront encore à prouver combien les louanges de l'Auteur des *Feuilles* doivent flater.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 26 Novembre 1754.



L E T T R E V I

La Campagne.

MONSIEUR de Chevrin
a cru se mettre à l'abri
des coups de l'Auteur des *Feuil-*
les, en donnant aux Italiens
LA CAMPAGNE, Comédie en
vers; mais il s'est trompé, il
n'a fait qu'éguiser les traits du
Critique qui, crainte de le mar-
quer, frappe sur tous ceux
qui osent aujourd'hui travailler
pour le théâtre.

La pièce qu'on a intitulée,
LA CAMPAGNE, peint, si l'on
veut, le ridicule de ceux qui
sont esclaves des modes. Pour
mieux faire voir les personnages
on les écarte du tumulte de
Paris, on les transplante dans

une Maison de Campagne où un Chevalier Philosophe fait sa résidence. Ce Chevalier ouvre la scène en se félicitant d'être séparé des hommes & des femmes ; mais un Comte nouvellement marié vient avec sa femme interrompre son repos. Ce Comte, par respect pour l'usage, ne peut aimer sa femme à Paris. Il quitte même cette Ville, pour se soustraire au ridicule attaché à l'hymen. Bientôt après ces deux ennuyeux personnages, on fait arriver à la Campagne du Chevalier une *Eidalise*, petite maîtresse insupportable, un vieux Médecin, qui n'est occupé que de cabriolets. Le Comte enfin s'avise d'aimer la Comtesse ; ce qu'il n'avoit pû faire à Paris. Voilà la Campagne.

L'Auteur des *Feuilles* menace

si souvent M. de Chevrier de
l'oubli, qu'il le lui fait craindre.
Ces vers que j'ai trouvés dans
la Campagne me le font croire.

Les Financiers, jadis par le peuple avilis,
Cultivant aujourd'hui les Arts & la Scien-
ce,

Froncent le préjugé qui les tient asservis,
On ne connoît plus la Finance
Que par le généreux appui
Que son estime accorde au talent dans l'ou-
bli.

Lettre de M. Palissot.

A la suite de l'extrait de cer-
te Pièce, l'Auteur des *Feuilles*
a mis une lettre de M. PALIS-
SOT. C'est, sans doute qu'il
veut faire connoître au Public
tous les Ouvrages de ce jeune
Écrivain, & prouver qu'il mé-
rite d'être placé au nombre des

Hommès Illustres de Lorraine.
 Je vais la copier telle que je l'ai
 trouvée dans la 2.⁵me. *Feuille.*
 Elle vous paroîtra sans doute,
 digne d'être insérée dans l'*Année Littéraire.*

» *M. de Chevrier* n'a pas été
 » mis , Monsieur , par *Dom*
 » *Calmet* au nombre des Ecri-
 » vains de Lorraine. Vous avez
 » pû penser que c'étoit au res-
 » sentiment de cet oubli qu'il
 » falloit imputer la réfutation
 » de l'Ouvrage du Scavant Bé-
 » nédictin. Je crois devoir vous
 » désabuser. *M. de Chevrier* s'est
 » persuadé que la *Bibliothèque*
 » *Lorraine* étoit uniquement
 » destinée aux Auteurs célèbres,
 » ou qui promettoient de le dé-
 » venir ; & dans ce sens-là je le
 » connois assez modeste pour
 » croire que *Dom Calmet* n'a pu
 » se dispenser de le passer sous

» silence. Mais en conséquence
 » de son préjugé sur l'objet de
 » cet Ouvrage , il a été surpris ,
 » avec justice de l'article qui me
 » concerne dans cette *Bibliothèque*.
 » Effectivement ma patrie
 » me sembleroit bien à plain-
 » dre , si elle avoit besoin de
 » M. de Chevrier ou de moi , pour
 » grossir la liste de ses Illustres
 » personnages. S'il eut réfléchi
 » qu'il ne falloit que le titre
 » d'Ecrivain , même très-mé-
 » diocre , pour avoir part dans
 » la *Bibliothèque* d'une Province ;
 » il n'auroit eu garde de m'ex-
 » clure du Catalogue. Mais di-
 » rez-vous , pourquoi M. de Che-
 » vrier n'est-il pas compris lui-
 » même dans la foule ? J'avoue
 » que la Reticence de *Dom Cal-*
 » »met m'avoit d'abord paru fort
 » étrange. Mais lorsque la *Bi-*
 » »bliothèque Lorraine a été pu-

oubliée, M. de Chevrier n'avoit
 » fait ni les *Ridicules du siècle*,
 » ni l'*Essai Philosophique sur la*
 » *manière de juger les hommes*, ni
 » sa *Dissertation sur les progrès de*
 » *la Tragédie*, depuis les Grecs
 » jusqu'à nous, ni *Cargula*, Pa-
 » rodie de *Catilina*, ni le *Voya-*
 » *ge de Rogliano*, ni ses *Poësies*
 » *Diverses*, ni les *Mémoires d'une*
 » *Honnête Femme*, ni *cela est*
 » *singulier*, ni *Magakou*, ni le
 » *Quart d'une heure d'une jolie*
 » *Femme*, ni *la Révûe des Théa-*
 » *tres*, ni *le Retour du Goût*, ni
 » *la charmante Comédie la Cam-*
 » *pagne*; enfin ni cette foule de
 » *de chefs-d'œuvres dont depuis*
 » *deux ans il a la constance*
 » *d'inonder Paris*. Il est vrai
 » qu'il avoit donné le *Recueil*
 » *de ces Dames & Bibi*. Mais ces
 » premiers essais de sa plume,
 » ignorés dans la Capitale, pou-

» voient bien n'avoir pas péné-
 » tré dans la solitude de *Dome*
 » *Calmet* ; au lieu que les Ou-
 » vrages que je viens de citer
 » sont déjà dispersés sur les
 » Quais au point de n'être gué-
 » res moins connus que *Melu-*
 » *sine*, *Pierre de Provence*, *Ri-*
 » *chard sans peur*, *Robert le Dia-*
 » *ble*, &c. *M. de Chevrier*, est
 » donc actuellement bien as-
 » suré d'un rang que personne
 » ne lui enviera dans la Biblio-
 » thèque la plus distinguée.

» Toujours frappé de l'idée
 » qu'il ne faut citer que des
 » Hommes célèbres dans ces
 » sortes d'Ouvrages, *M. de Che-*
 » *vrier* a gratuitement distribué
 » des Patentes de célébrité à
 » des Lorrains que l'on ne con-
 » noît guères, même dans ma
 » Province & que son Livre ne
 » donnera, vraisemblablement,

» pas plus d'envie de connoi-
 » tre. En le voyant ainsi mar-
 » quer les rangs aux Grands
 » Hommès, admettre les uns,
 » rejeter les autres; se charger
 » en quelque sorte de conduire
 » le char de l'immortalité, ne
 » vous a-t-il pas rappelé, Mon-
 » sieur, cette mouche dont par-
 » le la *Fontaine*, qui en bour-
 » donnant autour des chevaux
 » du Coche, alloit, revenoit,
 » s'intriguoit & s'imaginoit faire
 » aller tout l'équipage, jusqu'à
 » ce qu'elle fut écrasée sous un
 » coup de fouet.

» L'humeur qu'il a témoigné
 » contre notre Académie lui est
 » bien pardonnable. Elle a fait
 » la même faute que *Dom Cal-*
 » *met*; elle a oublié *M. de Che-*
 » *vrier*. Il est trop convaincu
 » qu'elle n'a pas eu tort en ce
 » point; mais je me trouve aussi,

» moi indigne, de cette Académie : voilà le motif de son juste ressentiment.

» J'ai été surpris, Monsieur, que sur la foi de *M. de Chevrier*, vous m'ayez attribué dans vos Feuilles des écrits, dont je désavoue les uns, comme des erreurs de jeunesse & dont les autres ne sont assurément pas de moi. J'ai fait à la vérité la Tragédie de *Zarès*, la Comédie des *Tu-teurs*, une *Histoire des Rois de Rome*, dédiée à l'Auguste Fondateur de notre Académie, un petit nombre de pièces fugitives, & un petit nombre d'Ouvrages Polémiques. N'est-ce pas encore en avouer beaucoup trop ? Mais du moins c'est assez de convenir de mes fautes, sans m'en imputer d'étrangères. Je cède volontiers à M.

» de Chevrier qui n'est ni de l'*A-*
 » cadémie , ni de la *Bibliothèque*
 » *Lorraine* , la gloire d'avoir
 » beaucoup plus écrit que moi.
 » J'aurois encore hasardé moins
 » d'Ouvrages ; si j'avois connu
 » plutôt les risques où s'expo-
 » sent la plus part des jeunes
 » Ecrivains , par la manie d'une
 » réputation précoce. »

Je suis , &c.

Tout cela est fort bien : mais
 je crois que le public dispense
 l'Auteur des *Feuilles* , de copier
 une autre fois les lettres de son
 ami. Ces deux Messieurs ne per-
 dent pas une occasion de faire
 connoître qu'ils sont de l'*Aca-*
démie de Nancy. Ce sont deux
 enfans qui ne s'accoutument
 point à être parés. Messieurs de

L'*Académie de Nancy* pourroient leur appliquer ce que *Cicéron* dit aux Gaulois , que *Jules - César* aggrega au Corps des Sénateurs , en les voyant entrer dans le Sénat : » il sont encore plus » étonnés de se trouver ici , que » nous ne le sommes de les y » voir. «

L'Auteur du *Contrepoison des Feuilles* est d'un sentiment bien opposé au leur. Il avertit lui-même qu'il n'est point de cette *Académie*.

Cette lettre peut être regardée comme une seconde édition du Catalogue des Ouvrages de *M. Palissot*, revûe & corrigée par l'Auteur. Au commencement de ce Catalogue on trouve *Zarès*. Ce *Zarès* a été condamné par le public à un éternel oubli. Pourquoi donc le rappeler dans l'*Année Littéraire*?

raire ? Est-ce qu'il mérite encore plus de blâme qu'il n'en a reçu ? A la troisième & dernière représentation de cette Pièce on fit ces vers :

Enfin au jugement d'un Parterre équitable

J'ai vu tomber le malheureux Zardès,

Le Dieu du goût d'une main redoutable
A tracé sur son front : *Mancé*, *Thésél*,
Pharès,

Monsieur *Potissot* dit, avec beaucoup d'humilité, qu'il ne mérite pas d'être de l'*Académie de Nancy*, & moi je lui dis avec beaucoup de sincérité que sa lettre ne devoit pas être dans l'*Année Littéraire*; si je l'ai copiée ici, ce n'est que pour prouver que j'aurai raison de ne le plus faire. D'ailleurs, je me suis proposé de citer tout ce qu'il y

1 de mauvais dans les *Feuilles*.

Il s'est sçu bon gré de nous avertir que les Ouvrages de M. de Chevrier sont sur les Quais. C'est un grand effort d'imagination, une plaisanterie fine qu'on est fâché de trouver dans les bons Critiques : mais qu'on pardonne à M. Palissot. Encore un mot & je finis. Si l'Auteur des *Feuilles* a rapporté cette lettre, pour faire rire le Public aux dépens de M. Palissot, il a réussi ; c'est un tour de malignité fort heureux.

Je suis Madame, &c.

A Paris le 28 Novembre 1754.



(FIF)



A

L'AUTEUR

DE

L'ANNEE LITTERAIRE.

MONSIEUR,

Vous rendez de si grands
services à la *Littérature* qu'on
devroit être, sans cesse, occupé
à vous en remercier.

K ij

Le nombre des bons Ecrivains diminueoit, les foibles se multiplioient, le goût chanceloit, vos *Feuilles* l'ont appuyé.

Avant que vous vous donnassiez la peine de faire vos sçavantes Critiques, le Public étoit plongé dans l'erreur la plus grossière; il regardoit M. de *Voltaire* comme un génie supérieur, ce M. de *Voltaire* qui fait, je ne sçai pourquoi, tant de plaisir à tous ces Lecteurs. C'est, selon vous, un Auteur vulgaire, qui ne passera point à la postérité. On le lit plus que jamais, c'est, sans doute, pour se persuader de la vérité de votre prophétie.

Vous avez pris la direction du Parnasse, & vous y distribuez les places selon le mérite. Si quelqu'un, par un Ouvrage, y en demande une, vous lui

répondez par des Satyres, encore est-il heureux d'en être quitte à si bon marché; car le zèle vous porte souvent à l'invective. Enfin vous n'accordez de passeport qu'à vos amis. Vous en avez déjà placé un auprès de *Molière*, je ne doute pas que vous n'en metiez bientôt un autre auprès de *Corneille*. Ils seront bien heureux s'ils se croient placés de la main du goût.

Vous êtes admirable, Monsieur, de sçavoir tant de choses, car vous jugez tous les Ouvrages avec la même justesse. L'art de la guerre, la jurisprudence, la Médecine, la Chimie, la Chirurgie, l'Astronomie, les Mathématiques, la Littérature, &c. tout est sujet à votre Critique. Quelle étendue de connoissances ! Vous êtes la merveille du siècle.

(118)

Courage , Monficur , continuez de vous rendre utile , garantiffez le Public des mauvais Ouvrages qu'on veut faire paroître , jettez au feu ceux qui ont paru & l'allumez avec vos Feuilles.

Je fuis , Monsieur , &c.

A Paris le 1 Décembre 1754.



L E T T R E V I I.

*Vie de M. le Marquis de Fabert,
Maréchal de France.*

DANS cette quantité prodigieuse de Livres inutilés qu'on voit tous les jours éclore, on trouve un assez grand nombre de Vies particulières. J'en dois excepter celle du *Maréchal Fabert*, par le *P. Barre*, *Chanoine Régulier*, *Chancelier de l'Abbaye de Sainte Geneviève*, & *de l'Université de Paris*. Deux volumes in-12. A Paris, chez *Hérissant*, rue saint Jacques, à St. Paul & St. Hilaire. Cet Ouvrage petit instruire & amuser. On y trouve des détails qui mettent au grand jour la politique des Cardinaux de *Richelieu* &

de *Mazarin*, & le caractère des courtisans de ce tems-là. Quoique cet Ouvrage n'ait pas plû à l'Auteur des *Feuilles*, il n'en mérite pas moins de louanges ; comme lui, je ne confondrai point le *P. Barre* avec ces faiseurs de Vies particulières, qui croient que tout ce qui s'est passé du tems de leurs Héros, doit faire partie de leur histoire. Je ne lui accorderai point non plus que cet Ecrivain se soit appesanti sur des détails minutieux, qui ne font qu'ennuyer un Lecteur.

Le *P. Barre*, pour composer son Ouvrage, a travaillé sur les Mémoires du *Maréchal Fabert* même. Ce *Maréchal* y décrit les premières années de sa Vie militaire, les campagnes qu'il a faites, les combats, les sièges, où il s'est trouvé. Ces

Mémoires

Mémoires finissent à l'an 1639. *Le Journal des Campagnes du Cardinal de la Valette* a encore beaucoup aidé au *Pere Barre*. Quand ces sources lui ont manqué, il a eu recours au Journal que le *Maréchal Fabert* a fait de ses actions. Les lettres que ce *Maréchal* recevoit des Ministres, des Généraux d'armées, celles qu'il leur écrivoit, ont servi à éclaircir ce que la brièveté du Journal rendoit obscur.

La famille du *Maréchal Fabert* étoit originaire d'Allemagne. Son ayeul paternel se distinguoit à Strasbourg, dans les sciences. Charles III. Duc de Lorraine le fit venir à Nancy, lui donna la Direction de l'Imprimerie de cette Ville, avec une pension considérable & quelque tems après lui fit expédier des lettres de Noblesse. Son fils,

nommé *Desmoulins*, gagna les
 bonnes graces du Duc d'*Eper-*
non, alors Gouverneur de Metz,
 & fut fait maître Echevin de
 cette Ville. Il se comporta si
 bien dans cette place qu'il se
 fit estimer de tout le monde,
 » Il la menageoit si bien, dit le
 » *P. Barge*, qu'on ne s'apperce-
 » voit que de la supériorité de
 » son mérite. « Henri IV. qu'il
 servit dans la guerre contre le
 Duc de *Mayenne*, lui confirma
 les lettres de Noblesse que le
 Duc de *Lorraine* avoit accor-
 dées à son pere. *Abraham Fa-*
bert, dont on écrit la Vie, fut
 le second fils que *Desmoulins* eut
 d'*Anne des Bernards* de la mai-
 son d'*Altaumont*, ancienne no-
 blesse du Verdunois. Il nâquit
 en 1599; on le destina à l'E-
 glise, dans le dessein de lui pro-
 curer un Bénéfice: mais le jeu-

ne *Fabert* dès son enfance fit paroître son goût pour la guerre ; avec l'âge , son amour pour les armes augmentoit. Enfin à l'âge de quatorze ans , à l'insçu de son pere , il se fit recevoir cadet dans le Régiment des Gardes Françoises. » *Fabert* Cadet » aux Gardes , dit le *P. Barre* ; » s'appliqua à donner de lui des » idées avantageuses ; il étoit » vif , agissant , prompt à imaginer ce qui pouvoit lui acquérir de l'estime. « Ses forces ne s'accordoient pas encore avec son courage. Les Officiers ne l'exposaient point aux fatigues que son état demandoit de lui : ce menagement l'affligeoit. Mais ma plume coule ; je m'apésantis sur des détails minutieux , qui font connoître combien la valeur peut être précocce. J'apperçois l'Auteur des *Feuilles* aiguiser ses

traits satyriques, & j'avance; il employoit le tems que le service du Roi lui laissoit libre, à apprendre la Géométrie, les fortifications & le dessein; » de sorte » que, dit l'Auteur de sa Vie, sans » avoir d'autres maîtres que des » livres & le desir d'apprendre, » il devint un des plus habiles » Ingénieurs de son siècle.

» Il avoit le jugement solide » & profond, une mémoire sûre, un sens droit & étendu, » qui s'attachoit au vrai, par » une espèce de sympathie. Enfin l'amour de la gloire l'emporta sur toute autre passion, » & son cœur insensible aux » plaisirs des sens ne fut taché » d'aucun de ces vices qui le deshonorent. « Au bout de cinq ans de service dans les Gardes, il obtint une Enseigne dans le Régiment de Piémont. A diffé-

rens sièges il fit des actions dignes d'être admirées: on lui promit la première Compagnie qui viendrait à vaquer: mais on ne lui tint pas parole. Il attaqua & tua celui qui lui avoit été préféré. Il fut obligé de se tenir caché pour éviter les poursuites des parens de celui qu'il avoit tué. Il étoit sur le point de passer au service de l'Empereur: mais le Duc d'Ep^{er}non, son protecteur, l'arrêta, accommoda son affaire & lui donna la place de Sergent-Major dans le Régiment de Rambures. *Fabert* assista en cette qualité au siège de la Rochelle. Ses qualités le firent connoître dans toute l'Armée. Sa réputation parvint jusqu'au Roi qui lui donna des marques de son estime & de son affection. Les Huguenots regardoient la Rochelle comme

leur dernière ressource en France, & ceux qui défendoient cette place étoient déterminés à y périr plutôt qu'à la livrer. Tous les François désespéroient de s'en rendre maîtres, hors le Cardinal de *Richelieu*. Il fit faire cette digue dont tout le monde a entendu parler, & les Rochelois furent obligés de se rendre. Cette Ville ne présentait plus qu'un spectacle horrible de morts & de mourans. Le *Pere Barre* rapporte la description que M. le *Maréchal de Fabert* en fait dans ses Mémoires. Ceux que la mort avoit épargnés ressembloient à cette description qu'*Ovide* fait de la faim. *Fabert*, se trouva à plusieurs autres expéditions, militaires où par son courage & sa valeur il se fit toujours remarquer. Enfin il retourna à Metz, pour arranger

ses affaires domestiques. Pendant le séjour qu'il fit en cette Ville, il épousa Mademoiselle *Clévlant*, fille du Prevôt de Pont-à-Mousson. Peu après son mariage, le Cardinal de *Richelieu* lui donna ordre d'aller reconnoître Thionville, dont on avoit dessein de faire le siège. Le Gouverneur de cette Ville, se promenant sur les dehors de la place, l'aperçut & le fit arrêter. *Fabert* avoit donné tant de preuves de son mérite, que le Roi même fut sensible à son sort. Il le demanda & on n'osa le lui refuser. Voilà quelles furent les premières années Militaires du *Maréchal de Fabert*. Le *P. Barre*, son Historien, a sçu les présenter avec cette noble simplicité que demande l'Histoire. Les détails dans lesquels il est entré ne sont

point minutieux, ils font sortir avec éclat les vertus de son Héros. Ici *Fabert* s'expose aux dangers avec la témérité d'un soldat ; là il écoute la prudence & suit tout ce qu'elle lui dicte ; ailleurs il examine les places , il en tire le plan & montre aux Généraux par où il faut en faire l'attaque. Tout le monde l'admire , le Roi l'estime. Au Pas de Suze il arrête la témérité de *Fabert* : » la place , lui dit-il , » ne vaut pas que j'expose un » si honnête homme. « Dans une autre occasion il lui dit : » je pense à vous, *Fabert* ; ne » craignez pas que j'oublie les » services que vous m'avez rendus ; l'estime qu'on en fait à » la Cour suffit pour m'en rappeler le souvenir, si j'étois » capable de les perdre de » vue ; retournez à Metz & » continuez à me bien servir. «

Ces éloges d'un Roi font une belle époque dans la Vie d'un Maréchal de France. Le Vicomte de *Turenne* rend ce témoignage de *M. de Fabert*.

» Il seroit mort de foiblesse &
 » de faim, sans d'*Acqueville* qui
 » se plaçoit plusieurs fois le jour
 » sur le chemin de *Fabert*, pour
 » lui présenter du pain & du vin
 » lorsqu'il couroit de la tête à
 » la queue porter des ordres,
 » commander ou combattre. «

Enfin, après avoir long-tems admiré le mérite de *M. Fabert* on le recompensa. Il fut pourvu successivement de plusieurs grades militaires & reçut le Bâton de Maréchal de France en 1658. Lorsqu'on arrêta Monsieur *Fouquet*, Sur-Intendant des Finances, on trouva dans ses papiers qu'au cas qu'il eût eu le malheur d'être arrêté, du

vivant du Cardinal de *Mazarin*,
 M. de *Fabert* & d'autres Gou-
 verneurs des frontières arme-
 roient en sa faveur. M. le Ma-
 réchal de *Fabert* alla à Fontai-
 nebleau pour se justifier. Il
 trouva le Roi avec la Reine
 mère. Le Roi connu à son air
 embarrassé qu'il étoit informé
 de ce qu'on avoit trouvé dans
 les papiers de M. *Fouquet* : mais
 sans lui donner le tems de par-
 ler il lui dit : » Ne craignez
 rien, la disgrâce du Sur-Intendant
 ne vous regarde pas.
 » C'est un foin, il ne faut pas
 prendre garde à ce qu'il a écrit;
 la Reine ajouta : Monsieur le
 Maréchal, je veux être votre
 caution, si vous en avez be-
 soin. Le Roi avoit dessein
 de lui donner la place de Sur-
 Intendant des Finances; mais
 M. *Fabert* la refusa, disant que
 son âge & ses infirmités ne lu

permettoient pas de se charger d'un emploi aussi difficile & aussi délicat. *Louis XIV.* à la naissance du Dauphin se détermina à faire une promotion de Chevaliers de ses Ordres. Il vouloit les choisir parmi ceux qui s'étoient signalés dans la dernière guerre, pour leur faire connoître le cas qu'il faisoit de leurs services. La Reine mere dit au Roi de ne pas oublier M. de *Fabert*. Sa Majesté répondit à la Reine : » Je vous accorde » ce que vous me demandez : » mais vous m'ôtez le plaisir de » faire un choix auquel je me » serois porté de moi-même, si » vous ne m'aviez point prévenu. « M. de *Fabert* refusa le Cordon Bleu, parce que, disoit-il, son pere n'ayant été que le premier Gentilhomme de sa race, il ne pouvoit être reçu au nombre des Chevaliers que par

de fausses preuves contraires à son honneur & à sa conscience. Les instances de ses parens & de ses amis furent inutiles, il ne voulut jamais accepter l'honneur que le Roi vouloit lui faire. Il eut des ennemis qui lui firent un crime de ce refus, disant que c'étoit par un esprit orgueilleux & chagrin qu'il avoit la fierté d'aspirer à la réputation d'un homme au dessus de tous les honneurs. *Louis XIV.* en jugea autrement. Il écrivit à M. de *Fabert* en ces termes : » Mon
 » Cousin, je ne vous sçaurois
 » dire si c'est avec plus d'estime,
 » ou bien avec plus de plaisir
 » que j'ai vû l'exclusion que
 » vous vous donnez vous-même
 » pour le Cordon-Bleu, dont
 » j'avois résolu de vous hono-
 » rer. Ce rare exemple de pro-
 » bité me paroît si admirable

« que je vous avoue que je le
 » regarde comme un ornement
 » à mon règne, &c. « Ces mar-
 ques d'affection que le Roi don-
 noit à M. de *Fabert*, augmen-
 toient le nombre des ennemis
 de ce Maréchal. Les uns l'ac-
 cusoient de favoriser les Hugue-
 nots, les autres entreprenoient
 de le faire passer pour Ma-
 gicien. Ils publièrent qu'il s'en-
 tendoit avec le Diable, & qu'il
 enforceloit ceux qu'il vouloit
 attacher à ses intérêts; le peu-
 ple grossier ajoûta foi à cette ri-
 dicule calomnie & le Maréchal
 de *Fabert* passa pour forcier.
 Ce grand homme, voyant qu'il
 lui étoit impossible de plaire à
 tout le monde, n'opposa plus
 qu'une sage modération aux ca-
 lomnies des envieux de son mé-
 rite & leur laissa la misérable

consolation de venger leurs chagrins par des impostures extravagantes. On voit dans les lettres qu'il écrivit pour sa défense, dit son Historien, un homme maître de lui-même qui ne donne plus rien au ressentiment & qui le sacrifie aux vûes du bien public ; on voit un Catholique zélé pour la conversion des Religionnaires , un Gouverneur actif, pour entretenir la police dans son gouvernement, un sujet fidèle à exécuter les ordres de son Souverain. Sa santé s'affoiblit, ses forces diminuerent ; il s'apperçut que sa fin approchoit & sa tranquillité s'affermir. Il fut attaqué d'une fièvre violente le 10 de Mai 1662. & mourut le 17 du même mois âgé de 63 ans.

M. le Maréchal de *Fabert* laissa cinq enfans, deux fils &

trois filles. L'ainé de ses fils fut tué au siège de Candie en 1669. Le jeune mourut en 1664. Les trois filles furent mariées à Messieurs de *Comminges*, de *Caylus* & de *Beuvron*; elles ont laissé de leur mariage d'illustres postérités, distinguées par les services importants qu'elles ont rendus à l'Eglise & à l'Etat.

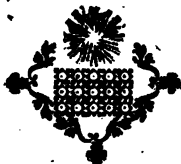
L'Ouvrage du *Pere Barre* fera beaucoup de plaisir à tous les gens de goût. Il a été obligé d'entrer dans de grands détails, parce que son héros a toujours joué un grand rôle dans la guerre & dans la paix. Cet Ecrivain ne puise point dans l'éloquence, les louanges qu'il donne au Maréchal de *Fabert*; il va les prendre dans la bouche de *Louis XIII.* de *Louis XIV.* du Maréchal de *Turenne* & des Cardinaux de *Richelieu*

(136)

& de *Mazarin*. Enfin le *Pere*
Barre peut dire avec *Pindare*:
» je porte dans mon carquois
» des flèches dont le son n'est
» entendu que des Héros: je mé-
» prise la critique de celui qui
» a osé louer les *Tuteurs*.

Je suis, Madame, &c.

A Paris le 4 Décembre 1754.



LETTRE

L E T T R E

*Des Académiciens de Villejuif,
Membres des Sociétés Littéraires
de Vaugirard, Mendon,
Vevres, & le Bourg-la-Reine,
&c. &c. aux Auteurs des
Anti-feuilles.*

M E S S I E U R S ,

Nous faisons de tems en tems de petites assemblées, où nous ne laissons pas que de discuter avec une sorte de profondeur & de sagacité, les événemens Littéraires, qui intéressent le plus les amateurs; n'allez pas nous confondre avec la Province, nous sommes dans la Banlieue de Paris. Les plus notables d'entre nous y vont deux fois

par semaine, & vous sentez bien qu'ils sont chargés de faire la provision d'esprit pour toute l'assemblée ; en conséquence nous examinons, nous analysons, nous resumons, nous jugeons, & nous allons vous faire part de quelques-uns des fruits de notre travail.

La Littérature est une belle chose, mais que seroit-elle sans la critique ? Quel déluge de productions ! si une Feuille Périodique bien amère & lancée à propos ne seroit de digue à ce torrent, & n'enrichissoit le dépositaire du vrai goût, aux dépens de ces Parasites du Parnasse.

Vous allez donc aussi entrer dans cette brillante carrière, Messieurs, c'est assurément un fort beau projet, il n'y a que votre Epigraphe qui nous cause une grande surprise ; d'abord

cela nous a un peu embarrassés. Vous vous servez d'une certaine langue morte, si inconnue, si inutile aujourd'hui, que nous autres Académiciens, nous cultivons si peu ! heureusement notre Magister nous a tirés d'embarras, il nous a fait comprendre que vous vous targuiez d'une certaine équité, ô les pauvres cervelles ! Vous allez vous perdre, vous voulez faire les Docteurs, & il faut que des payfans, vous apprennent à vivre.

Où des payfans, mais qui ne se troqueroient peut être pas pour toutes les Sociétés, Académies, assemblées, attroupe-mens, foires, pétaudières, qui se tiennent à cent lieues à la ronde, singes maussades de celles de la Capitale, méprisables nourriffes du Mercure, où le Procureur Fiscal donne de l'en-

censoir au nez du Lieutenant-Général, & devient l'objet de la Critique, des petits vers honneux, ou des bouts rimés de l'Avocat & du Baillif; où enfin tout se termine, par mettre au jour quelque plat Logogryphe, ou proposer pour le sujet du prix de l'année, quelque problème entortillé, que l'Huissier exploitant qui fait la charge de Secrétaire perpétuel, n'entend non plus que l'Alcoran.

Nous autres Académiciens de Meudon, &c. nous sommes plus francs & plus simples, il y a un de nos membres qui est chargé de nous rendre compte de tout ce qui se passe, dans cette singulière Capitale. C'est ordinairement le plus notable de ceux qui vont au marché, celui qui sçait le mieux lire, qui est même soupçonné d'aider à notre Curé à faire ses Prô-

nes ; mais en lui permettant l'extrait , nous lui défendons le jugement , nous croyons tous n'avoir besoin que de son rapport , & point du tout de ses conclusions ; & quand il excède les droits de sa charge , nous le condamnons à lire à jeun un Volume de l'Abbé des Fontaines , l'expérience nous démontre que la Lecture de ces sortes d'Ouvrage fait le même effet dans le corps humain , que si on faisoit avaler du sang de crapaut.

Ainsi, Messieurs, puisque les mécréans de l'Année Littéraire vous ont chargé de leur rendre le cœur net , sur un tas de jugemens , dont ils prétendent être fondés à soupçonner l'équité & que vous voulez bien nous permettre de vous communiquer notre rustique opinion à cet égard , allez-y tout à

la franquette. Croyez nous, parlez des Ouvrages avec une noble modération, pesez tout à la balance de l'équité, n'écoutez jamais ni ces ressentimens personnels, presque toujours honneux pour ceux qui les conservent, ni ces obscures délations qui prennent leur source dans des principes pervers & dans un cœur cangrené : que votre plume conduite par un discernement & une discussion dégagée de tout esprit de parti, éclaire sur la faute sans déchirer celui qui l'a commise, encourage le talent, & au lieu de lui arracher tyranniquement l'espérance, tempere par une louange donnée à propos, le juste chagrin qu'a un Artiste d'avoir perdu le fruit de ses veilles, sentiment que tous les honnêtes gens doivent incontestablement partager.

Où, nous direz-vous ; mais cela se vendra moins, il faut de l'amertume pour plaire ; si nous ne sommes que justes nous serons froids, les beaux esprits n'oseront nous prôner, *l'Année Littéraire*, archive de calomnie, de sens altérés, ou d'exposés louches, triomphera toujours. Erreur manifeste ! faudra-t'il donc que des Villageois que vous méprisez tant, soient occupés sans cesse à vous remettre dans le bon chemin ?

La justice parlera pour vous, on l'écouterà, votre intention seule doit plaire ; tout le monde sera disposé à prendre votre parti, les mécontents s'assembleront autour de vous & vous détruirez ce despotisme injurieux à notre siècle.

Notre franchise est peut-être dépouillée de cette *Urbanité*,

(144)

qu'on feroit mieux de nommer
une fausseté condamnable; mais
nous sommes honnêtes gens,
sans manège; en un mot, de
vrais Ggulois: si le jeu vous plaît,
cette Lettre-ci ne fera pas la
seule que nous aurons l'honneur
de vous écrire.

Nous sommes, Messieurs, &c.

Gros JEAN, LUCAS, SIMON,
Académiciens, &c.

*Et plus bas, par moi
NICODÈME, Secrétaire
perpétuel des susdites
Académies.*

A Villejuif le 10 Décemb. 1754.

Le sujet proposé par l'Académie de
Venvres pour l'année 1755, est de
sçavoir si on doit border les Chaperons
de nos Docteurs de peau d'âne, ou plutôt
les en couvrir. Celui qui résoudra cet
intéressant problème, aura pour prix
la *Pléide d'Astolphe*.

LE
PRÉSERVATIF,
OU

CRITIQUE
DES OBSERVATIONS

Sur les Ecrits Modernes.

*(de Louis Desfontaines, par
Voltaire)*

A LA HAYE.
Chez J. NEAULME.

M. DCC. XXXVIII.





LE
 PRÉSERVATIF,
 OU
 CRITIQUE
 DES OBSERVATIONS
 sur les Ecrits Modernes.



L est juste de détromper le Public quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connoît que trop les guerres des Auteurs. La plupart des Journalistes qui s'érigent en arbitres, font souvent eux-mêmes les plus violens actes

d'hostilité. Je peux dire par l'expérience que j'ai dans la Littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On sçait que le Journal des Sçavans de Paris, Pere de cette multitude de Journaux, Enfans très-souvent peu semblables à leur Pere, s'est assez préservé de la contagion des Cabales.

Mais parmi les Auteurs de ces petites Gazettes volantes, qu'on débite tantôt sous le nom de Nouvelliste du Parnasse, tantôt sous le nom d'Observations, on ne trouve ni le même goût ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des Lettres en rassemblant des bévûes que j'ai trouvé dans plusieurs feuilles

intitulées Observations, que j'ai
lûes par hazard.

Nombre 100. Le faiseur d'observations, dit qu'un grand Prince a condamné le genre Comique *larmoyant* dans la pièce de Dom Sanche d'Arragon, de Pierre Corneille, & assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes ; la premiere, que le goût d'un Prince ne suffit pas pour regler celui du Public ; la seconde, que le Dom Sanche d'Arragon de Pierre Corneille, n'est point d'un genre de Comique attendrissant & qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes du *Bourreau de soi-même*, de Terence ; la scène très-tendre entre une Mere & une Fille dans *Esope à la Cour*, celles du *Préjugé à la mode*, de *l'Enfant Prodigue*, &c. Dom Sanche d'Arragon est une Comedie Heroïque &

non *larmoyante*, comme le dit l'Observateur. C'est la froideur & non l'intérêt qui la fit tomber, jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute & la plus grande est de s'ériger en Juge d'un Art qu'on ne connoît pas, & de dire avec hardiesse, que ce qui a plû à Paris, & dans l'ancienne Rome, n'a pas dû plaire; des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la Comédie, de tous les tems, parceque les actions des Particuliers peuvent être touchantes aussi bien que ridicules; & on peut leur appliquer ce que dit Horace.

Interdum vocem Comedia tollit.

I I.

Dans la même feuille, l'Auteur rapporte une longue critique sur un Problème d'Optique qu'il n'entend point; on lui a fait accroire qu'il s'agissoit dans ce Problème

de la Trisection de l'Angle , & il n'en est point du tout question. L'Auteur que le Critique reprend, sans le comprendre, est M. de Voltaire. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la Préface de l'Edition de Londres des Elements de Newton.

L'Observateur n'a point lu cet Ouvrage qu'il ose critiquer , car il reproche à M. de Voltaire d'avoir donné des règles pour partager un Angle en trois avec le compas, & c'est de quoi M. de Voltaire n'a pas dit un seul mot dans ses Elements : l'Observateur s'est fié en cela à un Géometre qui s'est moqué de lui, & comme il ne sait pas qu'on ne peut trouver la Trisection de l'Angle que par les Sections Coniques, & par l'Algebre, il a rapporté de bonne foi dans sa Feuille, une critique qu'on lui a suggeré pour le faire donner dans le panneau ; c'est

un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent.

III.

Je prends les feuilles de l'Observateur indifferemment à mesure qu'on me les prête pour les lire : je trouve une étrange bévûe dans la Lettre 27. *Brutus* ; dit-il , *plus Quakre que Stoicien a des sentiments plus monstrueux qu'héroïques* : ne diroit-on pas à ces paroles que les Quakres sont une Secte d'hommes sanguinaires ? cependant tout le monde sçait , qu'une des premières loix des Quakres est de ne porter jamais d'armes offensives sous quelque prétexte que ce soit , & de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avoit dit le cruel Brutus plus Capucin que Stoicien.

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une hypothese de M. l'Abbé

de Moliere, il dit que ce *Phisicien* se conforme aux experiences de *Newton* : par exemple, que les corps parcourent en tombant 15 pieds dans la premiere seconde, & qu'à des distances differentes du centre de la Terre le même mobile n'auroit pas le même degré de vitesse acceleratrice.

Il y a ici trois fautes, *Newton* n'a point trouvé par experience que les corps tombent de 15 pieds dans la premiere seconde, c'est *Hugens* qui a déterminé cette chute dans ses beaux *Théorèmes de Pendule*.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considerables & inaccessibles aux hommes que cette difference seroit sensible.

Troisièmement, cette difference de la force aacceleratrice à des distances differentes n'est fondée sur aucune experience, mais sur une démonstration Géometrique. Voilà les bévûes où l'on s'expose quand

en veut juger de ce qui n'est pas
à notre portée.

V.

Nombre 17. L'Observateur rappelle une ancienne dispute littéraire, entre Monsieur Dacier & le Marquis de Sevigné, au sujet de ce passage d'Horace.

Difficile est propriè communia dicere.

Il raporte le Factum ingénieux de M^r. de Sevigné ; & pour Mr Dacier, dit-il, il se deffend en Sçavant, c'est tout dire : des expressions maussades & injurieuses sont les ornemens de son érudition.

Il y a dans ce discours de l'Observateur trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des Sçavans du siècle de Louis XIV. d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M^r. Dacier en ait usé ainsi avec le Marquis de Sevigné, il le comble de louanges, & il conclut son Memoire par lui demander son amitié: apparemment que l'Observateur n'a pas lû cet Ecrit.

Troisièmement, il est indubitable que Dacier a raison pour le fond & qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace.

Difficile est propriè communia dicere

Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'invention; car si vous mettez sous les yeux du Lecteur la phrase entiere d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

*Difficile est propriè communia dicere; tuque,
Rectius Iliacum carmen deducis in ætus,
Quam si proferes ignota inditæque primus.*

Il est difficile de bien traiter un sujet d'Invention, & vous com-

poserez plus aisément une Tragedie tirée de l'Iliade, que de votre tête.

Voilà qui fait un sens clair & qui prouve, que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'Abbé des Fontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lu l'écrit de M^r. Dacier qu'il critique, & à tort dans tous les points.

V L.

Nombre 201. &c. Il dit que Cicéron est moins serré que Sénèque, & que Sénèque est plus *Verbeux*. Peu importe, à la vérité, au Public qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient seroient trompés s'ils croyoient que Sénèque exprime sa pensée en plus de mots que Cicéron ; car, c'est ce que signifie *Verbeux* : il n'y a personne
qui

qui ne sçache que le défaut de Senèque est d'être au contraire trop précis dans ses expressions.

V I I.

Même nombre. *Si les Anglois, dit-il, continuent d'encenser encore leur vuide, & d'attribuer de merveilleuses proprietéz au Neant, &c.*

Qui a jamais dit que M. Newton ait encensé le vuide ? Cette expression est très-mauvaise en tout sens. Il est faux que M. Newton ait attribué de merveilleuses proprietéz au vuide ; il a démontré que les corps, & non le vuide, agissent à des distances immenses les uns sur les autres, dans un milieu non résistant. Il faudroit au moins se faire informer de l'état de la question avant d'insulter de Grands Hommes, dont on n'a ni lû, ni pû lire les Ouvrages.

V I I I.

Nombre 87. Il se fait écrire une lettre par un Anglais pour se louer lui-même; & il se fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un Libelle de sa façon, intitulé, *Dictionnaire Néologique*: ce Libelle est l'Ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans sa Gazette littéraire; il est bon qu'on sçache que ce Dictionnaire Néologique est une Satyre dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, & de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un Libelle où l'Auteur veut faire passer sa fausse monnoye parmi la bonne, qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de Fontenelle dans ses élo-

ges des Academiciens , Livre plein d'esprit & de raison , & qui rend les Sciences respectables , dit , dans l'éloge de M. de Varignon : Nos journées passaient comme des momens , grace à ces plaisirs , qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'Empire des Lettres , & nous nous sommes dispersez de - là dans toutes les Academies.

Ailleurs il dit très-à-propos.

N'est - il pas juste en effet que la Science ait des menagemens pour l'Ignorance qui est son aînée & qu'elle trouve toujours en possession ?



Malbranche fait un partage si net entre la Raison & la Foi , & assigne à chacune des objets si séparés , qu'elles ne peuvent plus avoir

aucune occasion de se brâiller.



On ne feroit pas tout ce que l'om-
pnt, sans l'esperance de faire plus
qu'on ne pourra.



Il ne s'instruisoit pas par une gran-
de lecture, mais par une profonde
méditation : un peu de lecture jettoit
dans son esprit des germes de pensées
que la méditation faisoit ensuite éclore,
& qui rapportoient au centuple. Il
devenoît quand il avoit besoin ce qu'il
eût trouvé dans les Livres : & pour
s'épargner la peine de les lire, il se
les faisoit lire.



Il sembloît ne plus voir par ses yeux,
mais par sa raison seule : la persua-
sion artificielle de la Philosophie,
quoique formée par de longs circuits,
égaloit en lui la persuasion la plus
naturelle : & causée par les impres-

sons le plus prompts & les plus vives, les autres croient ce qu'ils voyent ; pour lui ce qu'il croyoit, il le voyoit.



M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament ; j'en rendrai au Public le meilleur compte qu'il me sera possible : du reste je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des Tresors que j'ai entre les mains, & je compte que j'en serai crû ; il faudroit un plus habile homme pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque esperance de succès.

Ce sont-là les morceaux qu'un Ecrivain tel que l'Abbé des Fontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si

[181]
prodigieusement inférieur.

IX.

Dans ce même Dictionnaire Néologique, il reprend, *genie conséquent, esprit conséquent* : il ne sçait pas que c'est une expression très-juste & très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces Vers de feu M. de la Motte, sous prétexte que dans Richelet le mot de Contemporain n'est pas féminin.

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux ;
Mais hélas ! elle est aussi vaine,
Que celle qui vient après nous.

●

Il trouve impertinens ces deux
Vers très-sensés.

Et notre être même est un point

Que nous sentons sans connoissance....



Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le Fils dans une Epître Didactique.

Les signes du plaisir, les couleurs de la joye.

Il ne voit pas que dans cette expression il y a à la fois de la vérité & de l'imagination, & que par consequent elle est belle.

Il reprend le Pere Catrou, d'avoir dit que les Pourceaux *paissent le Gland*, & il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne faut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossieretés il reprend une expression noble; mais revenons aux observations.

Nombre 197. En faisant l'extrait d'une certaine Harangue Latine de M^r. Turretin, il se plaint *de la disette des Mécènes*, & de la malheureuse situation des Sçavants. Et il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devroit sçavoir que jamais les Sciences n'ont été plus encouragées en France. Le Voyage au Pôle & à l'Equateur entrepris à de si grands frais, les Pensions données à M^r. de Reaumur, à M^r. de Voltaire, à nos meilleurs Auteurs, & en dernier lieu à M^r. de Crébillon, en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la Satyre est très-méprisé parmi nous, & est souvent puni au lieu d'être récompensé. Et cela est très-juste.

Nombre 185. Un homme de goût avoit trouvé peu de justesse dans cette phrase de cette Oraison Funébre de la Reine d'Angleterre par M^r. Bossuet ; *l'Angleterre est plus agitée en sa terre & en ses ports même que l'Océan qui l'environne.* Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression ; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, & que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent & admirable M. Bossuet.

L'Observateur se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase ; ainsi l'Observateur se trompe & quand il approuve & quand il condamne.

XII

Nombre 202. En rendant compte du Voyage de Messieurs les Académiciens au cercle Polaire : *Venus*, dit-il, a été observée au Méridien audeffous du Pôle. Il ignore qu'une Planette n'est ni audeffus ni audeffous du Pôle, mais toujours dans le Zodiaque, & tantôt Septentrionale, tantôt Méridionale. Il ne falloit pas changer les expressions de M^r. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle absurdité, quand on ignore les choses dont on parle ; il faut copier mot-à-mot, les Gens du métier, ou se taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une Ancienne Gazette intitulée, le le Nouvelliste du Parnasse, & il la compare modestement aux pre-

miers Journaux des Sçavants ,
parcequ'elle est de lui ; ce n'est
pas la moins considérable de ses
fautes.

XIV.

Nombre 200. Tom. 14. Il pro-
teste sur son honneur , qu'il n'a
point écrit contre les Medecins
de Paris ; mais en 1736. il pro-
testa sur son honneur à M^r. l'Abbé
d'Olivet , dans une Lettre lûe pu-
bliquement à l'Academie Fran-
çoise ; qu'il n'avoit point eu de part
au Libelle contre plusieurs mem-
bres de cette Accademie ; cepen-
dant il fut convaincu à la Cham-
bre de l'Arsenal , d'avoir vendu
trois Louis au Libraire Ribou , ce
Libelle qu'il avoit desavoué sur
son honneur ; il fut condamné &
n'obtint que très-difficilement sa
grace.

XV.

Nombre 190. Il dit en parlant

d'une Eptre sur l'égalité des conditions, qu'il y a des *Maux legers & des maux insupportables dans la vie* : on le scait bien. *Mais où est donc l'égalité des conditions* ? dit-il ; il n'a pas compris que les accidents de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris & la haine du Public ne sont attachez à aucune condition, mais dans tous les Etats, on peut être méchant, méprisé & misérable : il dit dans la même feuille qu'après la mort du Maréchal d'Ancre, le Peuple se repentit de sa barbarie & lui rendit justice. C'est un fait absolument faux, le Peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille, il raporte ces vers connus.

Le bonheur est le port où tendent les
humains,

Les écueils sont fréquents, les vents sont
incertains ;

Le

Le Ciel pour aborder cette rive étrangere
Accorde à tout mortel une barque
legere.

Si ce Port du Bonheur, dit-il, *est une rive étrangere*, *le bonheur n'est donc plus dans moi*. C'est raisonner très-mal ; car l'art du Pilote est dans moi, & on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque ; un médifant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infâmes, conduit sa barque très-mal, & son malheur est dans lui.

XV. Li.

Nombre 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, & la suite de Numero est inutile, puisque cet Ouvrage est sans aucune liaison : voici une preuve de son bon goût. *On m'a envoyé*, dit-il, depuis peu, une très-belle Ode, on y fait ainsi parler les Déistes. C

Ils ont dit, de mille chimères,
 Une absurde combinaison,
 Un tissu de sombres mystères
 Ne tient pas devant la raison.
 Tranquille au haut de l'Empirée
 Par cette interprète sacrée
 Dieu daigna se manifester.
 Loïn de nous tout Dogme apocryphe,
 La raison; voilà le Pontife,
 L'Apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'Ode est dans ce stile,
 & c'est-là le stile de l'Observateur
 dans un gros recueil de Vers de
 sa façon, qu'il a donné *incog-
 nitè* au public; mais il dit que
 c'est ainsi qu'il faut écrire.

Nombre 171. C'est avec le
 même goût qu'il donne les Vers
 suivans pour une belle traduction
 de ces Vers d'Horace.

Les Dieux ont fait les Dieux.

Versus inopes rerum nugæque canora.

Un emphatique & burlesque étalage,
D'un faux sublime enté sur l'assem-
blage,

De ces 'grands mots, clinquants de
l'oraison,

Enflés de vent & vuides de raison.

pour en dire plus

Nous n'avons guères de plus
mauvais Vers dans notre langue ;
figurez-vous ee que c'est qu'un
clinquant enflé de vent, étalage
burlesque enté sur un assembla-
ge : nous dirons en passant que
ce stile Marotique qui rassemble
les expressions de tous les genres
est monstrueux quand il s'agit de
parler sérieusement.

Ce jargon dans un Conte est encore
supportable ;

Mais le vrai veut un air un ton plus
respectable,

Le sage Despreaux laisse aux esprits
ma fins, *pour en dire plus*

L'art de moraliser du ton de Ba-
telais.

Ces Vers d'un de mes amis sont
un peu plus raisonnables, & doi-
vent servir à faire voir le misera-
ble abus du *Stile Marotique* dans
des Ouvrages qui demandent une
éloquence véritable.

X V I I I.

Nombre. 136. C'est avec le
même goût & la même inselligen-
ce qu'il blâme Horace d'une cho-
se qu'Horace n'a jamais pensée.

Horace a eu tort, dit-il, de s'esti-
mer ainsi en parlant du siècle
d'Auguste.

*Venimus ad summum fortune, pingimus,
atque psallimus, & luctamur, Archivis
doctis unctis.*

Le sens de ces Vers est, nous

Sommaes donc à ce compte supérieur en tout, la Peinture, la Musique, la Lutte, sont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs? Qui osera le dire? Tous les bons Traducteurs d'Horace ont rendu ainsi ces Vers, & il est impossible qu'ils aient un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le sieur des Fontaines, que les Romains l'emportoient sur les Grecs; car il dit expressément le contraire. Si, quel qu'un, par exemple, disoit: *ce mauvais critique est un Despraux, un Petau, un Varron*, ne devroit-on pas voir qu'il parleroit ironiquement?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit, que les Peintres n'étoient que *Barbouilleurs* du temps d'Horace, & il le dit sans aucune preuve. Nous

avons des Statues de ce tems-là
faites par des Romains ; leur beau-
té prouve que l'art du dessein é-
toit très-couu, & on sçait que la
Peinture est toujours en honneur
quand la Sculpture est perfection-
née ; car ce sont deux branches
de l'art du dessein.

XX.

C'est avec la même justesse d'es-
prit, que l'illustre nombre 73. un
Satirique de nos jours, il fait un
long éloge de trois Epîtres écrites
dans un stile barbare, & pleines
de choses communes dites lon-
gue ment.

Quel Lecteur peut supporter, par
exemple, que Rousseau traduise
en onze Vers, & quels Vers, cer-
te seule ligne d'Horace.

Omne talis pariter qui nigris uidebat

Quel Auteur donc peut fixer
leurs genies.

Celui-là seul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet,
Sçait rendre à tous l'utile délectable
Et l'attrayant utile & profitable.

Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & se joint ;

Or ce grand but , ce point Mathema-
tique,

C'est le vrai seul , le vrai qui nous l'in-
dique ;

Tout hors de lui n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.

Despraux a dit , le vrai seul est
stimulus , qui peut souffrir qu'on
et longe ainsi cette vieille pensée

Dans ton histoire est un sublime essai,
Où tout est beau, parce que tout est
vrai,

Non d'un vrai sec & crûement histo-
rique.

C'est insulter au Public que d'o-
fer prodiguer de l'encens & de si
mauvais Vers.

X. XI.

Je tombe dans le moment sur
le Nombre. 139. *L'idée de M. de
Mairan, dit-il, est imitée du système
de M. Newton sur la lumière. Il
faut lui apprendre que jamais
Newton n'a fait de système sur
la lumière, il a donné un re-
cueil d'expériences & de démon-
strations Mathématiques sans au-
tre ordre que celui dans lequel il
a fait ces expériences, & parler de
ces découvertes, comme d'igno-*

Même, c'est comme si on disoit,
le *système d'Euclide.*

X X I I.

Dans le même Nombre, après avoir fait si mal le Physicien avec Newton, il fait le Musicien avec Ramau, & il accuse son Livre d'être inutile, parce qu'il est vrai : il voudroit que M. Ramau eût plus de goût, & il l'insinue souvent ; il devoit se souvenir de la Fable d'un certain Animal, pesant & à longues oreilles, qui se plaignoit du peu d'harmonie du Rossignol.

X X I I I.

Il s'est transporté, dit-il, Nombre 147, dans une maison où il a vu agir une Pompe qui élève cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de 110 pieds, avec peu d'effort & de dépense ; il est

bon qu'il sçache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avoit la moindre connoissance des Méchaniques, il auroit sçû que le produit de la force par la vitesse ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance, par la vitesse ou l'espace parcouru; que pour élever à 130 pieds cent mille muids par jour, il faudroit à chaque seconde élever le poids d'environ 648 livres; que la force d'un homme pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres & celle d'un cheval cent soixante-quinze, que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux: qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudroit la valeur de la force de 1500 hommes ou

de 200 chevaux par seconde pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon Citoyen qui cherche à rendre service à l'Etat par des Machines nouvelles : mais on ne peut que rire d'un Journaliste qui fait le sçavant & qui dit de telles sottises.

XXIV.

Au Nombre 52. l'Auteur des Observations s'avise de parler de Guerre ; il a l'insolence de dire que feu M. le Maréchal de Tallard gagna la Bataille de Spire, contre toutes les regles, par une méprise, & parce qu'il avoit la vue courte : *Circonstance*, dit-il, *qu'il sçavoit il y a long-tems*. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant Jesuite & Curé, ce que c'est que la Bataille de Spire. Voici ce qu'en dit dans une de ses Lettres un des

meilleurs Lieutenants Généraux qu'ait eû la France.

M. le Maréchal de Tallard ayant assiégué Landau , M. le Prince de Hesse & M. de Nassau-Neubourg à la tête de l'Armée des Alliez , firent plusieurs marches pour secourir la Ville : Je marchois cependant pour joindre l'Armée du Siege , & il estoit à craindre que les Alliez se portant entre M. de Tallard & Moi , ne lui coupassent les vivres. La situation estoit embarrassante , les Ennemis n'avoient plus que deux marches à faire pour attaquer M. de Tallard ; il prit la résolution sur le champ : il m'envoya dire de marcher en toute diligence avec ma Cavalerie , vers les Spierback , que les Ennemis passoient ; & il fit lui-même deux marches forcées pour aller attaquer ceux qui comptoient le surprendre : un Espion , auquel il donna mille écus , l'instruisit de l'état de l'Armée ennemie ; je le joignis avec deux mille chevaux , mon
Infanterie

Infanterie suivoit. Nous arrivâmes au Spireback dans le tems que les Generaux allies étoient à table. Leur armée se rangea en Bataille avec beaucoup de confusion & nous fondîmes sur eux pendant qu'ils se formoient, quoique toutes nos troupes ne fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vu tant de celerité dans l'exécution: les Ennemis firent un grand feu & obligerent même M. de Puignion de reculer à la droite; mais M. le Marechal fit charger la Bayonnette au bout du fusil, methode excellente & qui nous réussit presque toujours; alors les Ennemis ne firent plus aucune résistance.

Eh bien, M^r. le Journaliste est-ce-là gagner une Bataille par surprise? M^r. de Feuquiere, ennemi personnel de M^r. de Tallard, a pû le dire, il a fait, par envie, ce que vous faites par ignorance.

XXV.

L'Observateur nombre 69, parle de vers comme de Guerre & de Philosophie ; il critique ce vers de M^r. Gresset.

Au sein des Mers, dans une Ile enchantée

Le sein de la Mer, dit-il, *ne peut s'entendre de sa surface*. Il devroit au moins sçavoir qu'en Poésie on dit, *au sein des Mers au lieu d'au milieu des Mers*, au sein de la France, au lieu d'au milieu de la France ; *au sein des beaux Arts*, dont on médit ; au sein de la bassesse, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice, &c.

XXVI.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille, elle est curieuse & merite une attention singuliere ; voici comme il parle

d'un Livre intitulé *Le Bet's Philo-
sophe* : J'en ai trop dit pour vous faire
mépriser un Livre qui dégrade éga-
lement l'esprit & la probité de l'Au-
teur ; c'est un tissu de sophismes
libertins forgés à plaisir pour dé-
truire les principes de la Morale, de
la Politique & de la Religion. Com-
ment pourroit-on être séduit par un
Ecrivain qui franchit toutes sortes
de bornes , & qui avoue d'un air
cavalier qu'il n'a étudié que dans
les Caffes & dans les Cabarets.

Ne croiroit-on pas sur cet ex-
posé, que cet Ouvrage intitulé le
petit *Philosophe*, ou *Alasphran*, est
le produit de quelque Coquin en-
fermé dans un hôpital pour les
mauvaises mœurs ? On sera bien
surpris quand on saura que c'est
un livre saint , rempli des plus
forts arguments contre les Liber-
tins , composé par M^r. l'Evêque
de Cloine, ci-devant missionnaire
en Amérique. Celui qui a fait cet

infâme portrait de ce Saint Livre ;
fait bien voir par-là , qu'il n'a lu
aucun des livres dont il a la har-
dieſſe de parler.

XXVII.

Ayant lu dans ces Observations
plusieurs traits contre M^r. de Vol-
taire , & une Lettre qu'il ſe vante
que M^r. de Voltaire lui a écrit ;
j'ai pris la liberté d'écrire moi-
même à M^r. de Voltaire ſans le
connoître ; voici ce qu'il m'a ré-
pondu.

*Je ne connois l'Abbé Guiot des Fon-
taines que parceque M. Tiriot l'a-
mena chez-moi en 1724 , comme
un homme qui avoit été ci-devant
Jefuite , & qui parconſequent étoit
un homme d'étude ; je le reçus avec
amitié comme je reçois tous ceux qui
cultivent les lettres. Je fus étonné au
bout de quinze jours de recevoir une
lettre de lui datée de Biſcette où il*

venoit d'être renfermé, j'appris qu'il avoit esté mis trois mois auparavant au Châtelet pour le même crime dont il estoit accusé & qu'on lui faisoit son procès dans les formes. J'estois alors assez heureux pour avoir quelques amis très-puissans, que la mort m'a enlevés. Je courus à Fontainebleau, tout malade que j'étois, me jeter à leurs pieds, je pressai, je sollicitai de toutes parts; enfin j'obtins & son élargissement & la discontinuation d'un procès où il s'agissoit de la vie, je lui fis avoir la permission d'aller à la campagne chez M. le Président Berniere mon ami. Il y alla avec M. Tiriot, sçavez-vous ce qu'il y fit? un Libelle contre moi. Il le montra même à M. Tiriot qui l'obligea à le jeter dans le feu; il me demanda pardon, en me disant que le Libelle estoit fait un peu avant la date de Biscêtre; j'eus la foiblesse de lui pardonner, & cette foiblesse m'a valu en lui un ennemi mortel qui m'a

*écrit des lettres anonymes , & qui m'a
envoyé vingt Lettres en Hollande
contre moi. Voilà, Monsieur, une
partie des choses que je peux vous
dire sur son compte , &c.*

Je ne crois pas qu'une pareille
lettre ait besoin de commentaire,
aussi je n'en ferai point.

XXVIII.

On m'apporte le nombre 17 ;
le satirique Auteur essaye d'avilir
la Merope du Marquis Maffei.
Cette Tragedie a sans doute des
défauts ; mais ce n'est pas ceux
que le Satirique lui reproche. Il
traduit *gentile aspetto* aspect ai-
mable , par *jolie figure* , *genitori in-
nocenti* , les Auteurs vertueux de
mes jours par mes *parens* gens de
bien. *Ben complessio* : taille avan-
tageuse par *bonne complexion* ; ainsi
dans une Traduction que ce Cri-
tique fit en François d'un Ouvra-

ge Anglais de M. de Voltaire ;
il prit le mot *Kake*, qui signifie
gâteau, pour le Géant *Cacus*. Il
est plaisant, il le faut avouer,
qu'un pareil homme s'avise de
juger des autres.

XXIX.

Voici les expressions qu'on me
fait voir dans les feuilles, *la fre-
quence fastidieuse d'un Clinquant
Metaphisique.*

Les rustiques Contempteurs qui
méprisent les *révolutions de Polo-
gne* ; Le second Gulliver. *Le Nou-
velliste du Parnasse*, &c.



Un sage Militaire enchanté
d'un Auteur connu par les admi-
rables *saillies d'une delicate inintel-
ligibilité.*



Une Hypocrisie corporifiée par
la grace.



La Nouvelle Faculté d'un Esprit paradoxal érigé dans le beau monde.



Un Savoyard qui décrotte des lambeaux de Métaphysique.



La Vérité *habille*ment distillée par un Avocat Général, qui en tire l'essence du Problematique Judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage, je me contenterai de demander s'il sied bien à l'Auteur de ce galimatias plein de bassesse, d'insulter au stile de M^r. de Marivaux, & à tant d'autres.

X X X.

Je crains de fatiguer le Public

par les citations d'un Ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paroissent. Je crois que le peu que j'ay dit , servira de *Préservatif*. Je continuerai si la chose est nécessaire ; j'avertis, en attendant que le même Auteur donne sous main depuis quelque tems une autre brochure intitulée , *Réflexions sur les Ouvrages de Litterature*. On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations*. Cela fait souvenir de Gens d'une profession à peu près semblables, qui font semblant de se battre pour ameutter les passans , n'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les Lettres ?

F I N.

